LE PÉRIL

DE

NOTRE MARINE MARCHANDE

I

LES CONSTRUCTIONS NAVALES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Le problème de l'organisation de nos transports maritimes se pose aujourd'hui avec une exceptionnelle gravité. Il n'est pas seulement d'un intérêt immédiat : il ne suffit pas de savoir, en présence du développement donné à la campagne sous-marine allemande, comment nous assurerons notre ravitaillement au cours des hostilités. La question dépasse les cadres de la conflagration européenne ; elle se posera surtout lorsqu'il s'agira de jouir des bienfaits d'une victoire chèrement payée, en utilisant les routes commerciales du monde. Quand le « feu des guerres s'en ira éteint, » ainsi que disaient nos vieux chroniqueurs, et que les sous-marins ennemis auront purgé les saines profondeurs de l'Océan de leurs coques sournoises, n'y laissant que leur sillage d'opprobre et de barbarie, alors s'ouvrira une ère de calme et de soulagement dont profiteront les navires. Ceux-ci, avides d'accaparer les débouchés qui s'offriront à eux, connaîtront une activité sans précédent.

Songeons, en effet, aux besoins qu'il faudra satisfaire, par

suite de la reprise soudaine des relations normales entre l'Europe et les pays d'outre-mer. L'interruption des communications entre la France et ses colonies a laissé en souffrance une foule d'intérêts auxquels il y aura lieu de pourvoir. Des marchandises de transit se sont accumulées partout, faute de bâtimens pour les charger; des sources d'approvisionnemens se sont taries pour le même motif. En France, certaines industries ont dû se consacrer aux travaux de la Défense nationale. Que la paix survienne! De toutes parts, les frets seront recherchés, afin de dégager les ports congestionnés par la paralysie des organes de transport ; les mines, les établissemens de colonisation se lanceront dans une exploitation intensive, sous la poussée stimulante de la cherté des prix. Enfin, la France, soucieuse de panser ses blessures économiques, aura à cœur de rétablir le cours du change en s'armant pour l'exportation. Le trafic des passagers, gêné par la menace des pirates teutons, reprendra avec une activité toute particulière. Peut-être serons-nous même obligés d'assurer un va-et-vient d'émigration entre la métropole et les colonies, afin de compenser par l'emploi de la main-d'œuvre indigène les vides creusés par les batailles dans les rangs des travailleurs français.

Il y aura de beaux jours pour la marine marchande dans un monde délivré de l'oppression germanique, et qui n'aspirera qu'aux joies réconfortantes de la lutte des idées et des capitaux. Mais plus les besoins seront grands, plus âpre sera la concurrence. Là, comme dans toutes les branches industrielles, et peut-être plus qu'ailleurs, nous subirons les lois inéluctables de l'offre et de la demande.

Nous avons vu, en raison des circonstances que nous venons d'exposer, combien la « demande » de fret sera ardente. Quelle sera l' « offre » que, sous forme de tonnage disponible, les marines marchandes des différens pays pourront jeter sur le marché? Cette guerre dévastatrice aura détruit des vies humaines et englouti d'incalculables richesses. A cet égard, la flotte marchande aura payé un bien lourd tribut à la sauvagerie austro-allemande.

Aux premiers jours des hostilités, la flotte mondiale jaugeait au total 48 millions de tonneaux, dans lesquels la torpille et le canon ont creusé des brèches profondes. — A ce propos, nous nous excusons d'être contraint, pour la nécessité

de notre argumentation, de faire, au cours de cette étude, un abus de chiffres et de tonneaux. — Le tonnage brut de l'Angleterre, qui était de 21 500 000 tonneaux pour 14 395 navires avant la guerre, est tombé au 25 août 1916 à 19 935 799 tonneaux pour 13 456 navires, y compris ceux, construits ou saisis, incorporés dans la flotte de la Grande-Bretagne. La France, qui possédait 2 192 navires pour un tonnage brut de 2 498 000 tonneaux, avait perdu à la fin de 1916, par destruction ou saisie, près de 400 000 tonneaux de jauge.

Nos ennemis ont encore plus souffert de la guerre, surtout du fait de la saisie, puisque l'ensemble de leur tonnage, qui était de 7 040 000 tonneaux en 1914, n'est plus que de 4 798 572 tonneaux en août 1916. On peut apprécier que, dans l'ensemble du tonnage allié ou neutre, le total des destructions effectives entraînées du fait de la guerre se monte, au 1er janvier 1917, à 3 125 000 tonneaux, et le pourcentage de ces destructions ne fait malheureusement que croître à mesure que s'accentue le blocus sous-marin allemand.

Au moment même où leur utilisation serait la plus désirée, la guerre aura donc pratiqué des coupes sombres dans la forêt des mâts et des cheminées qui jalonnent les mers. Aussi, combien imprévoyante serait la nation qui n'aurait pas fait tous ses efforts pour reconstituer sa flotte, éprouvée par la rafale guerrière ! Tout le problème de l'après-guerre consiste à préparer une flotte au moins équivalente à celle qui aura été détruite, et à répondre par une mise en chantier à toute annonce de bâtiment coulé.

En ce qui concerne la France, cette nécessité apparaît comme d'autant plus évidente que sa situation maritime était, avant le 2 août 1914, loin de répondre aux exigences du pays.

Nous venons de voir, en effet, que le montant du tonnage français, par rapport à l'ensemble du shipping mondial, était dans le rapport de 2,5 environ à 48, c'est-à-dire qu'il représentait 5,20 pour 100 du tonnage total. Or, notre pays, à cheval sur deux mers, possédant de vastes et lointaines colonies, et appelé à recevoir de l'extérieur une grande quantité de matières premières, lourdes et encombrantes, nécessaires à son industrie, réclame un trafic maritime que notre flotte est impuissante à absorber.

De ce fait, nous nous trouvions payer avant la guerre, sous

forme de fret, des sommes considérables à l'armement étranger. Durant les hostilités, par suite de l'élévation du taux des frets et des réquisitions de l'État, cette subvention déguisée a atteint des proportions qui ont fâcheusement influé sur le cours du change. Un auteur (1) a calculé que la France avait payé aux nations alliées ou neutres une rançon de 160 millions par mois. « Nos importations étant, en effet, de trois millions de tonnes, à raison de 60 francs de fret moyen, c'est donc 200 millions de fret par mois en chiffres ronds que nous payons. Sur cet ensemble, le pavillon étranger figure pour 74 pour 100. » Je me contente d'enregistrer ces chiffres, bien qu'ils me paraissent aujourd'hui un peu faibles, pour mieux faire ressortir l'urgence des remèdes à apporter à un état de choses si préjudiciable à nos intérêts généraux.

Dans la plupart des pays étrangers, des préparatifs sont faits en vue de l'après-guerre. Partout, le mouvement de l'opinion publique, les projets élaborés et les mesures prises par les gouvernemens tendent à favoriser le développement de la marine marchande. Voyons donc ce que les autres ont fait dans ce domaine. Nous parlerons d'abord de nos ennemis, ensuite des neutres, puis de nos alliés, et nous comparerons leurs divers efforts à ceux qui ont été accomplis par la France.

EN ALLEMAGNE

Depuis la déclaration de guerre, le trafic maritime allemand a été complètement arrêté par les croisières franco-britanniques, sauf en Baltique où les fournitures de charbon à la Scandinavie ont permis aux armateurs d'outre-Rhin de réaliser des bénéfices appréciables. Nos ennemis ne se sont malheureusement pas laissé endormir par cette léthargie de leur marine marchande et ils l'ont, au contraire, mise à profit pour préparer leur expansion économique future.

Un correspondant danois du *Berlingske Tidende* exprimait en ces termes son étonnement lors d'une visite qu'il fit à Hambourg, dans le courant de juin 1916, au directeur de la Hamburg Amerika Linie : Herr Ballin. « Je pensais, dit-il, le trouver à son appartement privé où ses loisirs involontaires lui

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1916 : *La Crise des transports.*

permettraient de demeurer; mais, au contraire, on ne pouvait le rencontrer que dans le vaste établissement de la Hamburg Amerika Linie, lequel ressemblait à une ruche bourdonnante, rempli de gens affairés, avec ses portes battant continuellement et le tic tac des machines à écrire. »

Le correspondant du *Berlingske Tidende* nous conte son entrevue et nous apprend que la Hamburg America Linie construit actuellement le *Bismarck*, le plus grand paquebot connu, qui atteint 56 000 tonneaux; le vapeur à turbines *Tirpitz*, d'environ 30 000 tonneaux, et trois autres vapeurs de 22 000 tonneaux. Herr Ballin a, en outre, ajouté :

« Nous n'avons pas moins de neuf vapeurs en cours de construction au chantier Vulcan, à Brême, et quatre de ces bâtimens, ayant chacun une portée en lourd de 18 000 tonnes, seront les plus grands cargos du monde. Il y a quelques jours, nous avons passé aux chantiers de Flensburg, où se trouvent déjà trois grands cargos mixtes en construction pour notre compte, la commande de deux bâtimens de 13 000 tonnes. Deux cargo-boats de 17 000 tonnes, destinés au trafic du canal de Panama, sont construits pour notre compte par Texklenburg, de Gestmünde.

« La Hamburg-Sudamerikanische fait construire le *Cap-Polonio*, sister-ship considérablement perfectionné du *Cap Trafalgar*. Le Norddeutscher Lloyd a mis sur cale à Dantzig deux grands vapeurs rapides, le *Columbus* et l'*Hindenburg*, de 35 000 tonneaux, ainsi que le *Munchen* et le *Zeppelin* de 16 000 tonneaux chacun, et douze bâtimens d'environ 12 000 tonneaux. L'Afrika Linie fait construire six vapeurs, la Hansa huit et la Kosmos dix, dont les caractéristiques varient entre 9 000 et 13 000 tonneaux.

« Ces chiffres, même s'ils sont incomplets, — car je n'ai pas en mains les détails concernant les nouvelles constructions des autres Compagnies, — prouveront que ceux qui sont intéressés dans la marine marchande n'ont pas l'intention de se croiser les mains sur les genoux après la guerre. Nous savons, en effet, que nous aurons peut-être à soutenir une guerre économique acharnée, lorsque les Compagnies maritimes de nos ennemis d'aujourd'hui s'allieront pour nous combattre. »

Il entre, sans doute, un certain bluff dans les déclarations de l'ami personnel du Kaiser, du grand directeur allemand

dont la devise orgueilleuse est : « Mein feld ist die Welt (1), » et qui personnifie si bien les aspirations maritimes germaniques. On peut se convaincre cependant, à l'aide de renseignemens puisés aux sources les plus sérieuses, de ce que veulent faire les Allemands.

Le tonnage maritime en construction dans leurs chantiers avant la guerre est passé de 556 345 tonneaux en 1910 à 1 345 877 tonneaux en 1913 dont 458 755 ont été terminés au cours de cette même année. Il restait donc en construction 887 122 tonneaux au début de 1914. Or, une liste publiée par l'Amirauté britannique et renfermant des informations précises relatives aux différens chantiers navals allemands, jusqu'au mois de septembre 1916, nous permet de savoir ce que ces chantiers ont entrepris depuis le 31 décembre 1913. Soit : en 1914, 31 navires, dont 27 avaient ensemble un tonnage brut de 176 280 tonneaux, le tonnage des quatre autres bâtimens n'étant pas déterminé; en 1915, 31 navires, dont 18 avaient un tonnage global de 148 550 tonneaux, et 13 sur les dimensions desquels on ne nous donne aucun renseignement.

Ces chiffres laissent une marge considérable aux hypothèses. On peut raisonnablement supposer que les navires de tonnage indéterminé sont, en moyenne, plus petits que ceux dont les détails ont été publiés; car, depuis le commencement de la guerre, l'Allemagne a tenu à faire connaître ses nouveaux navires marchands de dimensions exceptionnelles. Cependant, pour ne pas apprécier au-dessous de leur valeur réelle les ressources de l'ennemi, nous supposons que les navires entrepris en 1914 et 1915 sont tous en moyenne de même importance que ceux qui sont décrits exactement. Nous arrivons ainsi aux chiffres suivans : pour 1914, 31 navires donnant 202 395 tonneaux et, pour 1915, 31 navires jaugeant 255 836 tonneaux; chiffres auquels il convient d'ajouter celui des navires sur cale au début de 1914, tel que nous venons de le déduire, c'est-à-dire 887 122 tonneaux.

Le tonnage des navires auxquels l'Allemagne a travaillé, en 1914-1915, serait donc de 1 345 353 tonneaux sur lesquels, d'après le journal *Politiken* du 27 mars 1916, il aurait été achevé 566 996 tonneaux en 1914-1915, ce qui porterait à 778 357 le

(1) « Mon champ est le monde. »

montant des constructions au 1er janvier 1916, ce résultat se rapproche des données de Herr Ballin. Si l'on se réfère, en effet, à ses déclarations, le directeur de la Hamburg Amerika mentionnait 62 bâtimens commandés ou actuellement en construction. Pour 54 navires, il a indiqué brièvement leur jauge globale qui serait d'au moins 765 000 tonneaux. En ajoutant à ce chiffre les 8 navires dont il ne nous a pas donné les caractéristiques et, en les comptant à raison de 6 000 tonneaux chacun, nous obtenons le total de 813 000 tonneaux environ, lequel comprend en outre les constructions échelonnées du 1er janvier au 1er juin 1916. Il n'est pas étonnant que, dans cet intervalle, celles ci aient pu être relevées de 34 000 tonneaux:

Il apparaît, en définitive, que si la guerre devait finir aujourd'hui, l'Allemagne aurait en mains, outre ses anciens navires, les bâtimens achevés en 1914 et 1915 d'après le *Politiken*, soit 566 996 tonneaux, plus ceux qui l'ont été en 1916, approximativement 150 000 tonneaux, ce qui, en tenant compte des bâtimens en chantier (environ 800 000 tonneaux), lui permettrait de compter sur plus de 1 500 000 tonneaux de navires neufs, dans un délai relativement court, en supposant que le tonnage des navires entrepris en 1916 soit égal à celui des bâtimens achevés au cours de cette même année.

Il est d'ailleurs possible, en parcourant les articles de la presse allemande, de se rendre compte de l'unanimité de l'opinion quand il s'agit de l'avenir de la marine marchande. Il s'est créé chez nos ennemis un « Comité de guerre pour la marine » dont le but est de « négocier avec les différentes associations d'importation et d'exportation en ce qui concerne les frets, etc., au moment de la clôture des hostilités, et en vue de maintenir les intérêts de la marine marchande allemande à l'époque de la transition de l'état de guerre à l'état de paix et de la reprise du trafic d'outre-mer. » Les journaux allemands fourmillent de renseignemens et d'informations qui, journellement, permettent d'apprécier l'ardeur qui règne dans les chantiers navals et montrent quels appétits la paix doit déchaîner dans le monde des armateurs teutons. Ceux-ci ont déjà préparé des circulaires pour faire ressortir les progrès accomplis par les Compagnies au cours de la guerre, et pour essayer, avant la lettre, d'accaparer le trafic mondial.

De nouvelles lignes de navigation sont projetées pour relier

Hambourg à Constantinople et au golfe Persique (1). La Hamburg America Linie a remis à jour un ancien projet de ligne directe entre les États-Unis et la Péninsule Balkanique et elle est en train de former des Compagnies dans les pays neutres à l'effet d'acheter les navires allemands qui y sont internés et de s'en servir ensuite au mieux des intérêts de l'Empire. Un exemple des efforts déployés par les Allemands pour acquérir des actions dans les Compagnies de navigation neutres est enfin donné par ce fait que la Danske Lanmandsbank, placée sous le contrôle de la Deutsche Bank, aurait acheté des actions de la firme G. K. Hansen, propriétaire, directement ou indirectement, de 40 vapeurs.

Les autorités impériales secondent de leur mieux ces entreprises. La *Rheinische Westfalisch Zeitung* attire, en effet, l'attention (2 août 1916) sur la grande activité que l'on peut observer actuellement dans les chantiers maritimes allemands, dont un grand nombre ont récemment acquis des emplacemens considérables pour le développement de leur exploitation. Tous ces chantiers sont occupés à exécuter des commandes importantes de navires marchands en vue de la préparation pour la paix. Cet accroissement présent ou futur de la construction maritime est dû principalement aux efforts de l'État. En mai 1916, la Commission du budget du Reichstag demanda au gouvernement de coopérer au Comité de guerre des armateurs germaniques afin de conserver et d'accroître le tonnage allemand et, en particulier, de faciliter la construction de navires marchands en mettant à la disposition des intéressés des fonds appropriés. Les armateurs estiment qu'après la guerre il leur faudra 1 500 000 tonnes de cargos dont le prix de revient serait de 560 millions environ. Le gouvernement avancerait les deux tiers de cette somme aux armateurs. La moitié leur serait prêtée sans intérêts pour vingt ans; l'autre moitié à 6 pour 100 d'intérêts serait remboursable en dix ans. Les navires devraient être construits dans un délai de cinq années après la conclusion de la paix.

Les journaux socialistes approuvent eux-mêmes tous les groupemens capitalistes qui tendent à favoriser le développement de la marine marchande. Un publiciste écrit, dans le

(1) La prise de Bagdad par nos alliés anglais rend le succès de cette ligne plus que problématique.

Vorwærts (31 août 1916), que le groupement en syndicat est la première condition du succès des maisons allemandes dans le trafic d'exportation après la guerre. Par le syndicat, elles éviteront le risque de se concurrencer entre elles; elles seront aussi à même de maintenir les prix sur le marché national, comme moyen de dédommagement des pertes encourues au dehors, en concurrence avec des rivaux étrangers. C'est à ces considérations qu'est principalement due la combinaison des deux grandes compagnies maritimes, la Hamburg America Linie et la Norddeutscher Lloyd, avec un certain nombre de Compagnies plus petites, dépendant déjà plus ou moins des deux premières, pour former un grand *pool* maritime. Bien que cette combinaison ne soit pas encore officiellement annoncée, elle est, en fait, achevée. Elle est supportée par certaines banques et par les industries rhénanes westphaliennes.

Ainsi, nos ennemis, qui ne sont pas encore militairement abattus, rêvent déjà de dominer le monde économiquement. Heureusement, il y a loin de la coupe aux lèvres. Les milieux maritimes anglais ont affirmé avec force, en plusieurs occasions, le principe de la reprise tonne pour tonne des navires allemands en compensation des pertes subies par les marines commerciales alliées. Quand bientôt sonnera l'heure de la paix victorieuse, nous espérons bien planter le drapeau tricolore sur quelques-uns de ces beaux cargos que les Allemands construisent à grands fracas. N'importe, rien n'empêcherait que ce tonnage s'ajoutât à celui que nous aurions constitué nous-mêmes pendant la guerre !

CHEZ LES NEUTRES

Si l'Allemagne a pu en arriver là, qu'ont fait les neutres (1) dont les industries n'ont point été gênées par les exigences de la Défense nationale ?

La marine marchande américaine comptait avant la guerre environ 5 500 000 tonneaux comprenant 3 100 000 tonnes de bâtimens de mer et 2 400 000 tonnes de navires de grands lacs.

Dès le début des hostilités, une modification à l'article 5 du

(1) Bien qu'ils soient, à l'heure où nous écrivons, « au bord de la guerre, » nous devons encore classer les États-Unis parmi les neutres, parce qu'ils ont joui jusqu'ici des avantages de la neutralité.

Panama Act admit au bénéfice de la nationalité américaine les navires étrangers, même construits depuis plus de cinq ans, ce qui permit de faire entrer immédiatement 132 navires ayant une jauge brute totale de 476 621 tonneaux dans la flotte commerciale des États-Unis. Au 1er juin dernier, la flotte américaine se trouva aussi augmentée de 520 000 tonneaux.

En ce qui concerne les constructions, elles n'ont jamais été plus actives. En effet, d'après le Department of Commerce and Labor, il y avait, au 1er juillet 1916, 385 vapeurs de commerce en acier pour 1 225 784 tonnes, sur cale dans les divers chantiers américains. Certains d'entre eux, comme l'*Union Iron Yorks* (San Francisco), construisent 31 navires jaugeant 201 158 tonneaux ; la New York Shipbuilding Co, 24 navires jaugeant 121 538 tonneaux, la Newport News Shipbuilding Co, 16 navires jaugeant 111 947 tonneaux. Presque toutes ces unités sont annoncées comme devant être lancées au printemps de cette année.

Enfin, le Bureau de la navigation vient de publier un rapport montrant qu'au 1er février 1917 les chantiers américains achevaient 403 navires jaugeant 1 495 601 tonnes brut. Pendant le mois de décembre 1916, ils ont terminé 9 navires jaugeant 25 000 tonnes et ils ont passé des contrats pour 29 navires de 105 120 tonnes. En janvier 1917, ces mêmes chantiers ont complété 10 vapeurs de 47 769 tonnes et en ont lancé 99 jaugeant 73 503 tonnes. Il semble que les armateurs des États-Unis aient une tendance à négliger les paquebots pour se consacrer à la construction des cargo-boats de vitesse moyenne (11 nœuds) et à celle des bateaux-citernes. Le nombre de ces derniers navires en chantier est considérable (85 environ). Au 1er juillet 1916, les États-Unis en possédaient 152 jaugeant 597 000 tonnes brut : les Anglais 202 de 849 000 tonnes, la France 6 de 17 289 tonnes. Le bâtiment citerne est un type rêvé pour les armateurs américains : consommant lui-même du pétrole, il exige moins d'hommes, surtout moins de chauffeurs et navigue très économiquement.

Au sujet de cette fièvre de constructions navales qui agite les États-Unis, la commission de la navigation fait observer que « *history repeats itself,* » c'est-à-dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Après les guerres du premier Empire, les États américains ont connu une ère de prospérité semblable à celle

qu'ils traversent en ce moment. Tout le monde voulait faire de l'armement et de l'exportation, et des fortunes extravagantes furent ainsi réalisées. Il est aussi curieux de constater qu'on en revient en Amérique aux armemens pratiques de commerce maritime, au temps où le négociant était son propre armateur. Les grandes firmes américaines semblent vouloir reprendre cette tradition, et adopter les méthodes de la Compagnie des Indes.

On juge, par ce que nous venons de dire, de l'importance des enrichissemens présens et futurs de la flotte de commerce américaine. Le Gouvernement a, d'ailleurs, compris tout le parti qu'on pouvait tirer, pendant et surtout après la guerre, d'une marine marchande puissante. Tous ses projets tendent à en favoriser le développement. L'État se préoccupe même d'empêcher toute coalition qui tendrait à nuire à la libre concurrence de ses navires marchands. Le nouveau Ship Purchase Bill porte, enson article 26, que le Board aura le droit et le devoir de procéder à des enquêtes sur les mesures prises par les Gouvernemens étrangers pour favoriser ou entraver les navires américains trafiquant avec l'extérieur, et d'intervenir, le cas échéant, auprès desdits États. Mais la décision récente de l'Amérique de rompre avec nos ennemis nous fait espérer que celle-ci consentira, durant la paix, à unir ses efforts à ceux des Alliés pour combattre une concurrence qui s'affirme comme devant être aussi brutale, pour tous, sur le terrain économique que sur les champs de bataille.

Les chiffres suivans donneront une idée des résultats obtenus par les États Scandinaves.

En 1915, les 18 anciens chantiers les plus importans s'occupant de constructions navales en Norvège ont achevé 84 unités, cargos, chalutiers, chalands, etc., jaugeant 61 000 tonnes. En outre, de nouveaux établissemens se sont créés. On estime que, grâce à eux, la production annuelle atteindra 75 000 tonnes brut. Plusieurs usines commencent à construire des navires en série, par exemple : Frederikstade Mekaniske Verksted, qui entreprend des vapeurs de 3 050 tonnes de port en lourd et Trondhjems Mekaniske Verksted, qui met sur cale des bateaux de 1 800 tonnes. Au 1er janvier 1916, par suite de cet effort, les commandes en construction atteignaient 121 vapeurs d'un tonnage total de 145 000 tonneaux brut et de 5 navires à moteurs jaugeant 10 700 tonneaux.

La Norvège ne se contente pas de construire, elle achète encore des navires en Amérique. D'après le bureau de la Navigation du ministère du Commerce à Washington, 11 navires jaugeant 27 148 tonnes auraient été vendus à des armateurs Norvégiens en décembre 1916. Le *Lloyd's List*, qui donne cette statistique, ajoute que, depuis le 1er juillet 1916, 105 bâtimens représentant 184 580 tonnes ont été transférés à d'autres pavillons. Les Norvégiens, à eux seuls, ont acheté 19 689 tonnes; ils ont encore contracté de nombreux engagemens avec les maisons américaines. Le Pensylvania Shipbuilding de Philadelphie, par exemple, a sur cale pour eux 10 cargos; divers autres chantiers travaillent également pour la Norvège.

Le Danemark a construit en 1915 pour 47 679 tonnes de navires et les commandes actuellement en mains sont très importantes. Le seul chantier de Burmeister et Wain, à Copenhague, s'occuperait, dit-on, au montage de 44 navires, dont la plupart jaugent plus de 10 000 tonneaux. Partout surgissent de nouveaux chantiers; exemple : Rodby Havns Jernskibsvaerft qui devait ouvrir en janvier 1917. Malgré la difficulté qu'ils éprouvent à recevoir de l'acier d'Allemagne (1), tous ces établissemens n'ont pas hésité à se charger de travaux qui les occuperont pendant deux ou trois ans.

De son côté, la Suède a acheté en 1915 environ 30 000 tonnes de bâtimens, mais le nombre de ceux qui sont en construction est considérable. Un seul chantier a accepté la commande de 100 000 tonnes de vapeurs. En outre, comme au Danemark, plusieurs chantiers nouveaux sont entrés en fonctionnement ou sont projetés.

Quant à la Hollande, sa flotte s'est accrue en 1915 de 33 vapeurs et de 7 bateaux moteurs, soit 40 unités, jaugeant ensemble 121 000 tonneaux brut. Il est juste de remarquer que le tonnage de la flotte hollandaise a notablement diminué du fait des pertes enregistrées et des ventes de navires, lesquelles ont porté sur 72 500 tonneaux. La marine néerlandaise n'en comprenait pas moins 459 navires représentant 1 366 500 tonneaux au 31 décembre 1915. A la même époque, 91 unités étaient en construction, dont 70 sur les chantiers nationaux et 21 à l'étranger formant un total de 412 000 tonneaux.

(1) Celui-ci, qui valait 100 couronnes en 1914 se paie actuellement 400 à 450 couronnes la tonne.

Ainsi, les nations neutres ont largement profité de leur situation privilégiée comme agens de transports maritimes. Celles qui, avant la guerre, s'adressaient à l'Angleterre réservent maintenant les commandes nouvelles à leurs constructeurs nationaux auxquels sont faites des conditions particulièrement avantageuses. D'autre part, les navires neutres disponibles sont payés des prix exorbitans par les Alliés. Ces sources de profits exceptionnels ont procuré à l'industrie et au commerce maritimes neutres des capitaux considérables qui leur permettront de se développer de plus en plus et de s'assurer, la guerre terminée, une position des plus avantageuses vis-à-vis des belligérans et, principalement, vis-à-vis de nous.

Les armateurs espagnols s'efforcent eux aussi d'augmenter leurs moyens d'action; des cales sont en construction ou projetées sur divers points du littoral, notamment dans la province de Valence. Le roi Alphonse XIII favorise ce réveil national et faisait récemment et justement observer à ses sujets qu'à l'heure actuelle, il y a en Espagne abondance de capitaux disponibles et qu'il conviendrait d'en profiter pour créer la grande industrie dont son pays a besoin pour être indépendant. L'idée, émise par le jeune et brillant souverain, a été comprise. On parle également de la fusion des flottes de La Valenciana de Vapores, de Ferer Peset Hermanos, de la Tintere et de La Navigacion Industria, réunissant 45 navires en service et cinq sur cale, en une seule compagnie, la Transmediterranea, au capital de cent millions de pesetas.

CHEZ LES ALLIÉS

Passons maintenant à l'examen des constructions maritimes dans les pays alliés. L'Angleterre d'abord. Il ne saurait être question, naturellement, de comparer son effort à celui de la France. Sa marine de commerce était, avant la guerre, huit fois et demie plus puissante que la nôtre, avec 21 millions et demi de tonneaux brut environ. En outre, la Grande-Bretagne se trouve dans des conditions géographiques très spéciales qui lui imposent un programme d'armement particulièrement chargé. Elle a, enfin, tout spécialement souffert de la campagne sous-marine, puisqu'on estime que, du 2 août 1914 au 1er janvier 1917, elle aurait perdu plus de mille navires jau-

geant 2 300 000 tonneaux, en partie récupérés par la saisie de nombreux bâtimens allemands.

Comme il fallait s'y attendre, la construction a été entravée du fait de la guerre et surtout par les besoins de l'Amirauté. La production a été, en 1915, inférieure à la moitié de celle de 1914. On s'est borné, en général, à terminer les navires qui étaient déjà avancés à la fin de 1914. La cause de cet arrêt des chantiers doit être recherchée dans la rareté de la main-d'œuvre accaparée par les travaux de l'État, et dans l'élévation du prix des matériaux. Mais la situation ne devait pas tarder à se modifier radicalement. Les torpillages sévères subis par la marine anglaise, du fait des submersibles allemands, devaient ouvrir les yeux au Gouvernement qui, en mars 1916, menaçait de prendre les constructions à son compte, en réquisitionnant les cales, si les armateurs ne se décidaient pas à s'entendre avec les constructeurs au sujet des nouveaux prix appliqués aux devis de construction. L'intérêt bien compris des uns et des autres, stimulés par la hausse des frets et par la nécessité patriotique du ravitaillement national, devait aboutir à la reprise soudaine des affaires. D'après le *Lloyd's Shipping Register* du 12 novembre 1916, 2 282 769 tonneaux se construisaient sous sa surveillance, et d'autres travaux se poursuivaient sous le contrôle d'autres registres, notamment de la British Corporation. Le même *Lloyd's Register* n'indiquait que 1 540 218 tonnes brut en chantier au 30 juin 1916. On juge des progrès accomplis à quatre mois d'intervalle en rapprochant ces deux chiffres. La direction du Bureau maritime des États-Unis estime que l'Angleterre a fourni en 1916 le plus fort contingent de bateaux neufs avec 619 000 tonnes contre un demi-million mis à l'eau par les États-Unis.

Des extensions considérables ont été réalisées en Écosse aux chantiers situés le long de la Clyde. Jamais ceux-ci n'ont été mieux organisés, ni mieux équipés ; jamais ils n'ont été mieux à même de rivaliser avec le reste du monde. Les armateurs recherchent de toutes les façons le moyen de relever le tonnage national, même en augmentant les superstructures du navire. L'État se préoccupe tout particulièrement de cette question. Les achats de navires à l'étranger ont été favorisés par une action diplomatique, de sorte que, malgré les pertes dont nous venons de parler, la marine du Royaume-

Uni n'a guère diminué de plus de un million de tonnes net.

Cependant, la Grande-Bretagne s'organise pour pallier l'effet des futures destructions de bâtimens. Tout récemment, l'Amirauté vient d'étendre les attributions du 3e lord naval en vue d'utiliser, le plus rationnellement possible, le travail disponible pour les constructions des navires de guerre et des navires marchands. A cet effet, le ministre des Munitions a accepté de transférer à l'Amirauté tous les pouvoirs qui lui avaient été remis sur les établissemens en question. C'est dire toute l'importance que les Anglais accordent à la réfection de leur flotte marchande puisqu'ils lui donnent le pas même sur le service des munitions.

Parmi nos alliés, le Japon est un de ceux qui, ayant compris tout l'intérêt de la reconstitution de sa flotte de commerce, a pu le premier réaliser son objectif. Une récente statistique du département des Communications japonais indiquait que le nombre de navires à vapeur possédés par le Japon était de 2 146, d'un tonnage de 1 004 000, dont 6 de plus de 10 000 tonnes et 30 compris entre 6 000 et 10 000 tonneaux. Or, il existe en construction dans les chantiers nippons 132 vapeurs de plus de 100 tonnes chacun formant 593 000 tonneaux.

L'usine d'Osaka a sur cales 44 bâtimens jaugeant 201 000 tonnes; celle de Kawasaki (Kobe) 24 navires pour 139 000 tonnes. On note un progrès constant dans l'exécution du programme de constructions maritimes. Sur le chiffre que nous venons de citer, 20 navires forment un total de 100000 tonnes dont 9 seraient commandés, pour la seule compagnie Nippon Yusen Kabushiki Kaiska. Une nouvelle société de construction vient de se constituer à Yokohama au capital de 9 450 000 francs.

Le Japon est servi par une main-d'œuvre abondante, intelligente et facile, et l'on doit voir en lui un futur concurrent très redoutable dans tout ce qui intéresse les transports d'Extrême-Orient sur l'Europe et l'Amérique. Quant aux matières premières, il doit se les procurer en partie à l'extérieur. On évalue entre 60 000 et 100 000 tonnes la quantité de matériaux en acier achetés aux États-Unis depuis le commencement de la guerre. D'après les nouveaux contrats, ce sont généralement les cliens qui doivent eux-mêmes assurer aux chantiers les quantités d'acier nécessaires à l'exécution des commandes.

Le Bureau maritime des États-Unis pense que le Japon a dû accroître sa flotte en 1916 de 250 000 tonnes, soit trois fois le chiffre atteint par ses chantiers navals en 1915. En définitive, si l'on résume les efforts des trois plus importantes nations qui s'occupent de constructions navales, on arrive à ce résultat que cette année les États-Unis lanceront 1 500 000 tonnes; les Anglais 1 000 000 tonnes; le Japon 500 000 tonnes; soit au total 3 millions de tonnes, ce qui suffirait à compenser en partie les pertes de navires prévues pour cette année, si la proportion des destructions demeure la même que pendant les derniers mois qui viennent de s'écouler. La presse anglaise évalue en effet les pertes totales (alliées ou neutres) subies du 1er décembre 1916 au 18 février 1917 à 726 151 tonnes, soit une moyenne de 9 077 par jour et de 3 313 105 par an. Malheureusement la proportion des navires coulés tend à croître sensiblement, passant de 223 322 tonnes en décembre à 304 596 pour les dix-huit premiers jours de février.

L'Italie est certainement la nation alliée dont la condition maritime s'éloigne le moins de la nôtre : elle possédait, au 2 août 1914, 1 875 navires jaugeant 1 767 916 tonneaux, ce qui la rapprochait sensiblement du tonnage français et la classait la quatrième, après le Japon, dans le rang des marines alliées.

Dès son entrée en guerre, la marine marchande italienne s'est trouvée insuffisante, de même que la nôtre, pour répondre aux besoins du pays, besoins économiques ou besoins militaires. Comme, d'autre part, l'Angleterre ne pouvait pas consacrer autant de navires qu'il eût fallu à transporter du charbon dans la Péninsule, et qu'en tout cas le fret sur navire anglais était extrêmement élevé, il en est résulté une hausse formidable du prix du charbon, prix qui a atteint, en 1916, environ 230 à 240 francs la tonne. D'où renchérissement général de la vie, crise, doléances unanimes, etc.

Le gouvernement italien a cherché à résoudre le problème par une entente avec le gouvernement anglais sur le transport du combustible et le taux du fret. Mais, en même temps, des économistes, des hommes d'affaires, des publicistes dénonçaient la cause profonde du mal qui vient de ce que l'Italie est tributaire, à cet égard, non seulement de son alliée l'Angleterre, mais encore des neutres, et provoquaient un mouvement en faveur du développement de la marine marchande.

La Ligue navale italienne, que présidait alors l'amiral Bottolo a tenu des réunions, élaboré des programmes, stimulé les ministres, secoué l'opinion. Un sénateur, qui est en même temps un économiste et qui a succédé à l'amiral Bottolo à la présidence de la Ligue lorsque l'amiral est mort, M. Maggiorino Ferraris, a donné une forte impulsion à ce mouvement et a poursuivi l'étude des mesures propres à doter l'Italie d'une marine marchande en rapport avec ses nécessités.

Sur ces entrefaites, les sous-marins austro-allemands, qui n'avaient jusqu'alors guère fait de victimes que dans les flottes commerciales française et anglaise, se sont mis à couler des navires italiens en assez grand nombre. Cet affaiblissement de la marine marchande italienne du fait des torpillages est devenu une raison de plus pour le public de réclamer des mesures propres à reconstituer la flotte commerciale.

Quand le Cabinet Boselli succéda au Cabinet Salandra, un nouveau ministère fut créé sous le nom de « Ministère des transports maritimes et par voies ferrées » et, dans ce nouveau département, un sous-secrétariat de la marine marchande fut institué. Le président du Conseil, M. Boselli, dans sa déclaration à la Chambre, prit l'engagement de réaliser les vœux formulés en faveur de la reconstitution de la flotte de commerce. Il a tenu parole.

Dans le courant d'août dernier ont paru un certain nombre de décrets ayant pour but de favoriser l'achat à l'étranger et la construction de navires dans les chantiers italiens. Voici, *grosso modo*, en quoi consistent les mesures édictées par ces décrets. Tous les vapeurs (cargos) au-dessus d'un tonnage déterminé, achetés à l'étranger par les armateurs italiens, sont exonérés de tous droits de nationalisation ou autres. Les matières premières destinées à la construction de ces cargos, mis en chantier en Italie pendant la guerre et dans un délai déterminé après la guerre, sont affranchis de tous droits de douane. Ces mêmes navires bénéficient, en outre, de l'exonération des taxes à payer à l'État, qui consent enfin des facilités (avances de fonds, etc.) aux armateurs et aux constructeurs.

Peu de temps après la promulgation de ces décrets, M. Runciman, ministre anglais du Commerce, vint en Italie et tint des conférences avec son collègue italien, M. de Nava. Dans un discours prononcé au banquet offert par la Chambre de com-

merce de Milan, M. Runciman déclara que le Gouvernement anglais voyait avec satisfaction le relèvement de la marine marchande italienne et ne tarderait pas à donner à celle-ci une preuve tangible de sa bonne volonté. Cette preuve, M. de Nava la fit bientôt connaître.

Dès son retour à Rome, ce dernier et son collègue M. Arlotta, ministre des Transports, ainsi que le sous-secrétaire d'État de la marine marchande, réunirent en commission tous les armateurs, tous les constructeurs, les représentans des Chambres de commerce des principaux ports et jetèrent les bases d'un programme de construction consistant dans la mise en chantier immédiate d'un certain nombre de cargos. Au cours de cette réunion, M. de Nava annonça que M. Runciman avait pris envers lui l'engagement suivant : l'Angleterre mettrait à la disposition de l'Italie les matières premières nécessaires aux navires ci-dessus visés, et ces matières premières seraient transportées en Italie par les cargos anglais aux conditions minima qui sont pratiquées pour le matériel servant à la défense nationale, de manière à ne pas arriver à destination grevées par un fret trop élevé.

Dès l'instant que la difficulté résultant de la matière première est levée, comme celle qui pourrait découler de la pénurie de main-d'œuvre n'est pas inquiétante, rien ne paraissait plus s'opposer à la mise en chantier d'un bon nombre de cargos, première tranche d'un programme qui s'échelonnera sur plusieurs années.

Le *Giornale d'Italia* a donné sur cette question les renseignemens suivans, qui sont particulièrement intéressans.

« La plus grande difficulté qui s'oppose au développement des constructions navales est l'approvisionnement en matériaux métalliques durant la crise mondiale actuelle de l'acier. Ce n'est un mystère pour aucun de ceux qui s'intéressent à ces questions, que la production nationale est maintenant complètement absorbée par les besoins de la guerre. Il fallait donc s'adresser à l'étranger, et principalement à l'Angleterre ; mais ce pays allié, malgré sa bonne volonté, a vu sa propre production absorbée par ses énormes approvisionnemens en munitions et par les non moins nombreuses constructions navales au moyen desquelles elle pourvoit au tonnage du transport mondial. Néanmoins, les négociations qui ont eu lieu entre notre

Gouvernement et le Gouvernement anglais, avec le concours empressé des ambassades respectives de Rome et de Londres, et grâce à l'intérêt personnel qu'y ont apporté les ministres Runciman et Arlotta, ont donné l'heureux résultat d'assurer, pour l'année prochaine, à partir du mois de janvier, une quantité de matériaux d'acier correspondant au travail qui sera entrepris dans nos arsenaux. En même temps, des constructeurs italiens se sont assuré en Amérique d'autres quantités de ces matériaux.

« On peut ainsi avoir la certitude que l'esprit d'initiative qui anime nos milieux maritimes saura faire fructifier les mesures de prévoyance prises par le Gouvernement au sujet de cette question des plus difficiles et produira les résultats que le pays est en droit d'attendre. »

La construction des navires a été confiée à un consortium de constructeurs maritimes italiens. Ce consortium, qui s'est constitué sur l'initiative du ministère des Transports, a décidé de mettre immédiatement en chantier 13 navires formant un total de 100000 tonnes environ, répartis en dix chantiers différens. Il semble, d'après les déclarations ci-dessus, que la construction rapide de ces unités soit assurée par voie d'entente avec la Grande-Bretagne.

Nous ajouterons que, dans un débat qui eut lieu au Sénat italien, le 7 décembre 1916, M. Arlotta a fait connaître que son pays avait déjà réussi à se procurer 40 000 tonnes d'acier pour ses constructions navales. Nous ignorons évidemment quand l'Italie recevra le complément des tôles nécessaires pour être en mesure de réaliser intégralement son programme, mais nous ne saurions trop admirer le sens politique profond qui a guidé la diplomatie italienne dans toute cette affaire, ni trop louer l'étroite collaboration du gouvernement et des armateurs dont la *Marina mercantile* disait qu'ils sont « le cerveau, l'âme et la force de la marine marchande. »

Il nous reste à parler de la Belgique. Celle-ci, en pleine guerre et malgré l'occupation du pays, est parvenue à créer une marine marchande nationale. Au 1er janvier 1913, la flotte commerciale belge s'élevait à 257 065 tonneaux qui, par suite de diverses circonstances de guerre, se sont trouvés réduits à environ 170 000 tonneaux. Mais avec l'appui de l'État, une puissante Société de navigation, le Lloyd Royal belge, vient de se constituer au capital nominal de 100 millions de francs. Sa

flotte comprendra, à elle seule, 90 à 100 unités représentant 500 000 à 600 000 tonneaux.

L'arrêté-loi du 19 juillet 1916 approuve les statuts de cette entreprise de navigation. L'État garantira envers les tiers l'intérêt et l'amortissement des obligations, au capital nominal de 100 millions de francs à émettre par cette Société en conformité desdits statuts. Le ministre des Finances est autorisé à prendre ferme un capital nominal de 75 millions de francs en obligations de ladite émission.

L'appui que le gouvernement belge donne à ses nationaux ne s'est pas borné là. Une nouvelle entreprise belge, dont le capital est encore constitué avec l'aide financière de l'État, va concurrencer les Compagnies françaises, sur la ligne de New-York, au départ même du Havre. C'est ce qui ressort de l'information publiée par le *New York Times* du 9 septembre 1916. D'après ce journal, en vue de protéger le commerce maritime de la Belgique et d'avoir des navires pour l'apport des matériaux nécessaires à la reconstitution de ses villes après la guerre, la Belgian Lloyd Steamship Company a été créée à Londres, avec un capital de 30 000 000 de dollars, pour l'établissement d'un service hebdomadaire entre New-York et le Havre. Le gouvernement belge a garanti 20 000 000 de dollars d'actions de la Compagnie à 4 pour 100.

A ce propos, le journal *Le Petit Havre* a publié, dans son numéro du 5 août dernier, l'entrefilet suivant : « Les dispositions prises par le gouvernement belge en vue de la création d'une importante flotte de commerce sont en pleine réalisation. En plus des achats de bateaux, le ministre belge de la Marine, M. Segers, a signé à Londres d'importans traités qui ont été ratifiés par le ministre des Finances avec l'accord du Roi. » On estime que la flotte belge, qui ne comportait jusqu'ici que 170 000 tonnes, sera très rapidement portée à près d'un million de tonnes.

Ces mesures ne sont qu'une des manifestations du mouvement en faveur de la marine marchande que les Belges sont parvenus à faire aboutir grâce aux ressources que la Belgique a obtenues de ses Alliés. Par ailleurs, le Gouvernement royal a usé d'une particutière bienveillance à l'égard des armateurs en ne réquisitionnant que 20 pour 100 de leur tonnage pour les besoins militaires, et en affrétant leurs navires pour la « Com-

mission for Relief » avec seulement 25 pour 100 de réduction sur les taux courans des frets, enfin en ne frappant d'aucune taxe spéciale les bénéfices réalisés par l'armement commercial.

Après avoir ainsi passé en revue les principaux peuples ennemis, neutres ou alliés, arrivons à notre marine marchande.

EN FRANCE

Au cours de cette guerre, la France a surpris le monde non pas seulement par la valeur légendaire de ses soldats, mais aussi bien par la force et l'imprévu de sa production industrielle. Quelques mois après l'ouverture des hostilités, quand s'organisa l'usinage intensif des munitions, alors qu'il s'agissait d'un travail entièrement nouveau et que rien n'avait été préparé dans cette hypothèse, directeurs, ingénieurs, ouvriers se mirent résolument à la tâche. Ni les dépenses, ni les risques de premier établissement, ni les difficultés inévitables d'une fabrication débutante n'affaiblirent les courages et n'amoindrirent les espoirs de ceux qui étaient mus par la saine joie de servir les desseins de la Patrie.

Ce que fit l'industrie nationale au cours des hostilités, malgré l'invasion, pour procurer des armes au pays : métallurgie, chimie, mines, etc., l'histoire le dira plus tard. Les résultats généraux, nous les connaissons déjà : c'est le fleuve d'obus de divers calibres qui jaillit de toutes les sources, depuis le grand établissement employant plusieurs milliers d'ouvriers jusqu'au plus humble atelier familial d'où le projectile sort pièce par pièce. Pour ne parler que des chantiers de constructions navales qui nous occupent spécialement, ils se sont tous, à la demande du gouvernement, outillés pour la fabrication des obus et du matériel de guerre et ils ont largement coopéré aux fournitures intéressant la défense nationale.

Ira-t-on médire maintenant de l'industrie privée? Dira-t-on qu'elle est incapable d'efforts? que ses dirigeans manquent d'initiative et ses ingénieurs de compétence ou d'activité? que ses ouvriers ne savent ou ne veulent pas produire? Allons donc! Quand on fait appel à sa bonne volonté, elle montre ce qu'elle peut faire et l'on ne déniera point à notre monde industriel ses belles qualités d'élan qui sont l'apanage de notre race.

Il semblerait que les constructions navales eussent dû béné-

ficier de cet essor et que cette partie si importante de notre production n'eût pas dû être plus négligée que celle des automobiles ou du matériel roulant des chemins de fer. Qu'a-t-on fait à cet égard? Que pouvait-on faire? Il me reste à répondre à ces deux questions, mais on comprendra que je le fasse avec toute la circonspection que comporte un pareil sujet. Il m'est tout particulièrement pénible de mettre en parallèle notre activité avec celle de l'Allemagne. Si je m'y essaye, c'est que j'ai la conscience de servir les intérêts généraux du pays. Celui-ci a besoin de connaître la situation telle qu'elle se présente exactement, pour mesurer à cet examen toute l'étendue des efforts à accomplir. L'histoire prouve que la France gagne à être instruite de ses lacunes, car elle est aussi prompte à les combler qu'elle est imprudente à les laisser se produire. D'ailleurs, il ne s'agit pas de critiquer l'œuvre d'ensemble qui est admirable, mais de réclamer seulement pour notre marine marchande une meilleure répartition du travail.

Le Comité des armateurs de France ne s'est pas fait faute d'appeler l'attention des autorités sur la gravité de la situation. Il a suivi, avec une anxiété croissante, les mesures auxquelles ont eu recours la plupart des pays maritimes en vue de favoriser l'expansion économique nationale. Seule, la France a été contrainte de demeurer à peu près inactive. Il semble que, jusqu'ici, elle ait assisté presque indifférente à la destruction lente et méthodique de sa flotte marchande.

Les unités disparues n'ont pas été remplacées dans une assez large mesure. Pourquoi? Tout d'abord, il n'est plus possible d'acquérir du tonnage à l'étranger, la plupart des nations ayant interdit, non seulement le transfert du pavillon, mais même la vente des navires. Au surplus, la valeur des unités a atteint des prix insoupçonnés. La tonne de cargo, qui valait en temps normal de 200 à 250 francs, est montée à 1 000 et 1 200 francs. A des prix aussi exceptionnels devraient correspondre des amortissemens équivalens. En effet, cette plus-value n'est que momentanée. Après la guerre, l'entrée en ligne de la flotte commerciale de nos ennemis et des navires alliés saisis ou bloqués, la libération des innombrables unités actuellement retenues pour les besoins des armées entraîneront un fléchissement des cours des frets et des taux d'affrétement; parallèlement, la valeur des navires s'abaissera pour se rapprocher du

taux normal de la période de paix. A ce moment, si l'armateur n'a pas amorti la différence entre le prix de revient et la valeur réelle de ses navires, son capital sera compromis.

En outre, depuis trente mois que dure la guerre, la question du paiement des réquisitions de navires n'a pas encore été réglée. Bien plus, un projet de loi a été déposé qui tend à la réquisition totale de la flotte commerciale et des services des armateurs et de leur personnel. Il est inutile de souligner les inconvéniens, les dangers et les responsabilités que cette nouvelle immixtion de l'État en matière de réquisition pourrait entraîner. Pour l'instant, nous nous bornerons à constater que ce n'est pas par l'extension d'un régime qui a déjà tant affaibli notre industrie qu'on peut espérer la voir se relever. Les armateurs avaient souhaité au contraire que le tonnage réquisitionné fût restreint par l'attribution à la France de 70 000 tonneaux de jauge brute environ sur la flotte de commerce allemande saisie par le gouvernement portugais dès le 23 février 1916. Des communiqués à la presse ont fait état de cette attribution et la déréquisition d'un tonnage correspondant avait même été envisagée au département de la Marine. Il n'en a rien été.

Nos chantiers de constructions navales sont-ils, du moins, capables de nous procurer les navires que nous sommes impuissans à trouver à l'étranger? Oui, certainement, si on leur donnait la main-d'œuvre et les matières premières nécessaires. Le gouvernement s'est préoccupé, en effet, d'ouvrir des crédits pour la réfection de notre flotte. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet non plus que sur celui de la main-d'œuvre qui pourrait, je crois, facilement être résolu par une entente avec le département de la Guerre, mais qui reste secondaire tant que le problème de l'approvisionnement en tôles n'aura pas été résolu.

Ce n'est un secret, hélas! pour personne que l'occupation du bassin de Briey, de nos charbonnages et des principales régions qui contenaient nos hauts fourneaux produisant la tôle commune, nous a mis dans l'impossibilité momentanée de suffire aux besoins de nos chantiers. Chercher à augmenter notre production en exploitant des gisemens nouveaux ou en développant notre puissance d'extraction dans les mines existantes est évidemment un but à rechercher avant tout. Dans cet

esprit les mines de l'Anjou et notre bassin de Saint-Étienne travaillent à force. Des mines nouvelles sont sur le point de produire du minerai en Normandie. Cependant, ce moyen ne constituera, de toute façon, qu'un palliatif tout à fait insuffisant. Où pouvons-nous, dans ces conditions, nous adresser pour obtenir les tôles qui nous seraient si utiles? Les États neutres sont tellement occupés à construire des navires et ils ont tellement intérêt à ne pas susciter de concurrence dans le domaine maritime que leurs marchés nous demeurent pratiquement fermés. Encore une fois, c'est vers l'Angleterre, notre généreuse alliée, que nos regards doivent se tourner.

Nous ne nous dissimulons pas que la Grande-Bretagne se trouve elle-même aux prises avec de grandes exigences industrielles. Elle doit faire face à la constitution et à l'entretien d'un matériel gigantesque. Elle aussi perd tous les jours des navires au service de la cause des Alliés et elle a le devoir de remplacer ses unités disparues. Je n'ignore pas, en outre, toute l'ampleur de l'aide matérielle que les usines du Royaume-Uni apportent à nos armées combattantes, et il serait peut-être indiscret de lui demander encore d'augmenter l'importance d'un secours dont nous lui sommes si profondément reconnaissans. Ceci est l'affaire de notre diplomatie qui aura le tact de ne solliciter que ce qui peut lui être raisonnablement accordé, et je suis le premier à rendre hommage, à cet égard, à la façon dont notre ministre de la Marine, l'amiral Lacaze, et M. Nail, sous-secrétaire d'État à la Marine marchande, ont conduit les négociations.

Je veux dire un simple mot de ces négociations. Elles ont débuté par une assurance donnée à la Chambre syndicale des Constructeurs de navires, le 7 mars 1916, que « le gouvernement serait disposé à procurer aux chantiers, dans une mesure aussi large que le permettraient les circonstances, du personnel, ainsi que toutes facilités pour l'approvisionnement en matières premières. » Or, malgré une active correspondance, la Chambre syndicale n'a pu encore obtenir satisfaction sur le principe même de livraison des matières premières. Je ne doute pas que le Gouvernement n'ait fait tout ce qu'il était en son pouvoir de tenter, mais nous sommes enfermés dans ce dilemme : nous ne pouvons fabriquer de tôles en France parce que nos territoires sont occupés par l'ennemi et que notre production est absorbée

par les besoins de l'État et nous ne pouvons en commander au dehors.

On nous assure cependant, que, cédant aux nombreuses démarches qui ont été faites auprès de lui, le Gouvernement a pris enfin des mesures pour livrer une certaine quantité de tôles, cornières et profilés, permettant d'abord de terminer les navires sur cale et d'entreprendre, ensuite, les nouvelles commandes faites à nos divers chantiers. Nous applaudissons d'avance à cette résolution et en attendons, avec impatience, la réalisation. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et je me garderai d'incriminer notre Gouvernement, dont le dévouement pour la marine marchande s'est heurté à bien des obstacles.

Le problème doit être envisagé à deux points de vue différens. Ou bien on peut espérer que les usines anglaises seront autorisées à livrer des tôles en supplément du tonnage déjà alloué au gouvernement français, ou bien, faute de mieux, on peut considérer qu'une part sera faite aux chantiers de constructions navales sur le contingent total actuellement importé en France. De toute façon, il est évident que, pour réussir à obtenir quelque chose des autorités anglaises, il est nécessaire de ne leur demander qu'un seul contingent pour tous les besoins de la France quels qu'ils soient. On laisserait aux représentans du Gouvernement français le soin de répartir ce lot pour les ordres à donner et pour les distributions à faire entre les différens consommateurs.

Nous sommes convaincus que l'Angleterre nous accordera le maximum d'acier dont elle peut disposer en notre faveur et qu'elle ne voudra pas nous traiter moins favorablement que les autres alliés.

Même si l'Angleterre ne pouvait pas augmenter le tonnage qu'elle nous attribue, ne serait-il pas possible, cependant, de donner à la marine marchande une portion congrue? Je connais les exigences de la Défense nationale et l'importance de la constitution d'un matériel de guerre abondant pour nos armées et pour celles de nos alliés; mais, enfin, n'y a-t-il pas un intérêt vital pour nous à reconstituer notre flotte? Certains besoins, peut-être moins essentiels, ne sauraient-ils pas fléchir devant l'impérieuse nécessité de réparer les dommages de guerre dont il s'agit? Personne ne peut nier que les vaisseaux de commerce ne jouent actuellement un rôle militaire, voire

comme simples cargos, au même titre que nos instrumens de transports terrestres.

Tous les besoins se tiennent dans un État bien organisé, et ceux de la marine marchande ne doivent pas être oubliés. Si l'on n'y prend garde, à la fin de la guerre nous allons nous trouver avec une flotte appauvrie, épuisée, ayant à soutenir la concurrence de marines étrangères qui, au contraire de la nôtre, se seront renforcées et enrichies pendant les hostilités ainsi que nous venons de l'exposer. Quant aux navires qui nous resteront, ils auront été surmenés par leur service de guerre intensif et beaucoup seront dans l'impossibilité de reprendre la navigation. Sans même attendre la signature de la paix, peut-on nous garantir que le tonnage ne nous fera pas prochainement défaut, si nous ne nous mettons pas en mesure de le reconstituer?

Nous ne saurions signaler avec trop d'insistance le danger de la période d'après-guerre pour la marine marchande française. « Un champ d'activité très large lui sera ouvert, mais elle manquera de l'outillage indispensable pour transporter. Aucun sacrifice, aucun encouragement ne pourront le lui fournir au moment nécessaire. Elle verra donc lui échapper, au détriment de tous les intérêts nationaux, un trafic auquel elle ne sera pas en mesure de satisfaire et dont s'empareront des concurrens plus heureux. Quels efforts ne faudra-t-il pas déployer plus tard pour ramener ce trafic au pavillon français!

« C'est pourquoi l'œuvre urgente et capitale est de travailler dès à présent à abréger le plus possible la période critique de l'après-guerre et à atténuer sa gravité. Pour cela, il faut construire en France le plus grand nombre possible de navires de commerce. Seules les constructions réalisées en temps de guerre pourront être utilisées pour le trafic intensif qui se produira dès la fin des hostilités (1). »

J. Charles-Roux.

(1) Assemblée générale du Comité central des Armateurs de France (9 mars 1917).

UN ÉTÉ A SALONIQUE

AVRIL-SEPTEMBRE 1916

II [1]

7 mai 1916.

Salonique m'est devenue familière et ma vie s'adapte à son nouveau cadre. Après la fièvre et le mouvement perpétuel des premiers jours pendant lesquels j'ai dû voir tant de choses et tant de gens, voici une période de calme relatif qui me permet de mettre de l'ordre dans mes notes, prises hâtivement, chaque soir, et quelque clarté dans mes impressions et mes pensées.

Mes amis de France s'inquiètent de savoir comment on vit à Salonique, dans quelles conditions d'hygiène et de confort, et si les uns s'exagèrent les difficultés que l'on rencontre ici, pour s'installer à peu près convenablement, les autres s'imaginent volontiers que l'on y mène une existence délicieuse, dans une sorte de Riviera où tous les plaisirs sont réunis.

O mes amis, rassurez-vous! Salonique a la prétention d'être une métropole, et elle s'enorgueillit de posséder au moins deux grands hôtels genre Palace, des cafés à l'instar de Marseille, des cinémas où l'on peut voir la suite du drame policier dont on a vu le premier épisode à Paris et le second épisode à Toulon. Salonique a des music-hall que je ne décrirai pas — et pour cause — mais qui ressemblent, m'a-t-on dit, à ceux des petites

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

villes de garnison. Salonique a un restaurant, dans un jardin, au bord de la mer, avec tables fleuries et orchestre de faux tziganes; Salonique a des tramways qui marchent très bien, — quand ils marchent, — un éclairage électrique qui fonctionne très bien, — quand il fonctionne, — une eau excellente qui tarit quelquefois, parce que la population a triplé, mais non pas le débit des sources. Si vous venez ici et que vous désiriez être chez vous, par exemple dans une villa des campagnes, comme font la plupart des officiers, installés en « popotes, » de bonnes dames, grecques ou juives, vous céderont, à un prix élevé, des appartemens meublés avec une apparente richesse, et si l'apparence ne vous suffit pas, c'est que vous serez trop exigeans. Si vous préférez l'hôtel, vous aurez peut-être, comme moi, le plaisir d'habiter parmi des spécimens de mobilier disparates, en attendant les choses superbes que le patron a commandées en France et nous annonce pour l'hiver prochain!... Partout, vous trouverez des sommiers durs, des lits en tôle noire ornés de paysages et de bouquets peints, et la plus fantastique camelote austro-allemande; les domestiques vous parleront, partout, le même sabir zézayant; partout les blanchisseuses vous feront payer très cher leurs efforts pour user votre linge par des empois invraisemblables; partout l'on vous servira la même pitance; l'agneau rôti, l'agneau bouilli, l'agneau frit, et même, comme dit une chanson, l'agneau pourri. Partout, les poissons auront le goût du papier de soie macéré dans l'huile rance; le beurre blême évoquera des souvenirs de chandelle; les courgettes foisonneront implacablement, à chaque repas, et les fruits qu'on vous servira, verts et durs comme des balles, disparaîtront du menu lorsqu'ils arriveront à maturité. Si vous désirez acheter un objet quelconque, des marchands au sourire suave vous répondront avec sérénité : « Missieu, il n'y a pas! » et s' « il y a, » leur sourire se fera plus suave afin de vous extorquer votre bel argent français, — plus 12 pour 100 pour le change!

Vous direz peut-être alors :

« Je connais Salonique, capitale de la Kamelote ! J'achète une étoffe, elle déteint ; un fauteuil, il se détraque sous moi; je commande un dîner, il m'empoisonne; je cause avec des indigènes, ils ne disent jamais la vérité... »

Vous direz peut-être cela et vous aurez raison et tort tout

ensemble, car si la Kamelote règne à Salonique, c'est que nous l'y avons laissée régner. Salonique, grand débouché du commerce autrichien, aurait pu, sans doute, accueillir notre commerce comme elle accueille notre langue et notre littérature. Oui, ces étoffes, ces meubles, ces bibelots sont hideux, cette cuisine est infecte, — mais où sont les magasins français? Quelle cuisinière française consent à s'exiler ici?... Le gérant du Splendid-Palace me déclarait l'autre jour : « Une cuisinière française! Je la couvrirais d'or, je la comblerais d'égards!... » Mais, comme on dit ici, « il n'y a pas. » Il n'y a dans ces hôtels que des serviteurs levantins, doux philosophes, nés fatigués, et dans les boutiques, il y a les vieux stocks de marchandises autrichiennes, bien entamés déjà, et qu'on remplace malaisément, à cause de la difficulté des transports.

Je tâche d'être équitable envers les commerçans de Salonique. Ils nous exploitent. Quels commerçans en n'importe quel pays, voyant la demande dépasser l'offre, au centuple, ne profiteraient de l'aubaine? Leurs marchandises sont affreuses? Cela nous donnera peut-être l'idée de leur en envoyer d'autres, de meilleur goût. Ils ne disent pas la vérité... Parbleu! Où croyez-vous être? Nous sommes en Orient, patrie des fables, où, seuls, les imbéciles disent, tout net et tout cru, ce qu'ils pensent, où le mensonge n'est pas un vice mais une convention, une espèce d'hommage indirect à la finesse de l'interlocuteur...

Les étrangers qui ont un peu voyagé dans le Levant, ne sont pas surpris par la camelote, l'huile rance, les mauvais lits, les discours subtils et fallacieux. Et n'étant pas surpris, ils ne sont pas dupes. Mais les néophytes, les naïfs qui croyaient trouver ici la Grèce antique, clament leur désenchantement. Ceux-là, pleins de réminiscences livresques, et vaguement renseignés sur la géographie économique et politique de la Macédoine, rêvaient de l'antique Hellade ou de l'Orient islamique, de la beauté grecque ou de la langueur orientale. Ils arrivent. Ils sont déçus. Les contours du golfe Thermaïque ont une mollesse bien éloignée du grand caractère architectural de l'Attique. La lumière, blanchâtre et plombée, ne vibre pas sur les choses, comme celle qui dore le Parthénon et tremble, en été, dans une sèche atmosphère brûlante. Les eaux n'ont pas ce bleu de lapis qui se moire de traînées violettes, dans la mer des Cyclades; elles sont glauques de limon, et mal

odorantes. Certes, notre Provence française est plus grecque mille fois que l'humide et lourde Macédoine, plus grecque par l'élégance aride des lignes, la clarté rayonnante, l'esprit et le sourire... Et je n'ai pas retrouvé non plus, ici, le doux et triste charme du pays turc, cette paix funéraire qui tombe des très vieux cyprès sur les petites maisons brunes de Stamboul, sur les turbés de marbre grillagés d'or, et les fontaines peintes d'azur, aux dalles disjointes.

Salonique, c'est la Macédoine, et c'est aussi la Judée. Comptoir, entrepôt, magasin, Salonique n'a pas connu les heureux loisirs qui permettent la libre floraison des arts, et jamais elle n'a lancé des flottes idéales vers les îles chimériques du Rêve. Elle n'a donné au monde ni un poète, ni un poème, ni une statue, ni un grand homme, et, bien qu'elle recèle encore de beaux monumens byzantins, rien dans ses murs ne parlerait à notre âme, si l'écho de la grande voix de saint Paul ne s'y prolongeait, à travers les siècles.

L'Occidental qui débarque pour la première fois éprouve cette déception que j'ai marquée. S'il veut s'instruire, pour mieux juger, il lira tout d'abord, peut-être, un petit *Guide* qui contient des renseignemens d'ordre pratique, un résumé historique très succinct, et enfin certain chapitre qui s'appelle : « Fléaux, calamités, catastrophes, » *(sic)* et qu'on ne s'attendait certes pas à trouver dans une brochure de propagande faite pour allécher les touristes. Il apprendra ainsi que les Grecs, les Romains, les Barbares, les Slaves, les Francs, les Vénitiens, les Turcs ont campé tour à tour dans cette malheureuse ville, qu'ils y ont apporté leur langue, leur religion, leurs lois, leurs mœurs, leurs appétits, et qu'ils y ont laissé chacun sa trace, parmi des ruines. Aucun n'a pu dire : « Je demeurerai ici » avec certitude. Aucun, en abandonnant la riche proie qu'il ne pouvait garder, n'a renoncé au désir de la reprendre. L'histoire de Salonique n'est qu'une longue énumération de massacres et de pillages. Et le *Guide* ajoute naïvement :

« Les menues calamités n'ont jamais épargné Salonique. S'il n'y a plus de grands carnages comme ceux de 904 et de 1185, il reste en partage, à la ville, les divers fléaux du ciel et de la terre. Des ouragans sèment souvent la dévastation dans les campagnes. Des pluies viennent inonder les demeures souterraines, si nombreuses dans la localité, et des bordées de

grêle tuent souvent les passans dans les rues... Épidémies, incendies, tremblemens de terre mettent en fuite les Saloniciens, qui, pour sauver leurs biens ou pour échapper à la mort, vont camper sous des tentes, hors ville, ou se réfugient dans les villages des environs... La peste d'abord, et, à partir de 1832, le choléra sont venus, tous les quarts de siècle, endeuiller Salonique... Elle se trouve sur la route des grands courans qui vont de l'Asie à l'Europe; c'est ce qui lui vaut le triste privilège d'être hantée par les grandes épidémies asiatiques, qui viennent semer l'épouvante dans toutes les contrées méditerranéennes... Les incendies ont souvent détruit la plus grande partie de la cité et fait des centaines de victimes... Des secousses sismiques, dues pour la plupart aux effondremens qui ébranlent la masse du Rhodope, se renouvellent d'âge en âge et inspirent aux habitans un sentiment horrible d'insécurité et d'effroi. »

Il faut avouer qu'une telle lecture doit glacer l'enthousiasme du voyageur le plus optimiste et le jeter dans les plus étranges perplexités. Puisque la métropole macédonienne est le réceptacle de tous les fléaux, le but de séculaires invasions, le théâtre de révolutions sanglantes, pourquoi est-elle la « ville convoitée » entre toutes les villes de l'Orient, et comment existe-t-il encore des gens qui s'y établissent, en dépit des grandes catastrophes et des « menues calamités? »

Pour comprendre l'importance de Salonique, l'attrait qu'elle exerce depuis vingt-cinq siècles et les espoirs immenses qui peuvent naître de sa possession, il suffit de regarder une carte. La géographie donne la loi essentielle des événemens que l'histoire a enregistrés. Les grandes routes de l'Europe centrale vers l'Orient passent par la vallée du Vardar, et comme l'a fort bien dit P. Risal dans son remarquable ouvrage, « Salonique est le seuil d'un monde. » Les Bulgares ont rêvé de joindre le Danube au golfe Thermaïque par la ligne ferrée Sofia-Kustendil, à travers des contrées prodigieusement fécondes que leurs paysans, tenaces et durs, sauraient exploiter. Les Serbes préféreraient ce débouché sur la mer au port de Durazzo. La récente domination hellénique n'a pas découragé les ambitions autrichiennes, qui s'associent aux ambitions allemandes pour créer une voie de communication directe entre la mer du Nord et l'Archipel. Salonique, aujourd'hui coupée de son hinterland,

menacée par l'ensablement du port que de vastes travaux pourraient conjurer, redeviendrait, aux mains d'un maître habile et puissant, ce vaste emporium que les Romains avaient voulu, comme principal relais, sur la via Egnatia, entre Rome et Byzance, et plus vaste cent fois, et cent fois plus important que les Romains ne l'avaient pu imaginer. « Elle doit mourir, dit P. Risal, ou devenir une des métropoles du grand trafic mondial. » L'*aurea mediocritas* ne lui est pas permise.

Chaque peuple conquérant ou qui aspire à conquérir se croit capable d'assurer le développement de Salonique. Les Grecs affirment que le triomphe de l'hellénisme s'y est accompli. Les peuples voisins n'en sont pas persuadés, et l'Autriche, par-dessus la Serbie, ne cesse pas de considérer Salonique comme son principal, son éternel « but de guerre. »

Et peu importent, alors, les « fléaux » qui peuvent sévir localement! Ni la malaria, ni le choléra, ni la peste, ni les incendies, ni les tremblemens de terre ne décourageront les amans intéressés de la cité macédonienne. Ce n'est pas un séjour enchanteur; mais ce qu'on lui demande, ce n'est pas des « enchantemens. » L'étranger n'y viendra pas pour son plaisir. On ne va pas se divertir dans une banque, parmi des gens d'affaires et des négocians. Ici, la beauté, l'art, la grâce, la douceur de vivre sont choses secondaires. Le dieu de la cité, c'est l'argent.

Pourtant, le voyageur qui ne s'inquiète pas de trafiquer peut découvrir à Salonique une espèce de charme, et des magnificences naturelles propres à réjouir un peintre.

*
* *

Si l'on remonte la rue Venizelos, entre les cafés et les magasins à la mode, on arrive au bazar couvert qui est presque entièrement israélite et dont les boutiques ferment le samedi. Ici encore, l'abominable camelote surabonde. Les premiers arrivans du corps expéditionnaire ont eu peut-être la chance de trouver des tapis anciens, des armes, des cuivres ciselés, de lourds bijoux cloutés de grenats et de turquoises, des ceintures d'argent massif, et ces toiles crémeuses, d'un grain aussi beau que le crépon, brodées de rouge, de bleu et de noir, qui habillent les femmes macédoniennes. Après sept mois d'occupation, dans une ville où les Anglais paient n'importe quel prix

n'importe quel objet qui leur plaît, les « curiosités » sont devenues rares et les prétentions des marchands sont devenues exorbitantes. Le bazar étale aujourd'hui des lingeries grossières, des tricots, des objets de toilette à l'usage des soldats, des moustiquaires de mousseline froncée, suspendues comme les fantômes de Mesdames Barbe-Bleue, et une profusion de « souvenirs » soi-disant artistiques.

Ce sont des mouchoirs imprimés de drapeaux, des carrés de velours brodés d'or, avec des inscriptions : « A la gloire des Alliés ! », des imageries aux couleurs hideuses, racontant les épisodes des guerres balkaniques, des tapis en jute ou en coton pelucheux, « véritable imitation de simili, » représentant le roi Ferdinand de Roumanie à cheval, entouré de ses généraux, ou l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène. Il y a aussi, dans ce bazar, quantité de boutiques où les juives achètent des robes de satin et de velours rehaussé d'or, des boléros fourrés, des foulards verts, des guimpes de dentelle et des colliers de perles fausses à plusieurs rangs. Ces oripeaux étalés, ces cotonnades, ces cuivres, ces tapis, tout ce déballage affreux quand on le considère en détail, amuse mes yeux, lorsque je le regarde, en passant, dans les ruelles transversales, mal couvertes par une antique charpente que transpercent des rais de jour. L'ombre, le clair-obscur, la lumière, jouent sur les couleurs acides ou violentes qui s'éteignent ici et, là, s'enflamment tout à coup. Une foule bariolée circule ; des figures rembranesques, nez crochus et barbes blanches, s'esquissent dans les logettes sombres. Des femmes masquées de noir, vêtues de *tcharchaf* bruns ou violets, des matrones israélites coiffées de soie vert pomme, de sordides pauvresses, des hommes en complet veston portant le fez rouge des *deunmehs*, des soldats bleus ou khakis, des matelots, des Saloniciennes élégantes, se coudoient, se heurtent, se dévisagent... Et dans l'artère centrale du bazar, de petits ânes pelés, surchargés de ballots, s'effarent brusquement parce qu'un automobile anglais passe, à grand fracas, conduit par un Australien au feutre retroussé, qui mâche une grosse pipe.

*
* *

Au delà du bazar, au delà de cette rue Ignatia qui coupe en longueur Salonique, parallèlement à la rue Bulgaroctone et au quai de la Victoire, on trouve encore des magasins, une foule

nombreuse et bruyante, des voitures, des camions et des soldats... Mais quand on a dépassé la Préfecture, l'aspect de la ville change totalement...

C'est maintenant qu'au voyageur excédé de fausse modernité la vieille Salonique offre le plaisir de la flânerie et de l'aventure, dans ces ruelles presque villageoises dont l'inextricable lacis couvre la colline et se confond avec les débris crénelés des remparts. Je me plais à parcourir ces quartiers juifs et turcs, habités naguère par la riche bourgeoisie et qui sont abandonnés à une population plus modeste ou même, dans leur partie haute, à des familles de réfugiés. Je m'y égare toujours et ne sais retrouver mon chemin qu'en suivant la pente dont la déclivité me ramène forcément vers la ville basse et vers le port. Ces promenades-là ressemblent au voyage de la vie. On ne trouve pas toujours ce qu'on cherche, mais ce que le hasard met sous nos pas peut être plus beau que tous nos rêves. Mon ami P... se souviendra comme moi d'un certain dimanche où, par extraordinaire, il avait un peu de loisir, et où nous allions, de compagnie, vers une église dont il m'avait dit merveilles et que nous n'arrivions plus à découvrir, bien qu'elle fût toute proche. Un Génie malin semblait prendre plaisir à l'escamoter, cette église, et à faire surgir, comme dans un conte oriental, des apparences trompeuses : un cyprès en fuseau sur le ciel, un minaret pâle, une rue entre des jardins où P... croyait avoir passé. Mon ami ne montrait pas trop d'impatience. Il cédait au Génie qui, pour notre plaisir, multipliait les surprises, et nous arrêtait, saisis par le même charme, devant les cimetières musulmans et leurs stèles penchantes qu'on aperçoit, au coin d'une rue, derrière une grille, parmi les figuiers sauvages et les herbes folles. Ailleurs, le Génie nous entraînait dans une église à coupole, Sainte-Paraskevi, ou les Saints-Apôtres dont l'intérieur est comme une grotte d'ombre humide, où luisent vaguement l'émeraude et l'or de mosaïques effacées. Ce n'était pas l'église que nous cherchions, mais peu nous importait, puisqu'elle était ancienne et belle, riche d'inscriptions et de sculptures, et que nous y entendions parler l'âme des temps révolus et des choses mortes. L'âme tragique du présent y parlait plus haut encore, car ces églises de Salonique servent maintenant de logis à des centaines de pauvres gens, moins heureux que les réfugiés de Lembet. Ils vivent là, pêle-mêle,

dans les bas-côtés des nefs, dans les galeries supérieures, chaque famille s'isolant un peu derrière les étoffes bariolées tendues en guise de cloison, couchant sur des nattes, étalant tout ce qu'elle possède en fait d'ustensiles domestiques, vases de terre, casseroles de fer émaillé, vieux bidons de pétrole vides. A Sainte-Paraskévi surtout, c'est un grouillement indescriptible, sous la voûte dégradée que soutiennent d'antiques colonnes aux chapiteaux admirables. Des figures hâves, dont les traits bien dessinés gardent de la finesse et de la noblesse, regardent les visiteurs avec de grands yeux brûlans de fièvre. Des mains esquissent le geste implorateur que les bas-reliefs antiques ont tant de fois reproduit, ce geste de supplication et de caresse qui touche le menton du vainqueur impassible ou de la divinité sereine. Les enfans déguenillés, blêmes, empoisonnés par le paludisme, s'accrochent aux vêtemens de l'étranger, quémandant « un métallique. » Les aïeules accroupies près des berceaux de bois, suspendus par des cordelettes, se dressent tout à coup, montrent les icônes qu'elles ont emportées dans leur fuite comme Énée emporta ses dieux, et racontent leur misère dans un grec ionien, aux intonations plus douces, me semble-t-il, que le langage des Thraces et des Macédoniennes. Et l'on pense, malgré soi, aux chefs-d'œuvre que ferait, avec ce cadre et ces personnages, un romantique ressuscité, un peintre de la mort et de la fièvre, tel le Delacroix des *Femmes souliotes* ou des *Massacres de Scio*...

L'aumône donnée ne satisferait pas ces misérables si elle n'était embellie d'un sourire. Souvent, une des femmes va quérir une fleur, un brin de feuillage, dans les jardinets des environs, et il faut accepter le don qu'accompagnent des paroles de bon augure, et le joli adieu qui évoque la douceur de la vie fuyante, comme pour nous inviter à la cueillir : « Que l'heure te soit belle ! *Hora Kali!* »

« *Hora kali!* » nous disaient les réfugiés de Sainte-Paraskévi. « *Hora kali !* » répétaient les réfugiés des Saints-Apôtres, assis dans le narthex byzantin, groupés dans la cour, sous les arbres verdissans, auprès d'un vieux puits. Là surtout, l'heure était belle. De l'autre côté de la rue, il y avait bien une chose déplaisante entre toutes, c'est-à-dire une prison, une prison close de murailles rébarbatives et de grilles puissantes, gardée par des soldats vêtus de kaki moutarde. Mais c'était une

prison d'Orient. Les détenus, massés derrière la grille, regardaient passer les bonnes gens en promenade, et recevaient même la visite de leurs parens qui causaient avec eux et leur glissaient du pain et des fruits, à travers les barreaux. Prisonniers et réfugiés, les plus dénués de tout bien parmi la population de Salonique, voisinaient ainsi, malgré les gardes peu féroces, et goûtaient le bienfait suprême qu'est la tiède fin d'un jour de mai. « *Hora Kali!* » Il y a la guerre qui dévaste le monde; il y a un inexprimable déchaînement d'horreurs, d'imbécillité, de souffrance et de haine... Et ceux qui sont là ont tout perdu! Mais les grenadiers rougissent, les rosiers ploient sous les fleurs, les cigognes claquent du bec, joyeusement, sur le minaret; les filles sont désirables malgré leur misère, et puisque aujourd'hui est si clément, à quoi bon penser à demain? L'heure est belle... *Hora Kali!*

Et les minutes coulaient, et déjà le soleil plus oblique prenait ces reflets d'or qui animent le bistre des vieux murs et les couleurs des façades peintes. Un silence quasi crépusculaire baignait de douceur les rues montantes, au pavage chaotique, les maisons d'aspect vétuste et pauvre, badigeonnées en bleu de lessive ou en lilas rosé. Les magasins, plus rares, se faisaient plus humbles : c'étaient des boutiques d'artisans ou de petits commerçans, auberges ou cafés, installant sous les platanes des carrefours leurs tables basses qui supportent de lourdes carafes embuées, les verres de mastic, les assiettes minuscules remplies d'oignons et de pimens en tranches, et le pot de basilic embaumé. C'étaient les *bakals*, qui vendent les poissons séchés et les olives noires, les fromages durs et les poivrons écarlates, et ces melons d'eau jetés à même le sol, par douzaines, comme des cruches vernissées de vert glauque et de jaune vif. Au loin, nasille un phonographe. Des enfans jouent. Un chat, tout en pattes, oreilles et queue, rampe sous une palissade, fuyant un chien fauve aux yeux sanglans, aux crocs de loup. Au seuil des maisons, des Juives grasses, vêtues de soies brodées et de boléros bordés de fourrure, la gorge moulée en double coupe dans la guimpe de dentelle, avancent leurs têtes curieuses, coiffées de la toque ronde et du foulard vert. Parfois, nous rencontrons des figures bibliques, belles de cette beauté orientale particulière à la vieillesse, que Rembrandt a su découvrir dans les ténèbres du ghetto, et qu'il a touchée d'un

rayon magique. Elle prend ici un caractère imprévu, étrange, une majesté qui fait songer aux patriarches, à Jacob, à Laban, au roi Abimélech. Le Juif jeune, employé ou commis, vêtu à l'européenne, ne soutient pas la comparaison avec les hommes des races occidentales. Il est trop souvent malingre et fatigué, et son visage intelligent, au teint terreux, exprime l'usure de sa race. Chez ceux qui ont conservé le costume ancien et les traditions, chez ces Israélites en long caftan fourré et robe d'indienne, ceints de larges ceintures, coiffés d'une sorte de turban, la vieillesse ennoblit le type accentué, fait saillir le caractère énergique du profil, adoucit les lignes dures par le ruissellement somptueux d'une longue barbe argentée.

...Le spectacle de la rue nous séduisait tellement que nous avions oublié tout à fait l'objet de nos recherches premières, et c'est alors que le Génie moqueur fit apparaître devant nous, — trop tard pour que nous puissions la visiter, — l'église de Saint-Démétrios, qui élève dans le ciel bleu, près d'un haut cyprès noir, son minaret pâle et pur comme un lis fermé et sa coupole taillée à pans, d'un rouge de rose mourante...

***

Je ne suis pas venue à Salonique pour y contempler la nature et chercher les traces du passé sur les ruines. Si je me laisse séduire par la beauté des choses et si ma curiosité s'attache aux caractères et aux mœurs d'une population étrangement composite, ce qui m'intéresse, par-dessus tout, c'est l'œuvre de la France, cette œuvre éducatrice, secourable, *pacifique*, que je vois se développer complètement avec l'œuvre guerrière. Cette œuvre a pour champ d'action les hôpitaux, les camps de réfugiés, et même ces espaces déserts où nos territoriaux grisonnans tracent des routes, selon la tradition romaine, drainent les eaux stagnantes, et fécondent la terre hostile. Elle s'exerce aussi, depuis longtemps, dans le domaine spirituel, par la vertu de la langue et l'influence des livres; elle tend à devenir de plus en plus active et efficace dans le domaine industriel et commercial.

Cette œuvre si vaste, je peux la comprendre. L'œuvre militaire, je ne peux que l'admirer, sur la foi des gens compétens. J'ai eu l'honneur d'être reçue par le général Sarrail et je n'ai qu'à me louer de sa bienveillance. Ce serait mal la reconnaître

que de prodiguer ici des jugemens sans autorité sur un sujet difficile et grave auquel une femme n'entend rien.

De même j'aimerais dessiner ici, en quelques traits, la silhouette du général Sarrail, mais je ne crois pas qu'il lui soit très agréable d'être portraicturé en pied pour la centième fois. Il a dû éprouver quelque agacement à lire, dans tous les journaux de Salonique, qu'il ressemblait autrefois à Henri IV, — lorsqu'il portait la barbe, — et qu'il ressemble maintenant à un maréchal du XVIIIe siècle. Ces sortes de complimens ne plaisent qu'à demi à un soldat qui est le moins apprêté et le moins snob des hommes, et nullement préoccupé de l'effet qu'il produit. Je dirai donc tout simplement que le général Sarrail a une belle allure militaire, et que sa physionomie ne saurait passer inaperçue. On n'oublie pas ce visage aux traits fermes et fins, au teint coloré de vie ardente, que les cheveux blancs ne vieillissent pas et qu'éclairent deux grands yeux bleus, très bleus, parfois rieurs, et qui ne sont pas précisément tendres lorsque le général est mécontent.

La voix est brève et le geste sec; le ton volontiers ironique. Cependant, toute cette sécheresse apparente ne décourage pas les sympathies. Elle est peut-être voulue et nécessaire. Sans doute dérobe-t-elle une sensibilité qui se défend et une bonté qui se révèle à travers les brusqueries et les boutades.

Sarrail est populaire ici. On admire qu'il ait pu, dans les circonstances les moins favorables, conduire sa trop petite armée, accomplir une retraite méthodique, organiser ce chef-d'œuvre qu'est, — au dire des gens compétens, — le camp retranché de Salonique, et cela en dépit du climat, du terrain, des Bulgares... et des Grecs. L'armée d'Orient tient en estime et en affection ce chef dont elle apprécie les vertus militaires, qui a courageusement assumé une tâche difficile entre toutes, et de si pesantes responsabilités.

Le général s'est installé, provisoirement, au Lycée français, et c'est sa présence qui valut à cet estimable établissement l'honneur d'une attaque allemande par la voie des airs. Des avions ennemis, il y a quelques semaines, firent une incursion sur Salonique, — ce qui n'alla pas sans dégâts et morts de nombreux civils, sujets du roi Constantin. — Les bombes encadrèrent le Lycée. Mais comme le Lycée n'abrite pas seulement des militaires, il est possible que Sarrail prenne un autre logis, d'ici

peu, afin d'assurer aux pupilles de Dame Pédagogie une sécurité dont pour lui-même il n'a cure.

Le Grand Quartier Général est tout à l'opposé du Lycée français, et voisin du port. Il occupe un vaste bâtiment, dans la rue de Salamine, rue assez courte et plutôt large, bordée de hautes maisons modernes, formant arcades, comme celles de notre rue de Rivoli. Les automobiles militaires y stationnent. Il y a, du matin au soir, un va-et-vient continuel d'officiers français et anglais, et même d'officiers serbes, — bien que l'armée serbe commence seulement de débarquer et cantonne assez loin de la ville. Bureaux d'état-major, bureaux de la marine, bureaux de tous les services qui pourvoient aux besoins d'une armée, tous se sont installés dans cette rue, où, plus sûrement que dans la rue Venizelos, on peut voir défiler les « grands chefs » et leurs satellites de moindre importance.

Je ne connais pas beaucoup ce monde militaire qui me déconcerte et m'intimide un peu, bien que j'y aie trouvé toujours l'accueil le plus courtois. Mais je sais le prix du temps et j'aurais scrupule à prendre celui des soldats qui doivent ici travailler pour la France. Les personnes qui ont pu, dans leurs momens de liberté, m'aider de leur expérience ou de leurs conseils, savent que je leur en suis très reconnaissante, et ils savent aussi que, bien souvent, je n'ai pas voulu en user de peur d'en abuser, et que je me suis imposé à moi-même la plus grande discrétion.

*
* *

Un de mes plus émouvans souvenirs, c'est la promenade que je fis, dans le camp retranché de Salonique, avec le meilleur des guides, celui qui peut tout voir et passer partout. Cette promenade, que des circonstances imprévues prolongèrent jusqu'aux premières lignes, me donna, mieux que toutes les cartes et tous les récits, une idée du pays macédonien. C'était quelques jours après le raid du Zeppelin : ce début de mai avait encore sa douceur printanière, malgré le soleil déjà cuisant et les orages qui menaçaient. Je revois, au sortir de Salonique, bien après les faubourgs et les agglomérations militaires de Zeitenlik, la route de Monastir se dérouler, dans une plaine basse, très verte, et le Vardar se traîner lentement parmi les joncs épais et les saules. Où nous avons passé exactement, je ne saurais

le dire, n'ayant pas le sens topographique très aiguisé. Je me rappelle les lignes et les couleurs des paysages, les plus petits incidens de la journée et tous les détails de la conversation, mais il me serait impossible de reconstituer l'itinéraire, je l'avoue avec une humble confusion. Je sais seulement que nous traversâmes des campemens, des espaces de terrain absolument désolés, où s'élevaient les baraques et les tentes d'une escadrille, où des avions au repos étendaient leurs ailes peintes de cocardes, comme des insectes géans, endormis par la chaleur, sur la brousse. Ailleurs, il y avait des parcs d'artillerie avec des canons tachetés de couleurs bizarres, couleur de terre, couleur d'herbe, couleur de boue et de marais, et des masses de caisses posées les unes sur les autres, et des quantités inouïes de sacs pleins de sable, qui semblaient les moellons apparens d'un mur. Tout ce qui compose le « ménage » d'une armée s'étalait ainsi, donnant une double impression de puissance et d'ordre, d'abondance prodigieuse et de soin méticuleux dans le détail, parce qu'il y a beaucoup de choses, dont beaucoup sont des choses énormes, redoutables, et que toutes sont arrangées d'une façon méthodique, comme nous avons coutume d'arranger les choses usuelles, petites, innocentes, comme des enfans très ordonnés arrangent leurs jouets quand ils ont fini de s'en servir. C'est peut-être une sensation de femme, qui fera sourire les gens du métier, mais, vraiment, les avions, les canons, les voitures, les caisses, les tentes, et les milliers de sacs de terre, cela ressemble à des jouets que des enfans de Titans auraient placés, bien en ordre, sur la plaine.

Parfois, on ne voit plus rien ni personne, excepté la mousse qui verdoie à l'infini et la route qui poudroie au soleil. On ne sait plus si des armées sont voisines et s'il y a la guerre, à quelques kilomètres de là... Mais avec un peu d'attention, je reconnais le dessin des tranchées qu'on me montre, tranchées désertes qui n'ont jamais servi et ne serviront jamais, on peut le croire, puisqu'elles tracent la ceinture de protection autour du camp de Salonique dont nos ennemis sont bien éloignés. Les fils de fer barbelés, noués à mailles serrées, étendent leurs immenses réseaux, d'une largeur extraordinaire, sur les fonds de la vallée et les pentes des collines, et simulent des champs très lointains de lavande, d'un doux bleu mauve ou d'un gris cendré. Des abris pour les canons lourds se dissimulent sous des

branchages ; des refuges contre les bombardemens aériens sont préparés où cela est nécessaire, et l'on sent bientôt que cet air de solitude et de désolation n'est qu'une apparence; ou qu'une pensée habite ce désert, le domine, l'asservit, et fait couver mille possibilités de défense et de victoire, incompréhensibles pour le passant, mille forces invisibles qui se révéleraient sur un mot du chef et que l'ennemi éprouverait dans leur puissance imprévue.

Nous avons dépassé le camp retranché qui était le but de notre promenade, et je m'étonne que nous ne retournions pas à Salonique. Certaines circonstances ont modifié le projet primitif de ceux qui dirigent cette excursion pleine d'imprévu. Il paraît qu'on ne pourra peut-être pas déjeuner. Cela m'est bien indifférent. Mes guides prétendent qu'on déjeune toujours, bien ou mal, tôt ou tard. J'en accepte l'augure, et je me fie à notre bon destin.

Nous avons fait halte plusieurs fois. La première fois, c'était tout près d'un lieu singulier qui s'appelle Avret-Hissar, et qu'on aperçoit de très loin. Imaginez, dans la monotonie de la vallée marécageuse, un piton bleuâtre portant, haut sur le ciel, un vieux donjon écorné et troué à jour, comme on en voit en Limousin et en Quercy. Au bas du piton, un ruisseau coule, signalé par des bouquets d'arbres. Des artilleurs cantonnent, et leurs chevaux s'ébattent dans l'herbe plus fraîche et plus drue... Un arrêt, puis on repart, et le pic au donjon est derrière nous... Un peu plus tard, le bruit du canon qu'on entend, par intervalles, devient plus distinct. De grandes montagnes violettes, aux plans superposés, où le soleil éclaire des places verdâtres, barrent toute la largeur de l'horizon, au delà d'un lac qui scintille. Des nuages qui se déplacent avec lenteur traînent des écharpes bleues sur toute la chaîne hérissée, hostile, coupée de défilés obscurs. Mes compagnons regardent ces montagnes qu'ils ont franchies naguère et ils me disent :

— Ces crêtes que vous voyez, c'est la Serbie...

La route devient plus difficile. A certains endroits, elle n'est guère qu'une piste creusée d'ornières profondes, où l'automobile tangue terriblement. Nous arrivons au village de K..., un village sans habitans, dont les pauvres maisons portent les marques de la dernière guerre balkanique. La petite église qui est, je crois, du rite bulgare, dresse un campanile tout pareil à

un minaret, que surmonte un large nid de cigognes. Un grand oiseau noir et blanc, perché sur une patte, dans une attitude de méditation philosophique, surveille la couveuse dont on aperçoit le bec pointu et les ailes repliées. Un porche, en forme d'auvent, soutenu par des piliers, précède l'entrée de la nef. J'ai tant de soleil dans les yeux et la chaleur de midi m'a tellement pénétrée, que l'ombre et la fraîcheur de l'église me saisissent brusquement. Je ne distingue rien, tout d'abord, pendant que je mets en hâte mon manteau sur mes épaules. Mais l'église délicieusement obscure semble peu à peu s'éclairer, à mesure que mon œil s'accoutume aux demi-ténèbres transparentes. C'est une bien modeste église, analogue à celles qu'on trouve dans nos villages de France, antique, basse, éprouvée par le temps, plus éprouvée par la barbarie des hommes, et déserte maintenant, désolée, vide de ses fidèles, vide de ses lampes, vide de prières et de chants, vide de son Dieu qui n'y descend plus à la voix du prêtre, dans le pain et le vin consacrés. Il y a des mois et des mois, des années peut-être, qu'on n'y célèbre plus d'office. Sur les dalles verdies par l'humidité, d'où suinte une odeur de cave, des objets de toute sorte traînent. Dans la galerie supérieure, le général B... a installé ses cantines et son petit lit de camp. Mais d'où vient cet espèce de rayonnement qui émane des murs, des boiseries, de l'iconostase, sous la charpente apparente du toit, finement rayée de solives? Dans ce crépuscule éternel, dans cette atmosphère de puits, une ardeur couve, un feu riche et sourd s'allume, une splendeur mal éteinte se révèle lentement. L'église paysanne, brune au dehors et nue comme la coque de la grenade, contient le fruit vermeil d'un art très ancien, détaché du grand arbre mort de Byzance.

Tout l'intérieur est sculpté et doré; de grosses guirlandes, feuillage, fleurs et fruits, dont l'or par endroits rougit et s'écaille, courent sur la haute cloison de l'iconostase, et cette cloison est entièrement tapissée de pieuses peintures, de petits panneaux de taille égale, où des personnages sacrés, dans leurs poses hiératiques fixées par la tradition, me fascinent avec leurs larges yeux d'idoles. Toutes les Vierges ont le visage en amande, les sourcils obliques, le nez aquilin, la bouche serrée et triste, un style qui me fait penser à certaines figures japonaises ou aux primitives madones siennoises. Toutes, presque sans corps, spiritualisées par l'incorrection volontaire

du dessin, ont moins de relief que leur vaste auréole, massive et ciselée comme le plat où repose la tête du Baptiste. Elles offrent à l'adoration d'une foule absente des Jésus chétifs et sérieux, vêtus d'outremer et d'émeraude. Sur les petits panneaux, la cour des Anges, des Apôtres, des Prophètes et des Bienheureux s'aligne. Voici saint Élias et saint Démètre, sainte Hélène et sainte Catherine, saint Paul, saint Georges vainqueur du Dragon, et voici les deux saints Jean, parfois confondus en un personnage unique, long, chevelu, couvert de peaux de bêtes, qui porte une tête coupée et nimbée dans un bassin, et déploie, sur fond d'or, deux grandes ailes aquilines, nervées de feu et de pourpre obscure.

Les cierges, qui ont si longtemps brûlé devant ces icônes, ont enfumé les couleurs éclatantes, et pleuré sur le vernis embué de longues larmes de cire. Les antiphonaires sont sur les lutrins et il y a des missels intacts sur les bancs disloqués. Que peuvent bien penser nos soldats, ces paysans de France, que le flot de la guerre a poussés jusqu'ici, que peuvent-ils penser des figures étranges qui les contemplent, « bons dieux » macédoniens, si différens des tendres Vierges, des saints naïfs et bienveillans qu'on trouve dans nos sanctuaires campagnards? Ils n'en pensent rien, probablement, sinon que ces images-là n'ont pas l'air très catholiques, qu'on ne peut pas leur raconter bien librement ses affaires de cœur et de conscience, mais qu'après tout, ce sont des « bons dieux, » qu'on ne doit pas offenser leur majesté solitaire, en qui résident des puissances de bénédiction ou de maléfice. Ils sont sacrés par toutes les prières qui sont montées vers eux, dans la crainte, le deuil ou l'amour.

Nous continuons notre course vers la muraille bleue des monts. On distingue très bien les ballons-saucisses, celui des Bulgares et le nôtre, qui surveillent l'étendue de la vallée et des lacs, et les contreforts des montagnes qui dominent nos premières lignes. Il est une heure après midi quand nous touchons au but. Encore un village détruit, encore des maisons crevées et disloquées. Quelques-unes tiennent, à peu près, sur leurs murs de terre, et c'est là que le colonel du *** s'est installé, avec ses zouaves et ses légionnaires. Un coup de téléphone lui a annoncé notre visite, et tout est prêt pour nous recevoir.

Ce colonel S..., — dont on m'avait parlé, à Salonique, comme d'un « personnage endiablé » plein d'entrain, de gai courage et

d'imaginations imprévues, — est un grand Méridional, du type sec, qui a gardé de sa Gascogne natale toute la verve et un peu l'accent. Il a mis une certaine coquetterie à nous offrir un déjeuner tout à fait convenable et délectable, un déjeuner avec nappes et serviettes, fleurs sur la table et menus illustrés par un artiste du régiment. Moins d'une heure a suffi pour réaliser des merveilles. A la vérité, la salle à manger était d'un style bizarre, avec des murs en terre, un toit décoré par les araignées, une fenêtre raccommodée avec du papier, et un mobilier de fortune : lit de camp, table de tréteaux, nappe faite d'un drap, serviettes-éponges à chiffre rouge. Les fleurs ne devaient rien à l'art des fleuristes. C'étaient des coquelicots et des orchis, des mauves et des graminées, cueillies parmi les décombres. Les mouches ne manquaient pas à la fête, et l'on m'avertit, charitablement, — ou malicieusement, — que d'autres insectes, peut-être... Je frémis ! mais quoi ! la « vermine de guerre » se porte beaucoup, cette année, et les dames les plus délicates en parlent sans périphrases... Craintes vaines ! Les sales petites bêtes bulgares ne me révélèrent pas leur existence, et le repas improvisé fut des plus aimables.

Du retour à Salonique, je conserve le souvenir d'une chaleur brûlante, de cahots et de sursauts continuels sur des routes qui s'effritent en poussière que le vent soulève... Et voilà le récit très sincère de cette « visite au front » qui n'a rien eu de mélodramatique, et dont je ne saurais tirer des effets pour émouvoir mes amis, car les Bulgares m'ont enlevé une belle occasion de recevoir le baptême du feu... J'aurais tant voulu savoir si un obus m'aurait fait peur, — un seul petit obus qui, bien entendu, n'aurait fait de mal à personne !...

*
* *

Mai 1916.

Une immense salle de cinéma, pleine de petits garçons et d'adolescens, qui font un brouhaha terrible, avant de s'asseoir devant l'estrade drapée aux trois couleurs, et l'écran tout sombre encore. Ces gamins rient, jasent, s'interpellent. Ils sont environ cinq cents. Grecs, Israélites, un peu Serbes, un peu Bulgares, un peu Turcs, races pures et races mêlées, ils représentent parfaitement la bizarre population salonicienne. Leurs religions sont aussi diverses que leurs origines. Orthodoxes,

juifs, musulmans, catholiques, élèves des Lazaristes, élèves de l'Alliance israélite, élèves de la Mission laïque, élèves des écoles *deunmehs*, le Service cinématographique de l'A. O. les a réunis dans cette salle, pour leur montrer des films pris sur le front de France et sur le front macédonien. Et ce qui constitue, pour moi, l'intérêt de cette fête scolaire, c'est que tous ces enfans, s'ils font du tapage, le font en français !

Oui, tous. C'est en français qu'ils se chamaillent; c'est en français qu'ils répondent aux remontrances de leurs maîtres, et quand, tout à l'heure, je m'adresserai à eux, il me faudra un effort pour ne pas me croire dans une salle parisienne. Mes auditeurs parlent français, écrivent, lisent, étudient en français, quelles que soient leur race et leur foi religieuse. Et il y en a huit mille comme cela, huit mille garçons et filles, élevés dans les écoles saloniciennes et nourris de la pensée française.

On m'a demandé de leur faire une conférence, — ou plutôt deux causeries familières, car aux cinq cents garçonnets succéderont cinq cents petites demoiselles israélites, catholiques, orthodoxes, etc. J'ai accepté avec plaisir, mais avec la ferme intention de ne pas les ennuyer, ces pauvres enfans, par des considérations politiques et morales...

Je vais donc, tout simplement, leur raconter « ce que la guerre apprend aux enfans de France, » c'est-à-dire comment vivent, pensent et sentent nos petits Français depuis deux ans, comment leur existence a été modifiée par les événemens dont ils subissent le contre-coup, et quelle sorte de souvenirs et d'enseignemens ces années de guerre laisseront dans les âmes de nos garçons et de nos filles.

Quand on s'adresse à un auditoire composé d'élémens divers, il faut songer, avant tout, aux gens les moins instruits, et, quand on parle à des enfans, il faut faire en sorte que les plus jeunes puissent comprendre. Il ne s'agit pas de « parler bébé, » mais seulement de bien choisir les mots. C'est quelquefois une difficulté pour un professeur. Ce ne peut pas être une difficulté pour une femme qui a causé, beaucoup, avec ses propres enfans. Et je n'ai eu qu'à me rappeler le temps, — qui me paraît bien proche, — où mon petit garçon à moi me faisait raconter Samson, Goliath, Ulysse, les Sirènes et le Cyclope !

Et c'est à lui que je pense, à ce petit garçon d'hier qui est presque un homme puisqu'il va être soldat, au prochain appel. Je ne peux m'empêcher de parler de lui, à mon public, — et voilà que le public manifeste aussitôt une sympathie débordante. Les gamins qui sont là me sentent plus près d'eux. Ils veulent tous que je sois avec eux « comme avec mon petit garçon. » Et c'est très facile !

D'autant plus que la conférence n'a rien, plus rien du tout, d'une vraie conférence. Mes auditeurs répondent tout haut quand je les interroge, et ils expriment leurs sentimens francophiles avec une chaleur croissante. *Nous* parlons de ces enfans qui ont remplacé leurs pères auprès des mamans solitaires et endeuillées, des petits boys-scouts, — « Nous en avons aussi à Salonique, madame ! » — des orphelins réfugiés de Belgique et du Nord, pareils à ces pauvres Serbes que l'on peut voir ici même, et à ces malheureux enfans grecs qui habitent Lembet et les vieux quartiers.

Je n'oublie pas les aventures des poilus en herbe qui fuirent leurs familles pour « aller au front, » et qui se battirent comme des hommes, lorsqu'ils ne furent pas rattrapés, à temps, par les gendarmes et rendus à leur mère éplorée. Et je raconte aussi les jeux nouveaux qui sont le simulacre de la guerre, les soldats de plomb, les aéroplanes en papier, les canons de 75 qu'abrite un caillou, les petites filles déguisées en infirmières... Et comme toute une philosophie tient quelquefois dans un croquis de Poulbot, j'essaie de montrer, dans les jeux, dans les boutades, dans les attitudes et les réflexions de nos enfans, la leçon de la guerre, la puissance des exemples paternels, et comment le fils d'un patriote et d'un soldat devra être un tout autre homme que le fils d'un homme faible et lâche.

Ce n'est pas faire l'apologie de la guerre... Rien n'est plus contraire à ma pensée ! Mais il y a des vérités élémentaires qu'on ne saurait trop répéter, en ce pays où trop de gens, par couardise et par intérêt, font chaque jour l'apologie de la servitude.

Avec les petites filles, il faut changer de manière et prendre un ton plus doux. Elles sont arrivées en masse, ces charmantes petites, après le tumultueux départ de leurs frères. Voici les élèves des Sœurs qui se rallient aux cornettes blanches, les jeunes filles du Cours secondaire et les écolières portant le

chapeau de paille à ruban noir de l'Alliance israélite universelle. Il y a, aux premiers rangs, un parterre de mioches entre cinq et sept ans, toute une floraison de mignonnes figures et de grands yeux levés vers moi. Petites filles de Salonique, j'ai eu deux petites filles, et c'est à elles que je veux penser, comme j'ai pensé à leur frère lorsque vos frères m'écoutaient. Mes petites filles ont grandi. Elles n'ont pas besoin qu'on leur commente les leçons de la guerre ; mais, si elles avaient encore votre âge, je ne leur parlerais pas autrement qu'à vous. Je leur dirais toute la souffrance qui peut atteindre une enfant, parmi la souffrance immense du monde, et le bien que deux petites mains peuvent faire, et la douceur qu'un tendre petit cœur peut épancher sur les blessures et sur les deuils. Je leur montrerais nos « tricoteuses » innocentes, travaillant pour les soldats inconnus, les marraines, fées puériles, préparant les étrennes du poilu, dans toutes les écoles de France, et les sœurs aînées qui remplacent la mère auprès des petits, et les paysannes de dix ans qui bèchent le jardin et soignent les bêtes, en écoutant au loin le bruit du canon, comme Jeanne d'Arc, enfant, écoutait les voix des Saintes.

Et puis, je cède la place aux personnages muets, si éloquens par leurs gestes et leurs attitudes, qui vont défiler sur l'écran. Le piano joue les hymnes des Alliés ; les images mobiles surgissent et passent : c'est une revue en Artois ; ce sont des cavaliers marocains en Belgique ; c'est le général Sarrail visitant une tranchée. Enfin, — comme le bouquet d'un feu d'artifice, — c'est la sensationnelle vision du Zeppelin abattu aux bouches du Vardar, vision saluée par des « hourras » de dérision. Les enfans saloniciens savent ce qu'a coûté à leur cité la première visite de cet engin maléfique.

***

— Vous vous croyez quitte envers nous, pour aujourd'hui ! me dit un des organisateurs de la fête enfantine. Pas du tout. Ce soir, à neuf heures, nous donnons une autre séance en plein air, aux environs de Salonique, pour divertir un peu de vieux territoriaux, des « pépères » qui ont le cafard. Le commandant du *** vous invite. Vous ferez une troisième causerie !

— A des « pépères ? »

— Excellent public. Ces braves gens comptent sur vous.

Ne contristons pas les « pépères! » J'irai où l'on voudra.

...Je n'ai pas fait un long voyage. Un quart d'heure d'automobile, dans la claire et douce nuit, sous la lune un peu voilée. Des terrains vagues, des baraquemens, des tentes, un écran de cinéma qui fait un carré lumineux, une foule bleuâtre, indistincte, d'hommes groupés assis sur des bancs ou à même le sol. Le commandant m'accueille, me remercie et m'invite à monter sur un banc, parce qu'il n'y a pas d'estrade et pas de table. Je monte sur le banc. J'ai peur de tomber et peur de parler. Tous ces soldats perdus dans l'ombre m'intimident plus que ne m'a jamais intimidée un public parisien. Je ne suis pas libre comme je l'étais, dans l'après-midi, avec les enfans des écoles... Qu'est-ce que je vais leur dire, à ces « pépères? » Ils doivent avoir horreur des phrases, du faux lyrisme, des rengaines, des sentimentalités creuses dont on a, trop souvent, saturé les soldats... Ma foi! au petit bonheur! Je ne chercherai pas longtemps un sujet à traiter. A ces vétérans de l'exil, qui ont fait la campagne des Dardanelles et la campagne de Serbie, qui attendent à Salonique, depuis plusieurs mois, la reprise des opérations militaires et n'ont jamais bénéficié d'aucune permission, je raconterai tout bonnement « comment l'on vit en France, » comment la guerre a modifié plusieurs fois, en sens divers, l'existence des familles, des femmes, des vieux parens. Je raconterai Paris aux Parisiens, et le village aux paysans; je leur dirai ces anecdotes, prises dans la vérité quotidienne, qui illustrent un récit comme des images en couleurs et restent dans le souvenir : la femme que j'ai vue, un matin d'automne, en Languedoc, debout au milieu d'un champ labouré, guidant la charrue et tenant l'aiguillon comme un sceptre; celles qui portent crânement le petit bonnet de police des contrôleuses, dans les tramways ou dans le Métropolitain; la « commise, » l'ouvrière en munitions, l'institutrice de vingt ans qui remplace l'instituteur et mène une classe de quarante gamins; les infirmières ,les « volontaires » des cuisines populaires, des refuges, des ouvroirs, enfin, la plus modeste, et la plus effacée, mais non pas la moins méritante : la jeune mère qui garde le foyer et veille sur les berceaux, celle qui n'a pour œuvre de guerre que de maintenir ce qu'elle créa au temps de paix, mais qui lutte contre les difficultés accrues, contre la tristesse de la solitude, contre les déprimans conseils de l'ennui; la femme

dont on ne parle pas dans les journaux, qui ne recevra aucune récompense, qui est à la peine, cependant, et ne sera à l'honneur que dans le cœur de son compagnon, la femme à laquelle tous ceux qui m'écoutent donnent un nom différent, et que chacun évoque avec son visage et sa voix, la Française lointaine, mère, sœur, épouse, amante, amie, celle qui attend et qui attendra, fidèle au poste, jusqu'au bout.

Après, quand je suis descendue de mon banc, un peu tremblante, quelques soldats s'approchent. Ils tiennent à me dire leur impression. Ils ont eu plaisir à voir une femme de leur pays et à l'entendre parler de leurs femmes. Au moins, c'est bien vrai, tout ça?... Le moral des civils est bon encore?... Les absens ne sont pas oubliés?... C'est qu'il y a des gens qui racontent, qui écrivent, qui colportent des choses... des choses...

— Quelles choses?

— Des choses qui ne font pas plaisir... D'abord, on nous traite d'embusqués...

Cette injustice les exaspère. Ils sont en Macédoine, et non pas à Verdun, c'est un fait! Mais la plupart préféreraient être à Verdun, sur le sol de France. Ils sont de la race qui, plus que toute autre, souffre de l'exil. La Macédoine leur paraît un affreux pays, qui ne dit rien à leur esprit, rien à leurs sens, rien à leur cœur, et qui est aussi étranger que la Chine.

Ils ont la tenace inquiétude de ce qui se passe là-bas, au bout de la mer, chez eux.

— Toutes les femmes ne sont pas sérieuses comme vous le dites... On reçoit des lettres qui font du mal...

Un officier m'a expliqué, l'autre jour, que les dénonciations, souvent anonymes, venaient troubler ses hommes, petites infamies qui peuvent causer de grands maux, basses vengeances d'âmes basses.

— Voyons, dis-je, vous le savez bien : quand une femme se conduit mal, tout le monde en parle et non pas sans exagération. Mais deux cents femmes qui restent chez elles, qu'on ne voit nulle part, qui ne font aucun bruit, il n'en est jamais question, on croirait qu'elles n'existent pas...

— C'est vrai, tout de même...

Pauvres soldats exilés! Il est trop certain que tous n'ont pas les mêmes raisons de quiétude. Si j'ai pu les réconforter, si

j'ai rendu hommage, devant eux, à tant de braves et douces femmes qui méritent la confiance des absens, je ne m'abuse pas sur les tristes effets d'une longue guerre. Et le devoir des femmes m'apparaît si clair et si net, que je voudrais les convaincre, elles aussi, de cette responsabilité qu'elles portent et de la laideur de certaines faiblesses qui, peut-être excusables, en d'autres temps, sont aujourd'hui criminelles.

*
* *

Mai 1916.

Une musique très vague semble naître dans le silence. Je m'éveille. Un fil de jour bleu glisse entre les rideaux. Aucun bruit dans la maison. Aucun bruit dans la petite rue.

Ai-je rêvé? La musique errante au lointain de l'aube dessine une ligne mélodique qui se précise en se rapprochant. Une faible sonorité cuivrée a frémi, comme une onde mourante dans la fraîcheur fluide du ciel. Puis les notes d'un chœur s'élèvent, rythmées au pas d'une troupe en marche.

J'entr'ouvre les persiennes sur le balconnet. La rue est presque déserte, baignée d'air mauve, et toutes les choses, humides encore de la nuit, semblent neuves et ravivées. En face de moi, sur la terrasse d'une maison, trois matelots anglais sont assis, jambes nues et pendantes. En bas, deux soldats grecs forment un groupe avec des pêcheurs aux larges culottes noires, qui portent à la main une petite ancre de fer et sur l'épaule deux longues rames.

Ils écoutent. Ils attendent. Le quai, au bout de la rue, est vide, et sur l'eau d'un bleu céleste, que nul vent ne ride, où quelques reflets de bateaux noirs et rouges ne frissonnent même pas, les vaisseaux de guerre semblent dormir. Ce qu'on entend, ce n'est point la sonnerie qui salue, chaque matin, les « couleurs; » ce n'est pas la fanfare écossaise, sauvage et trépidante; ce n'est pas l'allègre chanson des clairons français...

Elle se rapproche, pourtant, cette musique! Je l'entends venir, et les matelots anglais, les soldats, les pêcheurs grecs, sont aux aguets, comme moi. Avec elle, la lumière semble venir aussi, car, de seconde en seconde, le ciel est plus clair, et les minarets de la colline, à droite, au bout de la rue qui monte, se colorent d'un rose de jacinthe rose.

Maintenant que la musique est tout près, voilà qu'elle

meurt soudain. Je ne distingue plus que des pas. Nulle parole, nul chant. Des pas réguliers sur le mauvais pavé du quai Niki.

Un cavalier s'encadre dans la vaste découpure, entre les maisons, dans ce morceau de pierre, de mer et de ciel qui resplendit, qui devient tout or et tout bleu. Des fantassins surgissent à leur tour, et c'est un long, long défilé d'hommes, dont les fusils sont parés de fleurs, cependant que les cavaliers ont des touffes de verdure et de rouges fleurs sur leur selle.

Les Serbes!... Nous savons qu'ils débarquent, tous les jours, à Mikra, nous en avons vu quelques-uns, dans la ville, à la grande rage des Grecs. Mais ceux-ci ne viennent pas de débarquer. Ils sont, depuis quelque temps déjà, équipés et bien exercés. C'est le régiment du Bas-Vardar, je crois, qui cantonnait au delà de Zeitenlik, avec des zouaves, et qui va s'installer au camp de Sedès, en traversant Salonique dans toute sa longueur.

Ils regardent vers ma fenêtre et je ne puis me retenir de leur envoyer un salut joyeux.

Armée de fantômes redevenus des hommes vivans, avec quels sentimens considèrent-ils la cité endormie en paix sous le drapeau bleu et blanc de la Grèce, et ces soldats, les alliés de 1912, les traîtres de 1915?

Ils passent, ils passent, comme un remords dans le sommeil de la ville...

MARCELLE TINAYRE.

(A suivre.)

PAUL LEROY-BEAULIEU

Le samedi 9 décembre 1916, pendant que l'Académie des Sciences morales et politiques tenait sous la coupole sa séance publique annuelle, Paul Leroy-Beaulieu, atteint depuis quelques jours d'une pneumonie grave, succombait avenue Henri-Martin, sans que la plupart de ses confrères connussent sa maladie. Tel est bien le Paris moderne, surtout le Paris de la guerre et d'un hiver sombre. Paul Leroy-Beaulieu appartenait à l'Académie depuis trente-huit ans. Il en était, non seulement le doyen, mais un des membres les plus écoutés et les plus aimés. Aussi, combien fut cruelle l'annonce quasi subite de sa disparition, laissant dans nos rangs et dans nos cœurs un vide irréparable! Le temps et la réflexion ne feront qu'accroître nos regrets. Ce ne sera donc, certes, pas une consolation que d'évoquer le souvenir de son noble caractère, de ses beaux travaux et des vertus de sa vie, mais ce sera un grand et fécond exemple.

*
* *

Paul Leroy-Beaulieu naquit le 9 décembre 1843, à Saumur, où son père exerçait alors les fonctions de sous-préfet. Le véritable siège de la famille était Lisieux, dont son grand-père fut maire après 1789, puis député du Calvados à l'Assemblée législative. Son père, lui-même, d'ailleurs, fut aussi maire de Lisieux, très apprécié par ses administrés, et ami de Guizot, habitant le Val Richer, dans le voisinage, qui lui ouvrit la porte de l'administration sous-préfectorale, puis préfectorale, jusqu'à ce que, sous la deuxième République et au début du second Empire, les électeurs l'aient nommé député du Calvados. Paul

Leroy-Beaulieu, bien que très jeune encore, avait su profiter prématurément de ses visites au Val Richer, et, plus tard, il émaillera ses discours de citations tirées des œuvres de l'ancien ministre de Louis-Philippe. Je l'entends encore, au cours d'une allocution, pressant ses auditeurs de s'associer au Comité du Transsaharien, leur répéter le mot célèbre : « Soyez forts et je vous soutiendrai. »

A la mort de son père, survenue le 22 août 1859, Paul Leroy-Beaulieu n'avait que seize ans et son frère Anatole dix-sept ans et demi environ. Tous deux durent donc entrer dans la vie et choisir leur voie, sous la seule influence de leur mère, fille d'un intendant militaire, officier de la Légion d'honneur, douée d'un esprit élevé, de sentimens religieux et de goûts artistiques qui lui faisaient aimer les voyages, mais trop tendre, comme la plupart des mères, pour contrarier les vocations spontanées de ses enfans. Un père leur aurait, peut-être, imposé sa volonté et, suivant la coutume, leur aurait assigné une carrière de son choix. Bien malheureuse résolution dans la circonstance ! Déjà certains membres de sa famille, m'a dit souvent Paul, destinaient, dans leur esprit, l'aîné à la magistrature et le cadet au Conseil d'État. Mais le joug des cadres hiérarchisés ne convenait ni à l'un, ni à l'autre. Il leur fallait la liberté d'essor, dont, loin d'abuser, grâce à des vertus exceptionnelles, ils profitèrent, au contraire, pour réussir, comme chacun le sait, au delà de toute espérance.

Dès le lycée Bonaparte, après la mort de leur père, Paul et Anatole rivalisèrent de succès aux distributions de prix. La notice consacrée à Anatole, lue dans la séance académique du 12 décembre 1914, reproduit l'étonnant extrait des *palmarès* de 1860 et 1861, où les noms de chacun des deux frères sont répétés à tour de rôle, au point d'émouvoir le public, sans qu'il soit possible de distinguer auquel appartient la primauté. Plus tard, en société, on continuera souvent à disserter sur leurs mérites réciproques, sans arriver à d'autre conclusion que celle d'une admiration partagée.

Paul, après un séjour d'un an dans les universités d'Allemagne, spécialement consacré, m'a-t-il dit, à l'étude de la philosophie, organisa immédiatement sa vie, dont la caractéristique se résume en ces deux mots : unité et continuité. Nous les répéterons encore, ces deux mots, car ils sont

frappans de vérité. Jamais Paul ne s'écarta de la ligne droite.

Ainsi, tandis que son frère Anatole inaugurait ses premiers pas dans le monde en composant, et même en publiant, des vers et un roman, Paul ne cédait pas un seul instant à ce qu'on nomme les péchés littéraires de jeunesse, que les plus sages commettent. Avec une rare intuition de son avenir, il aborda d'emblée l'économie politique, pour ne plus la quitter.

Son premier travail, dès sa vingt-et-unième année, paraît être celui qu'il présenta à l'Académie des Sciences morales et politiques pour le prix Bordin, portant le titre : *De l'influence exercée sur le taux des salaires par l'état moral et intellectuel des populations ouvrières.* L'annonce du sujet remontait au mois d'août 1864. Si donc il se mit tout de suite à l'œuvre, il aurait débuté dans la littérature économique dès 1864, ou tout au plus dès 1865, à moins qu'il n'ait écrit auparavant quelque article de journal ou de revue que nous ne connaissons pas.

Le rapporteur du prix Bordin, Hippolyte Passy, n'hésita pas à distinguer d'emblée son manuscrit parmi ceux de ses concurrens. Sans doute, il formula d'abord quelques critiques, assez vraisemblables d'ailleurs, au sujet des *répétitions dépassant les limites dans lesquelles l'auteur aurait dû strictement renfermer ses investigations.* En effet, Paul Leroy-Beaulieu a toujours aimé à répéter ses idées, en les présentant sous des aspects multiples, afin de les rendre plus claires et plus convaincantes. Ce n'était, d'ailleurs, de la part du rapporteur, qu'un conseil et non un reproche, compensé par de très vifs éloges : « Travail étendu et fort considérable, contenant nombre d'observations justes et de vérités bien développées... Aucune des questions relatives à l'instruction primaire, à l'enseignement professionnel, aux grèves, aux lois économiques, à l'accroissement de la population, dans leur influence sur le taux du salaire, n'a été omise par l'auteur... Mérite réel..., talent remarquable..., amour sincère de la vérité..., toutes ces qualités assignent, sans conteste, le premier rang au mémoire n° 3. » Ledit mémoire n° 3, orné d'une épigraphe tirée des *Proverbes* de Salomon, renfermait dans son enveloppe le nom de Paul Leroy-Beaulieu, avocat à Paris. Exerça-t-il jamais les fonctions d'avocat à Paris? Notre débutant n'en possédait pas moins déjà une maîtrise, dont la citation suivante donne une idée : « La morale, écrit-il, et l'instruction des ouvriers, n'est-ce pas

là un capital, qui peut influer sur le taux des salaires? Un travailleur honnête, zélé, instruit, habile, n'a-t-il pas, en cette honnêteté, ce zèle, cette instruction, cette habileté, un capital accumulé, susceptible de donner ouverture à une rémunération personnelle ? Capital qui réside en l'homme lui-même, qui est au bout des doigts du travailleur, dans sa tête et même dans son cœur, que nul n'égale en fécondité... La moralité et l'instruction étant des capitaux, ces capitaux doivent avoir leur action sur les salaires. Ce n'est donc pas seulement par l'abstinence et la continence que les populations ouvrières peuvent s'élever, c'est encore par le développement volontaire de leurs facultés morales et intellectuelles. L'instruction et la moralité, c'est-à-dire l'intelligence et la volonté, sont deux puissans leviers, qui peuvent porter les classes ouvrières à un degré plus haut d'aisance ! Que l'instruction se généralise, que les bonnes mœurs se répandent, la production gagnera en quantité, en qualité, et les salaires s'élèveront. »

Déjà, on le voit, le style est formé, le langage est précis et persuasif, les pensées surtout revêtent une étonnante orthodoxie économique, pour un si jeune âge! On reconnaît notre confrère futur. « Pour nous, conclut-il, nous ne voyons de salut, suivant le cours naturel des choses, que dans le développement de l'aisance, de la moralité et de l'instruction, trois progrès dépendant heureusement les uns des autres. »

En 1870, coup sur coup, quatre nouveaux prix de l'Académie dont il sera membre dans peu d'années, lui sont décernés, prix annoncés dès 1866 et 1867.

C'est d'abord le prix du Budget, le 30 juillet 1870, avec le sujet suivant : « De l'instruction et du salaire des femmes employées dans les travaux d'industrie. » Le rapport de Louis Reybaud, auquel sa compétence en cette matière attribue une saveur particulière, ne ménage pas les éloges au mémoire n° 2. Il semble même deviner l'avenir d'un tel concurrent lorsqu'il dit : « L'auteur, dans ses considérations générales, fait preuve d'une science et d'une justesse de vues dignes des plus grands éloges. Les mêmes qualités se retrouvent dans les détails qu'il donne sur les salaires des femmes, et il n'est pas moins bien inspiré quand il parle de l'instruction des femmes... Les derniers chapitres couronnent dignement cette suite de recherches... Avec la même maturité d'esprit, le même ton d'autorité et la

même sobriété d'effets, l'auteur se demande ce qui reste à faire... Il y a lieu de se féliciter d'un concours dont les conditions ont été aussi heureusement remplies. » Les qualifications de maturité et d'autorité nous révèlent suffisamment que le mémoire n° 2 émanait de la plume de Paul Leroy-Beaulieu, malgré ses vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Un autre prix du Budget, que M. de Parieu avait fait réinscrire sur le programme de 1862, est encore attribué à Paul Leroy-Beaulieu, le 30 avril 1870. Le sujet : « De l'administration locale en France et en Angleterre, » fait aborder à notre ami les questions administratives et financières, qu'il enseignera plus tard en maître. « L'œuvre, dit le rapporteur Cauchy, émane d'un esprit ferme, sensé et circonspect. » Ce seront bien toujours là ses qualités essentielles.

Le sujet du troisième prix de cette année 1870 pénètre plus avant dans le domaine des finances, puisqu'il est ainsi libellé : *Des impôts fonciers considérés dans leurs effets économiques.* Hippolyte Passy constate de nouveau chez l'auteur « une véritable puissance d'analyse et une rare pénétration. »

Enfin, le 19 mars, quatrième succès de cette même année 1870, avec le prix Léon Faucher, dont le sujet concernait *Le Système colonial des peuples modernes.*

Personne ne pouvait mieux juger un tel concours qu'Émile Levasseur, géographe et économiste, qui comble d'éloges l'auteur du mémoire couronné. Ce mémoire portait l'épigraphe suivante : « La fondation des colonies est la meilleure affaire dans laquelle on puisse engager les capitaux d'un vieux et riche pays. »

Telle fut, en effet, la thèse que Paul Leroy-Beaulieu ne cessa de développer toute sa vie, dans ses articles de l'*Économiste français*, du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, et dans les six éditions de son grand ouvrage en deux volumes, de 700 pages chacun, traduit en espagnol et en italien, intitulé : *La Colonisation chez les peuples modernes.* Il s'est toujours très justement vanté d'avoir été un ardent colonisateur et c'est à vingt-trois ou vingt-quatre ans que sa propagande avait commencé !

L'œuvre tout entière de Paul Leroy-Beaulieu se trouve ainsi en germe dans ses travaux de jeunesse, comme va le montrer, plus amplement encore, sa collaboration, dès 1869 et 1871, à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats.*

La *Revue des Deux Mondes* deviendra plus tard la maison des Leroy-Beaulieu, car Paul, Anatole et Pierre cohabitèrent longtemps dans cette demeure hospitalière aux vrais talens.

Ce n'est pas de cette heureuse période, où tous trois brillaient conjointement, qu'il s'agit en ce moment, puisque, en 1869, Paul avait seul accès à la *Revue*, grâce à la perspicacité habituelle de François Buloz. Il y rejoignit Saint-Marc Girardin, Beulé, le comte d'Haussonville, Gaston Boissier, Michel Chevalier, etc.

Ses premières insertions consistèrent en monographies très étudiées, très corrigées, qu'il se relisait à lui-même, plusieurs fois, avec le ton, m'a-t-il avoué plus tard, se moquant alors de cette habitude enfantine, qu'il ne tarda pas à abandonner. Car son talent d'écrivain, par sa nature même, était éminemment prime-sautier. La préparation de ses articles avait été trop laborieuse pour qu'il n'eût pas le droit, au dernier moment, d'avoir, pour les détails de composition, le *bon à tirer* facile. Les titres des dites monographies étaient *Les sociétés anonymes en Angleterre*, *Les populations agricoles en Toscane*, les *Trades unions*. Il ne pouvait guère tarder à prendre son vol, et bientôt parurent, en effet, *Les questions ouvrières au dix-neuvième siècle*, *Le Socialisme et les grèves*, *Les Conditions des classes laborieuses dans les pays civilisés*, *Le Rôle de la Bourgeoisie*, etc. Arrêtons-nous à ce dernier article, très remarqué, d'ailleurs, car il n'était pas habituel de voir un jeune homme de son âge réhabiliter cette honnête et trop décriée classe sociale. Les argumens qu'il produisit à l'appui de cette juste réhabilitation, brillaient par leur bon sens, leur maturité et la fermeté de leur expression : « Est-il vrai que la bourgeoisie n'ait d'autre rôle et d'autre mission que de détenir des capitaux? C'est là une grande erreur. La bourgeoisie joue, dans l'organisme social, un rôle des plus actifs, des plus prépondérans et des plus difficiles à remplir, et dont j'oserai même dire qu'elle seule peut suffisamment s'acquitter.

« La classe bourgeoise, ou moyenne, a deux qualités qui font d'elle le pivot de la société : elle a l'esprit de tradition et l'esprit d'initiative. Elle unit l'une à l'autre, dans la plus parfaite mesure. Aussi est-elle, à la fois, un guide et un modérateur.

« La tradition, c'est l'expérience des siècles, c'est l'ensemble des idées dont nos ancêtres ont éprouvé la valeur et l'utilité, ce

sont les principes d'action, les règles de conduite, les méthodes, les procédés, les habitudes dont le temps a démontré et consacré l'efficacité... Tous ces précieux trésors recueillis, pièce à pièce, par les âges qui ne sont plus, se transmettent de père en fils par l'éducation. Habitudes d'ordre, de discipline, de prévoyance et de persévérance... Pour développer ces qualités, il ne suffit pas de l'enseignement de l'école, il faut l'influence du foyer domestique, et, pour que ces facultés se transmettent à l'enfant, il faut déjà que les parens les possèdent. » Ces passages sembleraient dignes de figurer dans une anthologie au mot *Bourgeoisie*, avec les développemens plus complets que l'auteur leur donne, et en y ajoutant la partie suivante relative à l'esprit d'initiative : « La bourgeoisie n'est-elle pas un groupe toujours en mouvement qui, sans cesse, se renouvelle et s'enrichit d'élémens plus actifs. C'est la sève ascendante qui porte partout la vie et qui est le principe de tout développement. Loin d'être un corps fermé, qui se laisse atteindre par l'inertie, et qui s'engourdit dans la jouissance de ses avantages sociaux, la bourgeoisie est, au contraire, un corps qui, par sa condition d'existence même, s'épure et se recompose sans relâche. Chaque jour, les populations ouvrières perdent quelques-uns de leurs élémens, les plus féconds et les meilleurs, qui vont accroître la force et l'activité de la bourgeoisie. »

Dans le numéro du 1er septembre 1870, en pleine guerre, Paul Leroy-Beaulieu intitulait un de ses articles : *Les ressources de la France et de la Prusse*, comparaison des plus difficiles, qui lui fut, sans doute, demandée à la suite des malheurs militaires du mois précédent, afin de ranimer les courages. Il le fit de son mieux, en insistant sur la supériorité de notre crédit par rapport à celui de nos ennemis, et réclama, en terminant, la diffusion et le perfectionnement de l'instruction, plus que jamais nécessaire dans notre pays. C'est ce que préconisera bientôt un penseur solitaire, fondateur de l'*École des sciences politiques*, auquel Paul Leroy-Beaulieu s'associera.

Mais après la *Revue des Deux Mondes*, nous devons parler immédiatement du *Journal des Débats*, où il était entré dès le début de 1871.

La plus précieuse et la plus rare qualité d'un journaliste est de posséder la pleine connaissance scientifique des matières qu'il se propose de traiter. Alors seulement, celui que le ciel a

doué d'un tempérament fougueux et réfléchi à la fois, pourra défendre ses convictions dans les feuilles quotidiennes, avec la certitude de remplir consciencieusement sa mission. En plus de cette forte préparation, Paul Leroy-Beaulieu possédait le courage d'aller jusqu'au bout de sa pensée, sans craindre d'appeler ses adversaires bavards ou étourneaux, mais en respectant toujours les personnes, conformément, du reste, à sa bonne et indulgente nature.

Enfin, ce qui constituait surtout sa force exceptionnelle d'écrivain journaliste, c'était de ne jamais emprunter ses idées à autrui. Sans doute, étant très instruit, il ne s'abstenait pas de citations. Mais il n'émettait aucune opinion qui ne sortît directemenl de son cerveau. Sa plume n'écrivait que ce qu'il avait mûri, et mûri tout seul. De là, dans sa rédaction, cette vivante chaleur communicative, qui séduisait ses lecteurs.

En 1871, 1872 et 1873, ses articles des *Débats*, longs et très denses, contenaient beaucoup de chiffres, dont la plupart, puisés aux sources officielles, étaient inattaquables. Mais d'autres chiffres moins certains résultaient de groupemens et de supputations. Comme les articles du *Journal des Débats* avaient peu à peu conquis une grande autorité, le ministre des Finances les faisait reviser par ses bureaux, soit pour s'instruire lui-même, peut-être? soit plutôt pour trouver l'auteur en défaut. Car les administrations, suspectant volontiers d'ignorance l'audacieux écrivain qui se mêle de leurs affaires, aiment à démontrer, pièces en mains, qu'elles seules ne se trompent pas, et que seules, par conséquent, elles peuvent parler. Paul Leroy-Beaulieu aurait très aisément obtenu tous les renseignemens dont il pouvait avoir besoin. Non seulement il ne les demanda pas, mais j'ai toujours eu l'impression qu'on l'eût désobligé en les lui fournissant, surtout accompagnés de notes tendancieuses, destinées à lui insinuer d'autres raisonnemens que les siens. Il fallait que les vérités à démontrer jaillissent de son propre cerveau, telles qu'il les avait laborieusement conçues.

Enfin, parfait journaliste de toutes façons, il excellait même à présenter les faits et les argumens avec le grossissement voulu, sans outrepasser cependant la mesure. Il expliquait, dans ses entretiens, pourquoi, dans tel ou tel cas, il avait dû forcer la note, afin que sa voix, comme il le disait, dépassât la rampe. Artifice, quelquefois nécessaire sans doute, dans lequel

il était passé maître, mais dont il avait soin de ne pas abuser.

Sa collaboration au *Journal des Débats* fut spécialement fréquente en 1872, et y devint presque quotidienne, quand les graves questions de l'impôt sur les matières premières, des drawbacks, de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières, des emprunts, des traités de commerce, de la marine marchande, de l'équilibre du budget, de l'impôt sur le chiffre d'affaires, etc., figurèrent à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale. Plus tard, après que *l'Économiste français* eut été fondé, ses articles s'espacèrent.

***

Jusqu'ici, Paul Leroy-Beaulieu n'a fait qu'écrire, soit des mémoires académiques, soit des livres, soit des articles de revues et de journaux. En entrant à l'*École des sciences politiques*, il va professer et pratiquer l'art de la parole. Nous avons dit plus haut qu'un penseur solitaire, fondateur de l'École, l'y avait entraîné. Émile Boutmy fut, sans doute, un penseur solitaire tant qu'il s'agit d'élaborer ses projets, mais dès qu'il fallut les réaliser, il devint aussitôt un alerte visiteur, n'hésitant pas à frapper aux portes des plus illustres intellectuels, et les conquérant par son langage simple et persuasif. Taine, Guizot, Laboulaye et de généreux financiers coopérèrent ainsi, dès la première heure, à son œuvre. Émile Levasseur cependant, un de ses fidèles, lui répétait : « Mais vous n'avez encore ni professeurs, ni argent, ni élèves, comment voulez-vous fonder une école ? » Boutmy chercha d'abord de l'argent et surtout des professeurs, bien sûr que les élèves accourraient, quand l'enseignement fonctionnerait bien. Pour professeurs, il s'attacha à recruter des jeunes, des novices, des débutans, et courageusement, témérairement même, l'école s'ouvrit en janvier 1872. Albert Sorel, attaché aux Affaires étrangères, âgé de vingt-sept ans, fit la première leçon. La seconde leçon, sur la science financière, dans la même semaine de janvier 1872, échut à Paul Leroy-Beaulieu, jeune homme, était-il dit, déjà connu par ses succès académiques et par son active collaboration au *Journal des Débats*. Puis vint, pour le cours d'histoire législative, un jeune aussi et un débutant d'avenir, assurait-on, M. Alexandre Ribot. Boutmy savait-il au juste, alors, à quel point il avait la main heureuse?

J'assistai à ce premier cours de Paul Leroy-Beaulieu, qui

plus tard, aux banquets annuels de l'École, devenue florissante, voulait bien rappeler plaisamment combien ma présence l'avait intimidé, autant d'ailleurs que celle de ses élèves, dans le petit local de la place Saint-Germain-des-Prés où, pour la première fois, il affrontait le public. Le sujet de son cours était l'*Income-tax* anglais, et le professeur, avec simplicité, sans chercher à faire de l'éloquence, enseignait doctement les mystères des cinq cédules à un auditoire d'âge assez mélangé, qui applaudissait franchement. Est-il indispensable d'ajouter que le cours de finances se développa merveilleusement entre les mains de son éminent titulaire, qui possédait d'ailleurs l'étoffe d'un orateur? Nous le verrons plus loin.

***

La fondation de *l'Économiste français*, en 1874, marque, dans notre esprit, la limite des œuvres de jeunesse de Paul Leroy-Beaulieu, non pas certainement qu'on cesse d'être jeune à trente et un ans! mais parce que la direction d'un périodique, patronné par de hautes autorités, devient une œuvre d'homme mûr. Et puis, la jeunesse est une époque de préparation, que la précocité de Paul Leroy-Beaulieu avait rapidement franchie. Il ne s'agissait plus désormais pour lui que de construire le grand édifice, dont les matériaux se trouvaient presque en place.

Entre temps, d'ailleurs, son mariage avec Mlle Cordelia Michel Chevalier, le 3 mai 1870, l'avait introduit dans une sphère de talens, de notoriété et de position sociale, qui lui imprima immédiatement le caractère d'un homme arrivé, ou bien près de l'être. A la cérémonie de la chapelle du Sénat, assistaient, comme témoins, le ministre du Commerce d'alors et l'ambassadeur d'Angleterre, lord Lyons, avec une foule, dit le compte rendu, de sénateurs, de députés, de membres de l'Institut et du Conseil d'État. Michel Chevalier était membre de l'Académie des Sciences morales et politiques depuis 1851 et professeur au Collège de France depuis 1840. Son gendre ne va pas tarder à siéger près de lui à l'Académie, et il le suppléera au Collège de France en 1879, pour lui succéder en 1880, dans la chaire d'économie politique qu'il occupera pendant trente ans. Ce ne sont pas là des places qu'on obtient par la faveur. Son mérite personnel seul lui permit donc de profiter

de sa situation nouvelle pour devenir rapidement ce que nous appelions tout à l'heure un *homme arrivé*.

L'Académie des Sciences morales et politiques appela à elle Leroy-Beaulieu, avant la mort de Michel Chevalier, dès que le permit la vacance du siège du marquis d'Audiffret. Ses concurrens furent Maurice Block et Clément Juglar. La section d'économie politique l'ayant placé en tête de sa liste, il fut élu au premier tour de scrutin par vingt voix sur trente et un votans, le 6 juillet 1878. Il n'avait alors que trente-cinq ans, pas même sonnés. Le même jour, entrèrent avec lui Georges Picot et Dareste, ce qui fit qu'en 1893, quand il devint président de l'Académie, il put saluer le président sortant, Georges Picot et le nouveau vice-président, Dareste, en leur disant : « Nous entrâmes tous trois dans cette enceinte, à la même heure, pour ainsi dire, de front. »

Quant à ses cours au Collège de France, ils servirent, nous allons le voir, aussi bien que ses travaux de jeunesse, à préparer ses ouvrages futurs. N'était donc la question de dates, les uns et les autres auraient pu être rassemblés, puisqu'ils eurent la même destination, celle de soumettre préalablement au public, pour en perfectionner le fond et la forme, les idées qui devaient prendre place dans ses livres. C'est ce qu'a très bien dit, à ses obsèques, M. Maurice Croiset, administrateur du Collège de France : « Ses cours étaient étroitement liés à ses travaux personnels. Alimentés par les mêmes études, vivifiés par les mêmes méditations, les uns servaient à préparer les autres, ou à les rendre toujours meilleurs et de plus en plus substantiels. »

Les principaux sujets de son professorat furent, en suivant la chronologie, la répartition des richesses, le collectivisme, les revenus publics et l'impôt, le rôle de l'État moderne, la science économique, Proudhon, Adam Smith, Ricardo, John Stuart Mill, le crédit, la monnaie et les banques, la diminution de la population, l'association, les finances publiques, budgets et emprunts, les systèmes coloniaux, les écoles socialistes, etc.

*
* *

Nous pouvons maintenant aborder la revue de ses nombreux grands ouvrages, que l'étude préalable de leur origine et de leur gestation nous permettra de mener assez rapidement à terme, malgré l'immensité des idées et des faits qu'ils renferment.

Le premier de ces grands ouvrages, par ordre, non pas de date, — car il serait alors un des derniers, — mais d'importance, est le *Traité d'économie politique théorique et pratique*, en quatre volumes in-8° compacts, de plus de 2400 pages à eux quatre, avec une table alphabétique permettant d'effectuer les recherches nécessaires dans la masse des chapitres.

Le mot *pratique*, annexé dans le titre au mot *théorique*, a pour l'auteur une signification prépondérante. La plupart des contemporains, dit-il, traitent l'économie politique comme une science scolastique, ne vivant que de distinctions subtiles et verbales. Il faut désormais faire entrer cette science en communication directe avec tout ce qui vit, et tout ce qui travaille. « Je me suis efforcé depuis trente ans, ajoute-t-il, de développer, dans tous les sens, mon expérience économique pratique, afin de fournir une substance abondante et nourricière à mes observations. » C'est bien là, en effet, ce que nous lui avons déjà vu faire, même avant qu'il prît la direction de *l'Économiste français*. « Tantôt à mon avantage, tantôt à mon dam, continue-t-il, j'ai pris des intérêts dans les entreprises les plus diverses, sur le vieux et le nouveau continent. » L'expérience devient d'autant plus démonstrative que, comme tout porte à le croire, les placemens furent heureux entre ses mains. Il trace ensuite de la manière suivante son autobiographie : « L'auteur a recherché la fréquentation de toutes les personnes qui pouvaient lui représenter les échantillons topiques des divers modes de l'activité humaine, grands banquiers, grands industriels, grands propriétaires, explorateurs, de même, les petits patrons, les petits cultivateurs, les ouvriers de fabrique... Il a pris une part active au mouvement colonisateur contemporain, et il a tenu en même temps à vivre de la vie rustique. » Tout, on le voit, était mis par lui au service de son instruction économique : relations mondaines, gestion de sa fortune, voyages, promenades, séjour à la campagne. Son esprit ne demeurait jamais oisif, même quand il semblait devoir goûter un repos bien mérité. Sans abuser d'un éloge banal, on peut dire que tous les momens de sa vie furent consacrés au travail.

Avant d'entreprendre l'édification du monument ainsi construit à la gloire de l'économie politique et à sa propre gloire, est-il permis d'ajouter, Paul Leroy-Beaulieu en avait, pendant nombre d'années, élevé séparément les parties essen-

tielles dans des livres qui, à eux seuls, suffisaient, depuis longtemps, à assurer sa réputation. Chacun de ces livres mériterait de recevoir ici de longs commentaires. C'est d'abord *La colonisation chez les peuples modernes*, dont il a été déjà parlé plus haut. *L'essai sur la répartition des richesses*, en 1880, démontrant, dans ses 600 pages, que le paupérisme, au lieu de s'aggraver, comme le prétend la thèse socialiste, ne cesse, au contraire, d'être circonscrit. Aujourd'hui le prolétaire jouit de toutes sortes d'avantages, qu'il ne connaissait, ni ne soupçonnait même pas, autrefois. *La Science des finances*, fruit de ses enseignemens à l'École des sciences politiques et de ses incessantes études des faits d'actualité dans *l'Économiste français*, dans la *Revue des Deux Mondes*, et le *Journal des Débats*, formant deux forts volumes. Avant lui, aucun ouvrage n'existait qui méritât vraiment le nom de *Traité des finances*. Il fut donc, en cette matière, un créateur qui, chose bien rare, atteignit, du premier coup, la perfection. *L'État moderne et ses fonctions*, 1889-1890, issu de ses cours au Collège de France et de ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, où les rouages de l'État moderne sont analysés pièce par pièce, afin de mettre en évidence ses envahissemens, destructeurs de la liberté individuelle et de la responsabilité personnelle, d'où résulte l'énervement des volontés. « C'est par là, conclut-il, que les nations sont exposées à déchoir. »

Le collectivisme, examen critique du nouveau socialisme, 1884, destiné à combattre les argumens de ce récent et éternel adversaire, sous un autre nom, de la liberté et du progrès, qui, s'il pouvait jamais arriver à ses fins, anéantirait la société actuelle et la personnalité humaine. *Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens*, 1904, s'efforçant de réhabiliter le Sahara, au moyen d'une étude approfondie des documens les plus récens, études scientifiques, récits de voyageurs, et surtout rapports de missions célèbres, telles que les missions Flatters et Foureau-Lamy. Le Sahara n'est pas une continuité de sables mouvans, dépourvue d'eau et de pluie, privée de toute vie animale et végétale. Rien de plus erroné que cette conception vulgaire et démodée. Le Sahara, dans l'opinion de tous ceux qui l'ont parcouru, est un précieux domaine, bon à garder et bon à exploiter. De là découle la nécessité de construire, le plus tôt possible, le chemin de fer

qui doit y pénétrer, en partant de nos possessions africaines du Nord. *L'Algérie et la Tunisie* parut en 1887, *le Travail des femmes au XIXe siècle* en 1873, etc.

La supériorité, le grand attrait de ce groupe de travaux est de toujours contenir des idées que l'auteur a vécues. Pour les finances, par exemple, il n'écrit qu'après être demeuré, depuis 1871, sur la brèche, mêlé à tous les grands débats concernant les impôts à créer, les emprunts à émettre, les budgets à régler, signalant inlassablement les progrès à réaliser et les fautes à éviter, exerçant par là une considérable influence sur l'opinion, et quelquefois même sur les actes des gouvernemens. Tout le monde, d'ailleurs, se souvient de l'énergie qu'il déploya au cours des dernières années qui précédèrent la guerre actuelle, pour dénoncer les déficits croissans, les obscurités de la comptabilité, les gaspillages sans limite, intitulant ses articles : « le gouffre des dépenses, » « le débordement des charges publiques, » « le pillage des budgets, » etc. Lui seul a paru l'oublier, depuis que, patriotiquement, sans récriminations, sans regarder en arrière, il se consacra tout entier à dénoncer les crimes de la « nation satanique. »

Il s'appropria, de même, pour ainsi dire, la question coloniale, non seulement par ses études, mais par ses placemens et ses voyages dans l'Afrique du Nord, où il se rendait annuellement, y possédant et y dirigeant, avec le concours d'associés, un domaine d'exploitation agricole et viticole de 3000 hectares, à Schuigguy, en Tunisie.

Son dernier ouvrage l'honore particulièrement. Ce n'est plus un simple livre d'érudition destiné à compléter la collection de ses travaux économiques. C'est un cri d'alarme, jeté par le maître, qui, depuis trente ans, suit avec émotion les mouvemens de la natalité, dans la *Revue des Deux Mondes*, dans *l'Économiste français*, au Collège de France, cri d'alarme provoqué par la recrudescence du mal, que révèlent les statistiques de 1911. De là son livre sur *la Question de la population* du début de 1913. Il en lut les épreuves à l'Académie des Sciences morales et politiques, dès le 25 janvier 1913 : « A l'heure actuelle, disait-il, il ne s'agit plus pour la France de population stationnaire, ce qui serait déjà un très grand mal. Il s'agit maintenant d'une population *déclinante*, et dont le déclin serait appelé à s'accentuer d'une manière progressive et

rapide. » Des chiffres décourageans appuient sa trop véridique déclaration. A la séance suivante du 1er février, il propose d'adopter une série de remèdes, qu'il juge lui-même devoir répugner aux habitudes et aux préjugés de ceux qui gouvernent et font l'opinion, mais auxquels il faut se résoudre quand même, « parce que c'est pour la France une question de vie ou de mort. » « Il est temps encore, ajoutait-il, d'éviter, sinon la décadence relative, du moins la décadence absolue. C'est avec une profonde douleur que l'on voit une nation historique de premier ordre sur la voie de la disparition rapide, au milieu des deux milliards et plus d'êtres humains qui se trouveront sur le globe à la fin du présent siècle. »

L'Académie, très impressionnée, ouvrit immédiatement une discussion, à laquelle de nombreux orateurs prirent part et que termina un ordre du jour proposé par M. Alexandre Ribot, accompagné de l'élaboration d'une série de vœux soumis aux pouvoirs publics, sans parler des éloges et des remerciemens prodigués, chemin faisant, au promoteur du mouvement. Bientôt, d'ailleurs, l'Académie, ayant à décerner le prix Jean Reynaud, de la valeur de 10000 francs, choisit pour lauréat l'auteur de *la Question de la population*, sur un rapport de M. Boutroux, qui, s'il pouvait être inséré ici, formerait le plus bel ornement de la biographie que nous esquissons. Paul Leroy-Beaulieu ne refusa pas le prix, mais il en employa tout de suite le montant à créer, lui-même, une nouvelle fondation triennale, portant son nom, en faveur de la propagande la plus efficace, ou la plus méritoire, pour le relèvement de la natalité en France. La fondation a fonctionné dès 1916.

La Question de la population ne fut pas son dernier ouvrage, comme nous venons de le dire à tort. Il en existe un plus récent, mais, hélas! inachevé. Dès la guerre déclarée, en effet, *l'Économiste français* inaugurait une série d'articles de tête intitulés : *la guerre, la situation, les perspectives*, dans lesquels Paul Leroy-Beaulieu s'attachait, avec une autorité et une sélection d'informations des plus remarquables, à mettre en relief les faits essentiels, pour en tirer des conclusions toujours sobres et lumineuses. Le public ne tarda pas à apprécier l'intérêt de ces comptes rendus, dont il suivait la lecture, chaque semaine, avec la plus scrupuleuse fidélité. L'auteur encouragé réunit alors ses articles de l'année 1914-1915 en volume, et,

l'année suivante, pour 1915-1916, un deuxième volume parut, intitulé, comme le précédent, *La guerre de 1914 vue en son cours chaque semaine*. Un troisième volume était prévu, peut-être même un quatrième. Mais l'auteur tomba sans avoir terminé l'œuvre patriotique, pour laquelle toutes ses autres occupations avaient été résolument sacrifiées, même ses cours au Collège de France. « Éclairer et soutenir l'opinion publique, la plume à la main, telle est la seule mission, disait-il, que je puisse désormais efficacement remplir, afin de servir mon pays. » Il la remplit glorieusement, en effet.

*
* *

Le portrait de Paul Leroy-Beaulieu est présent à toutes les mémoires. Sa noble prestance, son visage puissant et régulier, l'attrait de sa santé florissante, l'expression aimable et réservée de son accueil, l'image revit douloureusement, dès sa première évocation, devant les yeux de ses amis. Oserai-je dire que, même dans sa vieillesse, il conserva cette même beauté extérieure, modifiée, sans doute, par l'âge. Car, alors, on ne voyait plus ses cheveux noirs abondans et sa barbe soyeuse, noire aussi, encadrer sa figure, comme le montre son portrait d'autrefois par Carolus Duran. Mais son teint demeuré frais reflétait toujours la santé, ses yeux gardaient leur finesse et leur profondeur, et son large front continuait d'abriter sa large intelligence. Aux deux époques, d'ailleurs, une certaine solennité présidait à ses mouvemens.

Peut-être sommes-nous incité à découvrir chez lui cette analogie physique, à des âges différens, en raison de la même analogie révélée, on s'en souvient, entre ses œuvres de jeunesse et ses œuvres de maturité. L'unité de sa vie est le phénomène qui éclaire toute sa biographie, avons-nous déjà dit.

Il nous a toujours semblé que, dès ses débuts, notre ami occupait, par un don inné de la Providence, une place privilégiée, lui permettant de voir plus haut et plus loin que la foule. Il marchait, pour ainsi dire, à mi-côte, dominant la troupe indifférente de ceux qui poursuivent leur banal chemin dans le fond de la vallée. Nous disons à mi-côte, et non au sommet, où se retirent les sublimes rêveurs, désireux de perdre la terre de vue. Lui, au contraire, voulait, à tout prix, garder contact avec les *réalités pratiques*. Il tenait à les suivre d'assez près

pour en saisir les détails, et d'assez haut cependant pour prévoir leurs tendances et les diriger au besoin.

Ces réalités pratiques ont inspiré non seulement sa carrière d'économiste, comme il l'a dit lui-même, mais également les actes de sa vie privée. Pour accomplir la tâche colossale que, par une sorte d'instinct, ou de vocation, il s'était assignée, dès son entrée dans la vie, il lui fallait beaucoup de temps et de liberté d'esprit, d'autant qu'on sait qu'il n'empruntait rien à autrui. Une extrême régularité pouvait seule lui fournir les loisirs laborieux dont il avait besoin. Or, à peine sorti du lycée, ses amis racontent que, dans leurs réunions, lorsque approchait une heure déterminée, toujours la même, on le voyait consulter sa montre et partir, quelque animée que fût alors la conversation (1).

Inutile de dire qu'il conserva et même renforça plus tard ces habitudes de régularité.

Aux temps heureux, en effet, où j'allais le retrouver, à la fin de chaque été, dans son domaine de Montplaisir, près de Lodève, j'y voyais tout admirablement réglé pour le meilleur emploi de chaque journée. Le matin, promenade à pied, par hygiène et par devoir de propriétaire, à travers les bois de sapins, les rochers, les prairies et les vignes du beau parc qui s'étage sur les Cévennes. Mais, à dix heures précises, il fallait rentrer et se mettre au travail jusqu'à midi et demi. Puis, après déjeuner, nouvelle promenade jusqu'à la tombée de la nuit, suivie d'une nouvelle séance de travail jusqu'au dîner, dont l'annonce était subordonnée à la fin de ses occupations. Chaque heure du jour se trouvait ainsi distribuée entre ses différens devoirs. Car il mettait au rang de ses devoirs, non seulement la rédaction de ses articles de *l'Économiste français*, et la composition de ses ouvrages, ou ses lectures, mais aussi les promenades qui activaient ses réflexions et lui procuraient un exercice salutaire ; devoirs quotidiens, qu'il remplissait simplement et toujours, sans exception, de la plus parfaite humeur. Combien cette sage existence me charmait ! Et combien m'instruisaient, en même temps, ces conversations savantes et familières, sans cesse interrompues, puis reprises, à la suite de la visite d'une ferme, de la rencontre d'un groupe d'ouvriers

(1) Voyez la belle notice de M. Eugène d'Eichthal, insérée dans la *Revue des Sciences politiques* de février 1917.

agricoles ou forestiers, ou de vendangeurs dans les vignes, ou simplement de la traversée, sur des pierres chancelantes, d'un torrent presque desséché.

Le domaine de Montplaisir avait été créé par Michel Chevalier. Paul Leroy-Beaulieu l'agrandit considérablement, rebâtit, pour ainsi dire, le château, replanta beaucoup d'arbres mieux appropriés au sol, ouvrit des allées plus pittoresques, etc. C'était sa fierté d'avoir accompli ces nombreuses et intelligentes améliorations, dont il aimait à se vanter, comme le fait un simple propriétaire local, sans autres mérites. Or notre ami, lui, avait d'autres mérites, et c'était une chose curieuse de voir ce Normand, d'origine authentique, s'attacher de la sorte à la terre méridionale.

Il possédait, en outre, aux environs, une ferme nommée la Fageolle, sur le sommet de ce plateau du Larzac, dont les sites désolés et pierreux ont été cités par lui-même, dans un article de 1902 sur le Sahara, pour donner une idée de ce que peut être le désert africain. La ferme, cependant, n'était pas improductive. Bien au contraire, avec ses espaces libres et ses bois de buis, elle entretenait lucrativement des troupeaux de brebis, dont le lait alimentait les *Caves de Roquefort*, importante société industrielle de fromages, présidée par Paul Leroy-Beaulieu. Celui-ci tenait des comptes détaillés, presque méticuleux, de son exploitation agricole, et parcourait, en marcheur intrépide, les landes et les guérets que son gérant lui faisait visiter. Je me serais étonné d'une telle ardeur à remplir son rôle, si je n'avais pas connu la préface, citée plus haut, de son *Traité d'économie politique théorique et pratique*, qui explique, on s'en souvient, comment sa fonction de publiciste économique comportait qu'il s'intéressât à la vie rustique.

Son séjour à Montplaisir lui constituait ainsi un second laboratoire, après celui de Paris. C'est dans cette pittoresque campagne, sans manquer jamais à la rédaction hebdomadaire de ses articles de *l'Économiste français*, qu'il s'appliquait spécialement à corriger les épreuves des nouvelles éditions de ses anciens ouvrages, grosse besogne, car la *Science des finances* eut huit éditions, la *Colonisation* en eut six, le *Collectivisme* en eut cinq, et les quatre gros volumes du *Traité d'économie politique* en eurent six, sans parler de *l'Art de placer et de gérer sa fortune*, qui en est à son quarante-deuxième mille, chaque

réédition comportant de nombreuses retouches et additions. Les préfaces de plusieurs d'entre elles, d'ailleurs, sont datées de Montplaisir.

Mentionnons, en outre, ici, à propos des rééditions de ses œuvres, leurs nombreuses traductions en anglais, espagnol, russe, hongrois, portugais, même japonais, ce qui atteste la grande célébrité mondiale dont il jouissait.

Sa femme, dévouée à son cher Paul, l'aidait dans ces divers travaux, non pas, certes, en corrigeant, ou en rédigeant, à sa place, mais en lui rappelant chaque matin son programme et en lui épargnant tous les soins subsidiaires de correspondance, de lettres de rappel, etc. A ses débuts au Collège de France, elle avait fidèlement assisté à ses cours, afin de critiquer, disait-elle, les imperfections du professeur, imperfections de forme, de diction, de gestes, d'attitude, et je crois qu'elle se montra très efficacement sévère, puisque son mari lui en témoigna toujours beaucoup de reconnaissance. Peut-être, plus tard l'entraîna-t-elle un peu imprudemment dans la politique, où elle ambitionnait de le voir entrer. Mais ensuite, combien sut-elle adoucir ses ennuis et soutenir son courage, quand survinrent les élections disputées de 1889 et 1890 (1)! En toute occasion elle s'associait à lui, et en fut bien récompensée, car il n'y a pas d'exemple de couple plus uni.

Mme Michel Chevalier, ancienne propriétaire du domaine et conservant encore une ferme aux alentours, passait l'été à Montplaisir. Malgré son grand âge, elle tenait encore des conversations pleines de charme. Ses souvenirs évoquaient habituellement l'époque heureuse où elle épousa Michel, dont elle prononçait le prénom avec une affection non dissimulée. De sa voix pénétrante et flûtée, elle faisait repasser devant nos yeux les agissemens de la société du temps de Louis-Philippe, très finement contés, et le nom de la famille Paturle, ou autre, surgissait, tout à coup, de son récit comme celui de voisins d'hier. Les fêtes du second Empire, les honneurs dont Michel avait été justement comblé, et beaucoup d'autres choses plus actuelles, revenaient à sa mémoire. Sans avoir besoin d'y mettre de la politesse, on ne se lassait pas de l'écouter.

(1) Paul Leroy-Beaulieu a publié, en 1890, une brochure très documentée, intitulée : *Un chapitre des mœurs électorales en France, dans les années 1889 et 1890.*

Pierre Leroy-Beaulieu habitait une partie du château, aménagée pour lui, pour sa femme et ses nombreux enfans. S'il était quelquefois inexact aux repas et aux départs, chacun le lui pardonnait aisément, tant il apportait avec lui, dès son arrivée, trop tardive il est vrai, de gaieté franche et simple, de jugement pénétrant sur les choses présentes et d'autrefois, toujours clair, énergique, habile à la riposte dans le choix de ses argumens, parce qu'il était remarquablement instruit. Je ne parle pas de ses mérites d'écrivain, ni de sa science, ni de l'expérience que ses voyages lui avaient acquise, ayant eu l'honneur de faire un rapport à ce sujet lors de sa candidature de 1912 à l'Académie des Sciences morales et politiques, qui lui donna un nombre très honorable de voix.

Tels étaient les hôtes habituels, ou plutôt les châtelains anciens, présens ou futurs de cette demeure accueillante, dont les pauvres de Lodève connaissaient bien le chemin, et où notre illustre ami, entouré de sa famille (1), libre de consacrer ses journées au travail, connut certainement le bonheur.

Aujourd'hui, hélas! tous ceux que nous venons de nommer ont disparu, coup sur coup. Dans une petite chapelle, non loin du parc, leurs dépouilles mortelles se trouveront réunies! C'est le destin, dira-t-on. Sans doute la mort rentre dans notre destin. Cela, Paul Leroy-Beaulieu ne l'ignorait pas, car, en passant sur la route de Lunas, qui côtoie la petite chapelle, nous l'entendions murmurer bravement : « Il y a là un caveau qui m'attend! » Tout était prêt chez lui, et en lui, pour ses fins dernières. Mais est-ce le destin de voir sa compagne, plus jeune que soi, rompre prématurément et pour toujours des liens d'aide et de confiance mutuelles, resserrés par quarante-deux ans d'union?

Il quitta alors l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, aliéné, d'ailleurs, après la mort de Mme Michel Chevalier, survenue en janvier 1913, hôtel longtemps témoin des belles réceptions auxquelles la haute société de Paris se rendait en foule chaque hiver, et dont le maître de la maison considérait comme un devoir de sa situation de faire les honneurs aux savans étrangers, ses amis, qui traversaient la capitale Paul Leroy-Beaulieu s'installa à l'avenue Henri-Martin, avec sa chère fille et son gendre M. Maxime Renaudin,

(1) Paul Leroy-Beaulieu laisse quatorze petits-enfans, dont cinq garçons perpétueront son nom.

entouré par eux des soins les plus dévoués, et trouvant, dans l'insouciante gaieté des tout petits, une diversion à sa douleur. Mais, pour ne pas succomber à des ébranlemens si profonds, surtout à un certain âge, il faut se résoudre à masquer ses sentimens intimes. Autour de lui, chacun sentait bien qu'il continuait à souffrir ; mais lui-même demeurait impénétrable. Quand un second coup, plus cruel encore, l'atteignit, lorsqu'il apprit que son fils Pierre venait de tomber au champ d'honneur, le 17 janvier 1915, près de Soissons, en défendant glorieusement sa batterie, il s'enferma plus étroitement encore dans son héroïque réserve.

La mort de Pierre cependant détruisait tout l'échafaudage de ses plus justes et plus chères espérances. Il avait envoyé son fils, presque à sa sortie de l'École polytechnique, faire le tour du monde, tout seul, mais muni de lettres de recommandation pour les hommes notoires de chaque pays, et le fils en était revenu tel que le père le désirait, enrichi d'une copieuse provision d'expérience scientifique, prêt à produire immédiatement, comme il le fit, des ouvrages de haute valeur, et capable, par sa collaboration à *l'Économiste français*, d'y occuper une place prépondérante, destinée à lui en assurer un jour la direction. Pierre, en outre, avait été élu député, non pas de Lodève, mais de Montpellier, avec une forte majorité. Il ne devait pas tarder à entrer à l'Institut, et l'avenir, puisqu'il n'avait que quarante-quatre ans, lui réservait, peut-être, d'autres succès.

Or, tous ces espoirs se trouvaient anéantis. Ce que sa femme et lui avaient rêvé, ce qu'ils avaient ensemble lentement combiné, préparé, pas à pas, et presque déjà réalisé, il fallait désormais en porter le deuil. De tels coups ne frappent pas impunément un homme de soixante-douze ans, surtout quand il veut continuer à demeurer stoïquement impénétrable, ainsi que nous le disions tout à l'heure. Sans doute, l'héroïsme de Pierre, célébré par ses ennemis mêmes, dans la lettre adressée par eux à Mme Pierre, lui causait un juste orgueil, dont il aimait à s'entretenir avec ses amis. Mais ses confidences n'allaient guère au delà. Comme il disait à propos de son confrère Maspero, qui succomba, peu de temps après avoir aussi perdu un fils à la guerre : « Ce glorieux père supporta, avec un grand calme extérieur, sa cuisante infortune. »

La forte constitution de Paul Leroy-Beaulieu le soutint longtemps. A son retour des vacances de 1916, personne ne constatait chez lui la moindre décadence. A la fin d'octobre, un rhume faillit l'empêcher de prendre la parole à la séance solennelle de l'*Union des pères et mères dont les fils sont morts pour la patrie*, qu'il avait promis de présider, le 2 novembre. Sa toux profonde nous avait même un peu inquiétés, lors d'une assemblée préparatoire du comité d'organisation. Cependant, à la date fixée, il entra dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en très bonne apparence, et put prononcer, d'une voix claire, son émouvant discours, exprimant éloquemment tout ce que ressentait son cœur ulcéré, dans cette journée de commémoration des morts. Les applaudissemens unanimes d'une salle comble durent le réconforter. Il reconduisit allégrement Mme Poincaré à sa voiture, en remerciant M. le Président de la République d'avoir honoré de sa présence cette touchante cérémonie. Cinq semaines plus tard, survenait la date fatale du 9 décembre!

Un refroidissement, contracté au cours d'une promenade solitaire dans le bois de Boulogne, avait suffi pour enlever presque subitement à la France un des hommes qui l'ont le plus honorée et le mieux servie, dont la grande réputation à l'étranger avait propagé notre influence dans toutes les parties du monde, contribuant à y faire rayonner notre grandeur intellectuelle, et qui occupera toujours, dans le souvenir de ses fidèles amis, une place hors ligne de respect et d'affection.

René Stourm.

APOLOGIE POUR LES PARISIENS

La guerre moderne, à la différence des anciennes où les seuls combattans étaient tenus d'avoir du courage, met en œuvre toutes les forces morales d'un pays et leur assigne une valeur militaire. Le risque est plus grave, tous y participent, la force offensive des armées repose sur la discipline nationale et la résolution populaire.

Cette caractéristique n'avait point échappé aux Allemands, et comme on les vit toujours et à tout propos se livrer à des calculs minutieux et innombrables, il entra dans leurs conceptions, en 1914 aussi bien qu'en 1870, de provoquer méthodiquement chez l'adversaire le désordre moral. Porter d'abord la menace sur la capitale, jeter en toute hâte sur les chemins de l'Ile-de-France des torrens d'hommes formidablement armés, massacrer les habitans, allumer des incendies et se présenter devant Paris dans le moment que les Parisiens sont encore sous le coup de la surprise, c'est répandre dans la ville une épouvante qui ne manquera pas de provoquer des convulsions politiques.

L'enjeu est d'importance, la proie est facile : Paris n'est-il pas le lieu de toutes les frivolités?

Le grand état-major allemand, guindé dans ses doctrines, suppute avec une supériorité méprisante les émeutes que vont faire naître, au milieu d'une population de deux millions et demi d'Athéniens, dont la légèreté d'esprit est connue de tout l'univers, les aéronefs, les obus et les mauvaises nouvelles.

La plupart des étrangers nous connaissent fort mal et

l'intérêt qu'ont les Allemands à nous trouver en effet aussi pusillanimes qu'on nous suppose les pousse à nous méconnaître.

Il n'est pas de ville plus impénétrable que la nôtre pour qui n'y passe pas toute sa vie. Cet esprit critique qui s'exerce contre l'autorité, alors même qu'on l'approuve, cette rapidité de jugement qui laisse croire à un défaut de jugement exposent le Parisien à toutes les calomnies. Un théâtre qui s'ingénie à scruter les cas exceptionnels par où la conscience est troublée, à moins qu'il ne s'emporte à des libertinages par où elle est offensée, un roman qui marie aisément l'un et l'autre vice, des querelles politiques, des lieux de plaisir, une agitation légère et perpétuelle, la vie du boulevard, voilà tout ce qu'ont aperçu chez nous des voyageurs hâtifs ou des lecteurs lointains. Nous-mêmes, à l'occasion, sommes les premiers à nous décrier, et je ne puis relire sans tristesse ces lignes injustes que Francisque Sarcey consacre à la population parisienne, à l'heure même où elle endure les privations du siège et se rebelle si vaillamment contre la mauvaise fortune : « Combien elle est crédule, aveugle, emportée, écrit-il, et quel peu de fond il faut faire sur son bon sens et sa raison ! » Ce n'est point là le portrait d'un peuple au cœur solide, et en effet les souvenirs du siège et de la Commune confirment nos ennemis dans cette opinion que leur seule approche va provoquer dans nos rues des mouvemens populaires. Tandis qu'ils s'en persuadent, le monde entier les croit.

Je me souviens de la stupeur joyeuse que je voyais peinte sur le visage d'un Français qui, revenant de Suisse le 6 août 1914, croyait le Président de la République assassiné et la Commune proclamée : on ne pouvait l'arrêter de rire, tant il trouvait incroyable la tranquillité de Paris.

La réponse insolente de M. de Bismarck lors de l'entrevue de Ferrières est dans toutes les mémoires. Cette fois encore les Allemands croyaient pouvoir compter sur la « populace de Paris. » Paris leur a répondu avec une force où l'âme parisienne apparaît dans toute sa grandeur.

Quand ils marchaient sur la capitale avec cette précipitation farouche, ils pensaient en finir, s'ils frappaient d'abord la France à la tête. Cette bonne tête-là, les Parisiens ont tenu à honneur de montrer qu'ils n'entendaient pas la perdre.

*
* *

Dès le premier jour, la population parisienne s'établit dans sa résolution et fait preuve d'une sagesse aussi grande que les circonstances. Alors que se déroulent les événemens diplomatiques d'où la guerre va sortir, tandis que d'heure en heure se répandent les plus menaçantes informations, Paris demeure calme et s'abstient d'agiter des drapeaux. Ceux qui se plaisent aux spectacles parisiens n'ont retenu qu'un trait de ces momens d'angoisse : à certaines heures de la journée, on voyait les passans s'arrêter dans la rue pour lire la dernière édition d'un journal ; c'est, en effet, le signe de la plus vive émotion chez le Parisien, qui est d'un naturel hâtif et moins avide encore de nouvelles que jaloux de cacher son étonnement. En vain M. de Schœn se promène-t-il ostensiblement sur les trottoirs de la rue de Lille pour s'attirer des outrages. Quelques personnes regardent d'un air narquois et tranquille l'homme du jour. La finesse contient la colère, et la provocation de cet ambassadeur ne va en somme qu'à exciter chez le Parisien sa passion dominante, qui est à savoir la curiosité.

Tout à coup le bruit se répand dans la capitale que Jaurès vient d'être assassiné. Le temps est à l'orage. Une grande foule se presse et gronde rue Montmartre. Tous les visages traduisent la préoccupation ; tous les esprits sont tendus, et chacun redoute une révolution, que nul ne déchaîne. Un seul sentiment étreint tous les cœurs : la défense nationale va-t-elle être compromise par des dissensions civiles ? Mais qu'importe que tout le monde doute d'autrui, si personne ne doute de soi-même ? Il fut toujours naturel aux Parisiens de considérer les faits dans l'ordre de leur importance, et, quelque conseil que donne ici la douleur ou l'indignation, une pensée dominante conduit tous les esprits dans la même route : il s'agit d'abord de se défendre. Ceux dont on redoute le plus les écarts de langage sont ceux qui donnent le plus bel exemple, et, quatre jours plus tard, un cortège imposant traverse la ville et se dirige vers la gare d'Orsay sans que l'ordre soit troublé.

Où il s'avère dès la première heure, à l'épreuve des circonstances les plus ambiguës et de l'événement le plus critique, que la population de Paris n'est point cette foule « crédule, aveugle et emportée » qu'un écrivain se figure. Nulle autre, au

contraire, n'est plus prompte à se saisir d'un fait et à en bien raisonner, car elle est aussi intelligente que prompte, et l'on ne la vit s'emporter à des excès que faute d'avoir été mise en face d'une idée claire.

Alors ce furent les temps héroïques. Paris, en quelques heures, s'enfonça dans le recueillement le plus profond. Toute l'activité de la ville se trouvait d'un seul coup suspendue : les départs pour l'armée avaient fait les passans plus rares; les chevaux venaient d'être pris par la réquisition, les autobus envoyés aux armées et la circulation des tramways suspendue. Une paix provinciale enveloppait la cité, et l'absence de tous les bruits familiers faisait songer au silence de Venise. Les avenues et les rues, les jardins publics, les quais de la Seine semblaient une autre ville. Privés de toute nouvelle, le cœur disputé par l'anxiété et la confiance, l'esprit tourné vers l'inconnu, ces Parisiens, à qui leurs maisons et leur carrefours semblent à toute heure tenir société, trouvaient aux monumens des visages nouveaux, et de toutes ces impressions étranges, de tous ces menus étonnemens, ils composaient dans leur âme une émotion sublime.

Les soirées étaient plus belles encore. L'éclairage des rues avait été réduit des trois quarts, et c'étaient jours de grande lune. Une clarté inaltérable, sur cette intimité de deux millions d'âmes, répandait je ne sais quel rayon impérieux. La nuit n'était troublée que par le sifflet lointain et répété des convois qui emportaient à chaque départ un millier d'hommes, et c'étaient, ces cris pleins d'un adieu qui élargissait le silence, comme des pulsations régulières qui faisaient refluer vers le front des batailles le sang le plus pur de la France.

C'est sur ces entrefaites, le 28 août à 11 heures du soir, que le ministre de la Guerre publie le communiqué suivant : « La situation de notre front de la Somme aux Vosges est restée aujourd'hui ce qu'elle était hier. » Pour le coup, voilà un texte qui fait réfléchir les Parisiens. Certes. l'avertissement est rude. Mais ils en tiennent pour la franchise; on les sent délivrés d'une incertitude qui leur était insupportable et ils sont reconnaissans à ceux qui les gouvernent de leur dire la vérité durement, population toujours prête, si on lui fait confiance, à collaborer avec l'autorité.

En même temps arrive à Paris la foule lamentable des réfu-

giés, bourgeois, paysans, ouvriers qui viennent de faire 50 kilomètres en dehors des routes et ne peuvent plus se tenir sur leurs pieds sanglans, jeunes filles qui tombent épuisées, mères en pleurs qui ont perdu sur les routes leur petite famille. Ah! les Prussiens peuvent bien bombarder Paris s'ils veulent : dès qu'il s'agit de venir en aide à la souffrance, la « populace » de Paris ne sait plus penser à autre chose, elle ne se possède plus.

Ces pauvres gens sont recueillis au Séminaire de Saint-Sulpice, à la Caserne de France, salle Wagram, au Cirque de Paris. Les sergens de ville font la quête pour venir à leur secours. Avec une spontanéité admirable, la population du Gros-Caillou veut pourvoir à tout. Les plus pauvres apportent leur pain, leur sucre, leur café, ils nettoient les malheureux, ils font la cuisine, ils bercent les enfans, et la bonté du peuple tire des larmes autant que la misère des fugitifs.

Bientôt les événemens se précipitent, on apprend que les Allemands occupent Senlis, des *taube* marqués sous les ailes d'une grande croix noire viennent planer dans le ciel de la capitale. C'en est fait. Le Gouvernement se transporte hors des atteintes de l'ennemi.

La population parisienne est désormais seule, livrée à la fortune des combats. Elle sent passer dans l'air l'haleine de la bête. Son sang-froid ne se dément pas à cette nouvelle épreuve; du moins elle mesure désormais le risque elle-même. Lorsque son Gouverneur lui promet de la défendre jusqu'au bout, elle comprend clairement ce que ces mots contiennent, et bien loin qu'elle se laisse aller à son imagination, elle rassemble silencieusement toutes les forces de son cœur.

Il est un sentiment qui se fait jour chez les Parisiens à de certains tournans de leur histoire, quand la Ville est transportée d'une grande joie ou se trouve soulevée tout entière par une idée supérieure. Tous les cœurs alors se touchent, tous les esprits sont occupés de la même pensée, tous les visages portent la même expression. En ces jours de Septembre, les Parisiens qui regardaient sur les boulevards Saint-Michel et Sébastopol défiler les troupes marocaines ne formaient plus qu'une grande famille. La mise de chacun était simple. Les propos étaient affectueux. Des personnes qu'on ne connaissait pas vous arrêtaient familièrement dans la rue, pour échanger une ou deux paroles d'une inutilité cordiale. On parlait peu d'ailleurs en ce

temps-là, chacun portant en soi-même le même souci que tous les autres. On était simplement heureux de se regarder et de se comprendre.

Lorsque, après dix longs jours d'attente, la nouvelle de la victoire de la Marne se répandit, elle trouva les Parisiens aussi maîtres d'eux-mêmes qu'ils avaient paru dans les jours difficiles. Merveilleuse intelligence d'un peuple toujours prompt à considérer en un seul moment tous les aspects des choses. Cette victoire fait l'orgueil de Paris : la bataille qui le libère en de telles conjonctures lui apparaît aussitôt comme le point culminant de son histoire, et la joie de se sentir délivré n'est-elle pas de toutes les joies humaines celle qui veut le plus violemment sortir de l'âme ? Cependant l'aspect des faubourgs ne change pas, nulle clameur ne s'élève, aucun rassemblement ne se forme, personne ne songe à illuminer. C'est que l'œuvre est bien loin d'être achevée. C'est qu'il n'est manifestation si légitime et si grandiose qui ne soit méprisable au regard d'un si beau coup du génie français : un immense respect pour les braves qui le défendent tient Paris silencieux.

Telle fut, pendant les six premières semaines de la guerre, la fermeté que la population parisienne opposa aux plus imminens dangers comme aux plus étonnantes nouvelles. Il faut qu'un siècle passe pour la faire connaître en un instant. Bien loin qu'un grand danger la livre aux dérèglemens, il la libère bien au contraire de toute pensée inutile et ne va qu'à mettre en lumière la suprême honnêteté de l'homme parisien.

Une population qu'on imaginait turbulente et frivole s'y montre soudain clairvoyante et résolue, et cette intuition qu'on lui accorde, ce goût rapide et sûr, cette fugitive humeur qui dans les jours heureux la porte à respirer à toute heure la fleur de tout, cache un don magnifique qui lui vient des siècles, le sens juste, toujours égal chez elle à la grandeur des choses qui s'accomplissent.

*
* *

Dès lors commencèrent pour les pauvres gens les temps de la *guerre longue*.

Qu'une population surprise et remuée tour à tour, en moins de deux mois, par la duplicité de la diplomatie allemande, la déclaration de guerre, la mort tragique d'un tribun, le bruit

des premiers revers, l'approche des armées barbares et le frisson soudain de la victoire, demeure égale et maîtresse de ses nerfs, c'est l'indice de la force morale la plus haute et la plus noble. Cette sérénité n'étonne pas ceux qui sont avertis : le Parisien se doit toujours quelque chose à lui-même.

Mais voici que ce beau courage va subir un nouvel assaut : il lui faut désormais affronter l'épreuve du temps. Or, quelque bonne opinion qu'on eût des Parisiens, il est une vertu qu'on hésita toujours à leur prêter : la patience.

Trente-deux mois ont passé. La patience des Parisiens est inépuisable.

N'est-ce pas d'eux vraiment que Montesquieu semble avoir écrit : « Leur principale attention était d'examiner en quoi leur ennemi pouvait avoir de la supériorité sur eux; et d'abord ils y mettaient bon ordre? » Il n'est pas un Parisien qui ne soit convaincu que la nation allemande est obstinée, obéissante et dure au mal. Pour tenir en échec une haine si puissamment organisée, il n'est pas un Parisien qui ne mette secrètement son point d'honneur à tout supporter, et si des voix impies se font entendre pour réclamer prématurément la paix, ce n'est pas de Paris qu'elles s'élèvent et il ne les écoute.

On aurait tort de comparer les privations de 1870 aux épreuves du temps présent. Il y a quarante-sept ans, la crise fut aiguë et brève. Aujourd'hui, au contraire, le malaise se répartit sur une longue période; une angoisse continue n'arrive pas à faire plier les âmes. Si l'on veut bien considérer ce qu'une souffrance qui se prolonge, supportée dans le département de la Seine par une agglomération de cinq millions d'habitans, comporte de périls politiques, on est frappé d'admiration devant cette volonté collective où le corps social tout entier porte à l'extrême et soutient sans faiblir des vertus qui semblaient jusqu'ici le fait d'une résolution individuelle.

Dès le début, la mobilisation et l'arrêt des industries jetèrent d'un seul coup des milliers de familles dans la misère la plus immédiate. Dans chacun de ces foyers où l'on vivait au jour le jour d'un modique salaire, ce fut brusquement la détresse. A la fin de 1914, on relève 230 000 personnes sans travail, 130 000 hommes et 100 000 femmes. Ajoutez à tous ces chômeurs, les familles où le soldat mobilisé a laissé les siens sans ressources appréciables : on en compte actuellement

270000. Joignez-y ceux qui, en tout temps, sont à la charge de l'Assistance publique. Vous arrivez à un dénombrement redoutable, dans lequel cependant ne sont pas compris tous ceux que leur rang social ou leurs ressources écartent encore de l'Assistance, et dont néanmoins un fort grand nombre se trouve dans l'embarras. Il faudrait d'ailleurs se garder d'additionner les personnes inscrites à toutes ces catégories différentes, car il arrive qu'elles se confondent, et l'on doit noter également que la reprise du travail au cours de l'année 1915 réduisit fort sensiblement le nombre des chômeurs. Il n'en est pas moins vrai que, lorsque l'Assemblée municipale, en décembre 1916, totalise, en vue d'assurer des distributions, toutes les familles de situation précaire, elle inscrit le chiffre de 400000 qu'il y a lieu de multiplier par 2, 3 ou 4 personnes.

On peut donc dire hardiment que la moitié de Paris subit la gène la plus étroite.

Cependant pas un murmure ne s'élève, nul désordre ne se manifeste. Bien au contraire, la tranquillité publique est plus frappante qu'à aucune autre époque de l'histoire parisienne. La criminalité s'abaisse. Le corps des gardiens de la paix a pu sans inconvénient être diminué d'un quart de son effectif. Sans doute, une partie de la classe ouvrière s'est vu offrir des salaires élevés dans les usines de la Défense nationale. Mais bien loin qu'il le faille interpréter comme une circonstance favorable à la paix publique, la juxtaposition dans les quartiers pauvres de ceux-ci qui touchent de bonnes journées et de ceux-là qui reçoivent un secours d'indigent, est de nature à susciter des rancunes et des jalousies, car c'est l'inégalité qui fomente les troubles.

Peut-être sera-t-on tenté de dire que les hommes valides étant occupés à défendre la France, il n'en reste plus ici pour la troubler, et que tel est le secret d'une si exemplaire résignation. Quelle mauvaise pensée! Quelle injure pour ces héroïques absens auxquels Paris doit son salut et sa gloire! Imagine-t-on que la clameur des femmes serait moins dangereuse et moins émouvante? Et qu'il s'agisse des femmes ou des hommes, l'attitude simple et fière d'une grande population souffrante qui supporte patriotiquement la dureté de la vie et qui accepte jour par jour son sacrifice, n'est-elle pas, à tout prendre, un fait majeur qui atteste l'incroyable endurance de Paris?

Cependant, à mesure que les jours passent, les conditions de l'existence deviennent plus lourdes. Nous en trouvons une indication précise à la Section des Prisonniers de guerre de l'Hôtel de Ville. Le quart des demandes quotidiennes émane de soldats parisiens faits captifs en 1914 et auxquels leur famille a dû cesser de faire des envois. Que de muettes douleurs cette simple constatation fait deviner! Que de courage dans le silence d'une population inébranlable !

Peu à peu les denrées nécessaires à la vie, mais surtout les plus nécessaires, ont atteint de tels prix que chaque matin les pauvres femmes du peuple désespèrent de passer la journée. Cependant on ne voit pas qu'elles renversent les étalages ni qu'elles disputent les marchands plus fort que de coutume. Le sucre est devenu rare : il faut attendre longtemps son tour pour en obtenir de quoi remplir le creux de la main. Elles gémissent, elles se résignent. Depuis deux ans l'activité des usines perpétue la disette du charbon. Cependant on n'entend point dire qu'un groupe de personnes se soit porté vers ces chantiers que la Municipalité a établis dans des quartiers populaires. Les misérables passent à côté de ces monceaux d'un combustible dont ils manquent, en disant : « C'est bien. » On ne vole même pas les palissades.

Lorsqu'un jour le Gouvernement décide qu'il y a lieu de restreindre la consommation du gaz, de toutes parts on s'inquiète, car il n'est pas de maison parisienne où cette mesure ne cause des embarras. Des milliers de réclamations sont adressées à l'Hôtel de Ville en quarante-huit heures. Qu'elles sont belles vraiment, toutes ces lettres, et significatives! Pas une parole de colère, pas un mot injuste. Chacun y fait l'offre de sa bonne volonté, puis expose un cas douloureux. Elles contiennent toutes un acte de foi.

Ce n'est point seulement l'individu qui est appelé à consentir des sacrifices, ce sont des corporations entières. On interdit à de certains jours le commerce de la confiserie et de la pâtisserie. Soit : les intéressés déclarent aussitôt qu'ils se font un devoir d'accepter une mesure qui les prive de leurs ressources.

Une profession est éprouvée entre toutes, la boulangerie. L'absence du petit patron qui chauffe son four lui-même a tout bouleversé dans le fournil : le bois de boulange, le charbon sont hors de prix et le pain est taxé. Cependant les boulangères qui

n'y trouvent plus leur gagne-pain continuent à vendre du pain, et si d'aventure elles font entendre leur voix, c'est qu'elles demandent, les courageuses femmes, que la France leur prête loyalement leur mari quand c'est leur tour.

Qui reconnaîtrait là ce Paris difficile à prendre, libre d'allures, impatient et frondeur? Il accepte avec docilité les réglementations qui se succèdent et même se contredisent. L'autorité prend des ordonnances sur les hors-d'œuvre, elle dresse le menu des restaurans, à telle heure elle interdit l'entrée des magasins, à tel jour la porte des théâtres; le soir, elle prive la ville de sa lumière, elle sonne comme au Moyen Age le couvre-feu. Le Parisien se prête avec gentillesse à toutes ces contraintes, et voilà qu'il économise même l'esprit.

C'est au point qu'on est pris d'une inquiétude, qu'on s'étonne de cette langueur et qu'on se demande si jamais Paris se réveillera d'un tel sommeil. Ne vous y trompez pas cependant, il respire doucement, comme un homme qui souffre. Parfois il ouvre les yeux et cherche un grand souffle d'air pur. Vous le retrouverez qui remplit ses yeux des rayons de la gloire le jeudi aux prises d'armes ou le dimanche autour des trophées dans la cour des Invalides. Vous le reconnaîtrez encore dans ces grandes assemblées qui se forment à la Sorbonne ou au Trocadéro, pour entendre des orateurs parler de la sainte grandeur de la patrie. C'est lui encore qui se presse derrière les cercueils des victimes de l'aéronef et visite à la Toussaint les tombes des soldats dans les cimetières suburbains.

Un jour même, un seul jour, son émotion déborde et son âme s'abandonne, c'est aux funérailles du général Galliéni. Le Gouverneur de Septembre, c'est l'ami intime du Parisien : un moment, il fut seul avec lui. L'expression sévère du chef a redressé tous les cœurs. Il n'est personne qui n'ait entendu le son de sa voix. Ce qu'il a dit était si bref que chacun a connu qu'il lui parlait. Ce qu'il a fait demeure si grand que chaque maison sauvée lui fait aujourd'hui l'offrande de son bonheur dans sa douleur. Une grande foule grave et silencieuse, telle qu'on n'en vit jamais s'assembler pour pleurer un seul homme, se presse, le souffle suspendu, sur le passage du long cortège, qui semble prendre la mesure de la capitale : toute la Ville est présente.

Ce témoignage rendu, Paris qui n'a plus rien à dire reprend

son travail, retourne à cette impassibilité qui est bien le signe le plus certain d'une détermination irrévocable.

A toutes les épreuves qu'il supporte sans se plaindre s'ajoute le deuil de ses foyers. Pas de famille dont le sang n'ait été répandu, pas un habitant qui ne compte autour de soi des affections brisées. Le passant qui des hauteurs de Montmartre contemple à l'infini le spectacle grandiose de la Ville peut se dire que, dans chacune de ces maisons innombrables qui s'étendent jusqu'à l'horizon, est entré un soir le visiteur redoutable qui vient annoncer les morts glorieuses, accueilli par les réponses cornéliennes des mères et des épouses.

Telle est la somme des douleurs et des misères parisiennes. En vérité, les unes aident à supporter les autres, et il est bien clair que ce vaste rassemblement d'hommes, agité jadis de tant de passions et maintenant capable d'une si constante sagesse, n'a plus désormais qu'une pensée et qu'une volonté.

Le grand drame auquel il assiste est la seule image qu'il regarde. La Marne, l'Yser, Verdun, voilà à quoi il songe. Il se sent frappé avec les combattans, il peine, il s'élance avec eux. Les mouvemens de son âme accompagnent le mouvement des armées. Il écoute le bruit de la lutte. Cette attitude grave et réservée qu'observe au cours d'une si longue tragédie la capitale de l'Occident, évoque la grandeur légendaire de ce chœur antique qu'Eschyle nous montre partageant la douleur ou la joie des héros et dont le silence demeure si émouvant et si solennel à l'heure où son sort se décide. La beauté morale où elle s'élève vient d'avoir eu pleinement, en de tels jours, conscience des événemens. Les peuples supérieurs sont ceux dont le danger apaise l'âme et agrandit l'intelligence.

*
* *

Quelle est donc cette ville à l'esprit insaisissable dont on attendait le pire et qui dans les traverses qui l'éprouvent garde si fermement la mesure? Ce n'est point assez de dire que ce Paris libre et futile se montre étrangement courageux, il faut l'expliquer. Faisons connaître au vrai l'esprit du Parisien, et cherchons au fond de lui-même le secret de cette force d'âme.

Ceux qui prennent Paris pour une Babylone en fête dont l'habitant est badaud, mobile, railleur, et au surplus immoral, n'ont rien vraiment à nous envier pour la futilité de l'esprit.

Ils n'ont pas fait le tour de la Ville, je veux dire qu'ils n'ont point passé dans les faubourgs. Ils n'ont pas vu, dans son atelier ou à l'usine, l'ouvrier de Paris ingénieux, endurant, grand abatteur de besogne, quand il poursuit l'ouvrage avec cette fièvre légère qui l'entraîne joyeusement. Ils n'ont pas pénétré jusqu'à cette petite bourgeoisie laborieuse où se conserve dans une vie étroite et régulière la bonne tenue des foyers. Ils ne savent pas non plus combien elle est studieuse, cette jeunesse remuante des écoles, ni avec quelle passion elle adopte l'enseignement du maître, ni avec quelle touchante ardeur elle embrasse des travaux qui dépassent ses forces.

Cette ville de luxe, c'est une cité toute pleine du bourdonnement d'un grand travail. Dès le Moyen Age sa Municipalité se compose de marchands, et ce sont tous ces beaux métiers dont Étienne Boileau nous fait connaître le règlement sévère qui constituent son ossature sociale. Maintenant que cette population a grandi jusqu'à devenir comme un peuple au milieu de la France, les métiers se superposent, ils se multiplient, ils s'étendent à d'innombrables catégories de personnes et ce vaste labeur qui est l'unique affaire de la Ville lui donne aussi son vrai caractère. Ceux qui n'y prennent point part n'ont point part à son âme. Il a suffi que la guerre dispersât les oisifs et les étrangers pour que l'on vît aussitôt ressortir sa moralité profonde, entretenue à travers les siècles dans la tradition du travail.

L'homme qui travaille loyalement trouve une règle de vie dans l'exercice de son métier. L'objet qu'il forme dans ses mains ou qu'il soulève dans ses bras est pour l'ouvrier un maître sans indulgence qu'il ne fléchit que par l'effort et qui l'oblige à toute heure du jour d'être exigeant envers soi-même. Là il apprend à écarter la distraction qui perd l'ouvrage. Là, à force d'aimer ce qu'il fait, il s'engage dans le chemin de l'honneur professionnel, qui conduit à l'autre. Là enfin il purifie son cœur dans l'activité.

N'en doutons pas, c'est cette obligation quotidienne qui a présidé à la formation morale de l'ouvrier parisien, et quand la guerre ferme l'atelier, il reste l'homme, exercé au courage et prêt au sacrifice. C'est la sûreté de sa main qui a fait la sûreté de son cœur.

C'est une erreur de croire et d'aller répétant que le Parisien

est sentimental. S'il est vrai que l'on rencontre à de certains jours de l'année un grand concours de monde dans les cimetières, le souvenir que chaque famille vient y porter à ses morts témoigne bien au contraire d'une piété aussi constante que contenue où l'on peut saisir de nouveau le Parisien dans sa bonté morale. Si l'on veut dire qu'il s'émeut en hâte à la nouvelle d'un grand deuil ou d'une catastrophe, je crains bien qu'on n'ait pas aperçu l'empire qu'exerce sur lui la curiosité. Si l'on ajoute qu'il aime à aller le dimanche à la campagne, je réponds que c'est pour y chercher des joies d'enfant qui sont bien loin du romantisme. Çà et là sans doute perce en ses propos une jolie pointe de sentiment; une vivacité de langage la corrige aussitôt, car il est en lui de se porter tout à la fois aux extrêmes pour ne jamais se laisser prendre, et l'on ne saurait, à vrai dire, le pénétrer qu'en faisant d'abord chez lui la plus grande part à l'intelligence.

Il me paraît donc montrer fort heureusement la vive allure de l'esprit parisien, ce petit apprenti en cotte bleue qui, voyant passer un enterrement l'un des premiers jours du mois d'août 1914, ôte sa casquette et observe froidement : « En voilà un qui n'était pas curieux. » Il rapproche spontanément deux idées. Il dit sans attendre ce qu'on n'attend pas qu'il dise. Or, il parle au naturel cet enfant, attendu qu'il traîne sa petite voiture.

Cet esprit critique, soudain, subtil, qui se traduit par les mots impitoyables de la rue ou de l'établi, a été cause de toutes les méprises. Comme il ne ménage personne, on tient qu'il ne respecte rien. On le condamne parce qu'on n'est pas assez agile pour le suivre. Faute d'en saisir la moindre nuance, on commet la plus lourde erreur.

Ce n'est pas la satire d'un peuple toujours prêt à la révolte, car il n'en est pas de plus docile à subir les règlemens et les contraintes et la hardiesse de son esprit s'accorde aisément à la simplicité de sa conduite. Tandis que sa malice paraît s'attaquer à tout, on ne regarde pas assez aux objets qu'elle évite. On ne soupçonne pas comme il est respectueux, et avec quel enjouement encore il effleure ce qu'il respecte. On ne le vit jamais dénigrer un bel ouvrage, ni bafouer une noble figure, et il est naïf le plus joliment du monde.

L'esprit parisien s'espace toujours dans une direction inattendue. Il déforme le mot ou la chose, pour suggérer, d'un

accent, tout ce qu'ils ne contiennent pas. Il rassemble vivement les contraires. Faute de pouvoir tout saisir, il laisse tout entendre. Il s'évade toujours d'une idée trop courte. Il est complémentaire à lui-même. Jamais il ne s'abaisse et tout d'un coup il s'élève. Il raille, il déroute, il ne blesse pas. C'est un sel qui pique pour garder l'intelligence de toute corruption. Mais s'agit-il d'apprendre quelque nouvelle, le Parisien n'est plus d'humeur plaisante : son esprit est avide. Il court à l'autre bout de la Ville, il veut être informé de tout, il ne manque pas un spectacle, et cette curiosité universelle vient d'un cerveau incapable d'indifférence, épris d'activité, cherchant toujours la notion ou la nouvelle qui va le mettre en mouvement. Ainsi le goût de tout comprendre lui donne la passion de tout savoir, car c'est la faculté de connaître qui est toujours affamée en lui.

Ne fut-il pas toujours informé de l'évolution universelle ? Les siècles ont placé sa Ville à cette boucle heureuse de la Seine où convergent les rivières et vers laquelle se dirigent les chemins naturels de la France. Ceux qui lui viennent apporter tout ce qui se vend lui apprennent tout ce qui se passe. La terre qui l'environne lui offre du blé, des forêts, de la pierre à bâtir. Aussi dès longtemps lui devint-il naturel de tout considérer sans étonnement comme de bien user de toutes choses, et c'est justement son caractère de ne s'enfermer jamais dans rien qui soit trop particulier. Regardez au portail de Notre-Dame l'expression de ce beau Christ parisien qui bénit la Vierge couronnée. Ses traits réguliers assemblent ce qu'il y a de parfait dans vingt autres figures, son visage bien construit respire une divine sagesse et la lumière éclairant son front n'est que le pur rayon des idées générales. Ce bel équilibre dont un vieux tailleur de pierre fit le sourire d'un visage sacré, tout Parisien en conserve l'aisance dans la justesse de ses impressions. Le bon jugement est son titre de noblesse, et de là vient qu'en s'en allant à son travail, il regarde avec contentement la Tour Saint-Jacques, la Colonne et les Invalides. Tout l'univers étant venu chez lui pour le renseigner, il a édifié ses monumens, il a perfectionné ses arts, il a répandu son esprit pour former l'univers, et sa tête reste libre pour faire honneur au monde entier.

Tel est l'homme que les reîtres allemands prétendirent intimider. Mais on ne lui en impose, son esprit se rencontrant

toujours égal aux notions qu'il reçoit. Cette guerre qui tient suspendues sur sa tête tant de menaces est un grand spectacle dont il contemple froidement toutes les situations. Se résigner, c'est encore comprendre. Il présume les difficultés, il devine les problèmes, mais tandis qu'on bataille, il n'aime point à parler. Rien n'est empreint d'une plus juste beauté que ce grand silence de Paris devant l'ampleur d'un tel drame, et c'est son honneur, ayant le don de tout saisir avec cette sûreté légère, de garder dans la plus durable des épreuves ce serein équilibre où il entend aussi bien la nécessité de toutes ses souffrances.

Chaque matin, lorsqu'en me rendant à l'Hôtel de Ville, je regarde cette puissante cathédrale dont le maître d'œuvre fit monter si haut la voûte en menant au point juste le contre-fort qui la soutient, je ne puis m'empêcher de songer à tous les jours de patience qui s'accumulent et sur lesquels, dans chaque famille, cette journée naissante vient ajouter un poids nouveau, et de toutes parts il me semble voir monter, autour de ce monument de douleur que Paris élève aujourd'hui aussi haut que l'autre, un grand appareil de soutiens harmonieux qui n'en laissent jamais l'équilibre au hasard.

C'est dans leurs mœurs laborieuses autant que dans leur intelligence native que les Parisiens puisent depuis si longtemps du courage. Depuis les jours où l'on bâtissait Notre-Dame, c'est du pays de France que rayonnèrent sur les peuples d'Europe les clartés qui les ont fait vivre et les ont réchauffés, et c'est autour de « Paris sans pair » que se formait dans les mêmes temps l'unité française. Vingt siècles d'exercice moral et de primauté intellectuelle lui ont conféré cette maîtrise de soi-même : devant un monde qui nous connaissait si mal, la grande guerre fit apparaître la belle construction de l'âme parisienne. Avec tous les Français qui se battent, avec tous les Français qui souffrent, les Parisiens maintiennent ce qu'ils ont fondé en Europe. Leur patience repose sur une longue histoire.

ADRIEN MITHOUARD.

ARMELLE LOUANAIS

DERNIÈRE PARTIE (1)

Par cette brûlante journée de juin, elle l'attendit jusqu'au crépuscule. Quand l'heure d'or et de sang fut venue, les centaines de bouvreuils, de moineaux et de mésanges qui peuplaient les jardins se turent aussitôt que le premier ululement des chats-huans retentit sous le ciel vert.

« Serait-il malade? Ou bien l'aurais-je offensé sans m'en douter? » songeait-elle dans l'amertume.

Montant ses escaliers, elle atteignit la petite fenêtre du pignon. Avidement elle s'y pencha. La haute toiture du presbytère s'enténébrait sous les premières étoiles et la chambre de Nicolas n'était pas éclairée. Mais, de temps à autre, à la cuisine ouverte sur le potager, Jacqueline la brûlée apparaissait, les poings aux hanches. Elle venait se rafraîchir de la chaleur du fourneau en toisant l'espace.

« S'il s'est absenté, pourquoi ne m'a-t-il pas avertie? » réfléchissait Armelle. Préoccupée, elle quittait le grenier lorsque les carreaux du presbytère jaunirent.

« Il rentre seulement. Aurait-il donc rendu visite à quelque châtelain des environs? »

La jalousie la tortura.

Le lendemain l'idée lui vint d'écrire à Nicolas afin de le prier de s'expliquer; elle comprit bientôt l'absurdité de cette démarche. D'un autre côté, sa fierté l'empêchait de se rendre à la cure pour l'interroger sur ce qu'il semblait vouloir lui tenir secret.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

Connaissant l'humeur égale de l'abbé, Armelle pénétrait de moins en moins les motifs de sa conduite. Ayant observé à l'église son attitude dolente, elle le crut plus épuisé qu'il n'avait voulu parfois l'avouer. Quel drame s'était donc passé à l'évêché de Vannes, douze années auparavant, pour l'avoir irrémédiablement abattu? Mgr de la Motte-Broons de Vauvert avait-il fait à Nicolas une révélation désolante avant de lui ordonner d'aller s'ensevelir dans ce village? Plus tard la France apitoyée apprendrait-elle qu'un grand nom s'était éteint obscurément sous la soutane d'un petit prêtre de campagne?

Ces angoisses de Nicolas devaient lui rester toujours inconnues, puisqu'il n'avait pas cru bon de s'en épancher avec elle. Quelle volonté effrayante était la sienne! Souvent sa contention l'avait épouvantée, car, par éclairs, elle percevait des contrastes entre l'âme héréditairement ardente et orgueilleuse de Nicolas et l'attitude brisée et secrète qu'il s'imposait.

Ses rêveries arrachèrent des larmes à Armelle.

Le lendemain, elle observa Nicolas, à la messe matinale, interprétant jusqu'à ses gestes liturgiques en un sens qui pût l'éclairer sur son état d'âme. A peine l'*Ite Missa est* récité, elle alla s'agenouiller devant la tombe de Jean Tabo avec le remords de n'être pas sincère. De cet endroit, sans exciter la curiosité des villageois, elle pouvait guetter les sorties du porche et de la sacristie. Enfin le recteur parut accompagné de son président de fabrique. Ils la saluèrent avec un respect qui la décourageait de les rejoindre.

Le surlendemain, Armelle découvrit que l'abbé sortait l'après-midi par une porte jadis condamnée au fond de son jardin. Elle voulut y voir une ruse dirigée contre elle et fut outrée de sa conduite. De jour en jour son ressentiment grandissait. Elle n'en pouvait plus douter, il l'évitait ou tout au moins restreignait leurs relations à ces quelques phrases de bons souhaits qui constituent la monnaie habituelle entre le curé et ses paroissiens.

Mlle Louanais n'avait pas seulement l'aspect fier d'une patricienne de la Renaissance italienne, elle en avait le caractère excessif. Son visage sombre effrayait maintenant ses servantes.

Malgré son ressentiment, toujours semblable à l'astéroide qui ne peut échapper à l'attraction de son étoile, Armelle ne cessait d'environner Nicolas afin de recouvrer sa lumière et sa confiance en Dieu. Lui disparu de son existence, c'étaient

aussitôt les ombres du doute qui noircissaient le ciel le rendant moins accessible. La veille de la Saint-Jean, un hasard la mit sur ses traces. Drollach, le meunier du Closne, passait en croupe de sa jument chargée de poches de farine, lorsqu'en rencontrant Armelle, avec sa bonhomie coutumière, il la mit au courant de ses affaires.

— Cette Jacqueline la brûlée ne reste jamais à la cure lorsque M. le recteur s'absente et me voilà dans l'impossibilité de lui laisser ma farine. Quant à M. Helléan, je ne vais tout de même pas courir jusqu'au Vieux-Couvent pour lui demander la clef?

Sur ce renseignement imprévu, avec une colère joyeuse Armelle s'élança vers les ruines de l'ancien monastère des Prémontrés. Les reproches jaillissaient comme des flammes dans sa mémoire quand elle passa le portail qui défendait jadis les communs de ce moustier. A cent mètres plus loin, les murailles en schiste rouge de l'abbaye à moitié couvertes par le lierre arborescent se découpaient sur le ciel très bleu. A travers la salle capitulaire où subsistaient des arcs ogifs dépouillés de la chair de leurs voûtes, elle atteignit l'ancien cloître baptisé par les paysans : la Salle Verte. Au milieu des galeries effondrées, quelques frênes d'un jet splendide avaient poussé et leurs frondaisons dispensaient une lumière d'émeraude.

Armelle cherchait l'abbé. Une brise légère berçait les ronces qui festonnaient entre les branches. De la rivière s'exhalait un chant semblable aux dernières notes d'un orgue sous une main lasse. Le bruit d'une marche sonore dont le sol rocheux frémissait, l'effraya. Bientôt un vieux cheval noir d'une ligne noble s'encadra parmi les arcades du cloître. Immobile il maintenait en l'air un genou ployé. Puis un frisson fit onduler son poitrail lustré et, après un faible hennissement, il reprit sa promenade, frôlant au passage les colonnes avec le désir d'en être caressé.

« Je ne trouverai pas Nicolas, » pensait Armelle angoissée, lorsqu'elle l'aperçut contre un frêne qu'il tenait embrassé. La joue sur l'arbre, le prêtre, les yeux levés, semblait écouter des voix. Son expression passionnée la stupéfia. Elle l'observait avec un malaise grandissant. Sa découverte l'emplissait à la fois de malaise et d'amertume. Par quel prestige avait-il pu l'abuser depuis tant d'années sur sa véritable nature? Armelle se rapprochait, lorsqu'elle le vit se reculer et s'asseoir sur un

chapiteau renversé dans l'herbe. Ouvrant un livre, il parut s'absorber dans sa lecture. Derrière lui, une rose du transept dépouillée de ses vitraux l'encadrait et sa soutane noire se silhouettait sur la rivière argentée. Quand elle s'avança, le ressentiment débordait de son cœur et cependant ce fut avec humilité qu'elle l'aborda. Relevant la tête à son approche, il ne manifesta ni surprise, ni ennui, ni satisfaction, tandis que sa brochure tremblait entre ses doigts. Ensuite, se levant, il la salua silencieusement et maintint son front baissé. La gêne d'Armelle s'augmenta de cette attitude.

Dans un mouvement d'attente, Nicolas avait rapproché le livre de son menton. Elle parla, mais ce qu'elle disait ne correspondait guère à sa pensée. Une étrange volonté en profondeur se substituant à sa rancune superficielle lui dictait des plaintes au lieu de reproches :

« Pourquoi l'abandonnait-il? Devait-elle croire qu'il la fuyait volontairement? Lui aurait-elle, sans le savoir, causé quelque ennui? Pourquoi ne pas s'en être expliqué? Les jours lui paraissaient des siècles quand il la laissait en proie à la misère de son esprit inquiet. Dans son tourment, elle s'imaginait aussi qu'il cherchait à lui cacher l'état de sa santé qui l'inquiétait depuis quelques mois. Elle aurait tant voulu le consoler, lui donner ses soins! »

D'un ton ambigu il repartit que, sans doute, soigner et consoler, c'était une mission de femme, mais un prêtre peut-il jamais s'abandonner à de tels soins?

A cette réponse elle répliqua dans un cri de douleur :

— Mon Dieu! me tiendriez-vous pour une vieille fille absurde?

Il protesta contre l'interprétation qu'elle donnait à ses paroles.

Sans vouloir l'entendre, elle répétait :

— Ne vous en cachez pas, vous suggérez que je vous rends ridicule.

Toute la douleur du monde était dans son accent.

Il l'assura qu'elle travestissait sa pensée toute de respect et d'affection pour elle.

— Malheureusement, Armelle, continua-t-il, autour de nous il existe d'autres juges, des juges prévenus, si vous voulez; recteur de cette paroisse, je suis obligé de ne pas les offenser, même quand ils s'abusent.

A cette explication, Mlle Louanais eut une expression de triomphe; le sang au visage, elle le pria de lui nommer les gens qui se mêlaient de les calomnier, afin qu'elle pût les cravacher.

Devant sa violence il repartit doucement qu'en tout état de cause il devait tenir compte de l'opinion de ses paroissiens.

— Allons donc, vous êtes leur recteur, leur chef spirituel. Ne doivent-ils pas vous être soumis?

— Oui, à la condition que je ne laisse aucune prise à leurs médisances, même injustifiées.

— Est-ce donc vous qui leur devez l'obéissance? reprit-elle ironique.

Du bout des lèvres il souffla qu'autrefois il n'aurait pas voulu le reconnaître.

Après un éclat de rire strident, elle dit :

— Monseigneur peut être satisfait de vous avoir réduit. Quant à moi, on ne me brisera point.

— Qui sait? murmura-t-il en appuyant sur elle un regard désolé qui la fit frissonner.

Au petit trot, le cheval noir s'en revenait. Vers le milieu du cloître, il s'arrêta. Sous leurs salières ses gros yeux roulaient du prêtre à Mlle Louanais; enfin il encensa et, de ses fers qui frappaient le sol dur, il s'éloigna pesamment en chassant de la queue les taons qui l'importunaient.

Nicolas et Armelle s'acheminèrent vers la sortie de l'ancien monastère. Son visage émacié presque livide, et sa haute taille inclinée, il lui faisait remarquer qu'elle se trouvait aussi indépendante qu'une honnête femme aisée pouvait l'être, tandis qu'il avait lui-même la lourde charge d'être la conscience d'une paroisse. Il hésitait encore à s'exprimer plus clairement, prévoyant sa protestation violente contre l'arrêt qu'il voulait prononcer. Enfin, comme elle le pressait d'avouer s'ils avaient été visés récemment, il lui narra que le lendemain du jour où ils avaient déjeuné à Kerbras, des paroles malveillantes couraient sur eux.

— Et vous les avez accueillies?

Il ajouta que, sans leur accorder trop d'importance, il dut y réfléchir.

— Armelle, conclut-il, j'ai pris... pour le moment du moins, une détermination qui me sera pénible. Il convient de nous abstenir pendant quelque temps de nous rencontrer.

Elle devint blême, mais son orgueil l'empêcha d'abord de protester. Le murmure frais de la rivière proche se mêlait au souffle de sa respiration angoissée. Déjà, avec l'instinctive ruse de la femme menacée dans son bonheur, elle cherchait comment elle pourrait faire revenir l'abbé sur une décision motivée par sa pusillanimité, estimait-elle. Tout au contraire, Nicolas, voulant clore cette explication, lui demanda comme une grâce de ne pas discuter sa décision irrévocable et la salua profondément.

Devant ce geste qui l'éloignait, plus redoutable pour elle que les paroles les plus vives, sa colère tomba. Elle se vit vaincue. Avec des sanglots dans la voix, elle le suivit pas à pas, le suppliant de réfléchir. Par son attitude ne semblerait-il pas reconnaître la réalité des médisances? Enfin il se dérobait à son devoir de prêtre. Elle n'apercevait Dieu que par ses yeux, par sa foi! Allait-il donc la rendre à la nuit?

Ces raisons exposées d'un ton pathétique le touchèrent. Le menton sur son rabat, très bas, il reprit :

— Oui, vous auriez le droit de m'accuser, Armelle, si je n'obéissais qu'à la crainte des méchantes gens; mais en décidant d'éviter nos rencontres, je veux aussi garder vis-à-vis de vous l'autorité nécessaire au prêtre pour vous approcher de Dieu. Comment pourrais-je rester à la fois votre juge et votre ami?

A ces paroles imprévues, elle frémit, et après un bref adieu, elle s'éloigna d'un pas rapide.

En elle des voix clamaient :

« Sa prudence à ton égard te confirme enfin son affection. Un cœur d'homme bat dans cette poitrine austère. Hélas! joie prodigieuse, m'êtes-vous révélée le jour où il me chasse de sa vie? Ainsi mon bonheur devient mon malheur irréparable! »

Demeuré seul, Nicolas, appuyé contre un pilier du cloître, crut sentir qu'en lui tout se consumait du corps et de l'esprit.

Au loin, le vieux cheval de race martelait les pierres de ses fers sonores ou bien, cambré et le genou haut, maintenait dans les ruines un silence émouvant.

*
* *

Les premiers jours d'exil d'Armelle lui semblèrent presque des jours de victoire, tant elle vivait de son rêve magnifique. Comment ne s'était-elle pas aperçue depuis tant d'années que

la réserve de Nicolas ne procédait que de sa crainte à lui dévoiler son affection?

Lorsque les paroles inattendues de Nicolas eurent perdu de leur flamme en son imagination, Armelle songea qu'elles ne constituaient qu'un leurre, puisqu'il lui était désormais interdit de l'approcher. A la vérité, il l'avait retranchée de son existence. Cette conclusion affreuse lui arracha tour à tour des soupirs de colère et de regret. Parfois ne pouvant croire sa défaite irrémédiable, elle gémissait :

« Mon Dieu! vous saviez ce que je demandais, presque rien, et vous me l'aviez accordé. Ce que vous m'aviez donné, pourquoi me l'avez-vous repris? Maintenant, me faut-il avouer avec votre prophète que « je marche inclinée dans la douleur et que le cri de mon cœur est comme un rugissement? »

S'étant peu à peu persuadé que l'abbé Helléan n'avait obéi qu'aux suggestions des quelques paroissiens qui se le disputaient, afin de pouvoir affirmer qu'ils possédaient seuls la confiance de leur curé, Armelle estima qu'elle devait tenir pour non avenue la demande qu'il lui avait adressée dans un instant de découragement. Elle se retrouva donc sur son chemin, afin de l'obliger à lui témoigner au moins les marques de sa politesse. Bientôt son obstination suscita les chuchotemens de quelques femmes insolentes.

Un billet attristé de Nicolas l'avertit alors d'avoir à se choisir un autre confesseur. Elle voudrait bien y consentir.

Sans doute obéissait-il aux insinuations calomnieuses de ces créatures haineuses qui, sous des apparences dévotes, perpétuent l'esprit du mal aux aguets devant le bien et la pureté.

Quoique ce sacrifice fût le plus pénible qu'il exigeât d'elle, — car ainsi tout aveu de son âme lui devenait interdit, — elle l'accepta d'un cœur ulcéré en pensant que, vraiment, ce pauvre recteur accordait trop aux injonctions de ses paroissiens les plus médiocres. En l'éloignant, entendait-il donc la retrancher des sacremens? O prêtre singulier!

Elle y réfléchit.

Brusquement, le samedi, Armelle commandait à Noémie d'aller chercher le voiturier Jacob, afin qu'il la conduisît sur l'instant à Muzillac, le chef-lieu de canton.

Au moment de monter dans le cabriolet, Armelle fut abordée par une vieille fille dont les joues molles frissonnèrent soudain

comme l'eau agitée d'une mare. Préfète de la congrégation des Enfans de Marie et couturière de son état, Pascaline, clignant ses yeux de poulet, sollicita la faveur d'un petit bout d'entretien. Hautaine, Mlle Louanais la pressa de parler. De sa voix qui laissait fondre les mots dans sa bouche plutôt qu'elle ne les articulait, Pascaline déclara qu'elle ne savait pas si elle oserait jamais adresser sa demande à Mademoiselle. Parce que la pauvreté vous mettait dans la main du monde charitable, il convenait justement de n'en pas abuser, car...

— Vous expliquerez-vous clairement? interrompit Mlle Louanais, énervée.

D'un ton encore plus mielleux et en abaissant l'une après l'autre ses épaules, la couturière osa faire remarquer à Mademoiselle que, sur sa ferme de Kerbras, quelques vieux chênes se perdaient de vieillesse et, ma foi! si c'était un effet de la bonté de Mademoiselle..., enfin, par conséquent...

— Dites donc que vous demandez du bois, Pascaline. Il suffit. Vous en recevrez. Bonsoir. Et Armelle escalada le cabriolet.

Mécontente de ce ton sec, Pascaline, guignant d'un regard de côté Mlle Louanais, lui souriait de son petit museau maladif en pensant :

« Vous ne serez pas toujours aussi fière. On sait ce qu'on sait. Où allez-vous de ce train, ma belle? Ah! ah! »

Pendant le trajet à travers un paysage abstrait, au sol semblable à de la bure monacale, Armelle, rejetée sur le capitonnage, ne répondit pas un mot au cocher, jovial ivrogne qui lui faisait remarquer les changemens apportés à la route par le récent service des Ponts et Chaussées.

Arrivée à Muzillac, elle monta vers l'église romane posée sur sa colline au-dessus de la petite ville.

. . . . . .

Le lendemain dimanche, à la messe matinale du Guerno, quand les fidèles s'approchèrent de l'humble grille de fer qui servait de sainte table, Armelle les accompagna. Se retournant avec son ciboire, l'abbé Helléan descendit les marches de l'autel. Parmi les paysannes, Armelle était agenouillée. Ses yeux relevés lui parurent immenses, mais leur expression s'identifiait à l'acte d'amour eucharistique. D'un geste saint, il la communia, offrant le Dieu de miséricorde à cette infortunée, qui s'en retourna vers sa chaise en pleurant de bonheur.

*
* *

Le jour de la Fête-Dieu, à la sortie de la procession vers les reposoirs répartis sur les routes de Vannes et de Limerzel, Armelle imposa sa présence au troupeau des paysannes qui, épaules contre épaules, oscillaient au rythme du tambour, luttant afin d'approcher leur recteur jusqu'à toucher son aube. Par le prestige de sa démarche et sa haute taille, Mlle Louanais parvint à se maintenir derrière l'abbé Helléan. Aucune villageoise n'osa briguer le redoutable honneur de se placer devant la demoiselle du manoir dont la robe gorge de pigeon les intimidait plus encore que ses regards.

Nicolas ne pouvait ignorer la présence d'Armelle, qui marchait dans ses pas, mains serrées, cette prière au cœur :

« Ah ! mon Dieu ! pourquoi ne pas lui faire la grâce, ainsi qu'à moi, de nous arracher soudain à ces bas chemins et de nous élever vers le reposoir définitif où vous nous accorderez la paix éternelle ? C'en est fini maintenant d'aucun espoir terrestre avant que Vous ne m'appeliez vers Vous que je désire, mon Dieu, comme la guérison de ce dont je ne puis me guérir que par la perte de cette vie mortelle. »

A la lumière du soleil, l'abbé apparaissait encore plus défait que dans la pénombre de l'église. Sous son grand front osseux, le nez étroit et sec tombait sur une bouche aux lèvres exsangues. Pas une fois le regard de Nicolas ne se posa sur Armelle. Renonçant à suivre la procession jusqu'au calvaire, à la croisée des routes de Muzillac et de la Roche, terme de son parcours, elle regagna Kerbras. Tandis qu'elle se frayait un passage à travers les villageois lourds à déplacer comme des pierres, leurs réflexions lui venaient aux oreilles :

— Notre recteur n'ira guère loin. Comme il est failli ! On le dit marri de n'avoir pas obtenu de l'évêché une paroisse plus conséquente.

A ces propos, la désolation d'Armelle s'augmenta de croire que, non content de l'avoir exilée, il cherchait à s'éloigner.

... Le lendemain, dès l'aube, elle partait pour Vannes. Dans son impatience, elle obligeait son cocher à fouetter son cheval à tour de bras. Aussitôt les tours Saint-Pierre visibles à l'horizon par-dessus le lac bleuâtre des toitures d'ardoises, elle ordonnait d'arrêter le cabriolet cour de l'impasse Trompette.

Les diligences crottées y stationnaient parmi l'habituel vacarme des arrivées et des départs. D'un pas agressif, Armelle monta chez son oncle. Vieilli, M. de Saint-Jacut marchait courbé, les bras en anse de panier. Il reçut sa nièce sévèrement, car il ne lui avait jamais pardonné de s'être fixée au Guerno, afin d'y retrouver Nicolas; aussi, les premières paroles de Mlle Louanais furent assez embarrassées. Enfin, elle osa lui demander s'il était exact que M. Helléan fût bientôt nommé curé d'une nouvelle paroisse.

Après quelques reproches sur sa vaine curiosité, le chanoine ajouta qu'il ne lui était rien revenu de ces commérages. Il finit en l'adjurant de revenir occuper son hôtel. Par politesse, elle parut prêter quelque attention aux conseils de M. de Saint-Jacut et se retira sans s'être engagée.

A neuf heures du soir, elle rentrait à Kerbras, rassérénée.

— Ah! mademoiselle, l'avertit Noémie aussitôt qu'elle fut assise devant son dîner, notre pauvre monsieur le recteur ne va guère. Le médecin de Muzillac, en sortant du presbytère cet après-midi, faisait comme ci, comme ça!

Et la servante hochait sa petite tête joufflue de droite et de gauche afin de peindre la perplexité du docteur.

La satisfaction d'Armelle tomba et ses ongles griffaient la nappe à la pensée qu'elle ne pouvait se rendre au presbytère.

« Mon oncle Saint-Jacut a raison, songea-t-elle, ma tendresse et mon dévouement lui furent non seulement inutiles, mais nuisibles. Pourquoi m'obstinerais-je au Guerno? »

Dix heures tintaient à la galerie du clocher. Retirée dans sa chambre, Armelle en rouvrit la porte pour appeler d'une voix impérieuse Noémie et Anne-Marie. Ces pauvres filles s'étaient couchées. Réveillées, elles accoururent les cheveux hors du bonnet, pieds nus, épouvantées.

— Jeudi, nous rentrerons à Vannes, Tenez-vous le pour dit.

— Enfin! s'exclamèrent-elles, et, dans leur ravissement, elles faisaient de grandes salutations à leur maîtresse.

Cependant, le lendemain et les jours qui suivirent, Armelle, négligeant ses préparatifs de départ, parut préoccupée de la situation d'une pauvresse, Catherine Jubeleu. A l'intention de cette paysanne sans foyer, elle louait une chaumière, ruelle de Limerzel, près du presbytère. Le dimanche suivant, Armelle regardait l'abbé Helléan esquisser les gestes liturgiques avec la

douloureuse impression qu'un fantôme à son image officiait. Chaque fois qu'il s'agenouillait, il ne pouvait se relever sans s'appuyer à l'épaule de l'enfant de chœur. Lorsqu'il la communia, elle souhaita mourir en cet instant même, afin d'éviter l'épouvantable destin dont les grandes ombres enténébraient déjà son horizon.

Ce dimanche soir, Armelle, lorsque la dixième heure eut sonné, furtive, quitta Kerbras à l'insu de ses servantes endormies. Longeant le côté obscur des venelles avec la terreur d'être aperçue, elle atteignit la chaumière louée pour Catherine. Dans cette masure, une échelle conduisait à une sorte d'étage utilisé pour le séchage des graines. Un carreau était encastré dans le glui de ce grenier; avec peine, dans l'obscurité, elle le trouva et essaya de le retirer. N'y parvenant pas, de son poing ganté, elle cassa la vitre. Des éclats la coupèrent au poignet. Insensible à sa douleur, elle acheva d'enlever les échardes enfoncées dans le chaume et put enfin passer la tête par cette ouverture. Ce qu'elle avait espéré se réalisa : presque à la hauteur du cabinet de travail de Nicolas, elle l'aperçut à travers les mauvais rideaux de mousseline qui le défendaient mal de sa curiosité. Assis devant une table embarrassée de volumes et de cahiers, l'abbé appuyait ses tempes sur le bout de ses doigts réunis. Il oscillait. D'abord, elle pensa qu'il luttait contre le sommeil. Tout à coup, Nicolas ouvrit les bras et sa tête se renversa avec une grimace douloureuse de la bouche. En un dernier sursaut, Nicolas tenta de se retenir au meuble; le hasard ne lui permit d'atteindre qu'un livre qu'il secouait en un geste d'alarme. Enfin il tomba, jetant bas sa lampe qui s'éteignit après quelques jets de clarté.

— A l'aide ! au secours ! voulut appeler Armelle, et pourtant aucun son ne sortit de sa gorge étranglée par la réflexion soudaine qu'elle ne pouvait et ne devait pas lui porter secours.

D'âcres pleurs corrodèrent ses paupières. Agenouillée dans l'obscurité du sale grenier, elle songeait qu'il pourrait mourir presque à portée de sa main, sans qu'elle eût même le droit d'attirer sur lui l'attention d'une personne compatissante. L'irréparable scandale s'il lui fallait avouer que, cachée dans cette chaumière louée sous un prétexte de bienfaisance, elle guettait l'abbé Helléan ! Qu'importe son motif, la foule les condamnerait et, par sa faute, Nicolas serait suspecté. Nul ne douterait plus

qu'une femme assez audacieuse pour plonger la nuit ses regards dans la chambre du recteur n'eût été coupable.

Brusquement, ces paroles des Écritures, souvent méditées par elle, remontèrent à sa mémoire : « Le Seigneur terrible déploie sa puissance contre une feuille que le vent emporte et poursuit une paille desséchée. »

— Oui, c'est bien ainsi que nous sommes l'un et l'autre sous son souffle tout-puissant ! Quelle gloire pour Lui, blasphéma-t-elle.

Cependant, à l'idée que Nicolas agonisait à quelques pas d'elle, cette fois, plus forte que sa raison, plus forte que leur honneur, la nature cria en elle et sa clameur terrible fut répétée par les échos. Puis elle s'étendit la face dans la poussière; ses mains coupées ensanglantaient son visage.

Bientôt un huis bégaya sur ses gonds et des fenêtres craquèrent.

— Que se passe-t-il ?

— On appelait au secours ?

— Non ! ce sont des chats-huans.

— Moi, je croirais plutôt à une âme en peine, dit avec douceur une jeune fille.

A ces mots, dans les ténèbres, quelques fronts se signèrent. Enfin le silence recouvrit tout.

*
* *

Un peu avant le déjeuner, la couturière Pascaline vint à Kerbras demander Mlle Louanais. La douleur avait macéré le visage d'Armelle et sur son teint blême les points de variole brunissaient. L'ouvrière s'aperçut avec un secret contentement de l'état d'inquiétude de sa bienfaitrice :

— Mademoiselle, commença-t-elle en remuant les poches de son tablier auxquelles elle souriait alternativement, je n'ai pas voulu attendre pour vous remercier du bois que vous m'avez fait remettre. Maintenant, des fois, si je pouvais vous être utile ? je voudrais...

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? interrogea froidement Armelle.

— Ma foi ! c'est tout, répondit Pascaline interloquée.

Cependant elle ne quittait le vestibule qu'à regret et, tout en marchant vers le portail, elle prononçait d'une voix apitoyée :

— Cela ne va guère à la cure ! Ce pauvre M. Helléan !

Vivement Mlle Louanais revint sur ses pas et rappela Pascaline. Affectant d'avoir l'oreille dure, l'ouvrière remuait la grosse clavure afin d'attirer l'huis.

— Auriez-vous des nouvelles? reprit Mlle Louanais en la rejoignant.

Comme effrayée, Pascaline répondit brusquement :

— On dit qu'il se meurt.

Armelle se contraignit à ne pas gémir et, blanche, dilata ses yeux. Voulant faire durer le supplice de sa bienfaitrice, l'ouvrière reprit :

— Cela durera-t-il un mois ou un an ? Il paraît qu'il ne s'en relèvera pas.

Après une pause, elle eut un sourire obligeant et reprit :

— Des fois... si ça vous intéressait... je pourrais venir vous donner des nouvelles? Moi, comprenez-vous, préfète de congrégation, je l'approche comme je veux.

Durement, Armelle refusa son offre, tandis qu'un flot de sang l'empourprait. Aussitôt dans la rue, Pascaline frotta l'un contre l'autre ses index mâchurés par les piqûres d'aiguille, dans un geste d'ignoble moquerie.

« Ah ! la demoiselle sera tantôt moins fière. Jadis elle accaparait notre recteur et le retirait de nos œuvres. Il fut un temps où il ne semblait s'occuper que d'elle. C'est passé. Elle commence d'être punie. »

L'après-midi de ce jour d'août, un orage éclata. Le tonnerre faisait vibrer les vitres du manoir et le noroît échevelait les pommiers du cimetière. Au plus fort de cette bourrasque, Armelle s'enveloppant d'un plaid écossais quitta Kerbras malgré les objurgations de Noémie et d'Anne-Marie, qui représentaient à Mademoiselle le danger d'être foudroyée.

— Tant mieux ! leur répondit-elle.

Des ruisseaux traversaient les chaussées ravinées. Couverts de sacs jetés sur leurs têtes, des paysans, le hoyau sur l'épaule couraient au secours des sillons envasés.

Avant d'atteindre la lande du Lesquellec que zébraient des éclairs, Armelle s'arrêta. La défense prononcée aux ruines du monastère par Nicolas la hantait :

« Il vaut mieux que nous cessions de nous voir. »

Comment avait-il osé prononcer cette affreuse condamna-

tion? Mais sa maladie, situation nouvelle, commandait des résolutions nouvelles. L'ouragan lui arracha son manteau qui alla se déchirer aux épines d'un prunellier sauvage. Insensible aux gouttes d'eau qui plaquaient ses cheveux sur ses tempes, elle frappa du pied une mare dont elle s'éclaboussa :

« Eh quoi! pensait-elle irritée, Pascaline, cette vile fille, serait admise au chevet de l'abbé Helléan et j'en serais exclue? Non! rien ne pourra m'empêcher d'approcher de Nicolas. »

Presque en courant, Armelle regagna le Guerno. Cependant, à l'aspect de l'église templière aux ardoises assombries par la pluie, elle s'apaisa et elle voulut que l'âme prédominât sur les sens.

Pénétrant par le portillon de la tour dans la nef, elle s'arrêta devant l'autel qu'elle avait jadis réchampi par un clair matin de bonheur. Au-dessus de sa tête, la veilleuse du sanctuaire crépitait sur son huile mouillée. Dans une stalle, un vieillard, au front chauve auréolé sur les tempes d'un duvet, s'était endormi et son innocent ronflement se mariait à la cadence de l'horloge.

Malgré sa volonté, Armelle eut peine à refréner ses élans passionnés. Quelques paysannes âgées étant venues s'agenouiller près d'elle gênèrent sa méditation et elle sortit. Lorsqu'elle aperçut la cure toute rose des valérianes en fleurs qui poussaient entre les moellons de granit, son cœur bondit. A la baie Renaissance du pignon, un homme aux cheveux plats, le sacristain, la joue collée contre l'embrasure, ouvrait une bouche énorme. Elle le détesta. Son recteur se mourait et cette brute bâillait!

Devant le portail, apercevant au bout de sa chaîne l'étrier qui lui aurait permis de balancer la cloche, elle hésita; puis, résolument, elle pesa sur le loquet, traversa la cour, monta le perron et vit dans le vestibule, sur les patères, une douillette et un grand manteau à la romaine qui devaient appartenir au prêtre envoyé comme remplaçant au Guerno pendant la maladie de l'abbé Helléan. Cet abbé se trouvait donc à la cure? Tandis qu'elle réfléchissait à sa déconvenue, l'escalier gémit sous le poids d'une lourde personne et une voix grossière demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a? Hein! que veut-on?

Sa lèvre retroussée sous le nez en bec-de-cane, Jacqueline ne pouvait distinguer la visiteuse placée à contre-jour de l'imposte vitrée; elle reprit brutalement :

— Parlerez-vous ? Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Je suis Mlle Louanais.

— Vous ?

Et ce : « vous » résumait la stupéfaction de cette servante. En d'autres circonstances, Armelle eût semoncé cette maritorne pour son accent. Avec douceur, au contraire, elle l'interrogea sur l'état de santé de M. le recteur.

— Lui ? Tout ça, c'est des grimaces de « grand monsieur, » gronda Jacqueline. A mon idée, s'il voulait se lever, il se lèverait.

— Vous me surprenez, repartit Armelle, outrée de la stupidité de cette femme et pourtant un peu rassurée, car il lui semblait invraisemblable qu'elle tînt un pareil langage si son maître se trouvait en péril.

Elle reprit en désignant les vêtemens suspendus aux patères :

— Son vicaire se trouve près de lui en ce moment ?

— Non pas ! le meunier du Closne l'a mandé près de sa vieille mère malade. Ah ! si ce remplaçant, M. Matille, était nommé au Guerno, je voudrais le servir. Lui comprend le mal que je me donne. Le « grand monsieur, » là-haut, ne paraît pas s'en douter.

Malgré l'horreur que lui inspiraient ces paroles, Armelle dit lâchement :

— Eh bien ! moi, Jacqueline, je m'en rends compte et je crains que vous ne manquiez du nécessaire. Demain, je vous ferai porter du bordeaux.

— Est-ce du vin, cela ?

— Du vin, en effet... Eh bien ! puisque M. Helléan se trouve seul, je vais aller me rassurer sur sa santé, s'il veut me recevoir.

La servante avait appuyé une main au mur, l'autre sur la rampe comme pour barrer l'escalier ; mais Armelle monta avec une telle décision que Jacqueline, haussant les épaules, la laissa passer. Elle songeait qu'après tout elle y gagnait sa boisson.

Au palier, Mlle Louanais se trouva devant une porte sur un couloir. Au fond de ce passage une seconde porte vitrée était voilée d'andrinople. D'un doigt tremblant elle y frappa. Une voix sourde parut l'inviter à entrer. Son pouce hésita sur une gâchette d'un système singulier qui devait être poussée de haut en bas. Enfin, elle put ouvrir et se trouva derrière un paravent de bois. Des senteurs aromatiques embaumaient la pièce.

Connaissant l'austérité de l'abbé Helléan, ces odeurs précieuses lui évoquèrent une cérémonie religieuse intime, célébrée en l'honneur du prêtre alité; elle en fut épouvantée.

Or, quelques vieilles bannières processionnelles sauvées de la destruction par l'abbé Helléan et exposées en panoplie, une tapisserie et un retable en cèdre du Liban répandaient ces parfums.

Le crépuscule jaunissait la pièce aux murs recouverts de vastes tableaux : une *Annonciation* et des Saints parmi leurs donateurs agenouillés, peintures trouvées dans des chapelles abandonnées.

Dans un lit-bateau à rideaux blancs, Armelle découvrit Nicolas; remontée contre le bois brunâtre du lit, sa tête en paraissait plus livide et ses mains semblaient deux feuilles mortes tombées sur le drap. Les regards du malade avaient la vacillation des flammes exténuées prêtes à s'éteindre.

En la reconnaissant, Nicolas ne manifesta d'abord aucune surprise, aucune contrariété; puis il eut un faible sourire.

Au-dessous du presbytère, dans la ruelle, un petit garçon sortait avec obstination d'une flûte de roseau trois notes pleurardes, toujours les mêmes.

L'effroi et la pitié arrêtaient jusqu'aux mouvemens du cœur d'Armelle. D'une voix plaintive, elle lui demanda s'il souffrait.

De la tête, il nia.

— Vous ne m'en voulez pas d'être venue?... reprit-elle pleurante.

Il se tut.

Elle se laissa tomber à genoux. Après un certain temps, elle dit :

— Vous plaît-il que je m'en aille?

Avec une lenteur épouvantable, les mains grêles du moribond se levèrent jusqu'à toucher son front luisant comme un os.

Il y avait tant de misère dans ce geste qu'elle en gémit. Mon Dieu! de quel secret mourait-il?

Une pensée la traversa, et, pendant quelques secondes, son visage s'éclaircit pour s'assombrir presque aussitôt; ainsi, par un ciel semé de nuages, un rayon de soleil court-il fugitif sur la campagne qu'il ranime. Puis elle le constata, hélas! il se mourait.

Le malade avait fermé ses paupières bleuâtres : voulait-il l'obliger au départ? Elle crut le comprendre et elle éclata en sanglots. A ces accens déchirans, il rouvrit les yeux.

— Dites-moi que vous ne m'en voulez pas d'avoir franchi votre seuil, malgré vous? lui demanda-t-elle suppliante.

Quoiqu'un souffle à peine formât ses mots, il put répondre:

— Vous n'avez jamais été que bonté pour moi, comment vous en voudrais-je?

Elle pleura plus fort, remplie d'une joie douloureuse.

Du doigt Nicolas lui désigna sur la table un flacon qui contenait un cordial, parmi d'autres fioles en désordre, et elle comprit qu'il le réclamait. Elle soutint le verre. Le cou de Nicolas s'était réduit à la grosseur d'un poignet et l'on pouvait en compter les vertèbres. Bientôt sa respiration souleva d'un rythme plus régulier les couvertures.

A l'horizon, des cors de chasse sonnèrent dans les bois qui entouraient le monastère ruiné des Prémontrés. Un sourire découvrit les gencives blanches de l'abbé Helléan.

Elle joignit les mains avec une expression ravie, croyant qu'il renaissait, et elle l'entendit murmurer :

— Tout à l'heure je ne me sentais plus et jamais l'âme enclose dans sa prison de chair ne me fut davantage prouvée.

Étreinte, elle écoutait ces propos qui n'étaient presque pas ceux d'un vivant. Il évoquait ses sensations de mourant avec la sérénité du juste qui connaît le seuil inconnu des autres hommes et n'attend plus qu'un ordre pour refermer à tout jamais derrière lui la porte effroyable. Les larmes d'Armelle recommencèrent à couler.

A nouveau Nicolas eut un sourire. Ah! comme elle eût voulu savoir de lui, en cet instant, s'il n'avait jamais éprouvé pour elle cette tendresse que des saints purent accorder aux femmes; ainsi l'angélique François d'Assise pour Claire?

Sur l'invitation du malade, elle s'était assise sur une chaise basse, au-dessous du guéridon qui supportait les médicamens.

De l'office du presbytère, par la fenêtre entr'ouverte sur le jardin, s'élevèrent les grognemens de Jacqueline qui bousculait sa vaisselle, et Armelle se souvint des termes employés par cette domestique pour juger l'état de son maître. Sa pitié pour Nicolas s'en accrut; elle comprit quel avait été le sacrifice de cet être de grande race dans toutes les minutes de sa vie. A la

pensée qu'elle osait accepter les consolations de cet agonisant infiniment malheureux, ses joues s'enflammèrent de honte.

« Rien n'est qu'égoïsme en nous, songea-t-elle, et il faut la pureté de Nicolas pour s'élever à ce degré d'amour où le martyr s'oublie dans le cœur d'autrui. Combien je lui fus toujours inférieure, malheureuse créature qui ne recherchais que mon bonheur égoïste, tandis qu'il acceptait même la coupe d'amertume que je lui tendais sans m'en douter! »

— O mon triste et admirable ami! s'écria-t-elle, avant même que vous ne fussiez né, vous étiez sacrifié. Jamais être ne fut plus abandonné que vous, et combien de saints pourraient témoigner devant Dieu d'avoir subi une telle suite d'iniquités avec des vertus plus secrètes?

Il protesta d'une voix sourde :

— Quelle faillite de mon sacerdoce, Armelle, si vous me prouvez, maintenant, que vous ne m'avez jamais compris!

Encore vibrante, elle reprit dans les larmes :

— Parce je vous vois en cet état, je suis irritée contre le monde entier.

Il lui murmura doucement :

— « L'homme né de la femme vit peu de jours, et il est rassasié de misère. »

Au fond du couloir, Jacqueline clama :

— Il est huit heures, mademoiselle.

Angoissée, Armelle repoussa sa chaise sans pouvoir s'éloigner encore du chevet de Nicolas. Il la regarda avec des yeux dont la fixité l'effraya, et elle lui dit d'un ton misérable, plein de sanglots refoulés :

— Adieu! Adieu!

— Au revoir! souffla-t-il.

Reconnaissante, elle le contempla encore quelques secondes avec une tendresse indicible; puis à reculons, mains jointes, elle atteignit le vestibule. Pénétrant par la fenêtre, le crépuscule lavait de son or les vieilles peintures sacrées et les bannières processionnelles. Dans la rue, le garçonnet à la flûte de roseau s'enchantait toujours de ses trois notes modulées, et, par bouffées, les clameurs mélancoliques des cors s'exhalaient du monastère ruiné, où le vieux cheval de sang marchait fièrement, en faisant sonner de ses fers les colonnes renversées.

*
* *

Une affliction sincère émouvait le village. Sur leurs seuils, les enfans eux-mêmes, sentant planer dans l'air le malheur, comme les passereaux se resserrent à la vue d'un faucon, restaient à l'abri de leurs chaumières. A la sortie de leurs exercices d'intercession, les fidèles se réunissaient dans le cimetière afin de s'entretenir de la maladie de l'abbé Helléan.

La main ouverte au-dessus de la bouche, ce qui rabattait le son, obligeant ses auditrices à se baisser pour l'entendre, Pascaline, mystérieuse, apprenait à ses compagnes que le comte de Tancarville et la comtesse, les propriétaires du Vieux-Couvent, s'étaient présentés au presbytère, — visite d'autant plus stupéfiante et imprévue qu'ils avaient traité M. Helléan avec un respect incroyable. D'autre part, le curé-doyen du canton, le secrétaire de l'Évêché, un chanoine d'importance, M. de Saint-Jacut et au moins douze prêtres et aumôniers s'étaient assis au chevet de leur recteur dans cette seule semaine. Que signifiait ce grand mouvement à l'article de la mort, alors que, de son vivant, M. Helléan n'avait été que trop négligé?

— Le chanoine ne s'est-il pas rendu au manoir? questionna l'une des congréganistes.

— Certainement; pouvait-il s'en dispenser, puisqu'il est l'oncle de Mademoiselle? repartit Pascaline en coulant un regard d'angle vers les fenêtres de Kerbras.

D'ailleurs, lorsqu'il est sorti, cet homme vénérable marchait raide comme une personne mécontente.

— Croyez-vous donc, Pascaline, que Mlle Louanais a creusé la fosse qui va nous prendre notre pauvre curé?

Devant la responsabilité d'une accusation aussi formelle, Pascaline se contenta de fixer le sol avec une espèce d'horreur et reprit d'une voix ingénue :

— Comment pourrais-je croire cette chose d'une personne qui fut charitable pour moi? A qui me fait du bien je suis toujours reconnaissante.

La pensée que la maladie de leur recteur pourrait bien être imputable à Mlle Louanais s'accrédita dans l'esprit des villageois. Lorsqu'elle traversait le village, Armelle se fût étonnée des regards soupçonneux des passans, si elle n'avait pas vécu

au-dessus de la vie dans un songe à la fois douloureux et exaltant. Sans cesse, remontant le cours de son passé, elle recueillait les quelques fleurs de leur pure amitié. Elle associait quelques paroles émues, évoquait des expressions fugitives, les composait, les scrutait, essayait de leur faire rendre plus qu'elles ne signifiaient, car c'était tout son humble trésor.

Malgré son désir de retrouver Nicolas, elle ne savait plus que décider et les récentes objurgations de M. de Saint-Jacut retentissaient péniblement à ses oreilles. Le chanoine lui avait ordonné de rentrer à Vannes et de laisser l'abbé Helléan ressusciter ou mourir en paix suivant la volonté de Dieu. Troubler ce prêtre dans ces heures suprêmes eût été un crime.

« Troubler? avait-elle pensé. Hélas! je ne crois pas avoir jamais troublé cette âme limpide et glacée comme le cristal. Jamais prêtre fut-il moins humain? Mon oncle veut juger à sa mesure ce héros que rien n'émeut! »

Ainsi qu'elle l'avait promis, Armelle envoyait bouteille par bouteille son bordeaux à Jacqueline afin d'obtenir des nouvelles du malade. Ce vendredi, en rentrant à Kerbras, Noémie apprit à Mlle Louanais que M. Helléan recevrait le lendemain matin les Saintes Huiles, par précaution. Aussitôt Armelle se retira dans sa chambre et, se jetant à genoux devant son lit, laissa couler des larmes amères. Puis elle marcha de long en large, lourdement. Ses pas retentissaient sur le plafond à solives et les servantes inquiètes balbutièrent leurs chapelets auprès du foyer mourant, tandis que le vent de mer soufflait, autour d'elles, sur le carrelage, des feuilles sèches qui se roulaient avec un bruissement triste.

Tandis qu'Armelle marchait, cette pensée atroce lui vint que son agitation présente, presque insensée, entre ses murailles, symbolisait sa vaine course vers un but inaccessible à sa médiocrité spirituelle. Il lui aurait fallu devenir une Claire d'Assise, seul moyen de se hausser au niveau de ce Saint.

Une averse cingla les volets. Elle ouvrit sa fenêtre et laissa pendre un bras en dehors par-dessus le larmier. L'eau ruissela sur son cou; elle y mêlait ses larmes intarissables.

Un charretier descendit la rue avec une lanterne qui éclairait seulement ses bottes et son fouet. Il aperçut Mlle Louanais en silhouette sur la lampe placée au fond de la chambre. De surprise, il s'arrêta, les jambes tendues. Quelques minutes plus

tard, ses gros limoniers harnachés de grelots répandus dans la toison bleue de leurs colliers sortirent en martelant le pavé et leur carillon réveilla l'aurore.

Fermant sa fenêtre, Armelle s'endormit. Ses soupirs avaient l'accent de gémissemens.

Quand l'Angélus de midi tinta, réveillée, ses dents claquèrent comme si le froid la glaçait. Cependant une orageuse chaleur appesantissait l'air où brillaient des bourdons stupides qui donnaient de la tête contre les vitres. Un rayon de soleil biaisait à la surface d'une glace qui le réfractait sur le portrait d'Albert Louanais en costume de l'ancien régime, fraise et pourpoint gris. Les vibrations de la lumière communiquaient aux yeux caustiques une sorte d'oscillation qui les vivifiait.

— O mon père, se plaignit-elle, vois dans quel état je me trouve! « Ma fille, disais-tu, il nous faut des fictions consolantes pour pouvoir vivre. » J'avais voulu mieux. N'ai-je pas tendu de tout mon cœur vers le sublime? Hélas! c'est un Paradis défendu par les Archanges aux glaives flamboyans.

Les heures de cette journée s'écoulèrent lourdes, accablantes. Un chant plaintif lui vint de l'église. La peur la souleva de son lit sur les coudes. Quelques villageois pressés traversèrent la rue. Un bouvreuil étourdi vint frapper du bec la croisée.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle frissonnante.

Comme une réponse, Noémie, sa coiffe de moniale rabattue sur le front, vint lui apprendre que M. Helléan venait de recevoir l'Extrême-Onction des mains du curé-doyen de Muzillac. Le clergé des paroisses voisines était réuni à la cure. Parmi ces ecclésiastiques Noémie avait cru reconnaître M. de Saint-Jacut.

D'un geste, Armelle, livide, fit comprendre à sa domestique qu'elle pouvait se retirer. Aussitôt après, elle se vêtit de drap noir et réfléchit à l'arrivée de son oncle. Rien ne pouvait être plus funeste à ses projets, croyait-elle, que sa présence au presbytère.

Horrible supplice! les heures s'écoulaient avec les restes de vie de Nicolas et elle ne pouvait pas même tenter son approche!

Au crépuscule, elle se rendit à l'église. Dans chaque transept, une congrégation priait avec zèle. Armelle se réfugia sous la tribune, au fond de la nef, contre le bénitier verdi. Aucune élévation de son âme ne fut possible. Elle sentit combien elle était humainement attachée à Nicolas et pleura sur sa misère.

— Seigneur! supplia-t-elle, pardonnez-moi de rester en votre présence la femme que je suis. Même dans le tombeau je crierai encore ma douleur.

Au sortir du cimetière, elle rencontra le vicaire de Muzillac. Ce prêtre qu'on avait mis en garde contre elle, correct et froid, la salua. Elle obliqua sur la chaussée; il fut obligé de l'aborder et de lui répondre :

— M. Helléan se trouve en ce moment dans la main de Dieu. Il peut s'éteindre à chaque seconde ou vivre encore plusieurs jours. Nous ne le quitterons pas de cette nuit. Demain, si son état s'améliore, comme c'est samedi, nous serons obligés de regagner nos paroisses.

Mlle Louanais lui parut si calme que ce prêtre s'éloigna persuadé qu'on l'avait calomniée.

Le dixième coup de l'heure achevait de s'évanouir au clocher quand Armelle s'approcha de la cure sous un ciel constellé. Les fenêtres à l'étage et les baies du rez-de-chaussée étaient éclairées. Elle leva des regards poignans vers la croisée de l'agonisant. Elle lui tendit même les bras. Ah! si les forces du cœur pouvaient s'extérioriser, Nicolas en eût senti les ardens effluves. Et plusieurs fois elle murmura, d'une petite voix d'enfant cherchant secours :

— Nicolas! Mon cher Nicolas! O mon seul ami!

Ensuite, elle essaya de se l'imaginer et souffrit si cruellement de cette évocation que, d'un geste instinctif, elle se couvrit les yeux.

Enfin elle regagna Kerbras en remarquant que l'on veillait dans un certain nombre de chaumières. Les villageois les plus affectionnés à M. Helléan méditaient sur sa mort prochaine.

... A l'aube, un brouillard épais remplissait encore les rues lorsque Armelle fut réveillée par le tintamarre de plusieurs voitures. Dans des chars à bancs qui sonnaient sur leurs essieux, les ecclésiastiques regagnaient leurs presbytères campagnards. Elle eut un cri de délivrance : Nicolas vivait donc encore et elle pouvait espérer de le revoir.

A sept heures, elle apprit des servantes que la berruchette de M. de Saint-Jacut venait seulement de prendre la route de Vannes. On assurait M. Helléan hors de danger immédiat. Armelle ne put contenir son émoi. Ainsi la cure était libérée de la présence de son oncle. Aussitôt elle y courut et se faufila dans

l'escalier, le souffle coupé, évitant de faire craquer les marches. Sans doute l'abbé Matille, le remplaçant, et Jacqueline, après avoir veillé toute la nuit, étaient allés dormir. En quel abandon laissait-on Nicolas? Après les démonstrations du zèle plus officiel qu'amical du clergé, cette solitude avait un affreux caractère d'indifférence. Elle demeura quelques instans devant la porte de sa chambre, éblouie, prête à tomber. Enfin elle poussa l'huis vitré. Ramenés sur le devant de son lit, les rideaux blancs l'empêchèrent d'abord de voir Nicolas. De le savoir enfermé derrière cette muraille légère l'épouvanta. L'avait-on abandonné après les dernières cérémonies? Or, tandis que terrifiée elle hésitait à s'approcher, dans le silence elle entendait les charançons qui rongeaient le bois du lit de leurs petites tarières. De plus en plus épouvantée, elle appela :

— Nicolas!

— Qui m'appelle?

Elle courut vers les rideaux qu'elle écarta. Alors, presque avec joie elle s'étreignit les mains! Oh! Dieu! ressusciterait-il? Le visage de Nicolas n'avait plus cet affaissement des traits qui le rendait pénible à regarder. Sur son front, maintenant net comme une coupole de marbre, les rides s'étaient effacées. La bouche exprimait la paix, et la fièvre ne faisait plus vaciller les larges yeux d'un gris d'ardoise. Avec ferveur elle lui demanda :

— M'attendiez-vous?

— Oui, je pensais que vous viendriez, Armelle. A la dernière heure de leur pasteur, ses fidèles ne peuvent-ils pas entourer son chevet?

Elle lui sourit avec des larmes qui tombaient comme une averse au soleil et elle protesta qu'il guérirait et qu'elle en voyait la preuve dans ses traits ranimés.

Il lui répondit d'une voix surprenante dont la sourde vibration paraissait se perdre au loin :

— Oui, je ressuscite.

Son accent la glaça. « Je ressuscite, » avait-il prononcé avec une expression qui rendait désormais vaine toute démonstration de son espoir.

Un vol d'étourneaux fouetta l'air près des fenêtres.

La tête renversée sur une épaule et avec l'expression navrée d'une sainte femme au Calvaire, Armelle considérait silencieusement Nicolas.

Soudain la porte qui donnait sur le cabinet de travail fut ouverte et, entre ses chambranles, M. de Saint-Jacut, stupéfait, s'immobilisa, bras croisés. Ses yeux clairs comme l'eau d'une source luisaient de colère dans son large visage rose. L'apercevant, Armelle frémit, se tourna vers Nicolas comme vers le suprême recours, s'agenouilla et supplia Dieu qu'il lui permît de rester au chevet de l'abbé Helléan.

Grave et lent, le chanoine s'avança vers sa nièce qui maintenait son front presque en contact avec le châlit. Il lui toucha l'épaule et murmura :

— Comment avez-vous osé, ma pauvre enfaut?

Sans lui répondre, elle se raidit.

— Il faut quitter cette pièce, Armelle, reprit-il très bas en maîtrisant son mécontentement.

Comme elle affectait de ne pas l'entendre, il la prit au bras, afin de la relever de son agenouillement. En effet, elle se dressa; mais, au lieu de le suivre, lorsqu'elle fut debout, elle considéra l'agonisant avec une détresse infinie et elle gémit son nom.

A cet appel poignant, Nicolas appuya sur elle un long regard mélancolique; ensuite, avec un sourire désolé, il fixa le chanoine. Celui-ci, troublé, ne savait comment interpréter l'expression de l'abbé et il fit encore signe à sa nièce de s'éloigner. Alors le mourant leva sa main vers Armelle et il y eut dans ses yeux et dans son geste une telle miséricorde que M. de Saint-Jacut se retira vers le fond de la pièce jusqu'à la cheminée dont il considéra les cendres restées des feux du dernier hiver, avec une tristesse délicieuse.

Cependant Nicolas et Armelle échangeaient des regards pleins de souvenirs. La rumeur d'un village, perdu comme un navire sur la vaste mer parmi ses landes, cette rumeur nostalgique qui semble rappeler le formidable passé, ses espoirs déçus et ses deuils, berçait leur entrevue. Malgré la mort présente et la pureté de leurs âmes, une pudeur sublime les maintenait encore déférens et réservés.

Du clocher descendirent les sons lassés de la neuvième heure. Combien de fois cette horloge avait-elle marqué d'instans émouvans pour Armelle? Leurs stations poétiques dans l'église par des matinées de soleil lui revinrent à la mémoire et elle en évoqua le charme attendrissant.

— Comme j'étais heureuse agenouillée près de vous! Paix

divine! Ah! vivez encore pour qu'existent à nouveau ces jours dont je n'appréciais pas assez la secrète allégresse.

A cette évocation, il eut un sourire fugitif comme un rayon de lune qu'efface aussitôt un nuage :

— Rien ne vous empêchera de revivre ces heures, murmura-t-il. Il n'est pas utile que je sois là. Dieu suffit en sa maison.

Elle repartit, d'une voix qui se passionnait :

— Dieu suffit en sa maison, dites-vous! Mais n'est-ce pas vous qui m'avez fait connaître et aimer Dieu? Lorsque je vous rencontrai, toute l'amertume du monde était en moi. Je me tenais pour la victime de la plus douloureuse injustice, et la haine habitait mon cœur. Vous avez attendri l'âme mauvaise que je possédais. J'ai peur, sans votre aide, que la nuit ne rentre en moi.

Les sanglots la déchirèrent.

Nicolas avait clos ses fragiles paupières. S'il ne la voyait plus, il l'entendait, et les accens de cette misère lui arrachèrent enfin cet aveu :

— O mon amie, sachez-le, personne autant que vous ne m'attachait à cette existence. Pourquoi vous désoler? Vous saviez quelles restrictions j'avais été obligé d'apporter à nos relations. Moi disparu, corporellement, presque rien n'est changé à ce point de vue humain dans votre vie; seulement, quelque chose de radieux devient une réalité. Comprenez-moi : bientôt, je pourrai être davantage à vous et je vous défendrai contre ce que vous semblez redouter.

« Hélas! pensait-elle, il m'entretient comme s'il m'apercevait déjà de l'espace éthéré, et c'est un saint qui parle d'un mystère qui m'écrase au lieu de me consoler. »

Et, sentant qu'elle allait perdre ce qui l'attachait à lui autant qu'à son âme, c'est-à-dire son visage lumineux, qui lui avait dispensé la vérité et la confiance, Armelle en gémit d'une voix d'enfant :

— Nicolas! Nicolas! Nicolas!

C'était lui comme elle l'avait connu, lui comme il lui était apparu à la cathédrale Saint-Pierre qu'elle voulait conserver. C'étaient les images multiples de son souvenir : Nicolas penché à la galerie du clocher et lui faisant un signe de reconnaissance; Nicolas prosterné devant le retable dans la douce atmosphère de l'église templière; Nicolas effilé comme un cyprès dans le cou-

chant qui le cernait d'or au sommet de la lande du Bilio; Nicolas marchant front baissé dans son jardin, son polissoir aux doigts; Nicolas à la sortie d'une conférence à son presbytère traversant la rue avec l'aise d'un grand seigneur parmi les abbés campagnards de son voisinage.

— Mon ami! Unique ami de cette vie, ne m'abandonnez pas, continuait-elle d'appeler en versant des larmes abondantes.

M. de Saint-Jacut s'était rapproché et suppliait Armelle de se calmer.

— Priez, dit-il en lui désignant contre la muraille, entre les rideaux, un crucifix de bronze qu'auréolaient des rameaux de buis. Priez, pauvre Armelle.

A cet instant, dans une maison voisine, un harmonium chanta; ses trémolos ingénus tremblaient sous les doigts de la jeune religieuse qui, depuis quelques dimanches, accompagnait les chantres à l'église. Après une pause, cette musicienne novice joua l'Office des morts. Elle s'arrêtait, se reprenait, demeurait en suspens sur une note plaintive. Elle répétait dans l'attente de la prochaine cérémonie, aux oreilles mêmes du mourant.

— Nicolas! oh! cher Nicolas, murmurait Armelle avec de nouvelles larmes, larmes de sang, d'épuisement, lie de son amertume.

Des alouettes, tombant du ciel, jetèrent leur clameur folâtre dans la cour. Puis, dix fois, le marteau de l'horloge frappa l'airain, qui résonnait avec sa langueur coutumière.

— Oh! Nicolas, gémissait Armelle, être près de vous, cela me suffisait. Vous vous taisiez et vous m'imposiez silence, qu'importe! N'étais-je pas en votre présence? Vous pensiez à moi ou vous n'y songiez pas; vous me regardiez ou vous me dédaigniez, que m'importait encore? vous m'aviez tolérée dans votre ombre. Ni mots, ni gestes, ni attentions, je ne demandais rien que d'être admise à vous voir, et mon amitié était comblée puisque j'étais en votre vue.

Lorsqu'elle eut fait cet aveu, Armelle considéra soudain le mourant avec égarement. Avait-elle rêvé son malheur? Plusieurs fois déjà, en des nuits d'insomnie, ne s'était-elle pas imaginé cette scène de désolation que l'aube effaçait ensuite de sa mémoire? Tendant le bras, elle heurta la table dont un angle la blessa. Réveillée, elle réfléchit. Il lui parut alors que le silence

prenait une apparence sensible; il rentrait dans la chambre comme peut rentrer un pèlerin épuisé au retour d'un pèlerinage inexaucé. Tous les meubles s'attristaient de son arrivée.

A cet instant, Nicolas ouvrit des yeux énormes; il semblait étouffer. Épouvantée, Armelle courut basculer la barre qui fermait à l'ancienne mode la fenêtre, et l'air entra, chargé du parfum sucré des poiriers mûrissans. Très pâle, M. de Saint-Jacut s'était aussi porté au secours de son ami; mais il ne savait quels soins lui donner.

— Que faire? Mon Dieu! que faire?

Ses mains tremblantes montaient et descendaient au-dessus de la poitrine haletante de l'agonisant, comme pour lui faciliter la respiration.

— Que faire? Je ne sais que faire, répétait-il en n'essayant plus de lutter contre ses larmes. O mon Dieu! délivrez-le de la douleur et accordez-lui votre paix, implorait-il, car il ne pouvait supporter la vue des souffrances de l'abbé Helléan.

— Non, mon Dieu! n'écoutez pas ce vœu! Qu'il vive! Sauvez-le! repartit Armelle.

Il y eut dans son cri une telle puissance de supplication que Nicolas tourna vers elle des yeux surprenans de luminosité, des yeux qui ne vivaient déjà plus de la vie terrestre, brillaient comme des flammes et ne voyaient plus rien des aspects de ce monde.

— Nicolas! Nicolas! Nicolas! s'écriait-elle d'une voix de plus en plus déchirante pour être entendue de lui, car il paraissait s'éloigner dans l'incommensurable espace.

Or, plus elle fixait les pupilles brillantes de l'agonisant, plus elles lui rappelaient ces étoiles infiniment lointaines dont le scintillement caresse, mais qu'on n'atteindra jamais.

Obsédée par la pensée qu'il s'éloignait, elle allait saisir la main exsangue qu'il abandonnait sur le drap afin de le retenir, lorsque, en face de l'agonie qui se déclarait, le chanoine, prenant la qualité de prêtre officiant, aspergea d'eau bénite le mourant, puis Armelle, en prononçant :

— *Pax huic domui et omnibus habitantibus in eâ.*

Se courbant, Armelle sentit que Nicolas appartenait désormais à Dieu seul.

Sur la console, près d'un cierge, le chanoine prit avec respect un crucifix d'ivoire jauni qu'un artiste plein de foi, et

peut-être lui-même en grande affliction, avait jadis sculpté d'un ciseau pieux. Jamais plus de douceur ne s'était alliée à plus de renoncement que dans cette représentation du divin sacrifié. Ce crucifix avait été trouvé par M. Villèle dans le porte-manteau de Nicolas à son arrivée dans la maison de Trévéra. Quel inconnu l'avait placé parmi les vêtemens du petit abandonné? Une mère à qui l'on avait arraché son enfant, pour les raisons impitoyables de l'honneur, l'avait-elle déposé dans le bagage de celui qu'elle ne devait plus revoir en cette vie? Combien de fois l'abbé Helléan avait péniblement médité devant ce crucifix sur ses origines! Le chanoine voulut donc que le dernier adieu de Nicolas fût pour cette Sainte Figuration.

A l'approche de ce crucifix, le malade, les paupières battantes, y posa ses lèvres ferventes, tandis que M. de Saint-Jacut, pathétique, prononçait :

— Partez de ce monde, âme chrétienne!

Les bras tombés et lourds à ne pouvoir plus les relever, Armelle, comme dans un songe, entendit son oncle réciter l'oraison.

« Je vous recommande à Dieu, mon cher frère, et je vous remets entre les mains de Celui dont vous êtes la créature, afin qu'après avoir payé par la mort la dette de l'humanité, vous retourniez à votre Auteur, qui vous avait formé du limon de la terre. Lors donc que votre âme va sortir de votre corps... »

A ces mots, Armelle eut un geste frénétique de protestation, qu'elle réprima lorsqu'elle entendit Nicolas appeler trois fois :

— *Jesu! Jesu! Jesu!*

A cette suprême invocation, le chanoine s'écria :

— Saints de Dieu, venez à son aide!

Brusquement Armelle se releva. Longue et mince, elle dominait de sa haute taille l'humble lit-bateau sur lequel gisait Nicolas, dont elle attendait encore avec anxiété un mouvement de reconnaissance et des paroles d'affection. Quand elle se fut persuadée que jamais plus ses lèvres ne prononceraient son nom, elle gémit sur un mode doux et bas, presque harmonieux, et, comme une plante coupée de sa racine se flétrit et se renverse, elle ploya dans un abandon de tout son être à sa destinée.

Penché sur son ami, le chanoine en larmes lui donna le

baiser de paix. Quand il se redressa, il s'aperçut qu'Armelle s'avançait sur les genoux en fixant la main de Nicolas, tombée sur le bord de sa couche au moment de son expiration. Les yeux dilatés, elle se rapprochait avec lenteur, n'osant saisir cette main qui lui apparaissait sacrée. Comme son oncle, se souvenant que les reliques des saints sont offertes à l'embrassement des fidèles, laissait tomber sur elle un regard pitoyable, Armelle comprit qu'il l'autorisait à poser sa bouche sur les doigts glacés.

A ce contact, elle épuisa tout le sang de son cœur, en songeant avec une désolation indicible que l'ombre affreuse du tombeau garderait bientôt cette main qui lui était apparue dans un rayon de soleil, lumineuse comme l'espérance, le jour de son arrivée au Guerno.

M. de Saint-Jacut avait marché vers la fenêtre d'où l'on apercevait l'église. Il en souleva le rideau et fit un signe qu'aperçut le sonneur de la paroisse, accoudé à la galerie du clocher dans son attente. Aussitôt ce paysan disparut dans la tour obscure, et le glas tinta. Aux seuils usés de leurs noirs logis, les villageois se montrèrent et s'interrogèrent. Quand ils se furent assurés que leur recteur était mort, les femmes retirèrent les épingles à tête de verre qui retenaient les bavolets de leurs coiffes dont les ailes retombèrent religieusement sur leurs épaules, et les hommes se découvrirent. Tous balbutièrent les prières pour les défunts, mais pas un de ces humbles gens, même le mieux intentionné, ne pouvait s'imaginer la grandeur morale du prêtre qui disparaissait. Ainsi se confirmait l'immense injustice qui accablait jusqu'à sa tombe l'un des êtres les plus hauts et l'un des cœurs les plus purs parmi les hommes.

Revenant vers le lit avec un chagrin que maintenant l'homme s'accordait après avoir gardé la grave sérénité de l'officiant, M. de Saint-Jacut voulut placer entre les mains de Nicolas le précieux crucifix qui le suivrait à la tombe. Seulement alors il remarqua que l'abbé Helléan avait expiré les yeux clos et les lèvres serrées, et son émotion en augmenta.

Il voulut éloigner sa nièce. Elle ne lui répondit pas. L'ayant touchée, il la sentit privée de sentiment et elle lui parut morte comme Nicolas. Ses mains retenaient toujours la main de Nicolas contre sa bouche privée de souffle.

Les glas de la vieille cloche continuaient de chevroter, et leurs sons se mêlaient à la clameur des déferlemens lointains

qui s'étalaient sur le rivage battu par un flot qui ne pouvait s'arrêter de frapper et de gémir.

. . . . . .

Le lundi, le clergé des paroisses voisines se rassembla pour les obsèques de l'abbé Helléan.

Avant la fin de la semaine, sur des ordres venus de l'Évêché, un ouvrier vint accommoder aux besoins de la fosse de l'abbé Helléan la vieille pierre tombale d'un discret et vénérable messire prêtre du XVIIe siècle. Les titres en demi-relief de l'ancien mort furent écrasés au marteau ; le ciboire, les burettes et l'étole, symboliquement sculptés dans le granit, furent seulement conservés. Quant au nom ou surnom de *Nicolas Helléan*, il ne fut pas gravé.

... Le lendemain, un cavalier de haute mine, couvert d'un ample manteau militaire traversait le Guerno et poussait insolemment son cheval dans le cimetière jusqu'à cette tombe. Penché sur la crinière de sa monture, il considéra le travail destructeur du tailleur de pierre, soupira et partit au galop.

A l'ombre du calvaire priait une paysanne; elle surprit cette étrange visite et raconta que l'étroit visage à moustaches raides de ce vieillard étranger était comme convulsé par un affreux remords quand il se redressa.

. . . . . .

Ainsi fut rendu à la terre celui que les hommes avaient appelé Nicolas Helléan.

***

Peu à peu, avec les mois qui suivirent, Armelle se retira de la vie du village. Bientôt elle ne quitta plus Kerbras. Recluse, elle demeurait en sa chambre jusqu'à la nuit. Ses servantes entendirent de moins en moins sa voix : elle les commandait par gestes.

Sa tête, d'une ligne encore magnifique, renversée sur un dossier couvert d'une vieille soie safranée, ses longues et délicates mains pendantes comme des fleurs flétries à l'extrémité des accoudoirs, ses paupières bombées à longs cils mi-closes sur des yeux qui scrutaient leurs souvenirs, Armelle n'était plus qu'un corps dont l'âme exilée, volant à grands cercles par l'espace, recherchait toujours Nicolas.

Au Guerno, le nouveau recteur avait été nommé. Prêtre sur

l'âge, qui cherchait son repos dans une humble paroisse, le timide abbé Lelaze occupait avec discrétion l'église templière... L'histoire de Mlle Louanais lui avait été racontée. Surpris de ne l'avoir pas encore remarquée, mais la sachant souffrante, il alla lui présenter ses respects. Afin d'arriver jusqu'à elle, il dut insister près des servantes farouches.

A l'approche du recteur, Armelle se leva de son fauteuil, s'inclina et se laissa retomber, après avoir indiqué une chaise au visiteur. M. Lelaze exprima son regret que l'état de Mlle Louanais la retînt si sévèrement au manoir. Elle le remercia de ses souhaits, puis elle garda le silence. Son air poli et froid en imposait à ce bon prêtre qui n'avait guère fréquenté que ses collègues et les paysans.

Après quelques minutes, M. Lelaze, à qui sa vie tout unie d'homme simple ne permettait pas de vastes intuitions, se leva dans l'intention de se retirer de cette situation difficile. Elle répondit à sa salutation par une inclination de tête, et, comme si elle avait déjà oublié son visiteur, les yeux levés vers le ciel, elle eut un sourire navré.

« Ah! mon Dieu! pensa le curé, la pauvre femme! La malheureuse femme! »

Au seuil du salon, se retournant vers Armelle, il lui sourit alors de tout son cœur compatissant, et s'en revint vers son presbytère, cherchant à la comprendre et n'y parvenant pas complètement.

Quelques années s'écoulèrent encore.

Un soir d'octobre, à la fin d'un beau crépuscule, quelques paysannes attardées à l'église aperçurent à leur sortie dans le cimetière une grande femme voilée et défaillante que soutenaient deux servantes. Lorsque cette personne s'agenouilla, ses crêpes flottans recouvrirent la tombe de l'abbé Helléan et l'on eût dit d'un saule pleureur versant ses tristes ramées.

Intriguées, les villageoises demeurèrent à la base du clocher. Aucune méchanceté comme aucune bonté n'habitait leurs poitrines; elles étaient de ces humbles d'esprit, égoïstes ou généreux suivant l'impulsion du moment. Cependant les larmes jaillirent de leurs yeux lassés, lorsqu'elles ouïrent un gémissement comme elles n'en avaient jamais entendu, appel si profond que leurs cœurs tressautèrent. Ses servantes avaient relevé leur maîtresse et, se mettant chacune sous l'une de ses

aisselles, devenues comme ses béquilles vivantes, elles la portèrent avec piété vers Kerbras.

Et les paysannes furent aussi touchées par la grandeur de cette fidélité.

La semaine suivante, M. Lelaze se présentait à Mlle Louanais. Il la trouva dans sa même bergère, encore hautaine dans sa lividité de mourante qui donnait un accent merveilleux à ses yeux d'un feu aussi vif qu'en sa jeunesse. Elle accueillit avec dignité le vieillard, qui lui fit comprendre le but de sa visite. Se recueillant quelques instans, elle consentit à ce qu'il revînt le lendemain. Pendant la nuit, elle réfléchit avec angoisse qu'il lui faudrait confier à ce prêtre le secret de sa vie.

Or, il arriva que cet abbé pauvre d'intelligence, mais riche de vertus, en écoutant cette confession atteignit à la grandeur de l'aveu qu'il recevait.

Ce vieux prêtre songeant à ce que Mlle Louanais avait souffert de la disgrâce qui l'avait retirée de la vie et de l'amour, — et jamais femme avait-elle été créée de nature plus affective qu'elle? — crut en sa céleste récompense sur ce cri de Job qu'il répéta :

« Mon Dieu! avez-vous donc des yeux de chair et voyez-vous comme l'homme voit? »

. . . . . .

Vers le soir, Armelle sentant passer sur son front le souffle de l'éternité prit avec bonté les mains de ses servantes en pleurs, ces modestes compagnes intimement mêlées à son existence et qui n'en avaient rien pu comprendre; mais, parce qu'elles l'avaient aimée avec un sublime aveuglement, Armelle leur donna son baiser d'adieu comme à des sœurs.

Au pied du lit, mains jointes, avec l'expression fervente et la pose archaïque d'un donateur dans un vénérable tableau de sainteté, l'abbé Lelaze assistait au départ de cette grande âme méconnue. Soudain Armelle ouvrit les bras dans une exaltation prodigieuse.

Le prêtre en fut d'abord épouvanté. O cœur immense et insatiable! Ensuite, songeant que, par delà cette vie, rien n'existe plus que des âmes délivrées, il sourit charitablement au dernier soupir d'Armelle.

CHARLES GÉNIAUX.

LA VIE A BRUXELLES

SOUS

LE JOUG ALLEMAND

(AOUT 1914-OCTOBRE 1916)

NOTES D'UNE BRUXELLOISE

Belgique ! chère petite Belgique martyre ! Nous pensions t'aimer du plus profond de nos cœurs quand nous connaissions la joie et le bonheur... Mais combien ce sentiment a grandi, combien il s'est élargi depuis que nous avons souffert, souffert les horreurs de la guerre, les bombardemens, les pillages, souffert les ravages de nos campagnes, la destruction de nos foyers, et surtout les atteintes à nos chères libertés ! Invasion et occupation ! Est-il possible, à ceux qui ne les ont pas subies, de se représenter tout ce que contiennent ces deux mots ? C'est une telle succession de souffrances et d'atrocités qu'il est malaisé d'en évoquer le tableau...

Cette occupation, nous en avons connu le supplice à Bruxelles depuis le 20 août 1914 ; nous l'avons, les miens et moi, vécue pendant plus de deux ans. Il m'a semblé que je pouvais grouper les faits dont j'ai été le témoin, pendant ces deux années, rassembler les renseignemens que j'ai été à même de recueillir, conter ainsi la vie que nous menions dans notre chère ville de Bruxelles. Et déjà quelques semaines se sont

écoulées. Elles ont amené un recul suffisant pour mieux comprendre la douloureuse période que j'ai traversée. Elles m'ont donné un souffle de liberté que je ne connaissais plus! Elles me font plaindre de plus en plus les populations qui subissent le joug allemand et qui montrent, sans défaillance, un courage indomptable. Elles font croître et s'amplifier mon admiration pour elles.

DANS LA GEÔLE

Au lendemain de l'occupation, notre première souffrance fut de constater la réapparition de l'élément boche. La déclaration de guerre avait permis d'expulser les Allemands qui n'avaient pas été déjà rappelés par la mobilisation. Ils avaient juré de se venger. Et maintenant ils revenaient, la plupart sous l'habit militaire, avec une morgue insolente et hautaine! Les uns rentraient dans Bruxelles, les autres dans Anvers, ces villes qui les avaient si bien accueillis et où ils s'étaient enrichis. Ils servaient de guides à leurs compagnons et ils n'avaient point hésité, au cours de l'invasion, à commander les pires massacres et les pillages les plus éhontés (1)! A présent, ils étaient les maîtres. Ils nous le feraient bien voir. Il y avait parmi eux des officiers de la landsturm, mais il y avait surtout une nuée de fonctionnaires qui s'était abattue sur Bruxelles. A les voir réclamer des prix « de pension » dans nos grands hôtels comme le Palace ou l'Astoria, à les voir se pavaner dans des victorias ou des calèches venues de Berlin et conduites par des cochers en uniforme militaire, à voir surtout des femmes allemandes venues pour rejoindre leurs maris, nous étions secouées d'un grand frisson d'angoisse : comptaient-ils donc s'installer pour longtemps?

Et cette police! Je ne parle même pas de ces agens en uniforme gris, en casque à pointe, avec une plaque de cuivre portant le mot « polizei » suspendue sur la poitrine, de ces hommes postés aux carrefours afin de surveiller la circulation :

(1) Quand il s'agissait de pillage, il paraît que les officiers supérieurs, dans la plupart des cas, se réservaient les pièces du rez-de-chaussée (salons, salles à manger), argenterie, porcelaines d'art...; les lieutenans et les sous-lieutenans devaient se contenter des chambres à coucher, et les mansardes et les cuisines étaient abandonnées aux ordonnances. Que de châteaux et de belles propriétés ont été ainsi systématiquement saccagés!

ils étaient généralement trois, un qui brandissait un drapeau rouge, un autre qui portait un grand écriteau « Halt » et celui qui se précipitait à la rencontre des véhicules, exigeant dans un jargon impossible passeport et papiers. Je fais allusion surtout à la police secrète, à ces individus qui, s'exprimant dans un français des plus corrects, infestaient les places publiques, les tavernes, les tramways. On finissait par ne plus oser parler, par ne plus oser penser!

Voilà où nous nous sentions vraiment dans la geôle. Nous, si indépendans, si épris de nos libertés, nous devions nous taire sous menace de la prison, voire de la déportation. Ne fut-elle pas envoyée dans une prison allemande, à Aix-la-Chapelle, cette petite vicomtesse Hélène de Jonghe d'Ardoye, qui n'avait pas seize ans, pour avoir dit son fait à quelque *junker* prussien (1)? Il fallait tout craindre! La réception d'une lettre, une opinion exprimée à haute voix, un peu trop de liberté de langage, la possession d'une brochure bien innocente, cela suffisait : aussitôt vous étiez dénoncé. Cela n'empêcha pas les Belges, les femmes aussi bien que les hommes, de garder leur pleine indépendance! Ils payèrent les amendes, ils firent de la prison. Des députés, des professeurs, de simples ouvriers eurent à subir la peine de la déportation. On sait comment la femme de notre ministre de la Justice, Mme Carton de Wiart, fut envoyée à Berlin pendant six mois et refusa toute intervention pour abréger sa peine. Mlle Renkin, la sœur de notre ministre des Colonies, laquelle ne songeait qu'à se dévouer, fut condamnée à son tour. Combien de nos amis connurent les ennuis de la perquisition, combien furent détenus dans les cellules de la Commandanture.

La geôle, nous la sentions encore dans cette impossibilité de correspondre, non seulement avec l'étranger, mais même avec les villes de notre propre pays et jusqu'aux régions les plus proches. On ne peut se faire une idée du supplice de cet isolement complet, de cette séparation du reste du monde. A la date du 29 septembre, après cinq semaines d'occupation, l'autorité allemande condescendit à organiser un service postal dans l'intérieur même de la ville de Bruxelles et pour le trans-

(1) On prétend que celui-ci l'avait sommée d'enlever le portrait du Roi qu'elle portait en médaillon, de ce « Roi sans royaume. » — « Je préfère, aurait-elle répondu, un roi sans royaume à un empereur sans honneur. »

port des lettres destinées à l'Allemagne. Mais elle déclarait que, les facteurs belges refusant le travail, tous les envois devaient être retirés à la poste centrale moyennant une carte d'identité. Ce n'était guère pratique! Nous avions aussi un tel dégoût de ces timbres allemands, estampillés d'une infâme surcharge « Belgique, » que nous préférions ne pas en employer et porter nous-mêmes les messages pour la ville, quelle que fût la distance à parcourir... Quant au trafic, il était pour ainsi dire nul; les tramways seuls roulaient, et encore, à un moment donné, lors du siège d'Anvers, leur parcours fut-il singulièrement raccourci; les derniers autos avaient été réquisitionnés par les Allemands; on ne voyait plus, de temps à autre, qu'une rare voiture de place, tirée par un vieux cheval poussif...

Au début, les autos militaires allemands passaient nombreux, à fond de train; leurs cornets faisaient entendre un petit rythme joyeux et conquérant : la-la la-la! Sur ce motif, les gamins de Bruxelles avaient imaginé d'adapter des paroles, toujours différentes, mais toujours insolentes. Par exemple, ils criaient à tue-tête :

Berlin-Paris
Ça n'a pas pris!
Paris-Berlin
Ça ira bien!

D'ailleurs, les facéties de nos gamins bruxellois, de nos « ketjes, » déridaient les plus pessimistes. Ne s'amusaient-ils pas à jouer à la guerre, à singer le kronprinz, à imiter le fameux « pas de parade » ou « pas de l'oie » de l'armée allemande? Un officier prussien les aurait, paraît-il, admirés lorsqu'ils faisaient l'exercice : « Quels beaux soldats allemands vous feriez! — Oh! avait répondu le jeune chef de la bande, nous savons faire beaucoup mieux! — Quoi donc? — Voyez plutôt : *Ein, zwei!* commanda l'enfant. *Nach Paris!* » et toute la petite troupe de faire mouvement arrière!

Cette difficulté de correspondre régulièrement avec les nôtres devenait une souffrance intolérable. Bientôt des courriers de métier firent la navette. Moyennant un prix qui variait de deux à cinq francs, ils se chargeaient d'un message écrit sur papier léger et ils cherchaient à échapper aux patrouilles allemandes... Les prix, nécessairement, étaient bien plus élevés

quand il s'agissait d'obtenir des nouvelles du front; des parens, sans nouvelle aucune de leurs fils, offraient dix, vingt francs et promettaient le double s'ils recevaient une réponse... Au fur et à mesure que l'étreinte se resserrait autour de notre capitale et que la sévérité allemande augmentait, — surtout quand le pays fut occupé tout entier, sans autre issue que notre frontière du Nord, de jour en jour plus étroitement surveillée, — les difficultés ne cessèrent de s'accroître. Les nouvelles de l'étranger nous arrivaient par des voies de fortune, et nous avions toujours une lettre prête, afin de la confier en guise de réponse au premier messager qui se présenterait.

Les moyens de fraude se multipliaient à l'infini, et chaque fois qu'ils étaient éventés, il fallait en trouver d'autres : billets glissés dans la doublure des vêtemens, dans les pneus des autos, dans les chignons des femmes, dans les œillères des chevaux, jusque dans le ventre des poissons importés de Hollande... (Dans ce cas, on les enserrait dans de petits tubes en caoutchouc.) Une de mes amies, partant clandestinement pour l'Angleterre, avait introduit un papier d'affaires important dans le dos d'une brosse à habit qu'elle avait recollé avec soin. Et j'ai vu, de mes yeux vu, tout un courrier de l'étranger venu à l'intérieur d'un pain !

Pour nous mettre en rapport avec ces courriers, nous devions nous rendre aux quatre coins de la ville et dans les endroits les plus bizarres, où nous n'aurions jamais songé à mettre les pieds en d'autres temps : tavernes, rues louches, quartiers sordides ! Mais qui eût songé à critiquer? Les femmes d'officiers surtout, avides d'obtenir quelques détails du front, cherchaient à voir et à interroger les porteurs qui en revenaient. N'ayant guère le temps d'attendre aux nombreux domiciles où il avait apporté des lettres, l'un de ces aventureux courriers, qui risquait assurément sa vie à pareil métier, avait laissé son adresse : il fallait, pour lui remettre les réponses, se rendre chez lui, à tel jour et à telle heure, et, dans une misérable petite chambre garnie d'une rue impossible, une vingtaine de dames élégantes faisaient cercle comme dans le salon d'un ministre ! On disait que ces courriers militaires réussissaient à traverser les lignes de feu...

Un billet laconique, qui m'était adressé par un capitaine de nos amis, me fut apporté dans la semelle de la chaussure du

messager. Il me disait que ma famille, à la date du 10 octobre 1914, s'était embarquée pour l'Angleterre et que l'on nous conjurait de l'y rejoindre. En apprenant l'effroyable panique qui régna sur le littoral belge au moment de ces derniers départs, j'éprouvai les plus vives inquiétudes au sujet des miens. « Les quais étaient noirs de monde, on se pressait, on se bousculait, me raconta ce courrier qui fut témoin de la scène, les bagages furent laissés sur le quai, des femmes, des enfans furent étouffés, il en est qui tombèrent à l'eau et qui ne purent être sauvés. Les derniers steamers quittaient le port, la population affolée payait des sommes fantastiques pour être emmenée par des bateaux de pêche ou de simples canots; sur la grève même, des gens se précipitaient, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, pour atteindre des barques qui avaient déjà quitté le port. Les tramways vicinaux déversaient des milliers de voyageurs; je les ai vus, couchés sur le trottoir, attendant la nuit entière; moi-même, a-t-il ajouté, je me suis vu forcé de retourner par la Hollande et, grâce à mes efforts et à mon agilité, je réussis à faire passer mes valises, pleines de correspondances, puis à les suivre moi-même, entrant de force dans la voiture, tête première, par la fenêtre ouverte! »

Ce même messager qui m'avait dépeint la panique du littoral, m'expliqua son retour en Belgique par la frontière hollandaise. Il ne voyait pas le moyen de rentrer à Bruxelles sans être fouillé par les patrouilles ennemies. Il eut l'audace de s'adresser à un auto militaire allemand, donna sans doute un généreux pourboire, et rapporta dans sa valise deux mille lettres, sans compter deux revolvers chargés, deux de ces armes à feu dont la possession était si sévèrement prohibée! Il en riait encore!

Des courriers, il y en eut de toutes les sortes. Voyez plutôt ce monsieur de bonne famille qui voyage en sa pelisse cossue : il veut à tout prix aller embrasser son fils qui se bat sur l'Yser, mais la guerre l'a éprouvé, il n'a pas l'argent disponible et il emporte, soigneusement cachées dans ses fourrures, les lettres qu'on veut bien lui confier, l'argent ainsi gagné devant servir à payer ses frais de déplacement. Et cette jeune femme dont le mari et les frères servent dans notre armée! Elle fait plus de trois fois la navette, par la Hollande, l'Angleterre et la France, partant sans passeports, avec des milliers de lettres qu'elle met sous presse pour en diminuer le volume. Douée d'une mémoire

merveilleuse, elle rapporte à chacun des nouvelles personnelles. Elle a vu nos officiers, elle a vu nos soldats, et elle possède des détails sur tous nos régimens. « Ne craignez-vous donc pas, lui demandai-je à la veille de son dernier voyage, les fils barbelés et les coups de fusil des sentinelles allemandes postées à la frontière? — Bah! me répondit-elle, je ne cours pas plus de risques qu'un soldat! Et si j'attrape un peu de plomb dans les mollets en franchissant la barrière, je ne m'en porterai pas plus mal! » Je me souviens aussi d'un petit courrier délicat, d'un petit blond, qui paraissait d'une timidité excessive : et je sais que les lettres que je lui confiai parvinrent toutes à destination.

Encore un frêle jeune homme. Il n'avait pas été accepté pour le service militaire, et il voulait à tout prix se rendre utile d'une autre façon. Il cherchait à porter des lettres, surtout aux soldats, et ne voulait accepter aucune rétribution. Il usait d'adresse pour échapper à l'ennemi. Il entre dans une masure, il avise une bonne vieille : « Ne vous effrayez pas, la vieille, et laissez-moi vous appeler grand'mère! » Il accroche dans un coin son veston chargé de lettres et se met à l'ouvrage. Les Allemands entrent, exigent du café, et il les sert avec l'aide de la vieille « grand'-mère. » Quelques centaines de mètres plus loin, il fait la rencontre d'une nouvelle patrouille allemande, il accoste rapidement une femme sur la route, lui prend l'enfant qu'elle portait dans ses bras, et cache son paquet de lettres au fond d'un panier de pommes.. A Melle, surpris par la bataille, il attend sous les balles le moment propice où les soldats pourront lui confier leurs messages. Par malheur, il devait être fait prisonnier quelques jours plus tard, et j'appris qu'il ne tarda pas à mourir en Allemagne.

Toutefois, le plus souvent, ces courriers étaient des contrebandiers, des braconniers, des risque-tout, des hommes qui ont cela dans le sang et qui respirent à pleins poumons le souffle d'indépendance dont nos pères gaulois étaient si pénétrés! Et je dois dire que, dans la plupart des cas, ils s'exposent à tous ces dangers bien plus avec la pensée de rendre service au pays que dans un esprit de lucre! Ils savent qu'ils aident à la résistance, qu'ils apportent les nouvelles de l'extérieur, qu'ils fortifient le moral des nôtres, et n'est-ce pas là, surtout quand ils guident par les sentiers détournés nos jeunes gens qui cherchent à rejoindre l'armée, une belle œuvre de patriotisme?

LES ÉVASIONS

L'autorité allemande s'efforce, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, de retenir les jeunes gens qui atteignent l'âge de porter les armes et qui brûlent du désir d'aller retrouver au front leurs aînés. Le général von Bissing a édicté les règlemens les plus sévères à leur sujet; les lignes de fil de fer barbelé qui courent le long de la frontière belgo-hollandaise ont été doublées, triplées même en certains endroits, et bientôt chargées d'un courant électrique; les patrouilles sont de plus en plus nombreuses; ordre est donné de tirer impitoyablement sur eux, s'ils ne répondent pas à la première injonction.

Il en est cependant passé des milliers! J'en connais, hélas! qui ont été faits prisonniers et envoyés sur-le-champ en Allemagne. Et que de sinistres drames! Deux jeunes Belges, les deux fils aînés d'une de mes amies d'enfance, âgés respectivement de dix-sept et de dix-huit ans, décident d'affronter le péril; ils s'informent en secret des voies généralement suivies; ils ourdissent leur plan d'évasion... Car il n'y a pas d'autre mot qui serve : la Belgique est *une vaste prison prussienne* d'où il faut *s'évader*. Ils sont sur le point de réussir. La barque qui les transporte, eux et leurs camarades, va bientôt atteindre l'autre berge du canal... Une sentinelle allemande les aperçoit : elle tire. L'un des frères, blessé, tombe à l'eau. Le guide donne ordre de se coucher à plat dans la petite embarcation afin d'éviter les coups de feu. Mais l'aîné, d'un mouvement instinctif, cherche à sauver son frère. Il est atteint à son tour. L'un fusillé, l'autre noyé! Pendant trois mois on n'osa prévenir la mère.

Mais ne croyez pas qu'il n'y eût lieu de parler d'évasion que lorsqu'il s'agissait de rejoindre ce que von Bissing, — dans sa proclamation à la population belge, — appelle « l'armée ennemie! » Combien de médecins, d'industriels, de parens désireux de revoir leurs enfans ont dû courir les mêmes risques! Les femmes elles-mêmes ont dû s'y exposer. Dans les premiers temps, elles réussissaient parfois à obtenir un passeport, en prétextant le besoin d'une cure, la nécessité absolue de toucher quelque argent en Hollande, le désir d'embrasser un parent mourant. Mais tous ces moyens furent vite usés! Les fonctionnaires allemands avaient réponse à tout : on pouvait faire une

cure à Wiesbaden, on pouvait s'adresser à la *Deutsche Bank* et, si vous vouliez vous rendre en Hollande ou en Suisse, il fallait dorénavant payer une caution de 5000 à 10000 marks, garantissant qu'il ne vous prendrait pas envie de passer en Angleterre ou en France; ces mêmes fonctionnaires vous obligeaient à signer une feuille de présence, tous les jours, chez le consul allemand de Berne ou de la Haye, d'Amsterdam ou de Genève, sous peine de la confiscation de la dite caution.

Pour vous donner un exemple de l'obstination allemande, je vous retracerai en quelques mots le véritable roman d'aventures que vécurent trois femmes en Belgique. L'intrigue dura près de trois mois. L'une était la femme d'un capitaine de notre armée, l'autre, sa vieille mère âgée de quatre-vingt-deux ans, la troisième sa fillette de treize ans. La jeune femme avait pris patience pendant un an, mais, maintenant, coûte que coûte, elle avait décidé de mettre fin à une séparation si pleine d'anxiété, et de rejoindre son mari. Pendant plus de deux mois, elle manœuvra pour obtenir des papiers en règle l'autorisant à quitter la Belgique. Ce fut en vain. Elle se décida alors à s'établir dans un petit village à proximité de la frontière, afin d'y trouver un guide et de risquer l'aventure. Étant donné que les femmes du peuple avaient, disait-on, plus de facilité à passer les routes et à obtenir l'indulgence d'une sentinelle, les trois femmes parcoururent le pays, nu-tête, un châle croisé sur les épaules, un panier d'œufs au bras. Finalement, elles trouvèrent le moyen d'organiser, avec quelques jeunes gens, une véritable expédition. Deux guides les accompagnaient. Ils attendirent l'heure propice. Alors, l'un des guides traversa le canal à la nage; — le canal, à cet endroit, forme la frontière entre la Hollande et la Belgique; — il tendit une longue corde, son compagnon la maintint, et les trois femmes, la vieille grand'mère soutenue par l'un des jeunes gens, firent la pénible traversée en s'accrochant à la corde tendue, avec de l'eau jusqu'au cou. Quand on lui demanda comment elle avait eu la force physique d'aller jusqu'au bout de cette équipée, la bonne vieille répondit simplement : « Je savais que si je criais ou si je m'arrêtais, ma fille et ma petite-fille pouvaient être perdues, et j'ai trouvé les forces nécessaires... »

LA VIE MATÉRIELLE — LES VIVRES

Dès les premiers jours, la farine fut retirée de la circulation et les boulangers rationnés : chaque client eut droit à 250 grammes par jour, quelques mois plus tard, à 300 grammes.

On confectionnait à notre usage un pain gris, lourd et indigeste. Une foule de produits nouveaux, que nous ne connaissions même pas, firent irruption sur le marché : des soufflures de riz, de la remilyna, de la céréaline, enfin une série d'imitations de farine, puisque la véritable farine, réservée aux seuls boulangers, était introuvable dans le commerce. Plus les vivres devenaient chers, plus nous redoublions d'ingéniosité. C'était à qui enseignerait la meilleure recette : gâteaux de guerre, mayonnaise sans huile, petits plats économiques, etc.

Voici un aperçu de quelques prix actuels comparés à ce qu'ils étaient au début de la guerre. La viande de bœuf, qui valait de 3 francs à 3 fr. 50 le kilo, — tout au plus, — se vend 12 à 15 francs, le mouton de 11 à 14, le porc de 10 à 13, et ce sont les prix des Halles! Le café, de qualité très ordinaire, qui valait de 2 fr. 50 à 3 francs, se paie 20 francs le kilo; 18 francs les déchets de café, le riz plus de 5 francs. L'huile d'olive est une rareté, et on la paie jusqu'à 18 francs le litre, au lieu de 3 ou 4 francs. Le beurre a atteint des prix fous : on en exige au moins 14 francs le kilo et, contrairement à ce qui se passe en d'autres pays, la graisse a suivi à peu de chose près le cours du beurre, si bien qu'elle est devenue, elle aussi, un véritable produit de luxe! Enfin, les pommes de terre, cotées 9 à 10 francs, valent aujourd'hui 85 francs les 100 kilos. Le sucre et le savon sont pour ainsi dire introuvables. Il en est de même pour le pétrole. Il y a quelques semaines, il fallait payer 5 et 6 francs et même davantage pour le kilo de savon noir : nous avions coutume de le payer 0 fr. 45.

Quant aux familles éprouvées, on ne les compte pas en Belgique occupée! Je connais, pour ma part, un industriel possesseur de deux usines, l'une à Roubaix en France, l'autre à Termonde en Belgique, toutes deux détruites par l'ennemi. Ayant sa famille à nourrir, et privé de ressources du jour au lendemain, il cherchait, auprès de ses anciennes relations, à placer des pommes de terre dont il fournissait les échantillons. Combien de rentiers,

propriétaires de plusieurs immeubles, dont le loyer ne pouvait plus être payé par suite du manque d'argent ou de l'absence des locataires, se voyaient dans la misère à leur tour, et étaient forcés de s'adresser à l'Assistance publique ou de faire la queue, la cruche à la main, à la soupe communale. Une dame d'allures très distinguées vendait des journaux au coin d'une de nos places publiques les plus fréquentées ; elle se tenait un peu à l'écart, dans l'ombre des maisons, en chapeau et en costume tailleur... Que de misères cherchant à se cacher le plus dignement possible!

On m'affirme que, depuis mon départ récent de Belgique, la situation aurait encore empiré, que les Allemands auraient créé ce qu'ils appellent des « centrales, » qu'ils auraient réquisitionné certaines marchandises et qu'ils les vendent eux-mêmes : c'est ainsi qu'ils revendraient à 3 et 4 francs la livre de sucre, qu'ils auraient payée 0 fr. 85.

***

Le manque de petite monnaie s'était fait vivement sentir. La Banque Nationale créa, dès qu'elle en vit la nécessité, de petites coupures de 5 francs d'abord, puis de 1 franc et de 2 francs. D'ailleurs notre monnaie d'or et d'argent ayant totalement disparu, celle de nickel s'étant beaucoup raréfiée, on fit usage de toute espèce de monnaie : pièces trouées congolaises, *pfennigs* et *marks* imposés, nouvelles frappes de monnaies de cuivre et de zinc ; le plus typique fut l'emploi, en province du moins, et j'en ai eu plusieurs exemplaires entre les mains, de billets de banque valables uniquement dans les villes où ils furent émis ; ils représentaient une valeur de dix, quinze, vingt centimes; on cite même une petite commune belge de la province de Limbourg, Bilsen, où circulaient des billets de deux centimes.

***

Malgré la cherté de la vie et toutes les difficultés financières, la charité prit un admirable développement. Chacun avait à cœur de consacrer une partie de ce qu'il possédait à de plus pauvres que soi. Que d'œuvres multiples ont surgi durant ces deux années d'infortune!

L'*Union patriotique des femmes belges* avait été virtuellement créée dès le lendemain de l'ultimatum : elle fut définitivement constituée le 8 août. Elle s'occupa du placement d'employés et d'ouvriers des deux sexes et de l'assistance à accorder aux chômeuses; en octobre 1914, le Comité national de secours et d'alimentation lui octroya son appui, ce qui lui permit d'atteindre un développement important : en sept mois, 65 577 francs de salaires sont distribués aux ouvrières du vêtement, 58 821 francs à des ouvrières dentellières; bientôt l'œuvre y adjoignit des sections diverses, telles que la section des jouets et celle du travail des mutilés.

D'autre part, chacun s'efforça de venir en aide aux malheureux *réfugiés* de province : ce fut surtout en leur faveur une vaste distribution de vêtemens, puis on leur trouva des asiles, et plusieurs comités furent créés.

Quant aux *blessés*, on leur avait préparé des centaines d'ambulances. Le Palais Royal, aménagé par la Reine, continua à fonctionner normalement malgré son départ; on dut y loger de nombreux Allemands, mais, peu à peu, on y concentra les blessés belges et français, — de grands blessés qui n'avaient pu être évacués en Allemagne et des blessés qui furent amenés des autres ambulances du pays, des provinces de Liége, Luxembourg et Namur. On réserva plus spécialement aux Allemands l'hôpital militaire et le palais des Académies. Hélas! toutes les ambulances privées, qui avaient exigé tant d'efforts et tant de frais, se fermèrent l'une après l'autre par ordre de la Croix-Rouge allemande. Est-il nécessaire d'ajouter que celle-ci s'empara à maintes reprises de tout le matériel sanitaire qu'elle put dérober et qu'il advint même qu'elle fit main basse sur l'encaisse de la Croix-Rouge belge s'élevant à plus de 200 000 francs!

La Société privée des *Petites-Abeilles* fit également preuve d'un dévouement inlassable. Je l'ai vue à l'œuvre dès la première heure, cherchant sans cesse à accroître son champ d'action. Elle distribua des vêtemens, des layettes, du pain, des vivres, puis elle constitua des cantines qui ne tardèrent pas à dépasser la centaine; il y en eut pour les enfans débiles et pour les mères nourrices, sans compter les distributions de lait et de phosphatine qui étaient faites sous une surveillance médicale

Dans ces cantines, comme dans les *Restaurans populaires* où des repas sont les uns gratuits, les autres à 0 fr. 40 ou à 0 fr. 60

selon les moyens de chacun, ce sont des jeunes filles et des femmes du monde qui assurent tout le service : cuisine, marché, service de table.

Des initiatives privées avaient commencé, aux premiers jours d'août, à faire des distributions de soupe et de pain. Les besoins s'accrurent si rapidement que les ressources devinrent insuffisantes. Nous décidâmes d'y contribuer personnellement. Chacune de nous préparait de grandes marmites de soupe que, vers midi, nous transportions nous-mêmes, à travers la rue, dans des casseroles fumantes. Plus d'une centaine de femmes reçurent ainsi leur ration tous les matins.

Après quelques semaines cependant, les Administrations communales prirent à leur charge ces distributions onéreuses. Cette *Soupe communale* consiste en une distribution journalière d'un demi-litre de soupe et de 250 grammes de pain et en une distribution hebdomadaire de pommes de terre. En 1916, dans la seule agglomération bruxelloise, plus de 250 000 personnes, sur une population de moins de 700 000 habitans, ont été tristement réduites à vivre de la charité publique. Devant les locaux où se fait la distribution, ainsi que devant les *Magasins communaux* où se fait la vente de certains produits que l'importation américaine permet de livrer à un taux un peu moins onéreux aux pauvres et aux bourgeois du quartier (moyennant présentation d'une carte de ménage qui les rationne dans leurs achats), on voit de pauvres et lamentables files d'individus, hâves et déguenillés, qui stationnent pendant d'interminables heures! Tout récemment, au début de cet hiver, les pauvres gens étaient forcés d'attendre de huit heures du matin à trois ou quatre heures de l'après-midi, pour obtenir trois seaux de charbon...

Conformément au programme de l'*Union patriotique des femmes belges*, il fut décidé de constituer des *comptoirs de travail* destinés à procurer aux chômeuses des travaux de couture qui seraient rémunérés. J'ai été témoin de leurs humbles débuts. Une de mes amies fut chargée d'organiser un atelier de coupe. Elle commença avec trois ouvrières, dans une modeste petite chambre. Aujourd'hui, elle emploie un personnel d'une cinquantaine de femmes qui occupent tous les étages d'un vaste hôtel, et quatre coupeurs de métier ne cessent, du matin au soir, de faire manœuvrer leurs grands ciseaux

dans le drap des manteaux, le velours des costumes de travail ou le lainage des jupes... Des lingères préparent des vêtemens de flanelle ou de toile, tabliers, jupons, chemises, camisoles, et jusqu'à des brassières et des bonnets de nouveau-nés! Cet atelier n'est pas le seul qui fonctionne à Bruxelles; il y en a actuellement cinq ou six qui alimentent plus d'une vingtaine de comptoirs et distribuent aux pauvres femmes du quartier le travail préparé. Celui-ci, tout confectionné, doit être rapporté quinze jours plus tard. Il est immédiatement payé, estampillé pièce par pièce et dirigé vers le grand comptoir central, dans les vastes locaux du « Pôle Nord, » ancien Skating-Ring, spécialement aménagés à cet effet. De là, ces lots de vêtemens sont répartis, selon les besoins, dans la ville et en province, et sont expédiés aux œuvres spéciales qui en font la distribution.

L'*Œuvre des Prisonniers de guerre* compte aussi parmi les plus intéressantes. Peut-on songer sans frémir au martyre de nos compatriotes disséminés dans les camps allemands? Nous savons les privations, les tortures morales, les représailles parfois qu'ils endurent depuis tant de mois, et, quoi qu'on puisse faire pour eux, il est bien difficile d'alléger leur sort. L'œuvre en question réussit pourtant à leur faire parvenir les vêtemens dont ils ont tant besoin, un petit supplément de vivres, et, surtout, le pain qu'ils réclament.

Toutes ces œuvres ne peuvent exister et se développer que par l'appui que leur accordent le *Comité national de secours et d'alimentation* et la *Commission for Relief in Belgium* (C. R. B.). Le premier s'est formé grâce à l'initiative de notre grand savant et philanthrope, M. Ernest Solvay, auquel s'adjoignirent les plus hautes personnalités financières et charitables de la ville. Le Comité américain se constitua un peu plus tard, et nous avons vu que les premières cargaisons importantes d'Amérique arrivèrent vers le 15 décembre 1914, à l'heure même où le pays allait manquer de tout. Ce fut l'influence américaine qui obtint de von der Goltz, le premier gouverneur allemand en Belgique, l'assurance formelle que les vivres importés seraient exemptés de réquisition de la part des autorités militaires et resteraient à la disposition exclusive des Comités.

Les deux Comités agirent toujours en collaboration intime et leur action s'étendit bientôt sur toute la partie occupée du pays. Elle s'exerce même actuellement dans le Nord de la

France, et les délégués de la C. R. B. s'avancent jusqu'à quelques kilomètres du front.

J'ai eu récemment l'occasion de faire la connaissance du président de la *Commission for Relief* à Bruxelles. Je ne pouvais assez lui dire tout ce que notre nation éprouve de gratitude pour la générosité de l'intervention américaine. Et comme j'exprimais de vives appréhensions pour le cas où les États-Unis, intervenant eux-mêmes dans le conflit, seraient obligés de nous abandonner : « N'ayez crainte, me dit-il, tout le service de ravitaillement est si bien organisé qu'il fonctionnerait malgré tout. »

Cette gratitude, qui est la même dans tous les cœurs, donna lieu à des manifestations bien touchantes. Des bateaux entiers étaient arrivés chargés de présens à notre adresse, et, parmi ceux-ci, il y avait des attentions charmantes des enfans d'Amérique pour les pauvres petits de Belgique; dans nos écoles, même les plus populaires, les enfans furent chargés de répondre ; j'ai lu beaucoup de ces lettres et de ces réponses, et j'ai été profondément émue par les unes et par les autres.

Nos compatriotes cherchèrent encore à traduire leur reconnaissance d'une autre manière. La farine nous arrivait d'Amérique en d'innombrables sacs de toile : le plus souvent la provenance était indiquée sur le sac, en grands caractères imprimés, Massachusetts, Indiana, Cincinnati, et parfois aussi on y voyait un dessin caractéristique, tel qu'une perdrix, une tête d'Indien Peau-Rouge, le « big tree » de Californie, l'aigle américain. Nos dames et nos jeunes filles s'ingéniaient à peindre ces sacs ou à les broder, puis elles les renvoyaient en Amérique, afin qu'ils y fussent distribués en guise de remerciement. J'en ai vu qui étaient de véritables chefs-d'œuvre d'art féminin : on en fit des expositions. Le Musée du Cinquantenaire en a rassemblé une collection qui compte actuellement 300 spécimens.

LES VEXATIONS

Ce qui fait bien comprendre la vie si étouffante que nous menions à Bruxelles, c'est la série des petites vexations quotidiennes qui ajoutaient leur poids à la pression morale que l'envahisseur ne cessait d'exercer sur nous, dans l'espoir de

nous amener, — telle était son illusion, — à capituler! Les proclamations affichées sur nos murs et les journaux que nous appelons « embochés, » parce qu'ils sont soumis à la censure allemande, distillent un venin qu'ils tâchent de répandre sournoisement jusque dans la pensée et dans les cœurs... En voulez-vous la preuve? Il me suffira de me rappeler au hasard quelques-unes de ces proclamations perfides.

L'Allemagne cherchait à nous faire perdre confiance dans la justice de notre cause, dans notre gouvernement, dans nos alliés : la France était absolument incapable de résister à la pression allemande, le nombre des prisonniers, surtout sur le front russe, se chiffrait par milliers... Le 4 septembre 1914 : « De l'Est, le colonel Hindenburg annonce le transport de 90 000 prisonniers non blessés. Cela équivaut à l'anéantissement de toute une armée. » Il est plaisant de rappeler que des gamins bruxellois s'étaient amusés à ajouter un zéro à l'affiche et qu'on y lisait 900 000. Ces mêmes gamins y apposaient leurs commentaires à grands traits de crayon, et les termes de « Lâches! Voleurs! Assassins! » se retrouvaient sous le texte des proclamations annonçant de nouvelles réquisitions ou des condamnations capitales.

Quant à l'Angleterre, c'était sur elle que les communiqués s'acharnaient. Dès le premier engagement, nous pouvions lire, à la date du 23 août : « L'armée anglo-franco-belge, à l'Ouest de Namur, a été *définitivement* battue par les armées allemandes, qui ont fait des milliers de prisonniers et pris des canons en grand nombre. Les Anglais sont en pleine déroute. Une brigade anglaise a été écrasée; son commandant et beaucoup de ses officiers faits prisonniers. » Je serais vraiment curieuse de connaître l'importance de cette armée anglaise participant aux opérations des environs de Namur, car jamais nous n'en entendîmes parler.

A propos de ce dédain avec lequel nos adversaires traitaient « la méprisable petite armée de lord Kitchener » et ses « mercenaires, » une anecdote assez piquante courut la ville. Une conversation s'était engagée entre un officier allemand et un prisonnier anglais.

« Après tout, lui demande l'Allemand, pourquoi vous battez-vous, vous autres?

—?

— Vous vous battez pour de l'argent.

— Et vous, lui répond l'officier anglais, pourquoi vous battez-vous donc?

— Nous autres, c'est pour l'honneur!

— Ah! c'est bien ce que je pensais, reprend l'Anglais : on se bat toujours pour ce qu'on n'a pas! »

La crainte du service militaire obligatoire en Angleterre les hantait : aussi affichaient-ils que, si le principe de la conscription était adopté, beaucoup de jeunes gens chercheraient en Amérique « le dernier refuge de la liberté. »

Telles étaient les insinuations que nous avions continuellement à subir. On nous annonçait un jour une insurrection en Tripolitaine, un autre jour des mouvemens séditieux aux Indes, des troubles au Maroc ou dans l'Afrique Australe, le ralliement par les Turcs de troupes kurdes en Perse, une révolte en Égypte, la propagande anti-anglaise de James Larkins aux États-Unis, etc. L'objet de toutes ces proclamations était de nous persuader que la puissance allemande était invincible, de nous amener à nous résigner à notre sort, à nous faire perdre tout espoir de revanche et de réparation... Or, tous ceux qui ont vécu en Belgique occupée peuvent certifier que, quelles que soient les difficultés de l'heure présente, les Belges n'ont jamais plié et que, dans toutes les classes de la société, ils ont manifesté une admirable énergie.

Tous les journaux, — ces petites feuilles prétendues belges, — étaient remplis des mêmes nouvelles tendancieuses; censurées par l'autorité allemande, elles devaient viser au même but. On vendait aussi des journaux allemands. Dans le quartier des gares et de la grande Poste, la ville avait pris une allure spéciale : on y voyait de nombreuses « aubettes (1) » bien aménagées ainsi qu'une série de baraques; à leurs étalages rien que des livres, des brochures et des journaux allemands; leurs enseignes, en gros caractères gothiques, n'étaient, hélas! que trop visibles, comme celles des tavernes allemandes, des magasins d'équipement militaire, et de tant d'autres!

Je me souviens aussi d'un journal illustré à un sou, le *Kriegskurrier*, qui contenait plus de vingt pages illustrées et un texte explicatif en quatre langues (on ne tarda cependant pas à

1) *Aubette* se dit pour *kiosque*.

supprimer la version anglaise). On ne pouvait le feuilleter sans indignation. Parmi nos troupes, on ne voyait que prisonniers et fuyards : chez eux, ce n'était que déploiement de forces et scènes idylliques! Ne pouvait-on pas admirer, en Pologne russe, le tableau touchant des soldats teutons offrant aux petits enfans des campagnes, assis sur leurs genoux, une part de leur soupe? Ne les voyait-on pas aussi causer et danser avec les femmes du pays occupé? Mais nous, qui savions par expérience que ces clichés étaient truqués et qui connaissions les procédés employés à cet effet, nous nous contentions de tourner la page en haussant les épaules!

Parmi les vexations qu'ils nous firent subir, nos despotes nous imposèrent l'heure allemande. Nous ne l'adoptâmes jamais. Je dois dire cependant qu'on fut obligé de s'y conformer dans certaines villes de province où la police et les officiers allemands contrôlaient l'heure de la montre du premier passant venu et lui infligeaient une forte amende s'il n'était pas en règle avec l'ordonnance. A Bruxelles, les horloges publiques devaient l'indiquer. Cette mesure inspira une petite chanson où il était dit qu'en avançant l'heure, l'ennemi ne parviendrait qu'à hâter d'une heure le moment de notre victoire!

La défense d'arborer nos couleurs nationales nous atteignit en plein cœur. Puisque nous ne pouvions plus les déployer publiquement, il n'était cependant pas interdit de les exposer chez soi! Un grand drapeau y figurait à la place d'honneur et nos trois couleurs s'étalaient sous le portrait de notre Roi ou de l'un de nos héros. On imagina aussi de petits nœuds tricolores pour les mettre au corsage. Dès le début de la guerre, nous avions pris l'habitude de porter des insignes. N'avait-on pas vendu des médaillons à l'effigie du général Leman, puis à celle de M. Max, et surtout les portraits du Roi, de la Reine, des jeunes princes? Puis, toutes les couleurs alliées. Enfin, une foule de médailles commémoratives.

Alors, beaucoup de personnes décidèrent de glisser à leur boutonnière une simple feuille de lierre. La feuille de lierre, symbole de fidélité au pays et au Roi! elle fait une apparition soudaine, elle triomphe partout : spectacle vraiment curieux par la rapidité de l'exécution! D'autres personnes font choix d'un petit bijou de couleur grise : c'est le lion de nos armoiries

qui figure sur nos anciennes pièces de nickel et que des ouvriers adroits cisèlent et découpent. On le porte en broche, en épingle, en breloque.

Peut-être le lecteur pense-t-il qu'à condition de vivre sans bruit, caché dans son coin, il est possible, à Bruxelles, de ne jamais avoir à souffrir de l'autorité allemande. Vous ne vous occupez pas d'elle, pourquoi s'occuperait-elle de vous? Quelle erreur!... Les plus inoffensifs des habitans sont importunés, exposés à subir des peines sévères! Voyez plutôt ce ménage paisible, ce docteur et sa femme, qui vivent bien bourgeoisement... On a sans doute fait une dénonciation, envoyé une lettre anonyme sur leur compte; on perquisitionne, on découvre deux ou trois petites brochures, bien anodines, mais prohibées; le docteur est condamné à six mois de prison, sa femme à trois mois. Une vieille femme de soixante-cinq ans reçoit une lettre de son fils qui est au front, par courrier secret bien évidemment, puisqu'il n'y a point d'autre moyen de correspondre : elle est condamnée à deux ans de prison. Une de mes amies, veuve, mère d'une fillette de neuf ans, écrit à ses deux fils qui sont sous les drapeaux, — chose naturelle, s'il en fut, — et cherche par là même l'occasion d'obliger d'autres mères en joignant leurs lettres à la sienne. Elle vient d'être dirigée en Allemagne!... Je cite quelques cas. Il y en a des milliers.

***

L'horreur de l'occupation, sa longue durée, le sentiment que l'avenir et l'existence même de notre pays étaient en jeu, tout cela était bien fait pour nous incliner au pessimisme. Aussi, dans notre volonté de réagir, cherchions-nous, de tous les côtés, des raisons d'espérer. Tout au début, ce fut la presse étrangère qui nous les donna.

Aucun journal étranger n'était autorisé : aussi tout un commerce clandestin ne tarda-t-il pas à s'organiser en dépit de la surveillance allemande. Un grand gaillard cherchait à vous vendre une caisse de raisins, mais, en même temps, à voix basse, il vous offrait un numéro de *la Flandre Libérale* qui paraissait encore à Gand et qu'on vendait chez nous de 60 centimes à 1 franc, au lieu du sou qu'il coûtait jadis. D'autres, au passage, vous murmuraient le nom d'un journal français ou du

Standard qui insérait une page en français de *La Métropole* d'Anvers et vous entraînaient à tourner le coin d'une rue plus déserte pour vous glisser la feuille et réclamer l'argent... D'autres encore venaient à domicile et cherchaient à vous vendre un exemplaire du *Times* introduit en fraude : le prix moyen variait entre 5 et 10 francs le numéro ; il arrivait qu'on payât le prix le plus fort, quitte à essayer ensuite de le revendre à moitié prix à l'un ou à l'autre, qui le revendait à son tour... Parfois, le porteur du journal préférait louer l'exemplaire à raison de 50 ou 75 centimes la demi-heure. Vous étonnerai-je en vous disant qu'au milieu de septembre 1914, nous étions si privés de nouvelles et si avides d'en avoir, qu'un seul numéro du *Times* fut payé 200 francs?

Un autre mode de propagation des nouvelles consistait à reproduire par la machine plusieurs copies des articles principaux d'un journal français ou des traductions de quotidiens anglais; certaines agences clandestines s'en étaient chargées, entourées du plus grand mystère; le soir, à la tombée de la nuit, on venait vous glisser ces coupures dans votre boîte aux lettres. Chaque soir, cette lecture nous réconfortait, tandis que la lecture de *La Belgique*, du *Quotidien*, du *Belge* ou du *Bruxellois*, avec leur dose journalière de venin habilement distillé, nous déprimait chaque matin.

De écrits d'actualités, des brochures prohibées, un sermon du Père Janvier, un discours de Maeterlinck à la Scala de Milan. des vers de Richepin, les belles paroles de M. Asquith ou de M. Viviani, tout cela ravivait notre courage; deux ou trois exemplaires avaient seuls réussi à pénétrer, mais on se les passait, et on les recopiait avec ardeur...

Nous avions eu connaissance aussi de l'inqualifiable monument que fut le « Manifeste des 93 Intellectuels Allemands. » Il avait provoqué diverses réponses qui parvinrent à se glisser dans le pays, notamment une réponse anglaise et celle que nous appelâmes le « Verdict Américain ; » nous en étions enthousiasmés. Des ouvrages plus importans nous parvinrent de la même façon, en nombre restreint, et nous les lisions avec passion, malgré le danger couru. On se prêtait ainsi, en cachette, *La Belgique neutre et loyale* de Waxweiler, le *King Albert's Book*, ou le fameux *J'Accuse* écrit par un Allemand.

Vous conterai-je encore, au hasard de mes souvenirs,

quelques-unes des anecdotes qui, mises en circulation un beau matin, faisaient, en quelques heures, le tour de la ville? Elles avaient le don de semer un peu de gaieté, et, dans l'uniformité des longs jours monotones, nous éprouvions le bienfait d'une détente passagère, — fût-elle seulement de quelques instans.

Tout au début de l'occupation, un magasin du bas de la ville avait fermé ses volets. Un Bruxellois malicieux s'était amusé, à lui tracer à la craie cette enseigne : *La Belgique*; et il avait ajouté : *fermé pour cause d'agrandissement*. N'était-ce pas faire fi de l'esprit de conquête de nos tyrans, grisés par leurs victoires des premiers jours?

Voici une facétie qui eut le plus grand succès. Bethmann-Hollweg a été délégué par son Empereur, en mission spéciale, là-haut, près de Dieu le Père. Il frappe au paradis et saint Pierre lui ouvre la porte. Von Bethmann demande à parler au bon Dieu : « Impossible, il est malade, très malade. — Qu'a-t-il donc? — Je ne sais, répond le saint, mais il se promène de long en large, sans répit et sans trêve; il doit être atteint de la folie des grandeurs, car il ne cesse de répéter : « Je suis le Kaiser! je suis le Kaiser!... » L'histoire ne s'arrête pas là. Le délégué de Guillaume II exprime son désappointement. « Quel contretemps, dit-il, car j'avais une nouvelle de très grande importance à communiquer à Dieu, de la part de mon maître. » — La curiosité de saint Pierre est vivement piquée et il s'inquiète : « De quoi s'agit-il? » — « Voici, répond l'envoyé extraordinaire, von Bethmann-Hollweg; mon maître, le Kaiser, me charge d'annoncer à Dieu qu'il vient de l'anoblir et que, dorénavant, il pourra s'appeler : Von Gott! »

Enfin, voici mieux qu'une anecdote, un fait réel, une scène vécue. Le gouverneur von Bissing cherchait, pour compléter sa belle œuvre de réorganisation, à décider l'Université de Bruxelles à rouvrir ses portes. Il fait comparaître le recteur : « La reprise des cours, lui répond celui-ci, est littéralement impossible. — Et pourquoi donc? — Plus des deux tiers des élèves de mon Université combattent pour défendre leur patrie. — Et l'autre tiers? poursuit le gouverneur. — Oh! celui-là, monsieur le gouverneur, il ne m'intéresse pas! »

LA « SWANZE » BRUXELLOISE : LES JOURNÉES PATRIOTIQUES

Donc, depuis le premier jour de l'occupation, l'esprit frondeur des Bruxellois s'était élevé contre la tyrannie allemande. Le conflit entre cet esprit d'indépendance et de moquerie, d'une part, et le système policier allemand, d'autre part, n'a jamais cessé, et ce fut un duel sans trêve, des escarmouches continuelles, un trait piquant lancé à bon escient, une raillerie parfois même un peu triviale... La « swanze » bruxelloise, comparable, — quoique souvent plus lourde, il faut le reconnaître, — à ce que les Français appellent la « blague, » à l'humour anglais ou au « kidding » américain, se donna libre cours. Dans cette vie journalière de vexations et de terrorisme, ne faut-il pas lutter contre soi-même pour conserver courage et espoir, ne faut-il pas aiguillonner ses forces, ne vaut-il pas mieux rire que de se laisser abattre et donner ainsi satisfaction à l'ennemi qui systématiquement cherche à vous déprimer? Et nul ne songera à nous blâmer de cette verve et de cet esprit de satire sans cesse dirigés contre l'oppresseur!

Et vous, chers avions de nos alliés, combien vos visites nous apportèrent de joie et d'espoir! Je te vois encore, hardi petit oiseau qui vins le premier survoler notre capitale. Tu volais là, bien haut, en plein firmanent, dans le midi d'un beau dimanche d'octobre ou de novembre, et nous ne pouvions deviner que tu étais un des nôtres. Mais la canonnade dirigée contre toi ne tarda pas à nous renseigner. Alors, nous te suivions des yeux avec amour, avec angoisse... Le danger que tu courais nous inquiétait, nous tremblions pour toi à chaque coup de canon qui faisait éclater dans l'azur du ciel, de-ci, de-là, à gauche, à droite de ta petite coque rapide, les nuages blancs qui pouvaient te donner la mort...

Quel bel éclair de joie aussi quand nous apprenions l'entrée en lice d'un nouvel allié! Nous avions vécu dans une telle incertitude relativement aux projets des neutres! Intervention de l'Italie, de la Roumanie! Ces jours-là comptèrent parmi les plus beaux de notre longue période de souffrances. Il y en eut pourtant de plus beaux encore! Les voici.

Pour moi, la journée du 21 juillet 1915, anniversaire de

notre indépendance nationale, restera à jamais inoubliable. Il y a dans la vie de ces momens qui font époque et dont on garde éternellement le souvenir! Il s'était fait une espèce d'entente tacite par laquelle les habitans avaient décidé de garder dans toutes les maisons volets baissés et portes closes. Cette manifestation patriotique eut le succès le plus complet. Bien rares furent les exceptions; un grand café, deux ou trois magasins, et l'hostilité de la foule les contraignit vite à suivre le mouvement. Même les marchés en plein air n'eurent pas lieu, les maraîchers n'étant pas arrivés dans la capitale. Depuis la plus petite boutique de « verdurière, » comme on dit chez nous, jusqu'aux plus grands restaurans, tous les immeubles restèrent clos. Et toutes les maisons privées semblaient inhabitées: on y vivait silencieusement! Les mots me manquent pour peindre l'atmosphère de dignité qui, pendant toute cette journée, plana sur la ville tout entière. Nous étions en communion spirituelle avec tous les nôtres, avec nos compagnons d'infortune aussi bien qu'avec notre armée qui se battait, avec nos frères exilés et les réfugiés de France, d'Angleterre ou de Hollande, avec les morts eux-mêmes, les morts aimés, et nous pensions à l'heure de la délivrance!... C'est cet espoir immense qui, à la fin de la cérémonie de la cathédrale de Sainte-Gudule, éclata en cris puissans de : « Vive le Roi! Vive la Belgique! » clamés par mille et mille voix, malgré la présence des uniformes allemands.

Un long défilé, un pieux pèlerinage s'organisa au cours de la matinée, vers le monument de la place des Martyrs où reposent nos braves, morts en 1830 pour la libération de notre territoire. On y déposa des couronnes en l'honneur des enfans de la Belgique qui combattent aujourd'hui pour notre indépendance et tombent tous les jours au champ d'honneur; on y jeta des fleurs en masse, en dépit des nombreuses sentinelles, baïonnette au canon, qui gardaient la place et les rues avoisinantes. Des patrouilles circulaient partout. Des mitrailleuses étaient en batterie dans le cœur même de la ville... Mais le silence, un silence religieux règnait dans la foule, et il était aussi imposant que la bruyante manifestation de Sainte-Gudule.

La journée tout entière se passa dans ce même sentiment d'émotion grave et recueillie.

Peu après, l'anniversaire du 4 août : c'était la date où les

Allemands avaient violé notre territoire. On eût voulu manifester de la même manière, mais l'autorité opposa son *veto*. On se contenta donc de contenir en soi tout le chagrin de cet anniversaire. On vendait discrètement de petits emblèmes : emblèmes de deuil, nœuds de crêpe et breloques en forme de cœur d'émail noir portant la date commémorative (4 août). Des ordres stricts avaient été donnés : tous les habitans devaient être rentrés chez eux à sept heures du soir. Plus de circulation autorisée dans les rues, exception faite naturellement pour Messieurs les Allemands. Ce fut à ce moment que les choses changèrent d'aspect! Comme il faisait merveilleusement beau, tout le monde s'installa aux balcons des maisons ou aux fenêtres ouvertes. On s'interpellait d'un trottoir à l'autre! Dans toutes les maisons on avait fait honneur au phonographe qui, si longtemps silencieux, se plaisait maintenant à jouer *Brabançonne*, *Marseillaise* et *God save the King*. Dans les quartiers populeux, les manifestations devinrent bruyantes : on criait, on chantait, on avait lâché des chiens et des chats dans les rues, et les gamins leur avaient même parfois attaché une casserole à la queue. Un officier allemand, qui rentrait à son domicile vers dix heures du soir, fut si impressionné par tout ce vacarme qu'il se mit à marcher prudemment au milieu de la chaussée, regardant avec méfiance, à droite et à gauche, puis, par surcroît de prudence, il sortit son revolver de sa poche et le tint braqué devant lui... Alors, de toutes les fenêtres, des tonnerres d'applaudissemens et d'acclamations ironiques accueillirent son passage. Le lendemain, deux rues du bas de la ville étaient condamnées par voie d'affiche à une punition sévère pour avoir trop manifesté.

Les journées du 21 juillet et du 4 août 1916 ont ressuscité celles que nous avions connues en 1915. Cette fois, le cardinal Mercier voulut officier en personne en notre belle cathédrale de Sainte-Gudule pour célébrer notre jour de fête nationale. Ce fut une ovation. La foule qui lui faisait cortège, chantait la *Brabançonne* et *Vers l'Avenir*, et l'on était emporté par le plus vibrant patriotisme. Il avait été formellement interdit de fermer les boutiques et de faire étalage de couleurs belges! Une idée germa cependant et se répandit comme par enchantement : le vert, symbole de l'espérance, serait la couleur du jour. Chacun achetait du ruban vert. On en faisait de petites cocardes. On en

garnissait toutes les vitrines... C'en était trop aux yeux de l'administration allemande! Elle placarde une nouvelle affiche où elle se vante de son indulgence vis-à-vis des petites manifestations patriotiques de la journée, mais elle prend prétexte de soi-disant incidens regrettables qui se seraient produits au départ de Mgr Mercier, pour frapper la ville de Bruxelles d'une amende minime : « Celle-ci s'élèvera à un million de marks *seulement*. »

Que dire de la grande union qui rapproche tous les Belges en notre douloureuse épreuve? Au service religieux de Sainte-Gudule, le conseil communal de la ville, d'opinion fortement libérale, assista tout entier. Catholiques, socialistes, francs-maçons même s'y coudoyaient. « Et tous, réfugiés dans cette Église comme dans le dernier asile où l'on pût avoir encore quelque liberté, tous, d'une seule voix, purent crier leur amour pour la patrie (1). »

RÉSISTANCE DE LA BELGIQUE ENVAHIE — LE CLERGÉ

Cette belle et fière résistance, la Belgique l'a opposée sans cesse au joug grandissant de l'oppresseur. Le clergé, en tout premier lieu. En maintes occasions, les prêtres cherchèrent d'eux-mêmes à amortir le choc entre la population et l'envahisseur : ils s'offrirent comme otages et furent souvent victimes de la barbarie teutonne. Au-dessus d'eux tous, plane la belle figure du cardinal Mercier qui, dans sa lettre pastorale de Noël 1914, flétrit si largement les atrocités allemandes. Comment osait-il énumérer ainsi en pleine chaire la longue liste de leurs crimes? J'entends encore le vénérable doyen de Saint-Jacques de Caudenberg nous transmettre les leçons de patriotisme et d'endurance que notre évêque voulait bien nous donner en termes d'une rare éloquence. Il nous disait qu'à son retour de Rome, il avait parcouru la plupart des régions dévastées de son diocèse : « ce que j'ai vu de ruines et de cendres dépasse tout ce que, malgré mes appréhensions pourtant très vives, j'avais pu imaginer. Des villages entiers ont quasi disparu. » Il évoque les souvenirs de sa chère ville de Louvain, et l'incendie, et la destruction qui la ravagèrent. Il nous fait comprendre que la partie occupée du pays est dans une situa-

(1) Maurice Desombiaux : *La Résistance de la Belgique envahie.*

tion de fait qu'elle doit loyalement subir et qu'elle doit respecter les conditions de cette occupation : mais il formule aussi, avec une netteté courageuse, que le pouvoir qui a envahi notre sol n'est pas une autorité légitime. « Dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez *ni estime, ni attachement, ni obéissance*. L'unique pouvoir légitime en Belgique est celui qui appartient à notre Roi, à son Gouvernement, aux représentans de la Nation. Lui seul est pour nous l'autorité. Lui seul a droit à l'affection de nos cœurs, à notre soumission. »

Pendant trois dimanches consécutifs, il nous fut donné lecture, dans toutes les églises de l'archevêché de Malines, de cette longue lettre pastorale qui nous transporta d'enthousiasme. L'autorité allemande s'était inquiétée de cette première lecture; elle s'était adressée au cardinal et l'avait sommé d'en interdire la continuation. Le cardinal avait répondu que son clergé savait ce qu'il avait à faire. Le second dimanche, on s'écrase dans les églises; à l'heure du prône, l'anxiété règne dans la foule... Lirait-on? Ne lirait-on pas? Le vieux prêtre monte en chaire et commence d'une voix forte : « L'autorité allemande nous défend de poursuivre la lecture de la Lettre pastorale de Mgr Mercier. N'ayant d'ordres à recevoir que de mon chef spirituel, j'en reprends la lecture. Dimanche dernier, il nous avait dépeint tous les ravages et les crimes commis par les *hordes teutonnes* (ici sa voix s'élève) dans leur passage à travers la Belgique. Je poursuis... » Ces mots résonnaient de vaillance, dans l'église paroissiale où nous pouvions distinguer, parmi la foule, les uniformes gris.

Et maintenant encore, à propos des déportations belges, le cardinal Mercier ne fait-il pas retentir la plus émouvante protestation?

Dans une allocution prononcée le 20 novembre 1916, en l'église Sainte-Gudule, au centre de son diocèse et de notre pays, afin que tous, ainsi qu'il le dit lui-même, puissent se faire les propagateurs de sa pensée et les interprètes de ses sentimens, il flagelle l'infamie des déportations, et il prend comme thème de son homélie ces mots qui condamnent le pouvoir occupant, dont le premier devoir serait de respecter ses engagemens et nos droits, c'est-à-dire de veiller au maintien de l'ordre : « L'injustice appuyée sur la force n'en est pas moins l'injustice. »

Ne fut-il donc point, le vénéré primat de Belgique, avec toute l'autorité que lui confèrent ses hautes fonctions, sa dignité, sa conscience chrétienne, le porte-parole éloquent de l'indignation qui gonfle tous nos cœurs? « Courage! nous crie-t-il enfin, attendons le jour où nous pourrons, *dans la paix de la victoire*, nous serrer tous autour de l'autel triomphal de Marie libératrice. Courage, mes frères, soyez respectueux des enseignemens du Christ, *soyez fidèles à la Patrie belge.* »

Pour ce qui est de la résistance civique, nous l'incarnons, à Bruxelles, dans la personne de notre vaillant bourgmestre, M. Max, auquel nous ne pouvons songer sans émotion, en raison de la rude épreuve de sa longue et pénible captivité. Mais, à l'heure actuelle, il n'est plus possible de compter les victimes civiles de la guerre... Plus de six mille martyrs ont péri au début des hostilités, fusillés par la barbarie allemande... Aujourd'hui, des milliers de civils peinent, sous le bâton du garde-chiourme, là-bas, en Allemagne.

Au barreau, le bâtonnier de l'Ordre des Avocats, Me Théodor, fut déporté à son tour pour avoir fait entendre sa protestation contre l'arbitraire des juridictions allemandes. Voici quelques lignes empruntées à ce réquisitoire et qui en indiquent bien le ton : « Sans doute depuis qu'elle nous a envahis, l'Allemagne est devenue notre ennemie. Menacés par elle dans notre existence, nous la combattons avec toute l'âpreté d'un patriotisme enraciné. A elle, nous ne devons *rien*. En revanche, l'Allemand, sujet de droit, justiciable de nos tribunaux, est sacré à nos yeux. Qu'il comparaisse devant nos juridictions civiles ou répressives, il peut être rassuré, il ne connaîtra ni déni de justice, ni parti pris, ni malveillance, ni vexations... » Que de reproches tacites enfermés dans ces quelques mots!

Dans nos écoles même, ne sentait-on pas, au fond du cœur de nos enfans, la haine de l'intrus? Quel beau sentiment de solidarité s'éveillait dans ces petites âmes, quelle admiration pour nos vaillans soldats absens, quel désir de se rendre utile, quel élan de patriotisme! Chaque classe, selon les moyens dont elle disposait, adoptait un ou plusieurs prisonniers belges en Allemagne. Quelle satisfaction de préparer les colis, envois collectifs de tant de bons petits cœurs! et quelle joie d'écrire la lettre qui devait réconforter le malheureux exilé!

Et jour après jour, les femmes et les mères, résistaient

courageusement, par le sacrifice consenti de leurs deuils et de leurs souffrances.

Une autre forme de la lutte contre l'envahisseur consistait à préparer dans l'ombre la fuite de nos jeunes miliciens décidés à passer la frontière pour aller s'engager dans notre armée. Beaucoup de nos compatriotes subirent de ce chef des condamnations à plusieurs années de prison et même aux travaux forcés à perpétuité. Le général Fivé et le lieutenant Gille (1) furent les premières victimes (Liége, 7 janvier 1915); — miss Cavell, qui avait secrètement donné asile à des blessés anglais des premiers combats et qui avait patriotiquement travaillé à leur évasion, n'eut-elle pas à payer de sa vie son ardente générosité? Et cette femme, cette infirmière de vocation, n'avait point eu d'autre souci, depuis plus de vingt ans, que de se dévouer au soulagement de toutes les misères! Depuis l'occupation n'avait-elle point soigné les Allemands à l'égal de nos blessés? Il nous fut répété que, le jugement de la peine capitale étant rendu, elle aurait noblement répondu à ses bourreaux et leur aurait dit : « En me condamnant à mort, vous supprimez une vie; — moi, j'ai permis à deux cents soldats de rejoindre les nôtres, pour reprendre les armes contre vous! »

L'assassinat de miss Cavell souleva une indignation indescriptible. Une affiche avait été placardée aux murs et glaçait d'effroi les lecteurs qui pouvaient y voir le nom de cinq personnes, dont trois femmes, condamnées à mort, et celui d'une longue série d'accusés, condamnés de deux à quinze ans de travaux forcés! Mais que penserez-vous en apprenant que, quelques heures plus tard, le même Gouverneur général édictait un autre arrêté où nous pouvions tous admirer son âme compatissante et les bienfaits de son administration! Le dit arrêté était accolé à l'affiche tragique : « J'apprends, prononçait le gouverneur, que souvent en Belgique on aveugle les pinsons en cage sous prétexte de les faire mieux chanter. Je ne tolérerai point cette cruauté. »

Un des plus beaux exemples à l'honneur de l'âme belge, — cette âme belge que le gouverneur Von Bissing appelle un « rébus psychologique, » — nous le trouvons dans la vaillance du seul journal *vraiment* belge, *La Libre Belgique* qui, depuis deux ans, paraît régulièrement chaque semaine, en

(1) Le lieutenant Gille vient de mourir en captivité.

dépit de toutes les poursuites et des vaines recherches d'une armée de policiers et d'espions! Les primes les plus tentantes ont été offertes à qui dénoncerait rédacteurs ou imprimeurs, et de nombreuses arrestations ont été opérées pour le fait seul d'être détenteur de l'un de ses numéros. L'en-tête même du journal et sa manchette sont pleins d'ironie et semblent jeter un défi à l'autorité allemande! — Le journal s'intitule « régulièrement irrégulier. » Comme adresse télégraphique, il indique « Kommandantur-Bruxelles — et sous la rubrique *Bureaux et administration*, nous lisons que « ne pouvant être un emplacement de tout repos, ils sont installés dans une cave automobile! » — Quant au texte, il est toujours inspiré par le plus vibrant patriotisme, et certains articles sont de véritables chefs-d'œuvre d'éloquence. Le pamphlet y est manié de façon remarquable. L'humour parfois s'y glisse. Et toujours les sentimens d'honneur et de devoir y sont exaltés. La vaillante petite feuille soutient le moral de toute une nation; elle s'applique à la réconforter et, passant de main en main, elle répand la bonne parole...

« Écrivant à une heure tragique une page solennelle de notre histoire, nous l'avons voulue sincère et glorieuse, avait dit le cardinal Mercier dès Noël 1914. Et nous saurons, tant qu'il le faudra, faire preuve d'endurance. L'humble peuple nous donne l'exemple... lui surtout souffre des privations, du froid, peut-être de la faim... Il a de l'énergie dans sa souffrance. Il attend la revanche, il n'appelle point l'abdication. »

Cette résistance dans la classe ouvrière s'est traduite énergiquement, malgré la misère, les contraintes, les menaces et les punitions, par le refus de reprise du travail. Les nôtres pouvaient-ils consentir à travailler pour la guerre contre leur pays, ou même à rendre disponibles, pour les opérations militaires, les milliers d'ouvriers allemands occupés en Belgique? A Luttre, cent quatre-vingt-dix ouvriers furent expédiés en Allemagne. A Malines, les ouvriers de l'arsenal, ayant refusé de réparer le matériel allemand fortement endommagé, la ville fut punie, isolée du reste du pays, pendant huit jours. Dans le pays de Liége, de nombreuses arrestations de chefs d'usines ont été opérées. A Lokeren, où on les réquisitionnait, à Lessines où les Allemands exigeaient la reprise du travail des maîtres carriers, sous prétexte que la pierre leur était indispensable pour

des travaux d'utilité publique, en réalité parce qu'ils voulaient l'employer pour le béton de leurs tranchées, les Belges ne cédèrent point. A ce sujet encore, en nous donnant le texte d'un arrêté allemand, publié à Gand le 12 octobre 1915, le commandant de Gerlache de Gomery, auteur d'un ouvrage des plus documentés et des plus intéressans sur *La Belgique et les Belges pendant la Guerre*, n'ajoutait-il pas : « Voilà bel et bien le travail forcé, le servage, pis que cela : c'est par un infâme chantage, et au mépris de toutes les conventions internationales, la trahison rendue obligatoire. Nous sommes parvenus au faîte de l'illégalité. »

LES DÉPORTATIONS CIVILES

Mais pouvions-nous concevoir alors qu'un jour viendrait, comme il est advenu en octobre 1916, où ces menaces s'exécuteraient et serviraient de base à des milliers de déportations, exécutées comme de véritables râfles, comme des razzias de peuples sauvages! Voilà littéralement l'esclavage, tel que notre pensée ne pouvait plus l'admettre à notre époque, le travail forcé dans les pires des conditions.

Le grand maître dessinateur, Louis Raemaeckers, ne vient-il pas de nous en donner une image saisissante dans l'une de ses plus récentes compositions? Ils sont là, ces malheureux déportés, ces vieillards, accablés de fatigue et de souci, peinant comme des forçats dans les formidables ateliers des fabriques de munitions allemandes. Et l'ouvrier belge songe douloureusement : « Cet obus va peut être tuer mon fils! »

***

La voilà, telle que je l'ai quittée il y a quelques semaines à peine, ma pauvre patrie meurtrie. J'ignore si je vous ai fait sentir suffisamment l'impression d'angoisse qui étreint tous les cœurs. On cherche à lutter vaillamment. On nourrit, envers et contre tout, par des prodiges de volonté, les espoirs tenaces et l'optimisme réconfortant. On se raidit contre l'adversité. Mais, si résolu qu'on puisse être, au fond de soi, on souffre bien cruellement. L'atmosphère est lourde, lourde. Elle est irrespirable. On étouffe. Vainement on cherche à se terrer chez soi,

à oublier, c'est impossible... Le joug allemand pèse formidable. Quoi qu'on fasse, on est écrasé par lui, on sent l'ennemi chez soi, partout, on subit avec le même dégoût ses arrogances, ses platitudes, sa piètre mentalité; on souffre quand il triomphe de ses victoires, quand il espionne, quand il fusille, quand il resserre de plus en plus étroitement la geôle. Le temps, au lieu d'alléger la peine, sert au contraire à l'appesantir de plus en plus. Pendant vingt-sept mois, sans relâche, j'ai ressenti une impression d'étau, un cercle de fer qui me serrait les tempes, un mal poignant qui m'étreignait le cœur.

Une jolie légende de notre terroir conte les aventures et les amours d'Uylenspiegel et de Nele. Uylenspiegel, c'est l'esprit de la Flandre; Nele, le cœur de la Flandre. Malgré les traverses, les embûches, les obstacles qu'ils rencontrent tous deux, et les persécutions dont ils sont victimes, ils ne veulent point disparaître. Telle est encore aujourd'hui l'image de notre pays. Le cœur et l'esprit de la Belgique, et son âme tout entière, ne veulent point se laisser abattre par la domination étrangère.

. . . . . .

Et les belles paroles de la fougueuse péroraison du discours que notre compatriote Jules Destrée prononça au Trocadéro le 20 novembre 1916, à l'émouvante cérémonie organisée pour l'anniversaire de notre Roi, me reviennent à la mémoire : « Car nous rentrerons, frères d'exil, n'en doutez point! Car nous les reverrons, nos villes pathétiques, nos doux villages. Nous irons saluer dans nos vieux cimetières nos chers morts qui nous attendent, qui nous attirent, qui nous appellent. Puis, nous nous remettrons au travail, nous reverrons le blé dans les plaines de Flandre, nous entendrons encore le fracas des marteaux et le bruit des usines.

« Unis, nous referons la maison dévastée avec, du fond de nos cœurs jailli, un grand cri : Liberté! »

X...

LA LEÇON

D'UN

GRAND CLASSIQUE FRANÇAIS

CAMILLE SAINT-SAËNS

« Un enfant très délicat, dont l'existence était précaire. Les médecins n'en répondaient pas. » L'illustre auteur de *Samson et Dalila* et de la *Symphonie en ut mineur* assure qu'il fut cet enfant-là, quand il avait deux mois. Il y a de cela quatre-vingt-un ans accomplis. Si les médecins ne répondaient pas alors de M. Camille Saint-Saëns, il s'est chargé, depuis, de répondre aux médecins. Après avoir été, de très bonne heure, un enfant prodige, il leur devait bien d'être plus tard, de corps et d'esprit, un vieillard à peine moins extraordinaire. Il a déjà commencé. Souhaitons, en guise d'exorde, ou d'heureux augure, qu'il continue, encore longtemps.

Classique et français. Voilà l'éminent et double caractère du grand artiste que les circonstances présentes nous font plus que jamais un devoir, un devoir national, d'honorer.

« Du plus loin qu'il me souvienne, » nous écrivait un jour M. Saint-Saëns, « mon but, mon plus cher espoir, a toujours été d'ajouter une pierre à l'édifice de l'art français. » Chacun sait comment il a touché son but et rempli son espérance. En son œuvre, de soixante années, rien n'est étranger, encore moins contraire au génie de notre pays et de notre race. M. Saint-

Saëns, — il sied de l'en remercier d'abord, — n'a rien sacrifié, rien soumis, de lui ni de nous, à personne. Ni les théories ni les pratiques de Wagner n'ont trouvé, dans M. Saint-Saëns, les unes un doctrinaire, les autres un servile imitateur. Musicien de la Bible, de l'histoire, de la haute poésie, le musicien de *Samson* et du *Déluge*, d'*Étienne Marcel* et de *Henry VIII*, de *la Lyre et la Harpe*, ne l'a pas été de la légende. En outre, s'il est juste d'appeler M. Saint-Saëns un maître, même au théâtre, de l'orchestre et de la symphonie, c'est apparemment que par l'un et par l'autre il ne se laisse pas faire la loi. Enfin, quant au *leitmotiv*, dogme et commandement suprême de la religion wagnérienne, il s'en faut que le musicien de France y ait aveuglément souscrit. Il nous écrivait encore : « Ne soyons pas ingrats pour le grand Richard. Bülow a dit que j'étais le seul qui eût su profiter de ses théories sans me laisser égarer par elles. Dans toutes mes œuvres théâtrales, j'ai usé largement du *leitmotiv*, non par caprice, mais par principe ; seulement, tandis que Wagner le met au premier plan, j'en fais le fond du tableau, laissant au premier plan la partie vocale, traitée vocalement, autant que le permet la vérité scénique. » On le voit, par rapport à l'église wagnérienne, il y a là beaucoup plus qu'une réserve, quelque chose comme un schisme ou une hérésie.

Sera-ce un Liszt, à défaut d'un Wagner, qu'on appellera le maître d'un Saint-Saëns ? Assurément, (il l'a déclaré le premier, et très haut), l'auteur de la *Danse macabre* et du *Rouet d'Omphale*, de *Phaéton* et de la *Jeunesse d'Hercule*, est redevable aux *Poèmes symphoniques* du maître hongrois de l'idée au moins, sinon du style des siens. Mais tout de même, longtemps avant Liszt et chez nous, dans l'œuvre pour piano d'un Rameau, dans l'œuvre, fort différente, d'un Lesueur, et plus encore d'un Berlioz, un Saint-Saëns a pu rencontrer, — avec quelle abondance ! — et reconnaître comme nôtre le genre de la musique à programme ou à sujet.

Enfin, au-dessus des Français, fût-ce les plus glorieux, il est certain, de son propre aveu, qu'un Saint-Saëns a tenu pour les maîtres des maîtres les grands Allemands, ceux du passé : les Bach et les Haydn, les Mozart et les Beethoven. Mais on peut également affirmer que s'il ressemble à ceux-là, c'est en ce qu'ils ont eu non pas de national, mais d'universel, en

ce qui fait d'eux les maîtres par excellence, de tous les pays comme de tous les temps.

De même qu'il est, ou plutôt parce qu'il est très français, M. Saint-Saëns est très classique, le classicisme (passez-nous ce terme inharmonieux), étant, sinon l'unique forme, au moins la forme la plus pure et la plus nôtre de notre génie.

Classici, les classiques, on appelait ainsi à Rome les citoyens de la première classe, de la plus riche, ceux qui possédaient un revenu supérieur à une somme déterminée. Sainte-Beuve nous apprend qu'Aulu-Gelle appliqua le terme à certains écrivains : « Un écrivain de valeur, et de marque, *classicus assiduusque scriptor*, — excusez tout ce latin, — un écrivain qui compte, qui a du bien au soleil et qui n'est pas confondu dans la foule des prolétaires. » En musique, il apparaît assez que M. Saint-Saëns figure au premier rang de ces écrivains-là. Nul ne possède au soleil, au clair soleil de France, un domaine plus vaste, plus riche et plus varié. Rien de la musique entière n'est étranger à ce musicien. Il a touché toutes les cordes de la lyre. Opéras, oratorios et cantates, poèmes symphoniques et symphonies, musique de chambre, de la sonate au concerto, je ne sais pas un genre où il n'ait excellé. Il règne sur toutes les provinces de l'immense empire des sons. Pour ceux-ci tantôt il a recherché, tantôt négligé le concours ou le secours du verbe. *Samson et Dalila* et la *Symphonie en ut mineur*, son chef-d'œuvre de musique en quelque sorte appliquée et son chef-d'œuvre de musique pure, se répondent et s'égalent; mais de l'un à l'autre il a rempli tout l'espace et, comme disait Pascal, tout l'entre-deux.

Il y a plus encore : pour nous, Français, le terme de « classique » implique toujours, dans la littérature et dans l'art, la présence de certaines qualités que les œuvres de notre grand siècle, — c'est le dix-septième que je veux dire, — ont possédées à un degré éminent : la clarté, la mesure et l'unité, l'ordre et l'équilibre, enfin, et en deux mots qui rassemblent tous les autres : l'intelligence et la raison.

Un admirable « compositeur. » On nommerait volontiers M. Saint-Saëns de ce nom, si le mot disait moins mal et moins pesamment ce qu'il veut dire, s'il ne semblait définir, au lieu du talent et de l'art, le travail et le métier. Mais comme il « compose, » le grand musicien de *Samson* et de la *Symphonie en ut mineur*, du *Déluge* et de *la Lyre et la Harpe*, du *Sep-*

tuor avec trompette et des concertos pour piano! Comme il compose et comme il dispose aussi! Comme il distingue! Entendez par là : comme il choisit! Nul ne s'est mieux gardé de ce crime que Charles Maurras, le reprochant aux Germains, appelait un jour « le crime le plus naturellement haï de l'homme civilisé, à savoir le *crime d'excès*, et d'excès sans variété, du monotone excès, prolongé, comme en vertu d'une mathématique butorde, toujours et de *plus en plus* dans la même direction et dans le même sens. » On l'écrivait un jour de l'auteur des *Barbares :* « C'est à simplifier, à clarifier, que le maître vieillissant tend chaque jour davantage. De plus en plus il goûte surtout l'essence des choses ou leur fleur. Il sait tous les moyens, mais, loin de les prodiguer, il les épargne. Il allège la matière sonore et, pour ainsi dire, il la sublime, au lieu, comme tant d'autres, de l'accroître sans cesse et de la surcharger. »

Parlerons-nous de la clarté de son œuvre? Elle éclate aux esprits comme aux oreilles. Pas une page, pas une phrase n'en est obscure. Si complexe et même raffinée ou « travaillée, » — j'accorde le mot, — que puisse être une telle musique, ce n'est pas d'un travail, encore moins d'un effort, qu'elle donne l'idée et la sensation, mais d'un jeu, d'un jeu supérieur et libre. *Lucidus ordo*, j'ai souvent pensé qu'on pourrait ainsi définir un art où l'ordre n'est égalé que par la lumière.

L'équilibre de cet art est parfait et constant. Tout y est partage, quand ce n'est pas antithèse, et dans les deux cas, tout y est harmonie et nombre. L'œuvre dramatique de Saint-Saëns et son œuvre de musique pure s'égalent et se balancent, et cela, jusqu'à lui, ne s'était rencontré, je crois, que chez le seul Mozart. *Samson et Dalila*, le premier acte surtout, se divise, pour ainsi parler, entre l'esprit et les sens, entre l'amour sacré et l'amour profane. Le musicien de *la Lyre et la Harpe*, en développant (avec quelle puissance et quelle ampleur!) l'opposition pagano-chrétienne qui fait tout le sujet du poème, en a fortifié la symétrie, ou le dualisme éminemment classique. Classique encore est l'orchestre de Saint-Saëns, par la répartition des élémens sonores, par l'observance fidèle d'une hiérarchie instrumentale où le quatuor à cordes, suivant la tradition classique toujours, continue d'occuper le premier rang. Équilibre également, équilibre classique, entre l'orchestre et la voix, avec une préférence déclarée, que d'aucuns traiteront de faiblesse,

pour cette voix humaine que l'illustre symphoniste n'a pas craint d'appeler un jour « non seulement le plus beau des instrumens, mais l'instrument primordial et éternel, l'*alpha* et l'*oméga*, le timbre vivant, celui qui subsiste quand les autres passent, se transforment et meurent. »

Équilibre enfin, ordre et proportion à l'intérieur d'une période ou d'une phrase unique, longue ou brève, instrumentale ou vocale, entre les divers membres qui la composent, entre le thème ou l'idée mère et les corollaires qui s'en déduisent, pour la ramener ensuite et la reconstituer, plus forte en quelque manière de leur témoignage et plus riche de leur apport. En vérité, s'il fallait trouver l'équivalent d'un morceau, d'une «tirade » sonore de *Samson*, d'un récit du *Déluge*, c'est chez nos grands classiques, prosateurs ou poètes, et peut-être jusque chez Racine, le Racine d'*Esther* et d'*Athalie*, qu'on ne craindrait pas de l'aller chercher.

Et s'il nous fallait dire à quel type idéal, à quel modèle, inégalé sans doute et qu'on n'égalera jamais, se rapporte la *Symphonie en ut mineur* de Saint-Saëns, plus haut que Mendelssohn et que Schumann, c'est peut-être vers Beethoven lui-même, au moins jusqu'au pied de son trône, que nous oserions lever les yeux. Gounod, écoutant à côté de nous cette symphonie pour la première fois, nous disait : « Elle a sa place au Louvre. » Elle l'y a prise et l'y gardera. Chef-d'œuvre de musique française et de musique tout court, elle l'est à plus d'un titre et de plus d'une façon, mais elle l'est avant tout par cet élément et dans cet ordre que nous avons essayé de définir, l'ordre classique, l'ordre de l'intelligence et de l'entendement.

Il y a, chez nous du moins, chez nous Français, une manière encore d'être classique : c'est d'avoir de l'esprit. M. Saint-Saëns en a beaucoup. Il en a parfois à ses propres dépens. Ainsi le musicien de *Phryné* écrivait un jour à son collaborateur : « Je vous demande de réfléchir s'il ne serait pas avantageux de mettre au premier acte le merveilleux récit que cette belle personne dégoise au second (celui du bain de mer : cinquante centimes, peignoir compris). » C'était parler avec irrévérence d'un sujet, d'un épisode au moins, plus que sérieux, auguste et, nous le verrons tout à l'heure, quasi divin. Mais il y a dans *Phryné* des pages très différentes, et celles-là toutes

spirituelles. M. Saint-Saëns, qui fait tout ce qu'il veut, n'aurait eu qu'à le vouloir pour changer cet opéra-comique en savoureuse opérette. Je ne saurais trop vous recommander, au premier acte, l'inauguration du buste d'un archonte. Dans le genre de la satire, de la caricature politique, pour bafouer, ou « conspuer » selon ses mérites tel ou tel de nos archontes modernes, la musique, musique d'orphéon ou de fanfare, ne saurait déployer plus de verve et d'ironie. Dans l'œuvre intime, familière du maître, n'oublions pas deux opuscules comiques : *Gabriella di Vergy*, plaisante imitation de certaine musique italienne, et l'album de croquis zoologiques intitulé *le Carnaval des Animaux*. Jusqu'en des sujets plus graves, M. Saint-Saëns ne craint pas de se divertir, de se moquer même : il a le goût des boutades et des saillies. Je sais, dans *les Barbares*, un duo d'amour que viennent interrompre, à la cantonade, des cris et des menaces de mort. L'épisode est le plus banal du monde. Un autre s'y serait laissé prendre et le répertoire compterait un « chœur de Barbares » de plus. En homme d'esprit, que fait M. Saint-Saëns? Ne pouvant éviter la vulgarité, il l'exagère à plaisir, « il en rémet, » et sur un rythme de quadrille il jette un refrain bambocheur. Autre trait d'humour et de verve gamine : à la fin du ballet d'*Ascanio*, devant le roi François Ier et sa Cour, après toute une série de danses exquises et qui font songer aux plus nobles pages de Rameau, voici que, sur un *tempo* de valse, la brusque échappée d'un piston en goguette semble mêler d'avance un coin de Montmartre aux parterres de Fontainebleau.

Sans paroles même, sans gestes et rien qu'en musique, le musicien a de l'esprit. Il en a dans le *Septuor* avec trompette; il en a dans ses œuvres légères, qui sont légion, pour orchestre, pour piano, pour les deux à la fois. Telle pièce, telle phrase de lui se reconnaît tout de suite à la finesse, parfois, je l'avoue, à la sécheresse du trait, à la vivacité du tour, à la grâce imprévue et piquante d'une repartie sonore, d'une cadence, d'une harmonie ou d'une modulation. Tout à l'heure, il rappelait Racine. Si maintenant il fait songer à Voltaire, avouez que ce n'est pas là non plus une médiocre façon d'être classique et français.

Vous savez le mot d'un autre de nos classiques, et non des moindres. « Les sens seuls, » disait Nicolas Poussin, « ne doivent

pas juger mes tableaux. Il faut appeler la raison. » Principe et règle des œuvres d'un Saint-Saëns, la raison, nous venons de le voir, en est également le juge. Et toujours elle décide en leur faveur. Mais, après le Poussin, écoutons aussi Beethoven. A peine a-t-il dit : « La musique est esprit, » qu'il ajoute aussitôt : « et elle est âme. » Cela, tout cela, est vrai de la musique classique elle-même, y compris la musique, au moins certaine musique d'un Saint-Saëns. De la seconde vérité, le maître ne convient pas tout à fait, ni tout de suite. Ce fut et c'est parfois encore le sujet d'un débat affectueux entre l'illustre musicien et certain critique, de ses admirateurs et amis. Nous connaissons un peu l'affaire, en possédant les pièces principales, et nous pouvons, brièvement, l'exposer.

De M. Saint-Saëns à son correspondant (4 février 1907) :

« *Cet art pour l'art*, dont vous ne voulez pas, c'est, qu'on le veuille ou non, la *forme*, aimée et cultivée pour elle-même... La recherche de l'expression, pour légitime et véritable qu'elle soit, est le germe de la décadence, qui commence du moment que la recherche de l'expression passe avant celle de la perfection de la forme... Si le principe que je viens d'énoncer n'était pas vrai, si la recherche de l'expression constituait un progrès de l'art, le Laocoon serait supérieur à l'Hermès de Praxitèle. »

Une autre fois (du 3 mars 1907) :

« L'art est fait pour exprimer *la beauté* et *le caractère;* la sensibilité ne vient qu'après et l'art peut parfaitement s'en passer. C'est même tant mieux pour lui quand il s'en passe. Comme je vous l'ai démontré, avec la sensibilité s'introduit en lui le germe de la décadence et de la mort. Il n'y a pas de sensibilité dans la première fugue du *Clavecin bien tempéré*, et c'est de l'art le plus grand. »

Quelques années plus tard (février 1914) :

« J'ai dit et je ne cesserai de le redire, parce que c'est la vérité, que la musique, comme la peinture et la sculpture, existe par elle-même en dehors de toute émotion. L'émotion, la sensibilité lui donnent la vie, mais cette vie, comme la vie elle-même, contient un germe de mort. Plus la sensibilité se développe, plus la musique et les autres arts s'éloignent de l'art pur, et lorsqu'on ne cherche que des sensations, l'art disparaît. »

Sur ce dernier point et ce dernier terme, « des sensa-

tions, » nous sommes sans doute et tout de suite d'accord. Mais s'il s'agit du sentiment, de la sensibilité, de l'expression, que de réserves ou de contradictions s'imposent ! Même à l'esprit de la musique, ne sacrifions pas son âme. N'oublions pas que tous les classiques, je parle des grands, depuis un Homère, un Sophocle, un Virgile, jusqu'à un Corneille et à un Racine, ont été de grands passionnés. L'expression, non pas certes aux dépens, au mépris de la forme, mais tout au contraire, dans son obéissance et sous sa loi, ne serait-ce pas ainsi que l'art ou l'idéal classique, une fois de plus, se pourrait définir?

Assurément, nous citerions nous-même, avec M. Saint-Saëns, « bien des morceaux de musique dont toute émotion est absente et qui n'en sont pas moins beaux, d'une beauté purement esthétique. » Mais d'abord, on se demanderait peut-être s'ils sont bien, ces morceaux-là, parmi les plus beaux. Et puis, fût-ce de ceux-là, M. Saint-Saëns est-il assuré, ne disons pas que toute émotion, mais que toute expression du moins soit absente, quand ce ne serait que l'expression, grave sans doute, sévère, mais auguste et qui peut tout de même aller jusqu'à nous émouvoir, d'un ordre ou d'un monde sonore, régi comme l'autre, comme tous les autres, par une sagesse infaillible, harmonieusement obéie. J'ai quelquefois trouvé qu'il en est de la musique, de certaine musique, un peu comme de la nature. De la nature non plus tous ne comprennent pas l'expression. Les choses ont leur langage. Et si tous ne savent point l'entendre, en conclurons-nous qu'elles sont muettes? Rappelons-nous plutôt le cri du poète attestant qu'elles parlent et que leurs paroles ont un sens. Crions avec lui, non plus aux « verts gazons, » aux « sombres mers, » non plus aux formes visibles, mais aux formes sonores, aux chefs-d'œuvre, non plus de Dieu, mais des hommes :

> Si vous n'exprimez rien, qu'avez-vous donc en vous
> Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux !

Ce qu'ils ont en eux, les chefs-d'œuvre de la musique, dans l'ordre de l'expression, ou de la sensibilité, ou de l'âme, cela ne pouvait malgré tout et malgré lui-même échapper à M. Saint-Saëns. Au cours de la controverse, il en a plus d'une fois comme un vague instinct, une conscience obscure, qui se trahit par des

échappées, des concessions, bien plus par des aveux. Que pensez-vous de celui-ci : « La recherche de l'expression, *pour légitime et inévitable qu'elle soit.* » Et de cet autre : « Sébastien Bach et Mozart, *ces deux grands expressifs.* » Ailleurs encore : « Ne me dites pas que dans le *Clavecin bien tempéré* il y a des choses d'une sensibilité profonde, extrême. Je le sais aussi bien que vous. »

Nous n'en demandions pas tant. Et voici que le maître va nous donner encore davantage. En son volume *Harmonie et Mélodie*, il écrit, à propos de l'orage de la *Symphonie Pastorale*, et, plus précisément, de la note inattendue, étrange, par où cet orage commence : « Au point de vue de l'oreille et de la jouissance physique, au point de vue même de la froide raison, cette note est absurde, car elle détruit la tonalité et le développement logique du morceau.

« Et pourtant cette note est sublime. Elle ne s'adresse donc ni à l'oreille qui veut être caressée, ni à cette raison myope qui se repaît de phrases carrées comme une figure de géométrie. Il y a donc dans l'art des sons quelque chose qui traverse l'oreille comme un portique, la raison comme un vestibule, et qui va plus loin.

« Toute musique dépourvue de ce quelque chose est méprisable.

« ...Il ne s'agit plus de rechercher ce qui donne plus ou moins de plaisir à l'oreille, mais ce qui dilate le cœur, ce qui élève l'âme, ce qui éveille l'imagination en lui découvrant les horizons d'un monde inconnu et supérieur. »

L'imagination, l'âme, le cœur, autrement dit la sensibilité, l'expression, ce n'est pas d'autre chose qu'entend parler le musicien quand il prend ainsi la défense de la *Polonaise-Fantaisie* de Chopin : « Elle me semble, à moi, si touchante! Découragement et désillusion, regrets de quitter la vie, pensées religieuses, espérance et confiance en l'immortalité, elle exprime tout cela sous une forme éloquente et captivante (1). »

Elle « exprime, » dit-il. Ainsi le voilà reconnu, proclamé, le grand pouvoir, le don mystérieux de la musique. Et voici qu'à sa propre musique même le musicien, malgré lui peut-être, est contraint de l'accorder. Parlant de *Phryné*, il écrit à son collaborateur : « J'ai trouvé l'apparition : il y a là un mélange de

(1) Camille Saint-Saëns : *Portraits et Souvenirs.*

terreur sacrée et de volupté qui n'est pas sans charme ; du moins je l'espère. »

Et plus tard, en 1909, un auditeur d'*Henry VIII* qu'avaient ému les adieux de la reine Catherine à ses femmes, recevait de l'auteur ce billet : « Savez-vous que si j'ai rendu à votre satisfaction les tristesses de Catherine mourante, c'est que j'étais moi-même assez moribond quand j'ai écrit ce quatrième acte? Je ne sais comment j'ai pu sortir de ce mauvais pas pour arriver à mon âge. Ces adieux à la vie, je croyais les faire moi-même, et c'est pourquoi j'y ai mis tant de sincérité. »

Le grand musicien pourra-t-il contester encore la faculté, la valeur expressive de la musique, après avoir avoué que par sa musique à lui, ses propres sentimens, avec ceux d'un de ses personnages, se sont un jour, ne fût-ce qu'un jour, exprimés? Aussi bien cette musique, la sienne, en maint endroit, témoignerait assez haut dans notre propre sens. Avant tout, l'un des genres où M. Saint-Saëns excella, le poème symphonique, n'est-il pas, se proposant de raconter, de représenter ou de décrire, expressif en quelque sorte par nature et par définition? Les autres œuvres du maître abondent en images ou en tableaux sonores. Il y en a de toute espèce et de dimensions variées. Dans l'oratorio du *Déluge*, c'est le cataclysme biblique. Dans le *Déluge* encore, dans *la Lyre et la Harpe* et jusque dans cette fantaisie ou cette pochade, le *Carnaval des animaux*, qui n'est pas seulement spirituelle, c'est une véritable collection de croquis zoologiques, depuis l'éléphant et l'aigle, jusqu'au cygne et à la colombe. Tous ressemblans, tous vivans, ils ne sont pas loin, pour la puissance ou la grâce, pour la poésie et la vérité, de faire songer, — encore un souvenir classique, — à quelque La Fontaine musicien.

Qu'est-ce enfin que l'exotisme, — un dernier caractère de la musique de M. Saint-Saëns, et qu'il ne faut pas négliger, — sinon le goût de représenter ou d'exprimer par les sons des choses lointaines et rares? Nous devons à ce goût mainte composition du maître : une *Suite algérienne*, une *Valse canariote*, une *Africa*, bien d'autres encore, et par-dessus toutes les autres, le cinquième concerto pour piano (l'égyptien), dont le second *tempo* est peut-être le chef-d'œuvre du musicien voyageur, ou de sa musique de voyage. Et s'il vous paraît d'abord que l'exotisme, par ce qu'il a de spécial ou d'extraordinaire, s'accorde malai-

sément avec l'esprit, ou le génie classique, voici par quel détour il peut, en musique, y revenir et, de quelque manière, y rentrer. Pour originaux, étranges même, pittoresques ou colorés que soient les thèmes rapportés de loin par un Saint-Saëns, la véritable valeur musicale n'est pas en eux : elle est bien plutôt dans leur métamorphose et leur transfiguration, dans leur passage ou leur promotion de l'ordre de la nature et de l'instinct à celui de la conscience, de la règle, de l'art enfin. On pourrait fixer le moment où cet art intervient, où, sur l'élément indigène, local, il commence d'agir et de réagir. Alors, il ouvre à l'idée, au thème exotique, une route inconnue, un plus vaste horizon. Il l'agrandit, l'épanouit en musique pure, plus largement humaine, où nous pouvons nous-mêmes, nous tous, nous reconnaître et nous entendre. Et voilà comment une humble chanson de bateliers du Nil s'élève jusqu'à la région de l'idéal classique et de l'universelle beauté.

Si le genre exotique, en musique et dans la musique de M. Saint-Saëns, comporte par sa nature même une certaine expression, le reste de l'œuvre du grand musicien nous offrirait, en abondance, des pages plus expressives encore.

Qui donc entendrait ou lirait sans émotion, dans *Henry VIII*, non seulement les adieux de la reine Catherine, au dernier acte, mais ce dernier acte tout entier? L'inspiration de M. Saint-Saëns ne fut jamais plus qu'ici cordiale et profondément humaine. Elle nous paraît digne des dieux, ou de la déesse, dans certain récit de *Phryné*, dans ce tableau de la naissance de Vénus, qui n'a pas, en musique au moins, son pareil. Tout est exprimé là, tout y est sensible, émouvant, depuis le paysage et l'apparition de la forme divine, jusqu'au trouble, à l'effroi sacré des êtres et des choses mêmes devant le mystère et le miracle de la beauté parfaite apparue au monde pour la première fois.

« La musique est esprit et elle est âme. » Dans la musique de *Samson et Dalila*, qui fera le partage ? Si des pages archi-classiques, scolastiques même, telles que le célèbre finale : « *Gloire à Dagon vainqueur!* » constituent un chef-d'œuvre de la raison, les raisons du cœur peuvent seules expliquer la beauté de scènes plus touchantes, entre autres la scène « de la meule. » Je ne connais pas en musique, fût-ce en poésie, une aussi poignante expression du repentir. Gluck lui-même, le maître des sublimes douleurs, avouerait, envierait peut-être cette

mélopée humiliée, où la honte et le regret du péché laissent tant de grandeur et de noblesse. Rien de plus émouvant, avec cela rien de plus classique. C'est du dedans plus que du dehors, de l'âme plus que des choses, que cette musique est l'interprète. L'appareil du supplice, le détail matériel de la meule, l'effort du prisonnier aveugle qui la pousse, tout cela n'est qu'indiqué. L'âme encore une fois est ici la plus forte. « *Peccantem me quotidie.* » Palestrina jadis, en un motet fameux, a fait chanter le pécheur endurci. Du vieux chef-d'œuvre et du nouveau, contraires par le sujet, dissemblables par la forme, mais voisins par l'expression pathétique, je ne sais trop lequel l'emporte et je n'oserais décider entre cette impénitence et cette contrition.

Il y a plus, et puisque, à l'heure terrible et glorieuse où nous sommes, nul ne peut échapper au désir, au besoin de tout rapporter à cette heure, aux pensées, aux douleurs, aux espoirs qu'elle suscite et qu'elle entretient en nous, il ne serait pas malaisé de trouver çà et là quelque rapport entre l'âme de la France, son âme présente, et l'inspiration du grand musicien français. Auditeurs de *Samson et Dalila*, quand vient la scène « de la meule, » nul ne vous empêchera d'écouter, au théâtre du moins, une leçon ailleurs interdite, mais donnée ici avec quelle éloquence ! sur le repentir et l'expiation. Béni soit l'accord mystérieux, l' « Union sacrée, » qui fait aujourd'hui chanter en notre musique toutes les voix de notre patrie ! Une œuvre moindre que *Samson*, *Proserpine*, contient aussi des pages plus que jamais capables de nous toucher. Nous l'écrivions ici même, il y a déjà deux années, le finale du second acte (une distribution d'aumônes par les religieuses et les pensionnaires d'un couvent) forme un tableau sonore qui pourrait s'appeler la Charité. La musique de Saint-Saëns ne se montra jamais plus souple, plus onduleuse, enveloppante avec plus de sollicitude et de sympathie. Sans hâte et sans relâche, sans bruit surtout, elle va, vient et revient ; empressée, attentive, elle circule pareille à la mélodie dont parle Dante. Quelquefois, par la courbe de son dessin et de son mouvement, on dirait que, vivante, humaine, elle s'incline vers la misère pour la soulager et la guérir. Ainsi, pensons-nous en relisant aujourd'hui ces pages, ainsi, depuis bientôt trois ans, dans nos hôpitaux de guerre, nous voyons des formes gracieuses qui sont

nos femmes, nos sœurs, nos filles, se pencher sur la souffrance de nos soldats, et jusqu'en cette musique douce et tendre comme elles, nous sommes émus de retrouver et de saluer l'image ou la ressemblance de leurs soins, de leur dévouement et de leur amour.

Oserons-nous enfin demander à l'art d'un Saint-Saëns quelque signe sensible, j'allais dire la promesse, ou le gage, ou tout au moins le symbole de nos proches et glorieux destins? Ouvrons alors, aux dernières pages, la *Symphonie en ut mineur* et, dans cette péroraison victorieuse, triomphale, dans cette espèce de « gloire » sonore, un des plus hauts chefs-d'œuvre de notre grand musicien, nous saluerons, d'avance, l'apothéose de notre patrie.

Et pourtant, près de conclure et de rassembler une dernière fois en notre mémoire l'œuvre entier d'un Saint-Saëns, nous ne saurions y donner la première place aux « puissances de sentiment. » Les autres, que nous avons analysées les premières, y sont les plus fortes. Aussi bien, cette conclusion ne déplaira pas au maître, jaloux, plus que de toute autre maîtrise, de la maîtrise de l'intelligence ou de la raison. Il la possède, il est seul aujourd'hui parmi les nôtres à la posséder pleinement. Où donc avons-nous trouvé naguère, ou retrouvé, ce précepte d'Auguste Comte : « L'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave. » On pourrait définir ainsi l'art d'un Saint-Saëns et la leçon qu'il nous donne. Il n'en est pas de plus conforme à la tradition classique, à la tradition française. Il n'en est donc pas de plus utile, de plus nécessaire aujourd'hui.

CAMILLE BELLAIGUE.

L'EFFONDREMENT COLONIAL
DE L'ALLEMAGNE

LA CONQUÊTE ANGLO-BELGE
DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

C'était pendant l'hiver, en 1882. Une salle longue et haute que remplissent des tables régulièrement disposées avec au centre un large passage. Des nuages de fumée montent doucement vers le plafond aux solives apparentes. Un bruit confus de conversations et, par instans, des éclats de voix et des rires qui fusent et dont l'ampleur fait deviner de jeunes et larges poitrines. Aux murs polychromés, suspendues à des râteliers bizarres, de longues pipes et dans un coin un groupe de jeunes gens dont quelques-uns agitent d'étonnans projets.

Dans cette brasserie allemande au goût de 1880 se réunissent assidûment ceux qui veulent agrandir l'Allemage. Pour y arriver, dans la *Taegliche Rundschau* (1), ils mènent une campagne ardente qui, d'ailleurs, ne rencontre les sympathies ni du gouvernement, ni de la masse, mais leur vaut cependant des souscriptions dont le total atteint 250 000 marks. Cette somme est destinée à... conquérir une colonie! Mais dans quelle partie du monde?... 1866, — 1870, — années merveilleuses, pensaient-ils. L'Allemagne s'est taillé des morceaux de

(1) Le fougueux organe pangermaniste qui nous combat encore aujourd'hui.

choix. Elle doit s'engager plus audacieusement encore dans la voie des conquêtes. Malheureusement, comme devait le dire plus tard, en 1899, le géographe Kurt Hassert : « Lorsqu'on a fait le partage du monde, il n'existait pas encore une puissante Allemagne qui aurait pu dire son mot. Et lorsqu'il y eut une puissante Allemagne... le monde était presque complètement partagé. » Malgré cela, les novateurs qu'étaient Carl Peters, le comte Pfeil, Ernst von Weber, Friedrich Lange ne se tenaient point pour battus. L'un d'eux dont la physionomie tout imprégnée d'une âpre énergie n'était pas sans beauté, Carl Peters, après avoir fixé « les terres vacantes » où suivant lui devaient être plantées les couleurs allemandes, se chargea d'aller sur l'autre moitié du globe poser sa main conquérante. Et voilà pourquoi, un soir de l'automne 1883, trois jeunes hommes s'embarquaient à Trieste sur le *Titania*, vaisseau du Lloyd autrichien. Le paquebot passe sous les lueurs alternantes qui veillent à l'entrée du vieux port. Quelques semaines après, descendus à Zanzibar, Pfeil, Jühlke et Peters traversent, bientôt, le bras de mer qui les sépare encore du grand continent noir.

Le 23 février 1884, un petit télégraphiste montait au troisième étage d'une modeste maison de Berlin et demandait « herr Friedrich Lange. » Celui-ci ouvre la dépêche qui lui est remise, s'approche d'une table et à l'aide d'un alphabet conventionnel traduit le message. A l'insu de ses hommes d'État et peut-être même contre leur volonté, l'Empire allemand venait de conquérir outre-mer une possession immense. La région de l'*Ousangara* passait sous protectorat germanique en principe et en fait. Avec l'accroissement de ce premier noyau territorial vint aussi la ratification internationale de ce joli coup d'audace. Au début, quelques vagues écrits portant la signature de chefs nègres. Pour conclusion, le Portugal, la Belgique, l'Angleterre surtout, de 1904 à 1910, par une suite d'accords, laissaient les Hohenzollern maîtres de la partie principale de la haute plaine d'Afrique qui ondule d'Abyssinie au Tafelberg et nourrit dix millions d'habitans.

Une charte impériale fut consentie par Bismarck qui ne l'accorda d'ailleurs point « sans grogner » et l'entreprise eut ainsi façade respectable. En 1885, le domaine changeait de mains, sans cesser d'être allemand : la « Compagnie de l'Est Africain » rachetait le tout aux premiers détenteurs pour

500 000 marks. La mise avait ainsi rapporté, — déjà, — cent pour cent !

Telle est en racourci l'origine de l'immense possession qu'Anglais et Belges viennent d'arracher à l'Allemagne. Ils ont ainsi parfait le travail commun des Alliés, car la perte de l'Est Africain, c'est le dernier coup de cloche de cette longue sonnerie qui lugubrement a résonné dans le cœur de nos ennemis. En Chine, ce fut la capitulation de Kiaou-Tcheou ; en Océanie, la perte des îles Samoa, de la Nouvelle-Guinée et des terres de l'Empereur-Guillaume ; en Afrique, la ruine du labeur germanique avec la chute successive du Togoland (27 août 1914), du Sud-Ouest africain (8 juillet 1915) et du Cameroun.

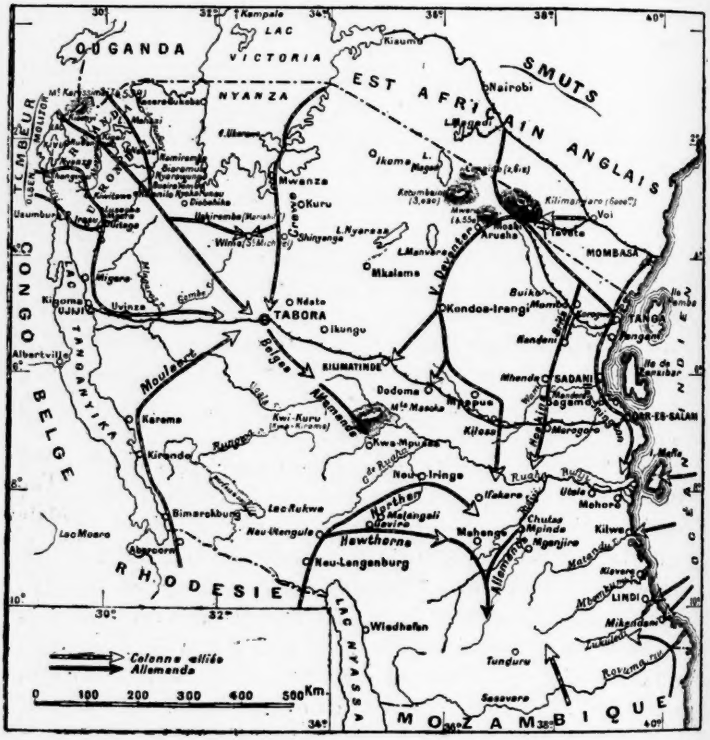
Il ne s'agit pas, et cela va sans dire, de mettre en parallèle la situation militaire hors d'Europe avec celle de nos pays. Il s'agit encore bien moins de vouloir soutenir ce paradoxe que nos succès d'outre-mer compensent nos charges actuelles d'envahis. Mais il convient, et c'est notre unique dessein, de préciser l'incontestabe utilité de ces résultats, l'héroïsme au prix duquel ils furent atteints, l'effet immédiat et aussi à venir de pareilles conquêtes.

Avant de suivre cette campagne caractérisée par la plus inconstante fortune, surtout au début et rendue intéressante par des incidens romanesques, demandons à l'Allemagne elle-même le sentiment que lui inspire sa défaite coloniale.

Le 17 mai 1916, donc, à une date toute récente, sous la présidence du duc Jean-Albert de Mecklembourg, la Société coloniale allemande tenait une importante réunion dont voici la conclusion recueillie sur les lèvres du secrétaire d'État des Colonies, le docteur Solf. « Sans une politique coloniale active, déclarait-il, l'épanouissement économique de l'Allemagne ne peut être imaginé. » Puis, dans une lettre adressée au même personnage princier, le même homme d'État écrivait, le 2 septembre dernier : « Je partage tout à fait cette idée que l'Allemagne, sur la base d'une empire fort et bien assuré contre ses ennemis, n'a pas moins besoin, pour le pacifique et libre développement de son activité économique, d'une flotte protégeant contre tout empêchement notre commerce sur mer, que d'un domaine colonial nous dispensant le plus possible de *payer tribut à l'étranger pour les matières premières réclamées par notre agriculture et par notre industrie.* » Puis encore : « Nous restons per-

suadés que l'acquisition d'un empire colonial est absolument nécessaire à la situation mondiale de l'Allemagne. »

Et, cependant, aujourd'hui l'Allemagne n'a plus de colonies! Français, Belges et Anglais n'ont pas seulement illuminé la



CARTE INDIQUANT LA MARCHE DES COLONNES ALLIÉES

terre européenne des plus claires étincelles de leur bravoure. Ceux-là qui conquirent les territoires ennemis d'outre-mer sont les dignes émules des hommes dont la poitrine forme barrière chez nous devant l'invasion. A ne point le déclarer, il y aurait autant d'injustice qu'à méconnaître la valeur de leurs services.

*
* *

Il fallait conquérir un pays deux fois grand comme tout l'Empire d'Allemagne, 995 000 kilomètres carrés, que peuplent 10 000 000 d'habitans. L'immigration des Boers, des Grecs et des Italiens, ajoutée à celle des Allemands, fit que les blancs y étaient fort nombreux.

L'altitude moyenne de la contrée varie entre 1 000 et 1 500 mètres, mais les plus hauts sommets s'y rencontrent, depuis le Kilimanjaro jusqu'à la pointe Mawensi et la cime Kibo qui dépassent 5 000 mètres. Sous le ciel profond et éclatant de l'Afrique les glaces et les neiges étincellent. Et l'hydrographie de l'Afrique Orientale est digne de ses montagnes. Le Pangani descend en mugissant des flancs du Kilimanjaro, le Wami et le Ruwa troublent les eaux de l'océan Indien, le Rufiji y développe ses immenses marais. Au cœur de la région, des lacs grands comme des mers, car le Victoria, le Tanganyka et le Nyassa couvrent des surfaces respectivement égales à celles de la Bavière, de la Prusse Orientale et de la Prusse Occidentale. Avant la guerre, un commerce actif animait ces régions, 38 659 000 marks aux entrées, 40 805 000 à la sortie. Des ports, des chemins de fer remarquables, voilà qui pouvait tenter l'audace et l'endurance, l'héroïsme et l'imagination de nos soldats!

Les frontières de l'Est Africain allemand s'étendent sur des milliers de kilomètres et, du point de vue des opérations militaires, il faut y distinguer cinq secteurs nettement départagés. A l'Ouest, l'océan Indien baigne des côtes découpées où s'étagent les ports de Tanga et de Dar-es-Salam, capitale de la colonie; des îles, Mafia à l'Allemagne, Zanzibar et Pemba à l'Angleterre, leur font face. — Le littoral verra se produire de nombreux débarquemens, et son développement considérable (plus de 500 kilomètres) en rendit la surveillance difficile au cours du blocus. Entre l'Océan et le Victoria Nyanza, sur une longueur de 125 lieues, la frontière allemande avec l'Est Africain anglais est alternativement désertique et montagneuse : à des étendues incultes et sans eau succèdent des pics monstrueux comme le Kilimanjaro. Le colossal Victoria Nyanza sépare les belligérans, mais sur ses eaux profondes les flottilles adverses se combattront. Puis, bornant l'Ouganda dans une zone à nouveau très accidentée, la frontière rectiligne se dirige vers le Congo Belge. Là, elle

atteint par des montagnes de 4 000 mètres le lac Kivu, très encaissé; elle longe ensuite le cours sinueux de la Ruzizi, véritable dépression que surplombe une double chaîne alpestre et touche, enfin, le Tanganyka où canonnières belges et allemandes luttèrent âprement pour la maîtrise des eaux. A l'extrémité méridionale de ce bassin étroit, mais immense, la frontière sépare les possessions ennemies de l'Union Sud-Africaine, qu'y représentent la Rhodésie et le Nyassaland. Le lac Nyassa, très analogue au Tanganyka, délimite les terres allemandes jusqu'aux confins des territoires portugais en Mozambique et, enfin, sur une nouvelle étendue de 500 kilomètres, la frontière suit le fleuve Rowuma jusqu'à l'Océan.

Des cinq secteurs ainsi délimités, l'un, la région portugaise, ne verra d'opérations militaires que longtemps après le début de la campagne; le second, son voisin Sud-Africain, ne sera jamais le théâtre que d'entreprises secondaires; quant à l'Océan, nos alliés anglais y régneront constamment en maîtres. Ainsi, toute la principale activité militaire se concentrera au Nord et à l'Ouest, sur la frontière anglo-belge.

Pour nous attaquer, dès le premier jour, une Allemagne aussi bien préparée en Afrique qu'elle l'était en Europe. Pour nous défendre, des Alliés aussi mal préparés sous les tropiques que sur nos frontières. Dans leur colonie de l'Est, les Anglais ont 1 200 soldats! et encore sont-ils retenus par une révolte à la frontière de la Somalie italienne. Des 1 500 hommes de la police, peu sont disponibles. Et les colons tentent d'y suppléer en formant des troupes volontaires où se voient entre autres un frère de lord Grey et lord Delamare. Le major Wavell, un des rares Anglais convertis à l'Islamisme et pèlerin de la Mecque, lève une légion arabe de 1 200 fusils. Mais que tout cela était peu de chose! S'agit-il de défendre le Nyassaland, sa population blanche de 800 âmes donne à peine 56 soldats capables d'encadrer des indigènes sans expérience militaire et une faible partie du King's African Rifles qui s'y trouve semble, en la circonstance, une goutte d'eau dans l'Océan. Quant à la Rhodésie, la bonne volonté des colons fait beaucoup, et plus tard une armée se rencontrera sur ces mêmes pistes que parcoururent, d'abord, quelques tirailleurs perdus dans la jungle. Le Congo Belge, si grand déjà pour une Belgique si petite et que la guerre a ruinée, était tout autant désarmé. Si le gouvernement avait les forces

nécessaires à sa police intérieure, il ne pouvait disposer de l'armée indispensable à sa nouvelle et subite tâche. Ainsi donc, partout, au levant comme au couchant, des voisins désarmés en face d'une Allemagne coloniale dont voici les moyens militaires : 40 000 hommes encadrés de 12 pour 100 d'Européens auxquels viendra se joindre l'équipage du croiseur *Kœnigsberg*. Aux réguliers allemands s'ajoutent des irréguliers indigènes : Watusi, armés de flèches empoisonnées, spécialistes de la razzia, Mazui au chef orné de plumes d'autruche et fanatisés par l'ennemi. De l'artillerie en abondance, car depuis l'obusier de 110 jusqu'au « pom-pom » de 37 m., la gamme des calibres est complète. Plus tard, dix 105 utilisés sur voie ferrée et huit 37 viendront du *Kœnigsberg*. Puis encore, un navire forcera le blocus pour débarquer à Tanga des 37 du plus récent modèle; 110 mitrailleuses enfin, tel est l'armement prêt, dès la première heure. L'infanterie, composée surtout d'Arabes musulmans, est entraînée, vêtue de kaki et munie de casques en liège. Toute cette masse se divise ainsi : 15 000 hommes opèrent sur la frontière septentrionale, 5 000 menacent le Ruanda, de gros détachemens assaillent la Rhodésie, d'autres gardent les ports côtiers. A la tête de cette armée, un chef qui fit campagne au Cameroun et possède une grande expérience coloniale, le colonel von Lettow-Forbeck. Il sait, en outre, pouvoir s'appuyer au besoin sur des villes fortifiées comme Kigoma et Tabora.

Une telle supériorité de matériel et d'effectifs entraînés donne à l'ennemi l'inestimable avantage de l'initiative des opérations et, partout, les Alliés subiront dans une mesure inégale, mais constante, la morsure de l'invasion. Supporter pendant plusieurs mois les coups de l'adversaire, étant à peine capables de riposter, mais sans rompre toutefois; derrière un faible rideau de troupes préparer la riposte, puis la victoire, telle fut en un mot la tâche des Anglais et des Belges en Afrique Orientale. En 1914, à peine y avait-il 8 000 soldats alliés capables de s'opposer à un ennemi cinq fois plus fort.

*
* *

Au début des hostilités, entre l'océan Indien et le lac Victoria, à l'ombre du Kilimanjaro, roi des « Alpes Africaines, » l'ennemi rassemble des troupes dans Moschi. Neuf cent qua-

rante et un kilomètres de rail tendus entre Mombassa et Port Florence s'offrent à ses raids audacieux. C'est, en même temps, la base dont la destruction réduirait de ce côté la Grande-Bretagne à l'impuissance. Amorcée dans Mombassa, au cœur même de la ville, la voie ferrée avant d'atteindre le continent franchit le bras de mer qui la sépare de l'île, large pédoncule dont Mombassa est la fleur. Un pont très grand sur pilotis, puis la voie gravit une montée légère, mais constante et sans à-coup la locomotive atteint Naïrobi, après avoir dépassé l'altitude maxima, 2 550 mètres, à la station de Mau. Naïrobi contient les ateliers de la ligne, aussi ce point est-il surtout visé. Dès Voi, apparaît dans le lointain, vers l'Ouest, le majestueux profil du Kilimanjaro, et déjà c'est l'éden du chasseur. En vue des convois qui passent dans un crissement de ferrailles et malgré la locomotive dont le souffle bruyant trouble cette solitude impressionnante, les fauves se montrent souvent au grand jour. Le train s'engage dans la Rift Valley, et le paysage se révèle alors dans toute sa beauté. Au loin, d'anciens cratères qui paraissent encore porter au bord de leurs ouvertures béantes les reflets métalliques des laves enflammées, et quand le soleil baissant à l'horizon les dore de sa dernière clarté, ces terres volcaniques, pourtant si lugubres et ternes sous la pluie, se parent d'une féerie dont l'éphémère éclat trompe un œil peu averti. Quand on contourne le Naïwasha, sa nappe éclatante semble une coulée d'argent où surnagent de grosses topazes, îles verdoyantes et magiques, et l'air s'emplit tout à coup de nuages vivans, gemme fantastique des couleurs que revêtent d'immenses vols d'oiseaux. Une admirable activité colonisatrice y capturait les zèbres qui de leurs courtes, mais rapides foulées parcouraient ivres de liberté ces étendues enchanteresses et voici à travers des arbres baignés de lumière les premières fermes d'élevage. Port Florence, terme de ce parcours merveilleux reçoit le voyageur et, là-bas comme dans nos pays de tourisme, un steamer blanc sous son double panache noir attend de tracer son sillage dans le lac. Par lui tous les points de cette véritable mer intérieure deviennent accessibles et l'homme y marque puissante, irrésistible son empreinte dominatrice. Telle est la voie ferrée de l'Ouganda, indispensable aux opérations militaires anglaises, à la liaison avec le Congo belge, indispensable aussi à la maîtrise du Victoria

Nyanza. Et l'on conçoit l'importance qu'attachaient les Allemands à sa destruction.

La discontinuité de la ligne de feu, coupée de forêts ou de déserts, ne permettait, en l'état actuel des choses, qu'une guerre de coups de main, surtout vers les deux embranchemens de la ligne principale dont l'un, « la ligne du lac de Magadi, » s'amorce au kilomètre 282 de l'Ouganda Railway, un peu avant la gare de Kapiti. A peine était-elle achevée quand la guerre éclata. L'autre embranchement, « la ligne de Voi, » s'accroche, au kilomètre 180, à Taveta et fut construite avec une célérité remarquable au début des hostilités.

Les premiers mois fourmillent d'incidens et si chacun, pris en particulier, peut offrir de l'intérêt (1), leur ensemble apparaît sans signification générale.

L'expédition contre Tanga mérite, toutefois, d'être donnée en exemple. Au mois d'octobre 1914, une véritable armée de 6000 Indiens s'embarquait à Bombay. Ralliant la côte allemande, le général Aitken tenta d'enlever la ville de Tanga, sur l'Océan. Nos alliés ignoraient encore l'état de réelle préparation des Allemands. Mais 1 000 Européens encadrant des milliers d'indigènes défendaient la tête du chemin de fer de l'Usambara. Bien que, en même temps, les Anglais eussent prononcé une attaque dans la région du Kilimanjaro, ils échouèrent à Tanga. Le 2 novembre, le gouverneur de la ville fut sommé de se rendre ; mais, après avoir temporisé, il acceptait la lutte. Les défenseurs de la place recoururent à tous les moyens, — même les plus imprévus. Ainsi avaient-ils semé de mille embûches la jungle qui sépare le port de la ville. Les soldats s'empêtrant dans des cordes font culbuter quantité de ruches d'abeilles sauvages qui les assaillent et les forcent à fuir au milieu de souffrances terribles (2). Mais le combat n'en continue pas moins et, bientôt, gagne les rues de la ville. Alors, semble-t-il, certaines troupes défaillent et entraînent la retraite. L'affaire était manquée et, le 5 novembre, on se réem-

(1) La première attaque allemande tourne mal. Une compagnie franchit la frontière, enlève Taveta et, se guidant sur d'excellentes cartes allemandes, arrive à 20 milles de la voie ferrée qu'elle voulait détruire; mais là, il fallut employer des cartes anglaises, — beaucoup moins bonnes. Conséquence, l'ennemi se perdit dans la savane de Serengeti et s'en vint tomber mourant de soif entre les mains d'une patrouille anglaise.

(2) Du corps d'un seul soldat indien on retira plus de mille aiguillons!

barquait laissant 795 hommes sur le terrain. L'ennemi avait subi de rudes coups, car il perdait, parmi les seuls Européens, 400 hommes mis hors de combat (1).

Ainsi les combats allaient se multipliant, et leur trop grand nombre seul les empêche de trouver place ici.

Le 8 février, le gouvernement de Londres décrète le blocus de la côte, laissant aux navires neutres quatre jours pour lever l'ancre. De l'île de Mafia, les patrouilles navales sillonnent l'Océan, malgré les périls qu'offre la navigation autour du delta de Rufiji dont les eaux troubles, s'étalant au-dessus du flot marin, cachent les récifs aux regards des pilotes. Sur terre, l'activité n'est pas moins grande et les engagemens sont aussi fréquens que coûteux (2).

Au cours de la même période, la marine anglaise enregistre, à la fois, un succès et un échec: Le croiseur *Kœnigsberg*, cerné par l'escadre britannique, s'était réfugié dans le delta du Rufiji et pour le réduire il fallut appeler de la Manche les monitors de haute mer à faible tirant d'eau, *Severn* et *Mersey*, ceux-là mêmes qui prirent une part si glorieuse à la bataille des Flandres. Grâce à un excellent réglage de l'artillerie par hydravion, la destruction du croiseur allemand fut achevée le 11 juillet. Par malheur, à la même époque, un vaisseau neutre rempli de canons, mitrailleuses, munitions et ballons captifs forçait le blocus pendant la nuit et entrait à Tanga pour y débarquer sa cargaison.

D'un autre côté, dans l'Ouganda, au Nord-Ouest; sur le Tanganyka, à l'Ouest; contre la Rhodésie et le Nyassaland plus au Sud, les Allemands multiplient leurs coups de main. Nous trouvant désarmés, leur rôle était facile. Quelles distances Belges, Rhodésiens et soldats du Cap ne devaient-ils point parcourir avant d'amener à pied d'œuvre le matériel et les effectifs nécessaires! Ainsi, sur le grand lac, les Belges subissent la suprématie navale de l'ennemi et doivent se disséminer tout le long du rivage Ouest, couvrant une distance d'au moins

(1) Faut-il remarquer ici combien serait inexacte une comparaison entre ces chiffres de tués ou blessés et ceux qui concernent nos champs de bataille. En Afrique, une compagnie représente en force réelle, si l'on tient compte des effectifs engagés, au moins l'équivalent d'une brigade sur un front d'Europe.

(2) Dans une autre circonstance, nos alliés s'emparèrent de plusieurs étendards ennemis, et parmi ces trophées découvraient un drapeau mahométan... de fabrication allemande!

650 kilomètres. Il en alla tout autrement lorsque les quatre vaisseaux allemands jusqu'alors opposés au seul navire belge trouvèrent en face d'eux les canonnières fournies par la Grande-Bretagne. Ce fut le résultat d'un prodigieux effort. A travers le continent africain ces canonnières, parties du Cap, parcoururent d'immenses étendues par chemin de fer, continuèrent en camions automobiles, puis lorsque les routes devinrent trop mauvaises durent achever le voyage traînées sur des chariots à bœufs. Elles atteignirent ainsi le grand lac intérieur et sans tarder livrèrent, sous la direction des Belges, une suite ininterrompue de combats navals. Le *Hedwige von Wissman* fut coulé et la canonnière *Kingavi* dut abaisser son pavillon.

Plus au Sud, les forces de Rhodésie insuffisantes pour garder leur frontière reçoivent, en septembre 1914, l'appui d'un détachement belge que commandent le colonel Olsen et le major de Coninck auxquels succède, ensuite, le lieutenant-colonel Moelaert, chef d'un fort contingent.

Dans cette période, le siège du poste de Saisi se détache parmi les nombreux incidens qui eurent lieu sur les confins de Rhodésie. Le 24 juillet 1915, 20 blancs tant anglais que belges et 450 nègres leurs soldats, armés de 2 canons et 2 mitrailleuses, sont attaqués par 2 000 Allemands et indigènes munis de plusieurs canons et 10 mitrailleuses. Le siège, marqué par des assauts sauvages, répétés avec un fanatisme inouï, dura cinq jours. Les nôtres souffraient horriblement de la soif car leurs réserves d'eau s'épuisaient. Finalement, après avoir semé le pourtour du fort de 70 cadavres des siens, à compter les seuls blancs, l'adversaire dut se retirer. Survint, à cet instant précis, un bataillon belge qui put relever la garnison délivrée.

A cette époque (décembre 1914), une colonne Sud-Africaine arrivait dans le Nyassaland. Forte de 1 000 fusils elle avait d'abord dû parcourir avec le lieutenant-colonel M. H. Hawthorn 1 600 milles (1) ! pour se placer entre les confins portugais et rhodésiens en vue de reconquérir la « route de Stevenson » qui relie le Nord du lac Nyassa au Sud du Tanganyka. Ainsi, se dessinait un des dernier segmens du vaste anneau qui encerclera les Allemands.

(1) Un mille vaut 1,609 mètres

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS

L'année 1916 s'annonce, enfin, plus favorable. Depuis dix-huit mois, tandis que l'ennemi nous dictait sa loi, les gouvernemens anglais et belge s'efforçaient, chacun de son côté, de regagner le temps perdu : l'un et l'autre réalisèrent des prodiges.

Au mois d'août 1914, la Grande-Bretagne en réunissant ses effectifs disponibles à la fois dans sa colonie de l'Est, dans le Nyassaland et la Rhodésie, pouvait aligner à peine 4 000 hommes. En 1916, elle dispose de 42 000 soldats! — dont 20 000 se trouvent autour du Kilimanjaro, 5 000 sur les lacs, 4 000 en bordure du Nyassaland. Fantassins, cavaliers, artilleurs, auto-mitrailleurs, techniciens, tout abonde. Et l'Afrique nous offre alors l'image réduite mais exacte de ce qui se passe en Europe. L'Inde (1) et l'Union Sud-Africaine (2) prouvent généreusement leur loyalisme et jamais encore, si l'on excepte la guerre anglo-boer, campagne coloniale n'avait provoqué semblable effort.

Au mois d'août 1914, la Belgique n'avait pas au Congo une armée coloniale formée en grandes unités tactiques. En 1916, elle peut engager 20 000 soldats (3) munis de tout et bien entraînés. Il va sans dire que le gouvernement du roi ne pouvait en aucun cas prévoir l'obligation de soutenir une campagne de conquête sous les tropiques. Mais, tout au moins, le noyau de cette armée existait, — le soldat noir du Congo, — et voici comment l'apprécie un des officiers qui l'ont conduit à la bataille :

« Admirablement dressé dans des camps d'instruction, le

(1) L'Inde envoie entre autres la 94e du *Russel's Infantery*, le *Bombay Maxim Suns Volunteers*, la *Calcutta Voluntary Battery*, le *Madras Volunteer Motor Cycle* : en tout, il y a seize formations spéciales. La cavalerie abonde en mules et chevaux. Quant au service sanitaire, il est organisé avec ce luxe de moyens qui honore l'Angleterre avant tout soucieuse du bien-être de ses défenseurs.

(2) L'Union Sud-Africaine venait, cependant, de conquérir par ses seules forces le Sud-Ouest africain. Elle avait, d'abord, dû mater une révolte intérieure, puis enrôler 60 000 hommes, dont une division se trouve en France et fut, depuis décimée sur la Somme dans l'attaque du bois Delville.

(3) La Grande-Bretagne, 42 000 hommes, — la Belgique, 20 000 hommes, — chiffre dont la comparaison est éloquente, si l'on veut comparer aussi l'importance des deux pays et se souvenir de l'état actuel du royaume de Belgique.

soldat de « Bula Matari (1) » révèle un courage et une robustesse, une agilité et une endurance insoupçonnés. Discipliné et d'un dévouement sans borne au blanc qui le commande, il a de plus une qualité inestimable : c'est de savoir vivre de rien. » Lorsque les lignes de communications s'allongent au point de mesurer des centaines de lieues à travers une nature sauvage et parfois hostile, savoir se passer de tout, quand il le faut, n'est-ce pas une des conditions essentielles au succès d'une semblable campagne?

Le général Tombeur forme des compagnies, les groupe en bataillons, en fait des régimens qu'il réunit en brigades. Surtout, entre ces unités il assure les liens indispensables qui font d'une série de petits groupemens une force réelle : une armée avec tous ses services. Dès lors, le rôle du gouvernement devait être d'armer ces hommes. Et veut-on considérer un instant ces trois facteurs : se procurer l'armement, quand nos lignes en réclament et en usent tant ; le transporter sur l'autre moitié du globe, lorsque la route des mers n'est pas toujours sûre ; enfin, le conduire à pied d'œuvre à travers une grande partie du continent noir? Encore n'était-ce pas tout. Cet armement devait être perfectionné et puissant à l'extrême, car les Allemands se trouvaient en ligne avec de la grosse artillerie et tous les moyens de combat dans lesquels ils ont eu trop longtemps, au cours de la guerre actuelle, une incontestable suprématie. En Afrique tout autant qu'en Europe il fallait réduire au minimum les sacrifices en hommes : aussi armes portatives et mitrailleuses, canons perfectionnés et engins spéciaux de toute nature, munitions, vivres, objets d'habillement et de campement, matériel sanitaire, tout afflua dans la colonie, pas le moindre détail ne fut laissé au hasard. Les Allemands avaient hérissé leurs lignes de fortifications redoutables. Les Belges leur opposent des grenadiers, des pionniers, des batteries de mortiers. D'abord maître du lac Kivu, l'ennemi doit se retirer devant la canonnière *Paul-Renkin*. Sur le Tanganyka, le *Von Gotzen*, le *Von Wissman*, unités puissantes, insultaient le rivage belge. Aujourd'hui, elles reposent au fond des eaux. Un jour, un vent de panique balaya les villages côtiers de l'Afrique Orientale allemande. Des oiseaux comme

(1) Nom que le noir donne aux Belges.

jamais encore ils n'en avaient vu prirent leur vol et se dirigèrent vers eux dans un ronflement infernal. A l'approche de ces dieux nouveaux, les indigènes s'enfuient! Et nos aviateurs (1) survolant la contrée ennemie reconnaissent les installations militaires, en dépit de l'opinion depuis longtemps reçue que la navigation aérienne était presque impossible au centre de l'Afrique. Des équipes de télégraphistes sillonnent la zone frontière et finalement elles auront posé plus de quinze cents kilomètres de fil. Il s'agissait d'organiser d'après les plus récens progrès, puis de maintenir dans cet état et de ravitailler 15 000 hommes à deux mille kilomètres de la base belge, Boma, — à trois cent cinquante lieues de la base anglaise, Mombassa. Et c'est ainsi que, de janvier à fin mai 1916, — 66 000 charges furent amenées de Boma à Stanleyville par steamers fluviaux et par chemin de fer. Puis, jusqu'au lac Kivu ces 66 000 charges durent être acheminées par la route des caravanes. Les porteurs devaient marcher pendant six semaines sous leur lourd fardeau et la chaleur du jour. Avant qu'un seul coup de fusil n'eût été tiré, la mort, déjà, avait commencé sa moisson (2). Le climat et l'épuisante difficulté des communications devaient placer au premier plan le rôle du service médical. Chaque bataillon eut son médecin avec un infirmier blanc, chaque régiment son hôpital volant avec un chirurgien, deux médecins et un infirmier européen. Derrière chaque colonne se trouvait, à la base d'étape, un hôpital secondaire volant d'où après examen malades et blessés doivent être dirigés vers la base sanitaire générale et commune à toute l'expédition. De là, les convalescens regagneront l'Europe ou seront laissés au repos dans les missions. Grâce à ces sages prévisions, pas une seule maladie épidémique

(1) Les Belges réalisèrent ainsi les premiers l'aviation au cœur de l'Afrique Centrale, grâce à l'escadrille constituée par le commandant de Bueger, le capitaine Russchaert et les lieutenans Collignon, Orta, Behaeghe et Castiau, tous, depuis, faits chevaliers de l'Ordre de l'Étoile africaine.

(2) Une econde ligne de transport est organisée par la côte britannique. De Mombassa, en bordure de l'océan Indien, à Port-Florence puis par le lac Victoria jusqu'à Bukakata et de là encore dix-sept jours de marche. Toutefois, cette seconde ligne, pratiquement encombrée déjà par les transports de l'armée anglaise opérant au Nord, ne peut servir aux Belges que pour le ravitaillement de première nécessité. Elle fut surtout utilisée par les nombreux officiers et sous-officiers qui du Havre venaient renforcer les cadres de la division coloniale. Cette voie représente, d'Europe en Afrique, un gain de plusieurs jours sur la durée du voyage.

ne vint affaiblir les troupes. Dans leur corps sain les soldats gardèrent un cœur généreux.

Les moyens d'action transportés à pied d'œuvre, il restait à en fixer l'emploi. Un pays, deux fois grand comme l'Allemagne, représente un périmètre énorme. Défendu par une nature sauvage, souvent hostile, il semblait capable d'absorber des armées entières. Aussi fallut-il d'abord en déterminer la partie vitale, puis la proposer au commun effort des Alliés. Ce fut le grand chemin de fer central qui déroule ses 1 250 kilomètres entre l'océan Indien et le Tanganyka (1). Sur ces entrefaites, le Portugal se range à nos côtés et, par le fait même, le cercle qui va entourer, puis étreindre la dernière possession ennemie se trouve fermé. Elle tombera devant une *quintuple* attaque qui s'échelonne ainsi : au Nord, le lieutenant général Smuts avec ses cinq brigadiers : sir C. Crewe, van Deventer, Hoskins, Brits et Hannington; à l'Est, l'escadre britannique, renforcée du croiseur portugais *Adamastor*, sous les ordres d'un amiral, qui, entre autres, occupe les ports côtiers; au Sud, le général portugais Gil, puis la colonne du Nyassaland commandée par le général anglais Northey et le colonel Hawthorne; enfin, à l'Ouest, le major général belge Tombeur et ses seconds, les colonels Olsen et Molitor et le lieutenant-colonel Moelaert. Par une action convergente ils refouleront l'ennemi vers le centre de sa colonie et l'y battront d'une manière définitive.

OPÉRATIONS DES COLONNES SMUTS

Au moment où va commencer l'offensive générale, les Allemands occupent une étendue considérable du territoire britannique. A Taveta, ils ont construit un fort camp retranché que précèdent les positions d'arrêt de Salaita (El-Oldorobo). A Seregenti, encore un camp retranché et dans Mbuyuni de solides avant-postes. En outre, à Kasigau, une garnison forte de plusieurs centaines d'hommes cherche à retarder la concentration

(1) En 1906, quand l'Allemagne modifiait sa politique coloniale, elle créa un ministère nouveau dont le chef fut M. Dernburg, homme d'une remarquable ténacité. Le *Tanganykabahn*, commencé en 1904, devait être terminé dix ans après, à la veille de la guerre. Un syndicat financier y engagea, d'abord, 21 000 000 de marks, puis encore 60 000 000. Son inauguration coincidait à peu près avec la déclaration de guerre et le kronprinz devait s'y rendre.

des troupes anglaises par des raids incessans contre la ligne de l'Ouganda et celle de Voi-Maktau.

Le major général Tighe, — à ce moment encore commandant en chef, — voulut, d'abord, écarter ce péril mais il engagea vainement une double action à cet effet, et c'est à ce moment critique qu'arriva le nouveau chef de toute l'expédition, le lieutenant général Smuts. « Jannie, » ainsi qu'aiment à l'appeler ses amis, eût certes préféré à la gloire le bonheur de vivre entre ses livres et ses beaux chevaux dans la terre qu'il possède près de Prétoria. Mais il dut remplacer sir Horace Smith-Dorrien nouvellement promu à ce commandement et que la maladie retenait à Bombay. Une fois de plus, bien qu'il eût d'abord refusé ce poste élevé, le ministre de la Guerre du Cap va se révéler aussi bon soldat qu'il est remarquable homme d'État. En outre, dans cette occasion, la Grande-Bretagne se montre admirable politique. Depuis plusieurs années, en effet, un antagonisme croissant renaissait au Cap entre Boers et Anglais: aussi de quelle habileté profonde ne fut-il pas de nommer un *Boer* commandant en chef des forces *impériales!*

Débarqué à Mombassa le 19 février, — sept jours après son départ du Cap, le lieutenant général Smuts — réclame d'abord de son prédécesseur Tighe un exposé de la situation; après quoi, il part immédiatement inspecter les lignes. Sa conclusion est qu'il faut, sur-le-champ, attaquer la région du Kilimanjaro, sans perdre un jour, car le temps presse et la saison des pluies approche. Smuts écarte en principe toutes les attaques de front, car l'expérience des derniers mois en avait trop prouvé la coûteuse inefficacité dans un pays aussi fortement défendu par la brousse.

Il peut disposer, aussitôt, d'environ 20 000 hommes et 6 000 animaux de transport. Avec la Ire division (1), concentrée à Longido, il veut apparaître entre le Kilimanjaro et le Meru, vers Arusha, prenant ainsi à revers les défenses allemandes. Une colonne (2), sous les ordres du général van Deventer, ferait un mouvement tournant contre la colline de Salaita, que la IIe division (3) du major général Tighe attaquerait de front. —

(1) La Ire division, moins la 1re brigade de cavalerie sud-africaine.

(2) 1re brigade montée sud-africaine et 3e brigade d'infanterie sud-africaine.

(3) Moins quelques détachemens. — En réserve générale, destinées à intervenir suivant les circonstances, se trouvent la 2e brigade d'infanterie sud-africaine, une batterie de campagne et une batterie de howitzers.

Les forces adverses comprennent 6000 fusils avec 37 mitrailleuses et 16 canons. L'ennemi, comme on l'espérait, fut surpris, et les premières manœuvres obtinrent un plein succès, si bien que, le 8, les Anglais se portent sur Seraragua. Le même jour, à six heures du matin, van Deventer arrive en vue de la Lumi : la cavalerie se masse au Sud des marais de Ziwani. L'infanterie atteint l'Est du lac Chala. Par un habile mouvement tournant, il rejette l'adversaire sur Taveta, puis organise pour la nuit le terrain conquis. Sur ces entrefaites, 500 fantassins ennemis, coupés du gros des leurs, voulurent traverser la Lumi, égaillés en tirailleurs dans la brousse. Ils n'y purent réussir grâce à la vigilance des postes sud-africains. Cependant, Tighe et sa IIe division préparaient l'attaque de Salaita.

Disons en passant que les agens de liaison ont de fréquentes rencontres avec les fauves. Ainsi, un motocycliste chargé d'un message urgent se trouve soudain en face d'un rhinocéros qui le charge aussitôt. Il parvient à se garer à temps, mais laisse sa machine sur la piste. L'odeur de l'essence empêcha sans doute le fauve de flairer l'homme qu'il cherchait. Le cycliste reprenait sa motocyclette pour continuer sa route, quand brusquement l'énorme bête revint sur lui. Une fois de plus, le même fourré cacha le soldat, mais cette fois il ne restait plus rien de la machine qui fut piétinée et détruite.

Le ravitaillement de ces colonnes devient de plus en plus difficile, surtout dans la région de Longido et le pays de Masaï, le plus giboyeux du monde. Sous la verdure des forêts les marécages y rongent le sol. Sur les chaussées en rondins, construites au jour le jour, roulent de gros camions-automobiles qu'escorte une garde de soldats noirs du Cap. De ce convoi dépend l'existence de la colonne tout entière. Son camp est établi au pied du neigeux Kilimanjaro, la « montagne des eaux, » ruisselante sous la fonte des neiges.

L'adversaire se replie, alors, sur le col de Latema. Lancée à sa poursuite l'armée anglaise atteint la Lumi, mais n'y trouve qu'un pont incapable de porter la grosse artillerie. En quarante-huit heures, le génie y supplée, tandis que la réserve pressant le pas ralliait la colonne. Les éclaireurs annoncent la présence de l'ennemi solidement retranché dans la passe. Malgré son incertitude complète sur les forces qui lui font face, le général Tighe les attaque. Un jour et une nuit se passèrent en assauts

répétés. Tout l'héroïsme des soldats ne put obtenir une décision quand, à l'aube du deuxième jour, on constata que, demeuré maître de la position, l'ennemi ne venait pas moins de l'évacuer. Se portant aussitôt plus en avant, les Anglais occupent le col de Latema et y établissent leur camp.

Il n'est pas toujours confortable de vivre dans la brousse! A ce propos, un Afrikander écrivait à sa sœur : « Ceci est un affreux pays pour y combattre..., c'est une masse de broussailles et de buissons épineux, au milieu desquels vous pouvez marcher droit sur l'ennemi sans être vu. La nuit dernière, on m'a envoyé patrouiller sur les collines. Le Kilimanjaro, au clair de lune, était splendide avec son pic neigeux. Mais, vraiment, le travail était plutôt émouvant, car l'endroit était farci de « rhino » et de lions, et nous devions nous tenir en plein air et sans feu. Nous entendions les fauves rugir à nos côtés et aussi bien d'autres bruits de la vie animale. Tout ceci est très bien, mais très effrayant... » — Le général Smuts lui-même n'échappa pas à ces inconvéniens, car il lui arrivait pendant toute une nuit d'être assiégé dans son automobile par des lions irrités et d'être obligé de se défendre à coups de revolver.

Poursuivant son avance, van Deventer occupe Moschi, le 13 mars, tandis que la IIe division se concentre à Taveta.

Cependant, la Ire division avec le général Stewart quitte Gerraragua, mais rencontre de grandes difficultés de transport. Des embuscades lui coûtent 13 morts; une attaque de 600 Askaris allemands est repoussée, malgré la traîtrise des officiers ennemis qui font, dans un moment particulièrement difficile, sonner l'air de la retraite anglaise.

Le général Sheppard va de l'avant, tandis que van Deventer, avec deux brigades de cavalerie, veut traverser la torrentueuse Pangani. Les Allemands tenaient solidement la station de Kahe, mais, une fois de plus, une manœuvre enveloppante rendit vaine toute résistance, et van Deventer passa le fleuve. Ainsi, la ligne de la Ruwu se trouve découverte et l'ennemi en comprend l'importance. Après un bombardement préalable (1) il voulut lancer plusieurs contre-attaques mais, finalement, contraint à reculer il abandonne un de ses deux 105.

Ainsi, le principal noyau de la résistance opposée aux Anglais

(1) Deux des 105 du *Kœnigsberg* y prirent part : l'un établi sur un truck du chemin de fer, l'autre sur position fixe.

détruit ou dispersé, le chemin de fer de l'Ouganda, jusqu'alors constamment menacé, s'en trouve mis à l'abri et la large base qu'il donne à toute l'offensive de Smuts est assurée.

A cette époque, le *Times* appréciait ainsi la situation : « Il nous reste, écrivait-il, un compte à régler à Tanga où une attaque anglaise tournait en désastre, en novembre 1914 (1). La *nouvelle* campagne de l'Est-Africain (reprise en février 1916) a commencé sous les meilleurs auspices, mais nos forces sont à une longue distance de la capitale, Dar-es-Salam, et du chemin de fer central qui réunit cette ville à Tabora et au lac Tanganyka. Les Allemands doivent vite comprendre que les jeux sont faits ou qu'ils ne peuvent plus faire qu'une guerre de guerillas. Dans les deux cas, l'issue est certaine. »

En même temps, une note officieuse publiée à Berlin voulait préparer l'opinion à la perte pour l'Allemagne de sa dernière colonie. « On ne peut guère douter, était-il dit, que le commandement de l'armée britannique, après ses échecs du début, a maintenant entrepris une attaque sur une large échelle et avec des forces bien supérieures... »

SECONDE PHASE DE L'OFFENSIVE SMUTS

Aux premiers jours d'avril 1916, les troupes prennent quelques jours d'un repos qu'elles avaient bien mérité et attendent des renforts. Les travaux du génie, poussés énergiquement, ont permis de réunir l'embranchement greffé sur le chemin de fer de l'Ouganda à Thoschi, c'est-à-dire là où commence la voie ferrée allemande vers Tanga. Dès lors, des communications faciles sont établies. Le général Smuts regroupe ses forces en trois divisions et attache à chacune d'elles une brigade montée. La Ire commandée par le général Hoskins s'emparera du chemin de fer Kahe-Tanga. La IIe avec le brillant cavalier qu'est van Deventer marchera sur le Tanganykabahn, en direction générale de Kilimatinde. Enfin, le général Brits avec sa IIIe division se tiendront en réserve autour de Moschi pour parer à toute éventualité.

La IIe division s'ébranle dès le début d'avril, enlève successivement, grâce à la rapidité de ses troupes montées, Arusha,

(1) Nous y avons fait allusion dans le récit des opérations défensives — avant février 1916.

Lol-Kissale, Umbugwe (ou Kothersheim) et Salanga. Le 19 du même mois, après une marche de 250 kilomètres, elle atteignait Kondon-Irangi, centre important proche du chemin de fer. Tout en avançant, van Deventer délivre de nombreux fermiers boers établis autour du Kilimanjaro et que l'ennemi avait enlevés avec toute leur famille. Dix jours après, des raids fructueux permettent de capturer plusieurs convois de munitions et un troupeau de mille têtes. A ce moment, la IIe division, se trouvant en présence de forces ennemies considérables, demeure sur place et pendant la première quinzaine de mai repousse les furieuses contre-attaques du général von Lettow-Forbeck, tout en maintenant ses positions.

Cette campagne est remplie d'incidens pittoresques. Si l'Allemand seul avait disputé aux troupes britanniques des terres pourtant si pénibles à conquérir, l'avance eût été plus rapide. Mais les pluies tropicales, véritables cataractes qui inondent la contrée, la transforment en un vaste bourbier. Et que de difficultés pour le ravitaillement dont les convois s'enlisent et doivent, quoi qu'il en coûte, couvrir chaque jour d'immenses parcours! Il faut alors réduire les rations et que le soldat se contente d'une tasse de riz et d'un simple morceau de canne à sucre.

Chaque colonne se rattachait à l'arrière par une ligne télégraphique dont le rôle, parfois, devenait capital, absolument indispensable même à tous ses projets. Mais des hardes de girafes parcourent la plaine et de leurs longs cous accrochant les fils coupent les communications entre l'arrière et le front. Pour s'en débarrasser, il fallut constamment organiser de grandes battues. Et cet inconvénient ne fut pas le seul. Un jour, l'ennemi renvoyait courtoisement des blessés anglais. On s'en étonna. Bientôt, on sut qu'ils étaient chargés de dire que la présence des lions offrait un réel danger pour les camps, la nuit. Ainsi, en vit-on trois à la fois dans les lignes britanniques. Et c'est au général Sheppard qu'il arriva de se trouver, dans sa tente, en face d'un énorme python qui fut tué non sans peine.

Sur ces entrefaites, la Ire division attaque la ligne de l'Usambura (1) qui s'amorce au port de Tanga et par la vallée

(1) Commencée en 1893, elle valut des déboires à ceux qui l'entreprirent. Les premiers kilomètres ayant absorbé tout leur avoir social, l'État dut se substituer à eux et termina les 352 kilomètres auxquels, plus tard, on en ajoutait encore 86 autres.

du Pangani gagne Moschi au pied du Kilimanjaro. Et c'est en partant de Moschi que le général Sheppard prend d'abord Kache; puis, il sépare ses troupes en plusieurs colonnes parallèles, dont l'une avec le général Hannington suit la ligne, enlève Samé et parvient à Mombo, tandis qu'une autre nettoie les monts Paré et touche Wilhelmstal et Korogwé.

La colonne Hannington demeurée seule occupe Pangani, le 16 juin et s'établit devant Tanga dont elle s'empare, le 7 juillet, grâce au soutien d'un corps de 1000 hommes venus de Vanga. Ainsi, le désastre du 2 novembre 1914 était vengé, et réalisée aussi la prédiction du *Times*.

Les Allemands se rabattent, alors, vers le Sud suivis par les deux forces parallèles des généraux Sheppard et Hannington que commande en chef le divisionnaire Hoskins. La première prend Handeni, le 21 juin, et, trois jours après, atteint la rivière Lukigura, 40 milles au Sud. Un mouvement tournant eut raison des positions ennemies et permit la capture de 1 canon, 2 mitrailleuses et 11 Européens.

Nos alliés construisent alors un chemin de fer à voie étroite qui, reliant Mombo et Handeni, facilite singulièrement le service des ravitailleurs. A ce moment, on était à la fin du mois de juin, le général van Deventer se rend compte que la majorité des effectifs allemands disposés devant lui se dirigeaient sur la Ire division. Il en profite pour attaquer et nettoyant, d'abord, les environs de Kondoa, surtout à l'Ouest vers Ssingida, il réussit, le 21 juillet, à renverser les premières positions ennemies. Le 29, il touche Dodoma et Kikombo sur le chemin de fer central, et en même temps, il fait occuper Kilimatinde (31 juillet). Le Tanganykabahn est donc coupé sur une section de 100 kilomètres et les forces ennemies séparées en deux groupes. Désormais, la résistance de toute la colonie se trouve atteinte dans ses œuvres vives.

Dans la même période, le lieutenant-général Smuts entamait au Sud des opérations décisives. Il ordonne à son brigadier, Brits, de rejoindre avec sa IIIe division la colonne Hoskins, et, la jonction étant terminée, au début du mois d'août, nos Alliés franchirent alors la Lukégura. Les monts Nguru, centre de la résistance, tombent sous une manœuvre enveloppante du général Enslin qui, après une marche de 50 milles dans la brousse, atteignit le 8 août la mission de Mhouda.

Le 8 aussi Hoskins, Brits et Sheppard livraient une bataille qui devait durer trois jours et se terminer à Matamondo par un complet échec de l'adversaire, qui tenta, mais en vain, de résister, le 16, sur la rivière Wami. Le 26 août, Hoskins occupe Morogoro sur le chemin de fer central. La brigade Harrigton qu'appuie une division navale, avait continué sa marche le long du littoral. Elle enlève Sadani et Bagamogo (15 août), puis gagne, le 4 septembre, Dar-es-Salam qui est prise sans coup férir.

Cependant, van Deventer, à la suite de vifs combats, enlevait Mpapua, le 12 août, puis Kilossa, Kissaki et Kikeo. Et voilà comment, en septembre, les forces britanniques composées des 3 divisions, Brits, Hoskins et van Deventer, sous le commandement général de Smuts, se portent sur la ligne du Rufigi, à Kidatu. Il leur restait à vaincre 7 000 hommes, dont 1 500 Européens rassemblés dans Mahenge.

La colonne du Nyassaland commandée par le général Northey s'avance elle aussi avec ses 5 000 fusils et refoule les Allemands. Un groupe confié au colonel Murrey, renforcé par le détachement belge Moelaert, couvre son flanc gauche en occupant Bismarckburg, à la pointe méridionale du Tanganyka. Par une progression méthodique, il franchit la Ssongwé et aborde les monts Poroto d'une part, la place de Neu-Utengulé de l'autre. En septembre, il entrait en jonction avec les troupes de Smuts.

La colonne du Nyassaland dut constamment s'appuyer sur des bases fort éloignées du champ de ses opérations. Et, comme l'écrivait un officier combattant au Sud de l'Afrique Orientale, un directeur de transports qui visiterait ce « front » condamnerait d'abord tout et tous et convoquerait une douzaine de Cours martiales par jour! Et cependant peu à peu il finirait par être rempli d'admiration pour tout ce qui fut accompli et plus tard démissionnerait sans doute, — à moins de devenir fou! Ce même correspondant écrivait au *Times* : « Les conditions dans lesquelles nous faisons la guerre ne peuvent être comprises. Jamais encore des troupes blanches nombreuses n'avaient combattu les unes contre les autres dans l'Afrique centrale si reculée et la guerre est ici un mélange d'antique et de moderne en conflit. Les appareils de signalisation frappent par le contraste étrange qu'ils offrent avec le primitif coureur indigène, porteur d'un pli dans son pagne et le fossé garni de pieux que les sauvages ont utilisé depuis un

temps immémorial pour prendre au piège leur gibier accompagne d'une façon bizarre le moderne et diabolique fil de fer barbelé. Sur ce territoire de brousse épaisse et de forêts équatoriales, sauvage et peu connu, la plus grande qualité du soldat est l'art du bushman : « se maintenir en contact » est la chose la plus difficile, même pour une petite troupe et le citadin s'égarerait vite ici, une fois qu'il aurait perdu contact avec sa section. Une empreinte de pas sur un sentier, l'herbe foulée par le passage des hommes, un lointain filet de fumée ou le bruit d'une petite branche craquant sous le pied sont pour nous d'une importance capitale. Un combat peut se livrer et se décider rien que par la perception d'un de ces détails. Aucun Européen de naissance n'a l'instinct des forêts de l'Africain central et des deux côtés les indigènes sont les yeux et les oreilles des forces opposées. Sans eux nous irions au combat aveugles et sourds, et, s'ils n'étaient là pour porter les provisions et les munitions, nous mourrions de faim et impuissans. »

L'OFFENSIVE BELGE

Au moment où nous quittons l'armée britannique, depuis plusieurs semaines déjà l'heure était venue pour les Belges de reprendre eux aussi l'initiative des opérations; le général Tombeur attaque, alors, à la fois dans deux directions : par le Nord et par l'Ouest.

Dans cette zone, les conditions géographiques jouent un rôle prépondérant, et sur un aussi vaste territoire, elles varient sans cesse. Aussi, faut-il y distinguer plusieurs secteurs dont : le Bukoba, au Nord du Victoria Nyanza; le Ruanda, près du lac Kivu; l'Ousoumburu, sur la Ruzizi, puis enfin, entre Tanganyka et Victoria Nyanza, l'Ouroundi et le pays de Tabora. Leur examen successif est indispensable à la compréhension des faits militaires.

La province du Ruanda s'étend du lac Kivu à la Kagera. Le hauptmann Wintgens, avec mille fantassins munis de mitrailleuses et de batteries de campagne, y tient les formidables positions de la Sebea. Ce sont trois massifs, hauts de 2000 mètres : les monts Kama, Nyondo et Mungwe, au Sud de la rivière Sebea. Dès lors, il s'agit d'une véritable guerre de montagne. Les pentes Ouest du Kama s'inclinent vers le lac

Kivu et aboutissent au poste allemand de Kissegnies que l'ennemi avait abandonné depuis le mois d'octobre 1914. Tous les sommets sont formidablement organisés. Pas une pente que ne batte un ouvrage capable de résister aux obus. L'ensemble est sinistre. Les versans grisâtres contrastent avec l'éclat du ciel. Cependant, à travers cette barrière redoutable, entre le Kama et le Nyondo, une trouée s'offre à l'audace de nos soldats. Mais à l'arrière-plan d'autres hauteurs, le Ruakadigi et la Bassa, placées au Nord de la rivière, semblent un gigantesque verrou tiré au travers du chemin. Le tac-tac sinistre des mitrailleuses est devenu l'irritante chanson des montagnes. Et de Kama et de Nyondo les canons allemands balayent le terrain que dans un périmètre moins étendu les balles fouillent plus en détail. D'autre part, vers Kansense et Obusiro la route qui réunit Kibati au somptueux plateau de Kavoye dans le Mulera est étroitement surveillée par l'ennemi. Du haut des monts Ruhengeri leur artillerie est maîtresse des chemins qui s'irradient autour de Kigali, le chef-lieu du Ruanda. Traverser le fleuve Mulera qui se trouve autour du lac de ce nom et du lac Ruhoudo, c'est se jeter sous une mitraille mortelle. Puis encore une position redoutable établie sur les crêtes du Kasibu interdit l'accès du chemin qui de Lutobo rallie Kigali. Enfin, sentiers et passes se faufilant à l'Est du lac Mugessera sont contrôlés par plusieurs détachemens dont les Belges ignorent encore l'importance.

C'est avec ces moyens défensifs auxquels concourent la garnison de Kigali et le dépôt de Wintgens que les Allemands occupent le Ruanda, pays splendide dont les molles collines boisées rappellent aux Belges la campagne ardennaise. La plaine immense ondule à l'infini et les prairies du plus vif vert émeraude alternent avec les vallons où courent des rivières rapides, vivantes et joyeuses. Mais voici la fin du jour. A peine s'annonce-t-elle, car le crépuscule n'a peut-être pas en Afrique ces nuances douces et dégradées qui dans nos climats font la calme beauté des couchans. Sur chaque colline le bétail se rassemble. On en voit les têtes par milliers, car c'est ici le royaume des vaillans Watuzi. Par un mirage étrange, ces troupeaux ne semblent compter que des bêtes bâties sur le modèle des vaches légères de la haute wallonie belge. Seules, leurs cornes plus longues et plus hautes diffèrent et vues sous l'ho-

rizon on dirait un océan de pointes dont l'irrégulière cadence trace dans le ciel des hachures courtes et mouvantes. A l'entour, les fauves s'apprêtent pour leurs noces nocturnes. Peu nuisibles à l'homme puisqu'ils trouvent aisément une abondante pâture, leurs rauques appels font courir un frisson parmi les bêtes qui se réunissent hâtivement.

Il ne faudrait pas se figurer cette expédition comme une razzia où le pillage dût pourvoir à tous les besoins. Les guerriers maîtres du Ruanda méritaient mieux que ces procédés sommaires, sources infaillibles de cruels lendemains. Les Watuzi sont de race noble. Belliqueux et forts, et par conséquent avides de domination, ils ont soumis à leur pouvoir les Bahutu. Et ceux-ci, quoique beaucoup plus nombreux, sont véritablement les serfs des 400 000 Watuzi. Cette forme de domination ne serait d'ailleurs pas cruelle, car les Bahutu ont la seule charge de garder le bétail et de cultiver les champs, moyennant quoi ils partagent la vie de leurs maîtres.

Ce n'étaient donc pas là gens qu'il fallût brusquer, d'autant plus que le roi des Watuzi commande à deux millions de lances, et, grâce à la brousse amie de l'embuscade, ce n'eût pas été un réconfort que cette nuée de guerriers capables de couper le ravitaillement. Aussi, avec une sage humanité les chefs de colonnes se couvrent-ils à la distance d'une ou deux étapes par un service des réquisitions. Il comporte un certain nombre d'indigènes bien payés, connaissant le pays et qui exprimeront les désirs de « Boula Matari (1). » Le ravitailleur s'avance sans arme mais muni d'une cartouche, signe d'autorité. Il demande autant de têtes de bétail, autant de riz, autant de cases, autant de charges de bois, car les forêts elles-mêmes furent respectées. Et faisant penser à nos paysans que les marchés attirent, s'imposant sept et huit heures de marche, des indigènes arrivent pour offrir leurs marchandises contre nos étoffes. Où donc est-il le temps où le traître Casement et M. Morel calomniaient le peuple belge ? Le prix est débattu et payé rubis sur l'ongle. Les indigènes préfèrent-ils des étoffes (2), de la verroterie ou plutôt de la monnaie frappée à l'effigie d'Albert Ier, on les satisfait, et le prix débattu puis fixé est aussitôt soldé. Toutefois, les payemens en numéraire sont accompagnés d'une

(1) Nom que l'indigène congolais donne aux Belges.
(2) L'unité de payement est la brasse d'étoffe.

pièce signée du commandant qui autorise l'échange au poste voisin. Pendant toute la campagne, pas une femme ne fut l'objet d'outrages, pas un troupeau ne fut sans indemnité diminué d'une seule tête et par ces lois de la guerre honnête les Belges de leurs ennemis probables se firent des alliés, car les Watuzi épousèrent notre cause contre leurs maîtres de la veille.

Un religieux français, le Père Lecoindre, fut très utile aux chefs européens. Depuis dix-sept années installé dans le Rouanda, il y jouit d'un prestige très agissant. Son ascendant paraîtrait invraisemblable, si les preuves n'en étaient données par le témoignage même de nos officiers. Et pourtant les Watuzi ne sont pas chrétiens, mais leur roi qui réside à Nyansa ne prendrait pas une décision sans consulter le Père Lecoindre. Et par lui voici ce que nous avons su de la vie mystérieuse des très puissans Watuzi. Une cour nombreuse se réunit autour du roi. Il est de bon ton qu'un chef vienne faire sa cour et résider dans la capitale pendant quelques semaines chaque année. Il n'y arrive d'ailleurs pas sans apporter son tribut dont l'accumulation garnit de formidables réserves les greniers du souverain. De leur vie intime on sait que chaque soir, à la tombée du jour, l'hydromel ou la bière indigène, pombe, produit ses ravages. Aux festins succèdent les rixes et le sang coule. Les femmes en sont sans doute la cause, car la fierté d'un Watuzi est d'avoir beaucoup de vaches et tout autant d'épouses! De ces femmes d'ailleurs jamais Européen ne vit le visage. Le harem installé sur une colline est inabordable pour l'homme blanc, et si l'Européen demande l'hospitalité, une case à part lui sera réservée.

Le concours de cette puissante peuplade nous fut précieux et certes, il fait honneur à ceux qui ont su conquérir sa confiance, puis ses sympathies. Bousculer quelques villages indigènes à coups de canon est une méthode allemande, mais se gagner l'estime et la sympathie demeurait le procédé des Alliés sous les tropiques aussi bien qu'en Europe.

A l'Est et jusqu'au lac Victoria s'étend le Bukoba. Pour l'atteindre, il faut d'abord traverser la Kagera, fleuve dangereux et qui sait se défendre. Ses eaux s'écoulent avec fracas entre deux chaînes montagneuses qui semblent l'étreindre, puis brusquement tombent avec des à-pics presque verticaux. Dès que nos soldats eurent franchi les montagnes, ils aperçurent une

plaine sans borne. Pauvre au premier aspect, elle s'entoure d'un silence impressionnant. Pas un village, l'immensité, l'absence des hommes. C'est un des pays les plus giboyeux du monde. Au milieu de hardes d'antilopes dont les variétés sont innombrables, depuis la plus minuscule gazelle jusqu'à la grande antilope cheval, le léopard exerce sa loi sous la suzeraineté incontestée du grand lion africain. Vers le Victoria, les rhinocéros se rencontrent en grand nombre et les rivières y sont d'un abord dangereux, car le crocodile foisonne. Pour les yeux, c'est une féerie où tous les tons de vert, du plus pâle au plus foncé, se jouent dans une gamme infinie. La Kagera qui sépare le Ruanda du Bukoba s'enfuit rapide et bruyante. Large de quatre-vingts mètres, elle subit de brusques variations de niveau. Les chutes en cataractes de trente mètres de haut n'y sont point rares, et tout ce qu'elles entraînent est voué à l'oubli. Parfois, s'approchant trop de ces rapides mortels, crocodiles et hippopotames eux-mêmes ne peuvent lutter contre la violence du courant et ils s'en vont, à l'inverse du grand saumon qui remonte frayer dans les rivières, mais pour être broyés, déchiquetés en mille pièces sans que jamais le fleuve restitue rien de leurs dépouilles.

Ce fut en se rendant de la Kagera vers Biaramulo qu'une colonne de la brigade Molitor dut, par un après-midi torride, traverser un incendie de brousse. Tout à coup, l'on entendit au loin comme un gigantesque roulement de tonnerre. Puis, bientôt, le bruit devint plus net et ce fut plutôt une fusillade infernale où les coups de feu se superposaient sans cesser d'être distincts. Les flammes dévorent la plaine et le vent promène à la plus folle allure des lueurs aux zigzags sinistres. Aussitôt, porteurs et soldats déposent qui sa charge, qui ses armes et d'un seul mouvement se portent au-devant des flammes. Sans la moindre émotion et comme exécutant un rite familier, ils fauchent tout ce qui se trouve devant eux. Le vide assure alors une barrière devant le feu privé d'aliment et, sans plus s'inquiéter la colonne, poursuit de son pas rythmé.

Dans le Kisiba, vers le port de Bukowa, dans la région de Kamachumu et au milieu du Karagwe, les Allemands résistent avec au moins mille fantassins armés de mitrailleuses et de canons sous les ordres du hauptmann Godovius. Pour leur tenir tête les Anglais avaient dû immobiliser sur la Kagera leurs

troupes de l'Ouganda, car, malgré ses défenses naturelles, la rivière peut être forcée en trois endroits : vers le ferry de Kageye où, en temps normal, un service de pirogues établit un va-et-vient entre les deux aboutissemens d'un passage très fréquenté ; puis aussi vers Migera et encore près des chutes de Rusomo. Trois à quatre cents fantassins surveillent ces passages. Enfin, plusieurs centaines d'hommes patrouillent sur la route de Tabora à Bukoba. Leur centre est à Biaramulo, poste militaire de l'Usuwi.

Au Sud du Ruanda, s'étend la province de l'Urundi qu'occupent au moins sept cents fantassins. Ils y sont aussi très pourvus de mitrailleuses et d'artillerie, et sous les ordres du major von Langen qui défend surtout le chef-lieu, Kitega. Entre le Kivu et le Tanganyka une rivière, la Ruzizi, déroule son long ruban d'azur et forme ligne frontière ; aussi sa rive Est se trouve-t-elle étroitement surveillée. Il n'est pas un seul passage que ne commande le feu fauchant d'au moins une ou deux mitrailleuses.

Enfin, descendant plus au Sud, le Tanganyka est surtout solidement défendu à Usumbura, Ujiji et Kigoma, et d'une manière générale les Allemands ont très bien organisé toute la rive qui leur appartient. Sur le lac Victoria, une place importante, Muanza, est considérée par l'ennemi comme imprenable. Mais le centre véritable de toute la résistance se trouve à Tabora, devenue après la chute de Dar-es-Salam la capitale de l'Est Africain. C'est le réduit de toutes les forces dont on vient de constater la présence à l'Ouest, face aux Belges.

Pour atteindre la capitale, deux routes principales s'offrent aux nôtres : l'une vient de Biaramulo, au Nord, l'autre descend de Muanza, au Nord-Est. Elles sont couvertes par une série de positions redoutables et surtout celles de Maria-Hilf, de Saint-Michaël et de Shinyanga. Sur chacun de ces points se trouvent des magasins de réserves bourrés des produits les plus variés. D'ailleurs, il n'est pas une seule ligne de communication, fût-elle même d'importance secondaire, qui ne soit munie de dépôts où les vivres pour noirs et les munitions se trouvent en abondance. Chacun d'eux est contrôlé d'une façon sévère, car la méthode allemande, incontestable source de force, demeure toute-puissante ici tout autant qu'en Europe. D'une manière générale, l'indigène doit aux Germains un concours

illimité. S'agit-il d'obtenir des renseignemens, il s'exposera des nuits entières aux risques de la brousse et des sentinelles qui veillent et s'épargnent les sommations répétées. Faut-il amener des vivres, il y pourvoira, car les réserves ne sont utilisées qu'en cas d'extrême besoin. Le portage lui est imposé sous toutes ses formes, dût-il même périr sous l'excès du poids et des fatigues.

Ainsi toute la frontière est puissamment organisée et défendue. Ruanda et Bukoba, Usumbara et Urundi, autant de provinces qu'il fallait conquérir une à une, et où les attaques de front sont presque irréalisables. Et ce sera, désormais, une lutte à mort pour la possession de ces territoires. Par une marche concentrique, les colonnes du général Tombeur vont refouler l'ennemi pied à pied et la coordination de mouvemens exécutés à d'aussi grandes distances les uns des autres sera, d'ailleurs, au point de vue tactique et stratégique, la plus grande difficulté de toute la campagne.

Général-major, commandeur de l'Étoile africaine, de Saint-Michel et Saint-Georges, Tombeur fait partie du corps spécial d'état-major; ancien officier d'ordonnance du roi Albert, la déclaration de guerre le trouva vice-gouverneur général du Katanga. C'est un colonial dans toute la force du terme. Grand et mince, d'un caractère extrêmement froid et calme, résistant à tous les imprévus, il possède surtout la qualité essentielle du chef, une volonté de fer. Toute sa carrière en est une preuve vivante, depuis le jour où il débutait au 11e régiment de ligne pour passer, ensuite, à l'École de guerre. Tombeur ignore ces petites finesses, marque distinctive des faibles; aussi par sa droiture et son profond esprit de justice, par sa loyauté surtout, s'est-il conquis l'estime et la confiance de tous ses soldats.

Le commandant en chef dispose ses troupes en trois colonnes principales, dont l'une confiée au lieutenant-colonel Moulaert constitue la base commune et formera corps de débarquement le jour où la flottille belge dominera le Tanganyka. La brigade Sud, composée des 1er et 2e régimens, commandée par le colonel Olsen concentre ses forces sur la rivière Ruzizi qui forme trait d'union entre les lacs Tanganyka et Kivu. La brigade Nord (1) sous les ordres du colonel Molitor

(1) Comprend les 3e et 4e régimens.

détache un de ses régimens, le 4e, vers les positions conquises qui dominent la partie septentrionale du lac Kivu, c'est-à-dire les monts Goma en territoire belge, les hauteurs de Lubafu, Mikoto, Tchandjarue et Mirasano, en territoire allemand et faisant face aux retranchemens ennemis sur la rivière Sebea. Les troupes de terre doivent en outre être appuyées par des forces navales que constituent des embarcations armées, en particulier la canonnière *Paul Renkin* et le monitor de reconnaissance *Chilvago*. Quant à l'autre partie de la brigade Molitor, le 3e régiment, il se trouve entre Rutshuru et Kigezi.

Le plan général d'action est d'une grande simplicité. certains effectifs partant de l'Ouganda anglais (1), le front d'attaque dessine un angle droit et les deux brigades vont agir et chacune sur une des branches, l'enfonceront, puis opéreront une marche parallèle vers Tabora. Alors, le détachement Moulaert venant du Tanganyka et la brigade Crewe descendant du Victoria Nyanza permettront d'exécuter une attaque concentrique, qui décidera du sort de la capitale.

La ligne de communication de la brigade Nord (colonel Molitor) va de Rutshuru à Kibati. Elle est représentée par une route qui serpente au milieu d'un admirable décor où dominent des cônes volcaniques à tête chauve. Au loin, le bruit d'une canonnade, celui que produisent les cataractes des rivières. La plaine de lave rend la région impraticable. Un seul chemin, construit en temps de paix au prix de rudes travaux, arrive du territoire allemand aux passes du Mont Hehu, puis atteint la route de Kibati. Une redoute commandait ce col de montagne, et c'est là qu'il arrivait un jour, détails que je tiens, comme une partie de ma documentation, du commandant Cayen, au sergent indigène Bunza, qui défendait l'ouvrage avec 50 hommes, d'être attaqué par 300 Allemands munis de deux mitrailleuses et d'un canon. Sommé de se rendre avec la promesse d'être bien traité, il entendit les Allemands lui dire que, d'ailleurs, il se trouvait sur leur territoire. Bunza se contenta de répondre : « Si je suis sur ton territoire, viens le prendre ! » et divisant ses

(1) Les Belges eurent ainsi l'occasion de constater une fois de plus, sous un de ses aspects les plus sourians, le génie colonisateur des Anglais qui se manifeste jusque dans les moindres détails. Ainsi, Kabale, la première station de l'Ouganda que l'on rencontre en venant du Congo, est une charmante petite ville, sillonnée d'avenues ombragées. Elle possède des *lincks* pour le *golf*, un terrain de *football*, des *courts* de *tennis*.

50 hommes en trois groupes, il occupe l'ennemi avec l'un d'eux, le tourne avec les deux autres, le met en fuite, et lui tue quantité de monde, s'adjugeant les mitrailleuses d'un assaillant six fois plus nombreux.

Dès le mardi 4 avril, le 4e régiment commence une attaque partielle. Il avance et enlève mètre par mètre les positions que couvre la rivière Sebea. Mais, ce fut quatorze jours après, le mardi 18, que l'offensive générale se déclencha. Elle allait mettre en mouvement, échelonnées du Nord au Sud, toutes nos forces disponibles. Une fraction du 1er régiment, appartenant à la brigade Olsen, occupe l'île de Gombo à la pointe méridionale du Kivu, et par le fait même, le poste ennemi de Shanguru est pris à revers. Le 19 avril, le major Muller, avec une partie du 1er régiment, aborde les Allemands et, le soir, les Belges hissent leurs couleurs à Shanguru.

La brigade Molitor engage une action générale. Le 26, le major Bataille avec le 3e régiment part de Kamwezi, dans l'Ouganda où il avait concentré ses forces. Quatre jours après, il arrive sur le lac Mahasi où il apprend que l'ennemi vient d'être battu sur le Kivu. On l'a chassé de l'île Kidjwi qu'il avait enlevée par surprise, en 1914.

Ce fut là que se passa un curieux incident (1) dont la connaissance fera mieux apprécier la valeur réelle du soldat belge indigène. Il fallait envoyer à Bobavdova, sur la rive Ouest du lac Kivu, un pli très urgent. Pour faire le trajet par terre, douze heures au moins sont nécessaires; par le lac en pirogue, il n'en faut que quatre. Mais les Allemands avaient encore pour quelques jours la maîtrise des eaux. Malgré tout, on tente l'aventure et le sergent-major Kodja, un noir, s'embarque avec huit pagayeurs et longe les rives du Kivu, tâchant de se dissimuler. Tout à coup, un canot automobile allemand les aperçoit et s'avance sur eux, les sommant de se rendre sous la menace d'une mitrailleuse. Kodja répond à la sommation par un feu à volonté de ses huit hommes. Mais deux de ceux-ci sont tués et deux autres blessés, ce qui n'empêche pas que Kodja tire toujours. Soudain, le canot ennemi vire et fuit poursuivi par les balles du courageux soldat. Le mécanicien ennemi avait été grièvement atteint, ce qui détermina les Allemands à

(1) Communiqué par M. le commandant Cayen, chef d'état-major de la brigade Molitor.

se retirer. Cependant le sergent-major continuait sa route et le pli fut remis à Bobavdova!

Quand on reprit l'île Kividjivi aux Allemands, ceux-ci parvinrent à capturer 60 de nos soldats. Et, plus tard, on apprit qu'emmenés à Tabora, ils y furent astreints à de rudes travaux. Croyant les avoir poussés à bout, le chef allemand leur offrit de se ranger parmi ses hommes. Douze d'entre eux acceptent. Or, un jour, les Anglais aperçurent quatre fusiliers allemands qui venaient à eux et leur dirent : « Nous sommes des soldats de Bula-Matari (1). » Faits prisonniers, on nous a appris l'exercice des « N'Dachi (2), » puis amenés devant vous. Nous n'avons pas encore tiré et nous venons nous rendre, demandant d'être renvoyés chez « Bula-Matari » pour aller avec lui venger nos frères et nous-mêmes! » Il fut fait comme ils le demandaient (3).

Pour atteindre le lac Mahasi, le 3e régiment du major Bataille dut exécuter un véritable tour de force. La saison des pluies venait de commencer et le pays était très montagneux. Aussi, l'eau que le ciel y déverse en abondance est-elle aussitôt restituée aux rivières qui se gonflent et deviennent autant de torrens dangereux et souvent mortels pour les malheureux qu'ils entraînent. Si la mitraille fit peu de victimes pendant cette marche, la nature se chargea d'y suppléer. Mais grâce à la méthode et à la prudence des chefs, le tribut payé aux circonstances locales fut réduit au minimum. Le 6 mai, le 3e régiment entrait à Kigali après s'être ouvert le chemin en culbutant l'ennemi au mont Kasibu et avoir mis en fuite les détachemens chargés de défendre la région de Dzinga. Le 12 mai, le 4e régiment enlève Kissegnies, renverse les positions de la Sebea et les dépasse dans une poursuite acharnée du major Wintgens. Ainsi, le 22 mai, les 4e et 3e régimens font leur liaison entre Kigali et Nyanza.

La brigade Olsen, elle aussi, continuait d'avancer. Après avoir pris Shangugu, le 1er régiment poursuit sa marche à travers un pays montagneux et boisé. Le 18, il avait culbuté l'arrière-garde de Wintgens et, le 19, ses premiers soldats entraient à Nyanza au moment même où s'y annonçait la tête de colonne de la brigade Nord. Ainsi, la jonction des deux forces

(1) Nom africain des Belges.
(2) Nom des Allemands.
(3) Trait cité par M. le commandant Cayen de l'armée belge.

s'opère. Alors, le 2e régiment avec le lieutenant-colonel Thomas franchit la Ruzizi et, le 6 juin, entre dans Usambara, localité importante à la pointe septentrionale du Tanganyka. Mais il s'y arrête à peine et déjà le voici sur le chemin de Kitega.

Comme on le constate, les différentes colonnes progressent par étapes successives qui s'articulent entre elles et forment un ensemble brisé, mais constituant quand même un tout. Ne dirait-on pas un damier sur lequel les pions sont poussés l'un après l'autre et ne rappellent-ils pas aussi ce jeu de notre enfance où les moutons devaient cerner le loup, l'empêchant de passer entre eux pour l'acculer au fond du damier et l'y déclarer battu?

Le 6 juin, le 1er régiment arrive de Nyanza, se dirige aussi vers Kitega et bat l'ennemi à Kiwitawe; le 12 juin, forçant les passages de l'Akanjaru il entre dans Kitega quatre jours après.

Sur ces entrefaites, le chef du 3e régiment apprenait que le major Wintgens reformait ses troupes précédemment battues. On le signale à la mission de Kannija, au Sud du lac Tchohona. Un détachement se dirige vers ce point, surprend l'ennemi, lui tue beaucoup de monde et disperse les derniers élémens qui s'enfuient.

Une pareille poussée, victorieuse sans doute, mais obtenue non sans perte contraint les Belges à un léger arrêt. Il faut regrouper les forces, activer les colonnes de porteurs, regarnir les caissons, bref, reprendre la troupe bien en main.

Le front alors occupé par l'armée belge, — il ne s'agit pas, bien entendu, d'une ligne continue, comme en France, — suivait à peu près, au Nord, la Kagera pour se rattacher ensuite au Tanganyka par une oblique prononcée. Ces préparatifs devaient occuper le 3e régiment de la fin de mai au 5 juin. Le major Bataille a choisi pour les faire en paix la région de Nsasa, à l'Est du lac Mugesera. Après quoi, il lui reste à tenter la traversée de la dangereuse rivière dont nous avons parlé, puis de conquérir la province de Bukoba. Attaquer de front serait folie, autant vaudrait condamner à mort la colonne tout entière. Aussi, faut-il d'abord fixer l'ennemi sur certains points et voilà pourquoi on l'attaque sur ses trois principales positions : le Kayeye, la Migera et le Rusomo, trois croupes puissantes aux apics vertigineux. Et pendant que les canons tonnent, que plusieurs assauts sont simulés, une forte colonne passe la Njawarunjo, c'est-à-dire la Kagera qui s'appelle ainsi dans la première

partie de son cours orienté Ouest-Est jusqu'au confluent de la Ruwuwu. Le 18 juin, dans la matinée, ce groupe arrive au bord de la rivière, la franchit et trois jours après, les 21 et 23 juin, aborde l'ennemi, le rejette et le 24 occupe Biaramulo. La conséquence de cette manœuvre dont la hardiesse égale l'à-propos fut obtenue le 27, car ce jour-là les Belges étaient maîtres de Niamagodjo, de Namirembe et de Busira-Yombo et toute cette riche partie du Bukoba, située su Sud du parallèle de Migera, nous était acquise.

Le 4e régiment avait atteint la Ruwuwu le 19 et dès le 25, il établissait sa liaison avec le 3e régiment, vers Biaramulo. La brigade Molitor se trouve ainsi regroupée, appuyant sa gauche au Victoria Nyanza. Partie du Nord-Ouest, elle va suivre maintenant une direction Sud. Cette avance foudroyante surprend l'adversaire, et le major Godovius, comprenant qu'il va se trouver bloqué au Nord de la province, s'empresse de battre en retraite vers le Sud et de vouloir gagner Tabora. Mais que peut-il, car il est déjà virtuellement mis hors de cause, puisque, tous ses convois capturés, il n'a plus qu'une colonne sans aucune valeur tactique? Le 3 juillet, à Kato, le major Rouling taille en pièces le dernier noyau des soldats de Godovius, qui lui-même doit se rendre.

La période de préparation est dès lors terminée. Le Ruanda, le Bukoba et l'Usumbara, triple barrière qui couvrait l'Urundi, ont été conquis par des colonnes opérant loin les unes des autres. Désormais, beaucoup plus rapprochées, elles vont entreprendre l'attaque de Tabora autour de laquelle se cristallisera leur effort commun. Une colonne allemande en barre le chemin. Le 14 juillet, le 15 encore et dans la direction de Maria-Hilf, Molitor se bat sans répit; mais finalement l'ennemi cède et, l'épée dans les reins, doit fuir en désordre. Le 4e régiment occupe sans plus tarder les positions de Maria-Hilf, et, le 23 juillet, il se trouve installé à la place même que peu de jours avant l'ennemi tenait encore. Le 3e régiment pousse vers Saint-Michaël et tandis que, d'une manière moins rapide mais progressive, il gagne du terrain, du Nord lui arrive une joyeuse nouvelle. La brigade du colonel Olsen n'était pas demeurée inactive. Se dirigeant vers le Sud et longeant les rives du Tanganyka, un de ses régimens, le 2e, occupait Nyanza-Migera, le 15 juillet. Quatorze jours après, il est maître de Kigoma-Ujiji. Sur sa gauche, l'autre

partie de la brigade, le 1er régiment, atteignait la rivière Gombe et une liaison pleinement efficace s'établit alors avec la brigade Molitor qui, on s'en souvient, opérait plus au Nord.

Telles sont les opérations essentielles exécutées jusqu'à cette date, mais que d'autres succès vont compléter. La flottille du Tanganyka et l'escadrille d'avions ont été très actives et Kigoma maintes fois bombardée. Ainsi, la grande artère centrale de la colonie allemande recevait un premier coup, en même temps que la maîtrise du lac était assurée. Dès lors, le détachement Moulaert libéré de sa garde pouvait prendre part à la lutte. Aussi traverse-t-il le lac et vient-il donner un précieux appui à la droite de la colonne Olsen, tandis que, le 12 août, la position de Saint-Michaël, couvrant les approches de Tabora, tombait enfin devant le colonel Molitor.

L'encerclement de l'ennemi s'accentue bientôt par l'intervention d'une colonne anglaise. En effet, le lieutenant général Smuts avait constitué dans le port de Shirati, sur le Victoria Nyanza, une colonne d'environ 5000 hommes, commandée par sir C. Crewe. Elle avait occupé, le 15 juin, l'importante île d'Ukerewe où elle organisait l'attaque de Mouanza. Cette place tombait le 14 juillet, et c'est alors que, continuant sa marche vers le Sud, sir C. Crewe entrait enfin en liaison près de Saint-Michaël avec le colonel Molitor qui descendait du Nord.

Du 10 au 18 septembre, à la fois au Nord et à l'Ouest de Tabora, les combats se multiplient et l'ennemi ne cesse de céder. Alors, commence à se préciser dans sa réalisation même le plan stratégique de toute la campagne. Le 7 septembre, Molitor atteint Mambani après avoir enlevé les monts Kahama; le 8, Olsen est à Ussoké. Du Nord à l'Ouest et de là vers le Sud, l'envahisseur dessine presque un complet demi-cercle : Crewe et Molitor vont à la rencontre du colonel Olsen qui suit le *Tanganykabahn* et, plus à sa droite, le détachement Moulaert achève de cerner les Allemands. Il reste à prendre Tabora, devenue cœur et cerveau de la résistance. Puis, le grand chemin de fer central, colonne vertébrale de la colonie et soutien de toute sa charpente, sera progressivement conquis. Mais le général Wahle (1) regroupe ses hommes pour une dernière résistance.

(1) Le général Wahle commande l'armée allemande opposée aux Belges, tandis que le colonel von Lettow-Forbeck se trouve à la tête des colonnes germaniques engagées contre les troupes du lieutenant général Smuts.

Pendant dix-neuf longues journées, on se bat avec rage, et septembre 1916 comptera dans les annales des guerres exotiques. Le 19 septembre, Tabora tombe et ses abords sont couverts de cadavres par centaines. A dix heures et demie du matin, le lieutenant Raedemaekers entrait dans la ville avec le premier détachement belge. Puis, le capitaine Pieren occupe le fort, tandis que le capitaine Jacques y arbore les couleurs nationales. Dans l'après-midi, ensemble et dans une émouvante pensée de confraternité toutes les troupes, celles venues du Nord, celles arrivées par le Sud, entrent simultanément dans la ville. Les routes aboutissant dans Tabora présentent un aspect singulièrement animé. Troupes en marche, batteries de montagne et mortiers passent entre une double haie de porteurs dont les caravanes sont arrêtées; à l'ombre d'un arbre, des officiers se reposent; au coin des chemins, des poteaux indicateurs dont l'un indique : « Muansastrasse ». 189 Européens délivrés accourent au-devant des vainqueurs et racontent les tourmens de leur captivité. Ne furent-ils pas contraints à la corvée d'eau, à la corvée de vidange sous la surveillance d'askaris qui les appelaient « Basendji na Bulaya, » esclaves d'Europe!

La campagne se poursuit et c'est le moment, avant de conclure, d'en résumer l'ensemble au lendemain des événemens que l'on vient de lire. Les Allemands subissent la poussée constante de toutes les colonnes, — onze, — dont chacune eût mérité son histoire, plus complète. Deux derniers centres de résistance doivent être emportés, l'un à Mahengé sur les bords de la Ruaha, l'autre sur la basse Rufiji. Les vaincus échappés de Tabora tentèrent de rallier le poste de Mahengé, mais ils furent battus, le 13 novembre à Impende, puis obligés de capituler, le 25, plus au Sud, à 68 milles au Nord-Ouest de Neu-Langenburg. Les Anglais firent alors 500 prisonniers, dont 47 Européens allemands et 7 officiers.

Le 1er janvier, Smuts ordonne à ses brigadiers Sheppard, Lyall et Cunliffe d'attaquer avec leurs troupes nigériennes sur les bords de la Mgeta. En même temps, à l'Ouest, la colonne venue du Nyassaland assaille les Allemands. L'encerclement se développe avec une méthode pleinement efficace. L'ennemi devait abandonner encore un hôpital avec 16 blancs et 200 indigènes, tous blessés.

A ce moment, le lieutenant général Smuts quitta son com-

mandement qu'il laissait à l'un de ses brigadiers, le général Hoskins. Le glorieux Sud-Africain était appelé à Londres au grand conseil de guerre et à la conférence des Dominions. En février 1916, lorsqu'il prit le commandement, les Allemands étaient maîtres de toute leur colonie de l'Est Africain ainsi que d'une partie du territoire britannique. Onze mois après, il ne reste plus à l'ennemi qu'une minuscule région à l'Est et au Sud-Est où se rassemblent les fuyards que la brousse avait épargnés. Ils n'ont plus ni une ville, ni un port, ni un mètre de rail, et le roi d'Angleterre pouvait, alors, écrire au lieutenant général Smuts, à l'ancien adversaire boer : «... Je veux vous remercier pour les services précieux que vous venez de rendre à l'Empire.» L'empereur d'Allemagne faisait savoir à ses troupes africaines : « Quel que soit le sort que Dieu réserve à ces héros, la patrie se rappelle avec une légitime fierté ses enfans qui luttent dans l'Afrique lointaine. »

Mais, bien que les points de départ des armées anglaises et belges fussent éloignés de 900 kilomètres, il faudra finalement opérer leur liaison. Les soldats du général Tombeur occupèrent, d'abord, une position de couverture au Sud et à l'Est de Tabora, puis leur réorganisation et celle du territoire conquis vinrent retarder le jour où se rencontreraient toute l'armée anglaise et toute l'armée belge.

Quant aux Portugais dont la fortune fut souvent inégale, ils eurent à livrer maints combats, aux mois d'octobre et de novembre. Finalement, ils tiennent solidement fermée la seule issue par où l'ennemi pourrait fuir en gagnant les maquis du Mozambique. Le ministère des Colonies, à Lisbonne, s'occupe avec un soin tout particulier du ravitaillement des troupes du général Gil. Si son aide militaire n'est pas d'une importance offensive de premier ordre, il faut reconnaître cependant que le Portugal autorisa quatre fois les troupes britanniques à traverser le territoire du Mozambique, ce qui facilita considérablement leur tâche.

Au point de vue strictement militaire, la conquête de l'Afrique Orientale allemande apparaît comme un magnifique exemple de liaison entre de multiples colonnes semées à travers un espace immense et dont quelques-unes se dédoublèrent au cours de la campagne. La parfaite convergence des efforts était rendue difficile, aussi bien à chaque groupe de colonnes qu'à

celles-ci toutes ensemble. Ni l'étendue, ni la nature, ni le climat ne purent empêcher qu'au moment voulu toutes tendaient à leur but, comme autant de rayons d'une roue allant au moyeu qui les rassemble. Cernés de toutes parts, les derniers défenseurs de la dernière colonie allemande aperçoivent ou devinent autour d'eux le cercle de leurs ennemis. Je ne sais si sous l'infini et profond et clair ciel d'Afrique les trompes sonnent l'hallali, mais de quelle chasse et de quels détours, de quelle chevauchée et de quels hauts faits la journée n'a-t-elle pas été remplie? Sous les tropiques, la cause des Alliés sonnait ainsi une première revanche, et le roi Albert de Belgique pouvait exprimer à ses soldats « une profonde gratitude pour la façon brillante dont ils soutinrent sur le sol africain l'honneur et la réputation de nos armes. »

Le 12 mars 1917, le général Smuts arrivait à Londres où il fit aux représentans de la presse des déclarations du plus grand intérêt. Malgré les efforts désespérés du commandement allemand, a-t-il dit, le sort de la colonie est virtuellement réglé. En mars et avril, les grandes pluies ne permettront pas d'opération ; mais, au mois de mai, ou bien les Allemands devront se rendre, ou bien ils tenteront de percer les lignes des Portugais. Ceux-ci sont préparés à tout imprévu. Le général donna les précieux renseignemens que voici : la presque totalité des troupes blanches enrôlées dans l'Union Sud-Africaine pour cette expédition ont quitté la colonie allemande, où, à la longue, le climat leur eût été néfaste. La campagne sera achevée par les bataillons indigènes dont le lieutenant général Smuts a su assurer le recrutement et l'instruction. Il faut en retenir ce fait important : l'Angleterre s'est décidée à faire, pour la première fois, sérieusement appel aux indigènes de ses colonies d'Afrique. Ces troupes, a dit le grand chef boer, pourront, après les opérations décisives, être utilisées sur le front occidental; d'autre part, il est extrêmement probable que parmi les jeunes boers rentrés dans leurs foyers, des milliers vont offrir de se battre en Europe. Les troupes indigènes ne sont pas, d'ailleurs, seulement formées de nationaux de l'Union Sud-Africaine ou de l'Ouganda. Ainsi, les troupes du général Cunliffe, qui participent actuellement à l'encerclement des derniers Allemands, sont composées de régimens nigériens. Ce sont, en quelque sorte, les Sénégalais de l'Angleterre et tout aussi dévoués à leurs chefs que les nôtres. Ils

ont déjà opéré la conquête du Cameroun, et leur chef, le général Cunliffe, y a joué un rôle particulièrement remarquable.

Comme le Cameroun, comme aussi le Sud-Ouest africain, la dernière des colonies allemandes était de toutes parts entourée par les possessions de l'Entente. Cette circonstance devait décider du plan stratégique de la campagne : une marche convergente de toutes les colonnes vers le cœur du pays.

Les forces métropolitaines de la Grande-Bretagne n'y ont eu qu'un rôle restreint, exemple à retenir avec tant d'autres de l'unité de l'Empire britannique qui fut, une fois encore, magistralement prouvée. Le lieutenant général Smuts y commanda 50.000 hommes, presque tous venus de l'Inde ou de l'Union Sud-Africaine. Et sur l'appui que ces deux pays prêtèrent à la métropole, que de détails intéressans et objectifs ne pourrait-on pas donner! Il eût été cependant injuste de ne pas mettre en évidence l'effort militaire de la Belgique. En 1914, le Congo comptait peu de forces permanentes. Dispersées sur un vaste territoire, leurs devoirs de police intérieure suffisaient à les absorber. Créer, encadrer, armer, entretenir et ravitailler une armée presque entièrement nouvelle devint donc la tâche primordiale du gouvernement.

Mais ce n'était pas tout. De pair avec cette campagne militaire, les Belges mènent une ardente campagne économique. Derrière les lignes de feu, à droite et à gauche des routes par où s'acheminent ravitaillement et munitions, la colonie se développe avec une régularité et une force qui honorent le « peuple de marchands » que semblaient être uniquement les Belges. Si, comme le soutiennent les spécialistes, l'impôt indigène est le baromètre du développement économique d'une colonie, le Congo Belge autorise, en ce cas, tous les espoirs. En 1915, année de guerre, le chiffre de cet impôt passe de 8 à 11,000,000. Le produit des mines valait 7,000,000 : il en atteint 9 maintenant. Riz, caoutchouc, huile de palme donnent des plus-values inespérées et il n'est pas jusqu'aux nouvelles plantations de coton qui ne réussissent au delà de toute espérance. Cependant, les voies de communications elles-mêmes sont aussi développées. Le chemin de fer de Kabalo, sur le Congo, au lac Tanganyka en était encore séparé par cent vingt kilomètres, au début des hostilités. En quelques mois, on le terminait. La ligne du Mayombe est, aujourd'hui, complètement refaite, et sa pros-

périté s'en trouve aussitôt accrue. Dans l'intérieur, le réseau routier s'agrandit. A travers le pays tout entier il tend ses bras immenses au long desquels coule l'activité féconde. Et tout cela, n'est-ce pas sur un théâtre lointain, mais aussi dans toute la vérité du terme, l'organisation économique intérieure nourrissant le front de combat. C'est ce qu'on voulait faire ici, c'est ce que l'on a fait là-bas et, — nous le rappelons seulement, — dans la mesure où les deux termes autorisent la comparaison. Un véritable chef, il est vrai, présidait à tout ce labeur. Le nouveau gouverneur général du Congo, M. Henry, avant de servir sous les tropiques, avait été mis à l'épreuve aux jours les plus sombres de 1914. Colonel du service de l'intendance belge, il assurait, alors, nos services de ravitaillement, malgré l'invasion. Envoyé au Congo, au mois d'avril 1915, il agit aussitôt comme un magicien. Si chaque homme était d'ailleurs à sa place, ce qui trop souvent renverserait bien des situations, l'Allemagne n'aurait pas eu tous ses succès, — ne fussent-ils qu'éphémères, — car elle les doit à cette méthode-là, pourtant bien simple et dont trop souvent nous paraissons incapables.

Par arrêté royal, le 22 novembre dernier, le colonel Malfeyt, vice-gouverneur général du Congo, était commissionné pour l'administration des nouveaux territoires conquis par les Belges, 200 000 kilomètres carrés, — sept fois la superficie de la Belgique.

Au moment de terminer cette étude, l'Allemagne, en Afrique comme en Asie, assiste à la consécration de sa ruine. Bagdad pris, c'est l'effondrement d'un vaste dessein dont toutes les colonies allemandes étaient les pièces maîtresses. Tenant une partie de l'Afrique, l'Allemagne comptait y agrandir sa puissance et, d'abord, — contraste plein de saveur, — aux dépens du Congo Belge, puisque le sort des petits peuples était de disparaître! Rêves d'universelle domination qu'après nous, modeste peuple sacrifié vivant, et l'Asie et l'Afrique devaient à peine satisfaire, ils trébuchent tous à la fois dans un effroyable chaos d'où, c'est notre volonté suprême, la liberté des peuples sortira plus grande.

CHARLES STIÉNON.

REVUE LITTÉRAIRE

OCTAVE MIRBEAU (1)

Octave Mirbeau, qui vient de mourir, était un écrivain de grand talent et qui avait les dons les plus rares, et qui n'avait pas « la chose du monde la mieux partagée, » le sens commun. En le disant, on n'offense pas sa récente mémoire. Il méprisait l'opinion commune et la traitait comme l'ennemie de son génie et de sa raison. Dans l'incertitude, où il n'aimait point à se tenir, il prenait le contre-pied de l'opinion commune et aussitôt se croyait en possession de la vérité. Il le croyait, et fermement, non pas en vertu peut-être d'une philosophie, mais par la spontanéité vive de sa nature et de son caractère, qui était singulièrement prime-sautier. Cette méthode, si l'on peut ainsi parler, avait chez lui une fougue à peu près héroïque et périlleuse.

Dans un petit volume intitulé *Boulevard et coulisses*, M. Alfred Capus a raconté comment Mirbeau, M. Grosclaude, Paul Hervieu et lui fondèrent jadis *les Grimaces*, qui parurent, un peu de temps, chaque semaine. Journal réactionnaire, et journal d'opposition; mais, à quelques années d'intervalle, M. Capus ne se rappelle pas quel était le gouvernement à qui *les Grimaces* faisaient de l'opposition : cependant, il avait la rubrique de la politique intérieure et des débats parlementaires. Il se souvient que l'opposition des *Grimaces* était « énergique

(1) *Contes de la chaumière* (Charpentier, 1885); *Le Calvaire* et *L'abbé Jules*. (Ollendorff, 1886 et 1888); *Sébastien Roch* (1889), *Les mauvais bergers* (1897), *Le Jardin des Supplices* (1899), *Le Journal d'une femme de chambre* (1900), *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique* (1901), *Les Affaires sont les affaires* (1903), *La 628-E8* (1907), *Le Foyer* (avec M. T. Natanson) (1908), *Dingo* (1913); ces neuf derniers volumes dans la Bibliothèque Charpentier.

et virulente » et qu'on y flétrissait « les hommes politiques et, en général, l'ensemble de la société. » Le premier article de Mirbeau portait ce titre : *Ode au choléra*. « Ce fléau venait d'apparaître ; et Mirbeau, au lieu de réclamer des mesures prophylactiques, lui souhaitait la bienvenue. Il le suppliait d'immoler un certain nombre de gens qu'il désignait par leur nom, de supprimer les scandales et, en somme, de tout détruire pendant qu'il y était... »

Les années passent. Mirbeau donne des chroniques dans maints journaux, après que *les Grimaces* ne sont plus qu'un souvenir gai, donne des romans et des comédies. Chroniques, romans et comédies continuent l'effort des *Grimaces* et même tâchent d'accomplir en quelque façon la besogne que le choléra n'a point faite, exécutent des gens, pourchassent des idées, ne tuent ni les gens ni les idées, au moins les malmènent, en tout cas montrent que Mirbeau les déteste. Parfois, il ne les déteste plus : mais alors, il en déteste d'autres. Et puis survient la guerre, la seconde qu'il ait vue. Il est malade, il est mourant depuis des mois. La cruelle souffrance de la maladie, il la supporte : non la guerre ; et la guerre l'achève. Il meurt et laisse un testament de sa pensée, qui est une page étrange et pathétique. Il ne s'attendait point à la guerre : c'est qu'il ne la voulait pas ; il comptait que ses amis, les ennemis de la guerre, et lui-même avaient à jamais « saboté la guerre. » Il note son amère déception : « Quarante ans de lutte, pour aboutir au plus grand crime de l'histoire du monde, la monstrueuse agression de l'Allemagne ! » S'est-il trompé? Oui. Et, quant à reconnaître son erreur, Mirbeau est un homme qui n'hésite pas : sa conviction nouvelle, aussi ardente que l'autre est jalouse, ne tolère point le partage. « Tout sacrifier à la France ! » annonce-t-il. Cependant, il maintient comme vraies et la peinture qu'il a faite de l'humanité, fût-ce de l'humanité française — « faiblesses, bas instincts de lucre, tares honteuses » — et l'espérance que l'humanité s'améliore. Ce qu'il aperçoit, c'est que les individus sont ignobles, non pas les collectivités : il a vu, par la guerre, par les Français à la guerre, « ce dont est capable une conscience collective, » en d'autres termes, une patrie. Et, bref, il a confiance dans l'avenir : « mais pour cela, il faut qu'on découvre, comme je l'ai découvert moi-même, que la patrie est une réalité ! » Ces mots, sans doute, sont poignans de bonne foi, de naïveté. Mais enfin, cette « découverte, » si c'en est une, où donc avait-on les regards tournés et par quelles fictions l'esprit voilé? La franche découverte de Mirbeau, c'est l'aveu, loyal et brave, et presque ingénu, d'un prodigieux aveuglement.

Son œuvre se déroule des virulentes facéties des *Grimaces* jusqu'à ce document dernier. L'on y trouve, mêlées constamment, la plaisanterie énorme des *Grimaces* et les illusions énormes que le testament révèle. Peu importerait, somme toute, si Mirbeau se fût contenté de céder à son imagination, qu'il avait puissante et hasardeuse, pour des contes en l'air et des récits de fantaisie exubérante. Ce n'est pas cela, du moins dans son projet ni dans sa suprême pensée. « Que nous ayons individuellement des faiblesses, de bas instincts de lucre, des tares honteuses, toute mon œuvre est là pour le dire, » écrit-il encore, au point de mourir. Ainsi, son œuvre est, à son avis, un témoignage ; elle est une preuve. Il a prétendu démontrer que la vie et les hommes sont tels qu'il les a peints. C'était sérieux ! Ce n'était pas seulement, comme on dit, de la littérature : c'était le procès de l'humanité, son jugement, et sans appel. Mirbeau se crut un réaliste et, selon l'usage des réalistes, n'hésita point sur l'authenticité de ses peintures. Mais il y avait, entre lui et la réalité, les fantômes, joyeux ou lugubres, de son imagination.

Réaliste, il admire le maître de l'école, Émile Zola : « Son œuvre fut décriée, injuriée, maudite, parce qu'elle était belle et nue, parce qu'au mensonge poétique et religieux elle opposait l'éclatante, saine, forte vérité de la vie, et les réalités fécondes, constructrices, de la science et de la raison. » C'est le langage de l'école ; et c'en est, un peu emmitouflée de grands mots, la doctrine. Avant l'école ou hors d'elle, mensonge, hypocrisie : dorénavant, l'incontestable vérité. Mirbeau exècre le mensonge et l'hypocrisie. Généreuse haine, et que d'autres n'ont pas : il était, jusque dans ses caprices les plus changeans, la sincérité perpétuelle. Mais pourquoi ne consentait-il pas à pratiquer cette vertu avec simplicité ? Ce n'est pas une vertu si terriblement difficile, et pour lui qui la possédait mieux que d'autres et aussi bien que personne. Alors, pourquoi se donne-t-il, à chaque instant, l'air de remporter une éclatante victoire, s'il écrit ce qu'il pense ? On dirait que le mensonge et l'hypocrisie l'entourent, l'assiègent : le mensonge et l'hypocrisie universels, conséquences de la pusillanimité universelle. Oui, les gens n'osent pas dire ce qu'ils voient : même, ils ont peur de le voir. Ils ont peur et ils n'osent pas ? Mirbeau veille à ne redouter rien. Comme il avait identifié avec la poltronnerie une certaine indulgence à l'égard de la vie, à l'égard de la destinée et des hommes, avec la lâcheté une certaine hésitation devant les idées, qui pourtant ne sont pas toujours si évidentes, il a mis du courage et de l'intrépidité à ne douter aucunement de ses doctrines, à ne

dissimuler aucunement, à exhiber, l'abomination de la vie, de la destinée et des hommes. Ce fut un point d'honneur : il n'a rien ménagé, dût, sans qu'il y songeât, « l'humble vérité » en pâtir.

Dans les *Contes de la chaumière*, son premier volume, il y a des types de paysans, dessinés vite et qui sont d'une étonnante justesse. Il les a vus: les voici tels qu'il les a vus. Il les dessine et il les anime. Il les fait penser et parler. Il nous les donne à voir, à entendre. L'auteur n'est pas là : nous avons ces gaillards près de nous. Puis, soudain, l'auteur intervient. Comme s'il craignait de manquer aux devoirs de l'audace — et pourtant!... — comme s'il craignait la fadaise et la bergerie et de laisser confondre ses rudes bonshommes avec les Berrichons de Mme Sand, il va loin, dépasse la modeste vraisemblance. Quelquefois, c'est une gageure : n'en est-ce pas une? un badinage. Ainsi, *La Justice de paix*, conte que j'aurai la décente hypocrisie de ne point analyser: et qui, dans son genre obscène, est excellent; et qui — changez seulement le magistrat — serait, en vers, un conte de La Fontaine, un conte drôle et anodin. L'auteur s'amuse. Il ne s'amuse pas toujours. Il a noté, au cours d'une promenade, — *Hé! père Nicolas!* — cette résignation, stoïque ou stupide, cette « insensibilité » peut-être, des paysans devant la mort : « la mort qui pourtant fait japper douloureusement les chiens dans le chenil vide, et qui met comme un sanglot et comme une plainte au chant des oiseaux, près des nids dévastés. » C'est une idée qu'il va reprendre, ah! mais sans faiblesse, dans un autre conte, *Avant l'enterrement*. Il y a là un « maît'Poivret » qui descend de sa carriole, attache son cheval, entre à la boucherie, appelle : « Y a-t-y du monde? Hé! Gasselin! Où qu't'es? » Gasselin, son gendre. Gasselin n'est pas à la boucherie, mais en face, au café. Il s'essuie la bouche, du revers de sa main, rallume sa pipe, accourt. Les deux hommes échangent quelques propos : « Ça va-t-y comme vous v'lez? — Ça va, mon gars, ça va tout bellement. — Faut-y donner d' l'avoine à votre cheval? — Pargué non! Il a bu et mangé à c'matin. J'viens d' la foire d'Chassant, mon gars. — C'était-y une bonne foire? — Oua! oua! Point tant bonne, point mauvaise itout. Les prix s'tiennent cor. » Et le maître Poivret n'attend pas plus longtemps pour dire à son gendre qu'il sait « l'malheur : » il a donné quatre litres d'avoine à son cheval et il est venu, sans dételer. « Ben oui! Ben oui! » répond le gendre; et : « Vous allez' p'tête ben vous rafraîchir? — Ma foi, c'est point d'refus... » Et ils entrent au café. Le malheur, c'est la mort d'une femme, et qui était la femme de Gasselin, la fille du maître Poivret.

« Quen! quen! quen ! » fait le père. Et de quoi est-elle morte? Du ventre. Gasselin lui avait donné une claque et puis un coup de pied dans le ventre : jamais il n'aurait cru qu'un simple coup de pied dans le ventre, « comme ça, en jouant, pas fâché, ça pouvait crever une femme. » — « Quen? quen ? fait le maître Poivret: voyez-vous ça! » Ils boivent et, après cela, jugent convenable d'aller voir la morte. « All'est ben morte ! dit le père ; all' est fraide! mâtin qu'all' est fraide ! — Et jaune ! et jaune !... » ajoute le mari. Et, sur la date de l'enterrement, ils causent. « Samedi, c'est l'marché! J'peux pourtant pas laisser gâter ma viande... » Les deux hommes sont embarrassés... Et, par hypocrisie, j'en passe... « Si j'reprenions une autre bouteille... » C'est la conclusion provisoire du maître Poivret. Et, faute d'hypocrisie ou par un singulier scrupule de hardiesse, Mirbeau a poussé l'anecdote jusqu'à la rendre monstrueuse, jusqu'au point où ses personnages échappent, non pas seulement à notre amitié, mais à notre intelligence. Ce ne sont plus des hommes; ce ne sont pas exactement des bêtes : — ce sont des brutes, mais inventées à plaisir.

Il y a beaucoup de ces brutes, dans l'œuvre de Mirbeau : les paysans, et aussi les bourgeois, et les nobles évidemment: n'oublions pas, certes, le clergé ! Son abbé Jules, une figure extraordinaire. Antipathique ? Sans doute ; et séduisante cependant, par quelques traits de sa physionomie farouche et fière, et cocasse. Mirbeau ne méprise pas l'abbé Jules. Je crois qu'il l'aime et nous invite à l'aimer. C'est que l'abbé Jules, tel que le voilà, nie Dieu et le diable, se moque de l'évêque, se rit de la morale, se joue de l'opinion publique et mène, en ce monde, grand train de révolté. Il est un révolté ; il est le révolté ; il est la révolte. Allons; pas de timidité. Ce héros de la désobéissance, Mirbeau le munit d'un tempérament fort, allume en lui toutes les concupiscences de la chair et de l'esprit, le jette dans l'hérésie et dans le sacrilège. Sa digne mère se méfie et ne sait pas s'il ne serait, sous la soutane empruntée, l'Antéchrist. L'abbé Jules, vieux et qui porte encore les sacremens aux moribonds, s'est fait un évangile qui réduit « au strict nécessaire » l'indiscutable vérité : « 1° L'homme est une bête méchante et stupide ; 2° La justice est une infamie ; 3° L'amour est une cochonnerie; 4° Dieu est une chimère... » Et il enseigne les quatre points de cet évangile à un jeune gamin, son neveu. Par testament, il lègue sa fortune, assez jolie, au premier prêtre qui, pour l'avoir, se défroquera. Et, à l'article de la mort, il est lubrique au delà de toute imagination. C'est trop!... Le petit Sébastien Roch, du roman que son nom désigne, son père, un quincaillier

vaniteux, le met aux Jésuites de Vannes. Or, « les collèges sont des univers en petit » Qu'est-ce à dire ? « Ils renferment, réduits à leur expression d'enfance, les mêmes dominations, les mêmes écrasemens que les sociétés les plus despotiquement organisées ; une injustice pareille, une semblable lâcheté président aux choix des idoles qu'ils élèvent et des martyrs qu'ils torturent. » Si vous avez été au collège, autrefois, et feignez de n'y avoir été ni bourreau ni martyr : hypocrisie et mensonge. Au collège, il y a, comme dans toutes les sociétés humaines, des bourreaux et des martyrs : voilà ce qu'il y au collège. Et dans les collèges des Jésuites, donc ! Et chez les Jésuites de Vannes, où Mirbeau a choisi de placer l'infortuné Sébastien Roch et de l'y installer martyr ! Ses camarades sont de jeunes hobereaux cruels et bêtes. Le père de l'un d'eux, un nobliau qui cache dans son château de Kerral des instincts de loup, a six chiens courans pour forcer les lièvres et les renards. Un jour qu'il n'a pas vu de gibier, il rage, il grogne. Pas de renards, pas de lièvres ? Il découple ses chiens et les lance, ma foi, sur un clerc d'huissier : « Ouaou ! ouaou ! Tu comprends... » C'est le doux enfant du nobliau qui raconte... « si le clerc d'huissier détale, sentant les chiens à ses trousses. Il saute dans la lande. Il s'empêtre parmi les ajoncs et les ronces, son pantalon se déchire ; il roule, revient sur la route, la figure en sang. Les chiens le menaient comme un lièvre. Tête nue, les cheveux au vent, et les chiens tout près, lui mordant déjà les culottes... Il entre dans l'église, n'a que le temps de refermer la porte sur lui ; et il tombe, évanoui de peur, sur les dalles. Une seconde de plus, il était pris et dévoré par les chiens. Ils ne badinent pas, tu sais, ces chiens-là ! » Après cela, le clerc d'huissier tombe malade et reste fou. Voilà les nobles ; et, pareils à eux, leurs fils ! Les petits bourgeois ? Tandis que Jean de Kerral raconte cette chasse à courre, Bolorec, fils d'un médecin, « l'œil allumé d'un rire, » trépigne de joie et crie de toutes ses forces : « Ouaou ! ouaou ! » Il aboie. Et les Jésuites ? Il y a le jésuite imbécile, et fourbe néanmoins ; le jésuite implacable et que jamais aucune velléité de quelque bonté, de quelque pitié, ne dérange de sa manie austère ; il y a le jésuite qui serait sensible et juste, s'il n'était pas jésuite, mais qui sacrifie à l'intérêt de l'Ordre la générosité naturelle de son cœur et immole à une « politique ténébreuse » plus de victimes qu'on n'en peut compter ; et il y a le jésuite infâme, ignoble, qui, pour l'enfance, n'a pas la plus petite révérence et n'est que du vice, merveilleusement libidineux : Mirbeau refuse l'hypocrisie de ne pas nous montrer ce misérable dans l'exercice de sa luxure.

Voilà les Jésuites! Voilà leurs collèges. Des collèges comme les autres : et, en outre, la religion. Parlons en! La première communion, chez les Jésuites de Vannes, c'est une scène quasi infernale. « Exemples dramatiques, bonheurs exaltés, châtimens horribles venaient à l'appui des explications du catéchisme... » Pendant les jours de la retraite, on cite à Sébastien l'histoire d'un enfant impie que les chiens ont dévoré, d'un autre que la vengeance divine a précipité d'une falaise dans la mer, et de bien d'autres qui désormais brûlent aux feux de Satan. Les plus dévots? L'un, au sortir de la chapelle, va trouver ses parens, leur tend son couteau, les supplie de le tuer, disant : « Tuez-moi ! tuez-moi ! Je vous en conjure ; car je suis sûr d'aller au ciel tout droit! » Et, la première communion de Sébastien, c'est une aventure où la physiologie est importante : l'hostie n'a-t-elle point failli l'étouffer? Sébastien n'a pas eu de chance : car il a rencontré, dans un seul collège et dans l'espace de peu de mois, plus de scandale que n'en réunissent, d'habitude, les annales de plusieurs départemens au cours d'un siècle. Mais Célestine, la femme de chambre dont Mirbeau copie, en y « mettant du sien, » le *Journal*, Célestine, c'est pis encore! Célestine, c'est effroyable, ce qu'elle a rencontré de saleté dans les nombreuses places qu'elle a faites. Ses maîtres, les uns après les autres, vieux ou jeunes, sont à ses trousses des chiens plus terribles, plus hargneux, plus dégoûtans que les chiens de Kerral aux trousses du clerc d'huissier. Les femmes : toutes les maladies et toutes les dépravations. Les jeunes gens : des petits faunes, et féroces. Tous : hormis l'un, M. Georges, un adolescent poitrinaire, avec qui ce fut presque une idylle, et touchante, jolie dans le désespoir. Encore a-t-il fallu que Mirbeau ne consentît pas à laisser l'idylle simplement jolie, mais l'avilît de quelques détails écœurans. Les domestiques, autour de Célestine? Bien dignes de leurs maîtres. Celui que Célestine agrée pour l'épouser est l'assassin d'une fillette qu'il a violentée. C'est trop !

Pauvre Mirbeau, si brave, et qui a mis son orgueil de courage à ne point épargner ses héros, ni son lecteur ; si épris de la vérité : mais il a cru que le service de la vérité voulait qu'il trainât l'univers dans la boue! La vérité n'en demande pas tant; et elle demande aussi davantage : une étude méticuleuse, attentive, et lente, et qui ne se rue pas à des conclusions, et qui même s'attarderait à ses remarques, fût-ce au risque de ne jamais conclure. La vérité est dans les nuances : Mirbeau la peint toute en couleurs; et, les nuances, il les dédaigne, comme des signes d'hésitation, de lâcheté. Il n'hésite

pas à conclure et donne l'impression qu'il avait conclu d'abord.

C'est que, tout de go, la vérité l'offensa ? Et c'est qu'il possédait, à part lui, un bel idéal, auquel la vérité insulta? Probablement. Et il se vengea. Son pessimisme serait ainsi la rancune de sa crédulité blessée ? Peut-être. Il châtie bien : c'est qu'il n'eût désiré que d'aimer bien. Mais, farouche, il a montré le châtiment plus volontiers que l'amitié, dans son œuvre. Dans l'ordinaire de la vie, je crois qu'il avait une gracieuse bonhomie avec de l'amertume et, souvent, corrigeait d'un sourire un peu triste et un peu gai sa grande fureur. Au lendemain de sa mort, ses amis ont parlé de lui avec tendresse. Tenons-nous à son œuvre. Le sourire un peu triste et un peu gai n'y paraît pas beaucoup, ni cette bonhomie. On l'aperçoit en quelques pages de *La 628-E8*, un bizarre volume où il a réuni les souvenirs et rêveries de ses randonnées en automobile. Pour les pays qu'il a visités, il n'a guère plus de clémence que pour les jésuites de *Sébastien Roch*, les paysans de la *Chaumière*, les bourgeois de la *Femme de Chambre* et, en général, pour les sujets et les personnages de ses livres. Par exemple, Bruxelles lui a déplu : et alors !... Mais il ajoute : « Peut-être que ma mauvaise humeur tient uniquement à ce fait puéril, que nous avons été forcés de gravir et dégringoler trop souvent, malgré nous, la rue Montagne-de-la-Cour et de tourner, beaucoup plus longtemps que nous n'aurions voulu, dans les bois de la Cambre... Il n'en faut pas plus !... » Aux bonnes heures, n'eût-il pas fait ainsi amende honorable à maintes choses qu'il avait diffamées, et notamment à la vie ?... La tendresse, dans son œuvre, où la trouver, en la cherchant, et non sans peine ? Dans *La 628-E8* encore, il y a une page, assez compliquée. Il avoue que certaines gens lui plaisent tant qu'il ne sait ni leur parler, ni parler devant eux : il a honte de l'avouer ; et l'on n'est pas sûr qu'il ne se moque point. D'autres ! Il faut qu'il les contredise, les injurie, les opinions que ceux-là soutiennent fussent-elles précisément ses opinions les plus chères : « Je ne me contredis pas ; je les contredis. Je ne leur mens pas ; je m'évertue à les faire mentir... » Il les déteste, ces gens? « Si je pouvais avoir de la haine, je crois bien que j'aurais, — pauvre de moi ! — du génie. Au lieu qu'un sourire, qui me séduit, ne m'inspire pas un mot... et mes yeux, que des yeux ennemis font étinceler, se baissent devant un regard dont ils aiment la lucidité ou la douceur. Alors je demeure silencieux, je me sens stupide. C'est ma façon de m'abandonner... » Se repent-il ? « Combien d'attentes j'ai dû décevoir !... » Qu'on se repente aussi, car, dans un malentendu, l'on est

deux : « Mes chers amis... mes charmantes amies... tous mes bien-aimés, vous tous qui vous êtes, hélas ! détachés de moi, vous surtout dont je me suis détaché, de combien de reniemens, de combien de lâchetés vous êtes responsables... et, je puis bien vous le dire, de combien de larmes ! Car, pauvres imbéciles que vous êtes, vous avez toujours ignoré la belle source de tendresses qu'il y avait en moi. » Ces lignes tremblantes ont leur prix et révèlent Mirbeau, délicieusement déraisonnable.

Alors, ne va-t-on pas, en manière de représailles, lui crier : — Cette colère et ce mépris, cette malédiction de la vie, du hasard et de la destinée, cette injure à tous les hommes et aux femmes, hypocrisie et mensonge d'un cœur qui n'avoue pas ses meilleures alarmes ?... On l'eût fâché. Ce n'est pas cela non plus, Mirbeau. Mais on le devine peut-être dans ce passage de *Sébastien Roch*, où il montre une âme d'enfant, « ignorante et candide, » bouleversée, petite, « assez grande cependant pour contenir l'immense amour et l'immense haine de toute l'humanité. » Est-ce l'amour, est-ce la haine? Décidez-vous. Mirbeau ne se décide pas et ne tient pas à définir avec plus de précision le sentiment dont il goûte l'étrangeté, surtout le paroxysme.

C'est ainsi que, généralement, ce réaliste s'éloigne de la réalité. A le lire, on a presque toujours une impression mal assurée. L'on a peine à suivre les sautes de son humeur chagrine et soudain bouffonne : tristement bouffonne et qui pourtant met dans ses larmes un drôle de rire. Ses plus sombres et douloureux récits ont des momens où le sarcasme tourne au comique et recommence *l'Ode au choléra* des *Grimaces*. Et puis, le parti pris du désespoir et du dénigrement les mène on ne sait où, au cauchemar voulu, délibéré, organisé. C'est dommage. Quand Mirbeau ne cède point à ces fortes manies, il émeut si bien! Quand il ne s'est pas juré de taquiner son lecteur et le sens commun, nul romancier ne saisit mieux l'humble vérité, ne vous la donne mieux toute vive et bien frémissante. Son petit Sébastien Roch a un père idiot; Sébastien Roch est l'un de ces garçons auxquels Mirbeau accorde la prédilection de sa pitié, et qui dès le jeune âge ont reçu « l'effroyable coup de pouce au cerveau, du père imbécile et du professeur ignorant. » Bon ! Mais encore faut-il que M. Roch le père, funeste personnage et très actif dans la morne destinée de Sébastien, nous semble un homme, et non point un fantoche. Autrement, qu'importe de lui? C'est un quincaillier vaniteux : ridicule de vanité, oui; odieux de vanité, oui. Mais il n'est humain qu'une seconde, à la seconde où Sébastien le quitte pour les Jésuites de

Vannes. Il interrompt ses discours emphatiques et ne fait plus que bégayer des mots niais, de pauvres petits mots qu'on dit pour ne point se taire : « As-tu ton billet?... Ne le perds pas... Ne te penche pas aux portières... Un accident est tôt arrivé... » Sébastien pleure : « Il sentait ce qu'il y avait de tendresse maladroite et vive, cachée sous ses phrases banales, décousues, dont le ridicule lui était cher... » Une seconde, M. Roch le père s'approche de la réalité ; puis il n'est qu'une marionnette délirante, non pas même une marionnette, taillée, déguisée, contrefaite à la ressemblance de l'humanité ordinaire, mais un symbole exaspéré, l'hyperbole de la sottise endimanchée.

Le roman le moins hyperbolique de Mirbeau, et son chef-d'œuvre, c'est *Le Calvaire*, son premier roman. Mirbeau, alors, n'a point toute son habileté ; il n'a point toutes ses doctrines ; et il n'a point toute sa rhétorique du style et de la pensée. Il a déjà sa manière franche, sa belle désinvolture, non pas encore le cynisme où il a cru ensuite qu'il était indispensable d'aller pour n'être point un hypocrite et un menteur. Son Jean Mintié est un jeune homme pareil à d'autres, sans vertus énergiques, sans vices fabuleux, démuni de principes et d'habitudes, un petit bourgeois, mais démoralisé. Il rencontre une fille et, pour l'amour de cette fille, perd son temps, sa fortune, sa dignité, tombe dans la pire abjection. C'est une histoire qui n'est pas neuve, et l'histoire d'un Des Grieux. Seulement, ce Des Grieux du *Calvaire*, c'est aussi un enfant de la Défaite. Il a vingt ans à la Guerre, à l'autre guerre, à celle qui avait détraqué l'âme française pour longtemps. Il a vu la débâcle de nos armées et la débâcle de nos idées. Il ne possédait pas une croyance et il ne possédait pas un caractère qui lui permît de résister à la grande avanie française. Faible jusque dans la rébellion, voluptueux dans la souffrance même, il s'abandonne, il se laisse entraîner à ce qui a plus d'entrain que lui ; et, après la guerre, il continue sa déroute. *Le Calvaire* est un beau livre, tout plein d'enseignemens.

Et toute l'œuvre de Mirbeau, après cela, refuse les enseignemens du *Calvaire*, je veux dire les enseignemens que le *Calvaire* contient dans son intime réalité. Il les repousse ; et il se révolte. L'évangile de l'abbé Jules : — néant! néant ! néant! — nous avons à le relire cent fois dans l'œuvre de Mirbeau, sous les diverses formes que ses personnages lui communiquent, sous la forme d'une imprécation qu'il profère, lui, comme ses héros furieux. A la fin même, il écarte les personnages, n'ayant plus besoin d'eux, n'ayant plus besoin de ces porte-paroles : et il maudit tout seul la vie et la destinée, les gens et

les idées. Il a écrit *le Jardin des supplices* pour dénoncer, au cœur de tous les hommes, un vil instinct de meurtre et de sadisme; il a écrit *le Journal d'une femme de chambre* pour insulter « à la tristesse et au comique d'être un homme. » Assez de contes et de romans : désormais, il sera le héros de ses livres, journal de son déplaisir, témoignage de sa délectation morose, *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, *La 628-E8* et ce *Dingo*, recueil de son chagrin, de sa rancune, de sa haine et, qui sait? de sa tendresse déconcertée.

Ce petit volume, *Dingo*, le dernier de ses ouvrages, et où un chien jette à l'univers sa philosophie et son invective, la matière en est déjà dans Montaigne et dans l'*Apologie de Raimond Sebond*, mais là en malice, en colère ici, là mesurée, ici déchaînée. Aimez-vous la mesure? Lisez Montaigne. Et l'ironie? Montaigne. Si vous craignez la perfide justesse de l'ironie et sa puissance persuasive. Mirbeau est moins périlleux. La petite oie qui parle, dans Montaigne, redoutez-la, pour vos doctrines, plus que les aboiemens de Dingo.

Mirbeau, réaliste, aboutit à une sorte de lyrisme forcené, lyrisme lugubre, et que pourtant égaye sa fougue imprudente. Lyrisme à rebours ; et cependant lyrisme. Et que de réalistes ont tourné ainsi, comme Zola lui-même ! La réalité ne leur suffit pas. La réalité n'est pas grand'chose, probablement. Ils ont résolu de ne point l'embellir : donc, ils l'enlaidissent, et à tour de bras. La réalité suffirait, s'ils l'aimaient : ils ne l'aiment point. Ceux qu'on appelle réalistes : et l'on appelle réalistes les peintres de la réalité laide, enlaidie à tour de bras, ce sont, parmi les écrivains, ceux qui méconnaissent le plus hardiment la réalité, laquelle n'est pas du tout ce qu'on voit chez eux. Ce qu'on voit chez eux ne passerait pas de la peinture à la vie ; car la vie est un équilibre : et ils ont tout porté d'un seul côté, à l'extrême.

Mirbeau et les réalistes, ce n'est pas la réalité qu'ils cherchent, mais l'art, et un art qui révèle, non pas l'humble vérité, mais, en leur langage, « un sens curieux de la vie. » L'un d'eux, dans *les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, un désenchanté, s'écrie : « L'art est une corruption, la littérature un mensonge, la philosophie une mystification... » Mystification, mensonge et corruption qui font leurs délices ! Le petit Sébastien Roch, aux jours de sa pire détresse enfantine, Mirbeau le plaint de n'avoir pris qu'une conscience imparfaite encore de « la beauté artiste » Patience ! Bientôt Sébastien se rattrapera, se louera d'être en fervente communion de pensée avec une jeunesse admirablement libre et qui annonce : « Je serai immorale et je serai

révoltée ! » Et bientôt il confesse, ou il proclame, avec le dégoût que lui causent les misères des pauvres gens : « Peut-être n'est-ce qu'une curiosité artiste, et par conséquent féroce, qui m'a porté vers eux? J'ai joui, bien des fois, des accens terribles, des déformations admirables, de la patine splendide que la douleur et la haine mettent sur le visage des pauvres gens... » Sébastien Roch est un artiste.

Mirbeau regarde les yeux de son chien Dingo : « mobiles comme des astres et fixes comme des gouffres... » Les yeux de Dingo sont des astres, des gouffres : « et bien autre chose encore ; » mais quoi? Les yeux de Dingo « vous vident l'âme jusqu'à la vase, » dépouillent vos pensées de leurs mensonges, vos désirs de leurs ignominies. Et ils ont cette « inexpression hallucinante » qu'on remarque aux yeux des fous et de certains mineurs, aux reflets « d'eau, de ciel, de feu, de foules, de chairs maquillées et de cheveux teints qui composent la surface des pierres précieuses : inexpression formidable qui, avec un peu d'imagination neurasthénique, contient et projette sur nous, en rayons multicolores, avec toutes les expressions de la vie visible, toutes les expressions centuplées de la vie qui se cache dans l'inconnu. » Voilà ce que Mirbeau a vu dans les yeux de Dingo : avec un peu d'imagination neurasthénique !

En haine de la littérature fade, et qu'il accuse de mensonge et d'hypocrisie, ajouter la neurasthénie à la réalité, la relever ainsi, c'est où Mirbeau a réussi merveilleusement. Son œuvre singulière, un peu absurde et admirable, est un cri de douleur et, si l'on peut dire, un cri de douleur et d'art. Mais, s'il a cherché, s'il a trouvé une sorte nouvelle de « beauté artiste, » ce n'est pas tout ce qu'il prétend lorsque, dans ses romans, son théâtre, ses livres de méditation philosophique et dans le testament de sa pensée, il préconise la dévastation de toutes les idées sur lesquelles l'humanité se repose ou tâche de se reposer, et il prophétise des temps meilleurs, et leur sacrifie le temps présent. Le plus ardent des réalistes, — avec bravoure, et bravade aussi, le plus imprudent, — il a compté sur la lucidité de sa neurasthénie artiste. Et son témoignage est aventureux ; son activité de penseur, périlleuse. Quelle expérience il faut, pour que de tels réalistes « découvrent la patrie ! » D'autres expériences, moins onéreuses, leur vaudraient d'autres découvertes, importantes et qu'à tout hasard ils méprisent

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

INDUSTRIE ET SCIENCE

Nous avons vu comment les instrumens d'optique, qu'on croyait naguère bons tout au plus à satisfaire les goûts bizarres de quelques amateurs du point de vue de Sirius, et dont le bonhomme Chrysale ne voulait même pas dans son grenier, se sont trouvés des auxiliaires précieux des guerriers et leur ont fourni des armes dont ils se passeraient difficilement.

Ainsi nous avons apporté une démonstration de plus de cette vérité aujourd'hui... un peu tard... banale, que cette guerre est une lutte de science. On devrait dire plutôt qu'elle est une lutte de *science appliquée*, c'est-à-dire d'*industrie*.

A vrai dire, en considérant ces deux expressions comme synonymes, je prends un peu mes désirs pour des réalités ; il n'en est pas moins vrai que l'industrie de l'avenir sera scientifique ou ne sera pas, et qu'une des raisons des victoires économiques de l'Allemagne avant la guerre est qu'elle a su rendre son industrie scientifique ou, plus exactement, industrialiser sa science. La délicate industrie du verre, qui réalise précisément tous les instrumens d'optique dont nous avons parlé, va nous en fournir un exemple décisif, et nous dévoiler quelques vérités qu'il sera bon de ne pas perdre de vue, si nous voulons qu'à notre victoire sur le champ de bataille fassent écho plus tard les victoires pacifiques du travail.

On m'excusera d'aborder, dans ce qui va suivre, des choses de prime abord assez terre à terre et aussi peu romanesques que possible. Mais il est de plus en plus nécessaire au pays de jeter un pont, d'opérer une « liaison » continue entre le savant et l'artisan. Ce mot

de Bacon ,qu' « il y a plus de science dans les ateliers que dans les écoles, » n'est plus vrai depuis que la science, cessant d'être une ratiocination subjective, a observé la nature; mais, lorsque nous serons arrivés à ce qu'il n'y ait guère moins de science dans les ateliers que dans les écoles, nous ne craindrons plus l'ennemi sur aucun terrain.

***

S'il est un pays qui a été vraiment le berceau de l'optique, c'est bien le nôtre ; Descartes, qui découvre la loi de la réfraction de la lumière dans le verre, Fresnel, Malus, Arago, Fizeau, Foucault, dont les travaux, avec ceux du grand Newton, constituent la Bible de la lumière, étaient des Français. La photographie enfin, qui est la plus vaste des applications de l'optique, et dont l'empire s'étend à la fois sur nos activités pacifiques et guerrières, est sortie tout entière des deux cerveaux français de Niepce et de Daguerre. Il est vrai que j'ai vu un traité historique et pratique d'optique photographique allemand où ces deux noms ne figurent pas ; mais l'histoire n'est pas toujours conforme à ce que ces messieurs la font avec leurs plumes gothiques, ni même... on commence à s'en apercevoir... à ce qu'ils la voulaient faire avec leurs épées. Si d'ailleurs, chez eux, des techniciens osent commettre des oublis aussi étranges que celui que je viens de signaler, ce n'est nullement par l'effet d'une ignorance qui serait une circonstance atténuante ; c'est en connaissance de cause et volontairement, par l'effet de ce système de gouvernement où l'on a embrigadé jusqu'aux Universités, et qui, catéchisant, en vue de la domination, tout un peuple, s'est efforcé par tous les moyens de lui persuader qu'il est supérieur aux autres, et que rien n'existe que par lui et partant pour lui.

Pourquoi donc, si l'optique est une création avant tout anglaise et française, le monde entier était-il, avant la guerre, presque exclusivement tributaire de l'Allemagne pour les instrumens d'optique et de verrerie les plus courans : microscopes, jumelles, objectifs photographiques, verres variés de laboratoire? Pourquoi, ici comme dans tant d'autres domaines, avons-nous tiré, en somme, les marrons du feu pour nos adversaires? C'est ce que nous allons rechercher.

Mais auparavant une remarque suggestive s'impose : si j'ai précisé à dessein que l'envahissement mondial de la marchandise allemande est un fait certain pour tout ce qui concerne les appareils d'optique *courans*, il n'en est plus de même pour les pièces rares, pour celles

qui ne se peuvent fabriquer en série, pour celles, en un mot, où le talent individuel de l'artisan garde un rôle primordial. Tel est, par exemple, le cas des grosses pièces optiques employées en astronomie.

Les puissantes lunettes pour leurs objectifs, les grands télescopes pour leurs miroirs paraboliques exigent des pièces de verre de grandes dimensions qu'on ne peut obtenir exemptes de défauts que grâce à des précautions et des tours de main délicats. Dans ce domaine et jusqu'à ces dernières années, la France est restée maîtresse ; ce sont nos grandes industries verrières (Saint-Gobain, Para-Mantois, etc.), qui ont fourni les verres des plus puissans instrumens astronomiques du monde entier. Les Américains eux-mêmes pour le verre du télescope de 2^m, 50 de diamètre, qu'ils destinent à leur magnifique observatoire solaire de Mount-Wilson, ont eu recours à nous.

Ces résultats, dont nous pouvons être fiers, ne sont pas dus seulement à l'habileté de nos industriels dans l'art de fabriquer des pièces maîtresses, elle est due surtout au travail ultérieur de ces pièces et exige une habileté manuelle où nos artistes excellent... Qu'on me pardonne d'employer ce mot d'artiste pour désigner les maîtres artisans du verre ; mais les rois de la peinture ou de la déclamation ne se pourraient formaliser sans mauvaise grâce d'une telle compagnie.

Lorsqu'il s'agit de tailler par exemple un petit objectif photographique de dimension courante, le morceau de verre employé peut toujours être considéré comme à peu près homogène et partant la taille de ses surfaces courbes peut être réalisée *mécaniquement* et en série. Aussi les Allemands y excellent. Au contraire, dans une grosse masse de verre destinée à une lunette astronomique et qui a quelquefois un mètre et plus de diamètre, l'homogénéité ne peut plus être considérée comme réalisée ; tous les points de la masse n'ont ni exactement la même densité, ni exactement la même composition, ni le même degré de trempe par suite de la difficulté de brasser, de recuire, et surtout de refroidir uniformément de gros blocs de verre.

Si donc on taillait mécaniquement les surfaces sphériques de ces blocs hétérogènes, la réfraction inégale des rayons lumineux dans ses diverses parties produirait de mauvaises images. Pour compenser cette hétérogénéité il faut *déformer* systématiquement et de place en place les surfaces régulières et sphériques, de façon à les diminuer aux endroits où le verre est trop dense. Ce procédé de retouches locales imaginé par notre Foucault ne peut être réalisé qu'à la main, et il exige une grande délicatesse, un grand doigté. Dans ce domaine

les Allemands se sont toujours montrés inférieurs; chez nous au contraire des artistes comme les frères Henry, mes regrettés collègues de l'Observatoire de Paris, se sont révélés sans égaux, et c'est ainsi que les meilleures et les plus puissantes pièces d'optique employées par tous les observatoires du monde entier sont sorties de chez nous.

Dans cette industrie comme dans toutes celles qui relèvent de l'adresse individuelle et où les machines ne sauraient suppléer aux « retouches » et aux redressemens d'une main intelligente, nous ne risquons point d'être battus. C'est le cas de l'optique astronomique, c'est le cas aussi... à l'autre pôle du monde des étoiles, de la mode et de la couture. Mais il faut convenir que ce ne sont là, — pût-on même... et on le peut, trouver quelques autres exemples analogues, — que des cas exceptionnels dans la bataille économique.

Dans l'optique même, l'exemple précédent ne tient qu'une toute petite place. Dans l'optique photographique courante, dans la fabrication des jumelles, dans la verrerie de laboratoire, indispensable à la chimie et à tout ce qui s'y rattache, le travail mécanique et systématique doit triompher et triomphe de l'empirisme individuel dans la production, et avant celle-ci l'expérimentation domine l'expérience.

L'exemple des objectifs photographiques est à cet égard particulièrement démonstratif : il va nous montrer comment la science intelligemment associée à l'industrie a permis à un petit ouvrier teuton qui s'appelait Carl Zeiss de devenir, suivant l'amusante expression de M. Houllevigue, le Krupp de l'optique et d'inonder le monde d'appareils allemands réalisant les idées françaises de Porro (jumelle à prisme) et de Niepce et Daguerre (photographie).

On sait que l'image d'un objet donné par une lentille de verre n'est jamais parfaite par suite de diverses causes qui perturbent la concentration des rayons réfractés par la lentille ; parmi ces causes perturbatrices les plus importantes sont l'aberration chromatique, l'aberration de sphéricité et l'astigmatisme. L'aberration chromatique provient de ce que les rayons des diverses couleurs qui composent la lumière blanche sont inégalement réfractés par le verre; il s'ensuit que les images que donneraient séparément ces divers rayons ne se superposent pas et que l'image résultante est floue, imprécise et irisée. Autre cause de flou : les rayons provenant d'un point donné de l'objet ne convergent pas rigoureusement au même point selon qu'ils ont traversé la partie centrale ou les bords de la lentille ; c'est ce qu'on appelle l'aberration de sphéricité. Enfin les

rayons pénétrant dans une lentille sous des incidences obliques inégales, s'ils proviennent d'un point non situé en face du centre même de la lentille, ne donnent pas pour image un point mais deux petites lignes lumineuses placées dans des plans différens; c'est ce défaut qu'on appelle l'astigmatisme (α privatif, στιγμα point).

Les théories élémentaires montraient bien que l'on arriverait à diminuer ces défauts en mettant à la place d'une lentille unique deux ou plusieurs lentilles de formes différentes et composées de verres différens. Mais en fait on n'utilisait dans l'optique que deux espèces de verre, le *crown* léger et le *flint* rendu plus lourd par la présence du plomb. (Je rappelle que le verre est obtenu en fondant ensemble dans des creusets spéciaux du sable blanc, du carbonate de potasse ou de soude, et de la chaux ou un sel de plomb). Zeiss comprit qu'il était nécessaire d'améliorer dans ce domaine à la fois la théorie et la pratique, et la pratique par la théorie : il associa au petit atelier où il fabriquait ses microscopes un assistant de l'Université d'Iéna, le mathématicien Abbe. Pendant dix ans Abbe étudia géométriquement les lentilles et leur association, et les formes et les propriétés qu'il faudrait leur donner pour atténuer ou supprimer les diverses causes perturbatrices, signalées plus haut, sans enlever aux objectifs leur luminosité. Pendant dix ans il aligna et développa les calculs, ne laissant aucun détail inexploré, faisant en quelque sorte la métaphysique de l'optique, non pas en prenant pour base de ses calculs les propriétés des verres connus, mais en édifiant le château de ses théories, comme si les possibilités pratiques étaient infinies. Il trouva ainsi les formules de divers bons objectifs, mais qui exigeaient pour leur fabrication des verres ayant des propriétés non encore réalisées. C'est alors que Zeiss associa à ses recherches un verrier pour fonder une fabrique de verre que l'État prussien dota dès sa formation d'une subvention annuelle de 30 000 marks. En faisant varier la nature et la proportion des constituans classiques du verre on y réalisa des centaines et des centaines de sortes de produits nouveaux dont les propriétés étaient étudiées par les méthodes délicates du laboratoire en vue de découvrir les verres qui se rapprocheraient des types idéaux calculés par Abbe. C'est ainsi qu'en incorporant aux verres notamment la baryte, on en obtint qui étaient très voisins des types théoriques et qu'on appela les verres d'Iéna. On réalisa en particulier ainsi des verres où le pouvoir dispersif n'était nullement lié au pouvoir réfringent, contrairement aux idées longtemps admises à tort.

C'est ainsi que fut rendue possible la construction des objectifs

anastigmats qui, dans les microscopes, les appareils photographiques et tous les instrumens d'optique, se sont depuis répandus dans le monde par centaines de mille. Mais pour en arriver là il fallait remplacer le travail manuel par des procédés mécaniques à grand rendement, les tours de main par la perfection des outils, et, suivant l'expression de Zeiss, « rendre le succès indépendant de l'adresse personnelle des individus. » — Ce but, si différent de l'idéal individualiste de nos producteurs, Zeiss le réalisa, et c'est ainsi que les établissemens créés par lui à Iéna en étaient arrivés avant la guerre à occuper 1500 ouvriers dont le cerveau collectif était constitué par une vingtaine de mathématiciens, physiciens et chimistes qui, pour leurs seuls travaux de laboratoire, dépensaient chaque année 200000 marks. Il n'est guère douteux d'ailleurs, étant donné le développement pris par l'optique de guerre, que, malgré la fermeture de la plupart des débouchés étrangers, le personnel et l'activité des établissemens d'Iéna n'aient encore beaucoup augmenté depuis 1914.

***

Si j'ai insisté un peu sur l'œuvre de Zeiss, sur cet exemple caractéristique de la patiente habileté allemande à tirer parti des découvertes étrangères, c'est pour une raison de principe et pour une raison de fait.

La raison de principe, c'est que le meilleur moyen de nous défendre dans la paix comme dans la guerre contre un ennemi tenace est d'apprendre d'abord à le bien connaître et d'imiter ce qu'il a de bon. C'est par cette méthode seulement que Rome est venue à bout de Carthage, Pierre le Grand de Charles XII.

Il est ridicule, bien plus, il est criminel et néfaste à la patrie de vouloir systématiquement ignorer ce qu'a fait l'ennemi. L'un des plus curieux symptômes de ce singulier état d'esprit est la tendance qu'ont certains de ne plus vouloir faire enseigner la langue allemande à leurs enfans; on a même proposé de la bannir du programme de nos écoles militaires, alors qu'il faudrait au contraire doubler son importance. Si les Allemands n'avaient pas voulu utiliser l'antisepsie sous prétexte qu'elle est d'origine française et anglaise, ils eussent perdu leurs millions de blessés; s'ils avaient voué systématiquement au mépris la poudre pyroxylée et les explosifs brisans stables, découvertes françaises, il y a longtemps qu'ils seraient battus L'exemple de Zeiss montre au contraire quel profit, même dans la paix, ils ont toujours tiré de la connaissance exacte des méthodes et des découvertes de l'étranger. Il est donc de première importance

d'étudier soigneusement ce qu'ont fait nos ennemis dans l'ordre des sciences appliquées, si nous voulons pouvoir lutter là avec eux ; une pareille étude doit être faite non dans un esprit de dénigrement qui aurait pour résultat de nous faire négliger des enseignemens importans, mais au contraire avec le désir de découvrir plutôt les choses à louer que les autres, plutôt ce qu'il faut imiter que ce qui est méprisable, plutôt le centre que le défaut de leur cuirasse. Le système de l'autruche qui se cache la tête derrière un arbre pour n'être pas vue, ce qui est bien, et pour ne point voir, ce qui est absurde, doit avoir fait son temps. Il a fait trop de mal à la France pour qu'on y puisse persévérer sans crime. Le sentiment de l'imperfection est la condition du progrès.

La raison de fait pour laquelle j'ai exposé l'exemple de Zeiss est qu'il me paraît infiniment plus caractéristique que tout autre des méthodes par lesquelles les Allemands étaient en passe de dominer économiquement, et surtout industriellement, la terre, lorsqu'ils ont fait la sottise criminelle de déchaîner cette guerre.

Que voyons-nous à la base de l'œuvre industrielle accomplie à Iéna comme aussi de la plupart des grandes industries allemandes, des industries chimiques, métallurgiques, électriques, mécaniques en particulier? *Des recherches de science pure suivies et accompagnées de recherches pratiques de laboratoire*. Ces travaux de théorie et d'expérimentation scientifique ne sont pas seulement à l'origine de l'industrie; elles continuent à côté de celle-ci et se développent parallèlement de manière non seulement à en contrôler sans cesse les résultats, mais à les améliorer par des perfectionnemens incessans.

En un mot, la caractéristique primordiale de tout cela est une collaboration complète, une imbrication, une véritable anastomose de la Science et de l'Industrie.

L'industriel ne se contente pas d'utiliser invariablement de vieux tours de main qui se passent de père en fils, et qui sont fondés assurément sur une expérience respectable. Il ne se contente même pas d'appliquer tel progrès scientifique réalisé bien loin de là, au fond d'un laboratoire par un pauvre savant perdu dans ses rêves. Non; ce savant, il va le chercher, non pour le distraire un moment de ses recherches et le consulter à la dérobée, comme font parfois, aux médecins rencontrés dans un salon mondain, les personnes économes; il va le chercher pour l'attacher tout entier à son œuvre, il lui pose les problèmes pratiques à résoudre, il l'intéresse moralement et matériellement à leur solution. Une fois le problème résolu, il ne renvoie

pas le savant, il le garde plus jalousement encore pour améliorer sans cesse cette solution, car il sait qu'à un petit perfectionnement scientifique correspondront de vastes répercussions dans son industrie, et qu'il fait, en somme, un bon placement.

Il y a là des leçons qu'il nous faut méditer sévèrement, et nous devons regarder en face le problème de la collaboration future de la science et de l'industrie, qui va se poser bientôt dans la France victorieuse réorganisée. Un des membres les plus éminens de notre Académie des Sciences, un de ceux dont la Tour d'Ivoire enfonce par les plus solides fondemens dans l'humus des réalités, M. Henry Le Chatelier, a fait entendre naguère là-dessus de fortes vérités dont on nous saura gré de glaner ici quelques-unes.

Chez nous, la science et les savans ne sont pas appréciés comme ils le sont à l'étranger, ou du moins dans les plus avancés des pays étrangers... Si le grand public croit un peu à la science, il n'en est généralement pas de même des pouvoirs publics, ni des chefs d'industrie. Jamais les hommes de science ne sont consultés sur les mesures d'intérêt public, même les plus étroitement liées à la science, comme les questions d'organisation de l'enseignement. Dans l'industrie, il en est généralement de même. Dans l'armée même, — j'en sais quelque chose, — beaucoup ont considéré comme anormal et presque scandaleux que certains problèmes militaires d'ordre exclusivement scientifique fussent abordés et, — scandale encore plus grand ! — résolus par des hommes de science.

En Angleterre, en Allemagne, en Amérique, les grands industriels sont très fiers de venir présider les réunions des grandes sociétés savantes. Ils manifestent souvent leur amour de la science par des fondations magnifiques (Institut Carnegie, Institut Solvay, prix Nobel, dont il y a plusieurs pour les sciences et un seul pour la littérature, fondations diverses des Sociétés d'Ingénieurs Allemands, fondation Guillaume II). En dehors de ces établissemens de haute culture scientifique et de recherche pure qui n'ont d'analogue en France que notre admirable Institut Pasteur, les grands groupemens industriels créent, beaucoup plus abondamment dans ces pays que chez nous, des laboratoires collectifs qui servent d'instrumens au perfectionnement des méthodes industrielles. Il en est aussi de beaux exemples chez nous, comme la station expérimentale à Liévin, du Comité des Houillères, mais ils sont sporadiques et trop rares.

Enfin, et si nous descendons d'un degré de plus dans l'échelle de la spécialisation, nous voyons qu'à l'encontre de l'Allemagne, un trop

grand nombre d'industries ignorent encore l'usage des laboratoires d'usine. C'est la raison principale, — non la seule, — de l'envahissement de nos marchés par des produits supérieurs ou meilleur marché venus de l'étranger, et de notre évincement progressif des marchés industriels exotiques.

Comme le remarque très justement M. Le Chatelier, la difficulté principale à vaincre pour y remédier est le scepticisme un peu méprisant des classes éclairées de la société française à l'égard de la réalité et de la bienfaisance de la science. Le miroitement des mots étincelans nous cache trop les choses; les formes nous cachent trop la substance; le vers du poète:

... L'homme, c'est le verbe et le verbe c'est Dieu,

est surtout vrai de nous et dans un sens où ne l'entendait pas celui qui l'écrivait. Ou, pour mieux dire, ce n'est pas le verbe qui est le Dieu de nos gens du monde, mais l'adjectif. Renan a écrit là-dessus jadis, et ici même, des choses fort dures, trop dures même pour être rappelées en ce moment. En revanche, sur le même sujet, on peut citer, de Pasteur, les paroles suivantes où il explique nos désastres de 1870, et qui pourraient expliquer aussi, en atténuant un peu leur sévérité, que nous n'ayons pas eu deux ans plus tôt la victoire aujourd'hui certaine : « ... Victime sans doute de son instabilité politique, la France n'a rien fait pour entretenir, propager, développer le progrès des sciences dans notre pays... tandis que l'Allemagne multipliait ses universités, qu'elle entourait ses maîtres et ses docteurs d'honneurs et de considération, qu'elle créait de vastes laboratoires dotés des meilleurs instrumens de travail... »

En regard, il met « l'oubli, le dédain que la France avait eu pour les grands travaux de la pensée, particulièrement dans les sciences exactes. » Et Sainte-Claire Deville dans le même temps disait à l'Académie des Sciences : « C'est par la science que nous avons été vaincus. »

Ces avertissemens pour notre bonheur ont été depuis des années partiellement entendus. Il appartient à la France de demain de les graver à jamais au centre de ses préoccupations et, alors, elle sera invincible dans la paix comme dans la guerre; c'est une affaire d'éducation, d'enseignement, de mœurs, et l'influence de la presse pourra ici être très utile.

Il va sans dire que nous ne venons d'examiner qu'un des côtés de la question. Si Zeiss s'était contenté de faire travailler Abbe et d'utiliser en même temps ses anciennes méthodes de taille des

verres, si intéressans que fussent ceux-ci, il n'eût pas eu le même succès. Mais il se préoccupa de remplacer le travail individuel par la production mécanique et en série, qui permet seule, par l'étendue des bénéfices, le développement d'un outillage industriel stable. Au lieu d'en rester au stade un peu médiéval où stagnaient les industries du verre avec des petits groupes d'ouvriers habiles produisant de coûteux chefs-d'œuvre, il amplifia la production par des procédés où l'habileté professionnelle de l'opérateur devenait secondaire. Ici encore nous avons assisté à la lutte de la quantité contre la qualité dont un éminent publiciste italien nous entretenait naguère à tout autre propos.

En même temps, et comme corollaires il développait ces moyens de propagande commerciaux qui ont tant fait dans le monde pour l'expansion des produits allemands : voyageurs de commerce polyglottes s'enquérant des goûts et des besoins des cliens au lieu de vouloir leur imposer des produits uniformes, catalogues magnifiques rédigés dans les langues des pays à conquérir, etc. Il y faut ajouter les facilités que, sous forme de subventions industrielles, de primes d'exportation, etc., le gouvernement allemand ne marchandait pas à ses sujets.

Dans tous les ordres d'idées, il y a beaucoup à faire chez nous, dans le dernier surtout. Pour n'en prendre qu'un exemple, étranger d'ailleurs à l'optique, sait-on pourquoi l'industrie horlogère française, pour laquelle cependant nous sommes si admirablement doués, n'arrive pas à concurrencer à l'étranger l'horlogerie suisse, et par une conséquence immédiate n'arrive même pas à développer ses moyens de production jusqu'à pouvoir lui résister sur notre propre marché ? C'est à cause de je ne sais quels règlemens antédiluviens qui interdisent pour la France les bijoux d'or au-dessous d'un certain titre (ce qui est légitime) mais qui par surcroît entourent la sortie pour l'exportation et la rentrée des bijoux de titre inférieur dans les pays où ils sont autorisés, d'un tel réseau barbelé de formalités et de chinoiseries que cette exportation est pratiquement impossible. Les pires ennemis de la prospérité du pays, ce sont souvent des « règlemens, » c'est-à-dire des textes, datant généralement du temps des diligences, et on ne sait pourquoi intangibles.

*
* *

Mais déjà nous pouvons apercevoir des signes joyeux et réconfortans d'une rénovation industrielle qui, — en cela à coup sûr la

guerre a été utile, — commence à se manifester sous l'impérieuse pression des circonstances.

C'est encore l'industrie optique qui va nous servir d'exemples, mais d'autres comme l'industrie chimique le pourraient faire aussi bien.

Dès le début de la guerre, l'importation, considérable naguère, non seulement des divers instrumens d'optique nécessaires à la guerre, que nous fournissait l'Allemagne, mais aussi celle des masses considérables de verre brut (verre de Bohême, de Thuringe, d'Iéna) qui nous venaient des pays ennemis étant taries, il a fallu développer soudain chez nous cette fabrication. Notre belle Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, habilement secondée par quelques courageux industriels, s'est employée à cette tâche et dès maintenant les efforts réalisés commencent à porter leurs fruits.

Pour la verrerie de laboratoire indispensable à toute l'industrie chimique et qui nous venait pour la plus grande part d'Allemagne, il convenait de réaliser des verres spéciaux doués de propriétés différentes suivant leur destination : verre blanc se travaillant aisément, verres verts et verres durs pour les appareils à combustion, verres peu dilatables pour la thermométrie, verres spéciaux pour rayons X, verres fusibles, en tubes pour appareils, verres inattaquables pour sérums, verres d'optique divers, etc. A la belle exposition du matériel pour laboratoire qu'a organisée récemment la Société d'Encouragement, nous avons eu la joie de constater que, dans tous ces domaines, nos industriels avaient dès maintenant obtenu des résultats qui nous rendront à bref délai complètement indépendans de l'importation étrangère... et l'Allemagne fournissait avant la guerre environ 70 pour 100 des instrumens en usage dans nos laboratoires.

Dans l'art de fabriquer les appareils de verrerie compliqués et délicats dont ont besoin les laboratoires, tels que les pompes à vide, les appareils à distillation fractionnée, et qui exigent une grande adresse manuelle, nous étions depuis longtemps passés maîtres. Mais il existait toute une catégorie d'appareils courans, vendus en série dans le commerce et pour lesquels nous étions depuis longtemps entièrement tributaires de l'Allemagne : je veux parler des thermomètres, particulièrement des thermomètres médicaux, et aussi des flacons à double enveloppe à vide intermédiaire qui servent à la conservation soit des liquides très froids, soit des alimens chauds (bouteilles thermos, magic, etc.).

Fabriquer ces appareils ne serait qu'un jeu pour nos verriers; ce

qui devait être plus difficile, c'était de les faire à un prix de revient tel que les installations créées fussent viables et ne fussent pas immédiatement réduites à néant après la guerre par la construction étrangère intensive et à bas prix.

Eh bien! ce double problème, nos industriels ont su le résoudre, et à leur tête l'habile M. Berlemont, président du syndicat des souffleurs de verre et dont j'eus naguère l'honneur d'être l'élève dans cet art délicat. Grâce à ses efforts, la fabrication des thermomètres médicaux, dont nous fûmes un temps démuni au début de la guerre, est aujourd'hui assurée chez nous dans des conditions qui rendent inoffensive pour l'avenir la concurrence ennemie. Chose curieuse, ce résultat a surtout pu être obtenu grâce à l'emploi de la main-d'œuvre féminine, particulièrement apte au travail très minutieux des minces tubes capillaires nécessaires dans ces instrumens. D'autres résultats non moins beaux ont été obtenus dans le même domaine, et dont il serait trop long de parler ici.

Ce que nous avons pu faire dans la verrerie et improviser au milieu des difficultés de toutes sortes que crée la guerre, et sous l'aiguillon même de ces difficultés, il n'y a pas de raison pour que nous ne le réalisions pas demain, sinon aujourd'hui même, dans tous les domaines industriels. Notre France a assez de ressources d'intelligence et d'initiatives privées pour cela.

Mais pour atteindre ce résultat, qui serait la pire punition que nous puissions infliger aux Allemands, il ne faudra pas trop oublier quelques-uns des enseignemens de fait que j'ai essayé de dégager dans ces pages. Il faudra surtout que nous tâchions de renoncer dans l'Industrie, dans les applications de la Science, à notre déplorable individualisme, à notre manie, comme on dit vulgairement, de nous tirer réciproquement dans les jambes.

Comme le disait le physicien Cornu qui fut un des rois de l'optique française : « Une solidarité intelligente fait converger les efforts vers un but commun, au lieu de les user dans ces luttes stériles que l'âpreté des intérêts immédiats provoque chez les esprits imprévoyans. » Cette sentence n'est peut-être pas d'une forme très élégante, mais elle est bien pensée, et par un Français qui aimait et connaissait ses compatriotes.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les Allemands ont continué de reculer, et les Anglo-Français n'ont pas cessé de les poursuivre : c'est, sur le front occidental, le fait qui domine et résume toute cette quinzaine. C'est, en effet, le samedi 17 mars, que la retraite allemande se précipite, que l'avance anglo-française se confirme et s'accélère. Le bulletin de ce samedi-là mérite d'être cité; nous n'en avions pas lu un pareil, ni qui ait constaté d'aussi grands résultats, depuis la bataille de la Marne. « Sur tout le front entre Andechy et l'Oise, l'ennemi abandonne les positions puissamment et savamment fortifiées qu'il tenait depuis deux ans. » Voici que sonnent les premiers coups de l'heure de la délivrance et que vont se succéder, pressés, bien des noms chers et glorieux. Nos pointes d'avant-garde pénètrent dans Roye. Les Anglais enlèvent Bapaume, avancent avec rapidité sur les deux rives de la Somme, entrent dans les positions allemandes sur un front de vingt-cinq kilomètres, occupent six villages au Sud de la rivière, sept au Nord, parmi lesquels le Transloy, Achiet-le-Grand, Achiet-le-Petit, si longtemps et si ardemment disputés. Les nôtres, entre l'Avre et l'Oise, « progressent sérieusement; » nous reprenons tout le terrain entre nos anciennes lignes et la route de Roye à Noyon. Le dimanche 18, de l'Avre à l'Aisne, et non plus seulement entre l'Avre et l'Oise, nous avançons toujours, mais maintenant sur un front de plus de soixante kilomètres : en une semaine, la progression est devenue quasi géométrique : cinq kilomètres, puis six, puis vingt, puis vingt-cinq, puis soixante. Notre cavalerie entre dans Nesle, qu'elle trouve désolé. Au Nord-Est de Lassigny, nous piquons dans la direction de Ham, de plus de vingt kilomètres en profondeur. Par la vallée de l'Oise, notre cavalerie et nos détachemens légers se glissent jusqu'à

Noyon, où les Allemands n'étaient déjà plus. Entre l'Oise et Soissons, nous brisons la première ligne allemande; nous délivrons dans cette région plusieurs villages, nous prenons pied sur le plateau au Nord de la ville, et nous nous emparons de Crouy. Les Anglais, entrés avec nous dans Nesle, ce qui montre combien la liaison est solide, occupent Chaulnes et Péronne. Leur avance atteint en profondeur seize kilomètres, sur certains points, du Sud de Chaulnes en remontant jusqu'aux environs d'Arras. Plus de soixante villages ont, dès lors, été libérés par eux. Nos soldats, le 19, dépassent Nesle et touchent la voie ferrée qui va vers Ham; au Nord de Noyon, ils enlèvent Guiscard; nos patrouilles s'élancent sur la route de Saint-Quentin. A l'Est de l'Oise, nous pénétrons dans la deuxième position allemande; et c'est encore une centaine de villages libérés par nous-mêmes.

Nous ne nous en contentons pas. Nous dépassons Ham, sur la Somme, et Chauny sur l'Oise, tenant, entre ces deux villes, un grand nombre de localités qui les relient pour ainsi dire l'une à l'autre. Au Nord de Ham, dans la direction de Saint-Quentin, notre avance a atteint trente-cinq kilomètres en profondeur. Au Sud de Chauny, nous jalonnons la ligne de l'Ailette. Soissons est entièrement dégagé. Au Nord-Est de Crouy, nous avançons sur la route de Maubeuge. Vingt nouveaux bourgs ou villages sont délivrés. Comme par une émulation généreuse, les Anglais poussent leur avance sur une profondeur de 3 à 12 kilomètres, en délivrant quarante de plus. Mais, le mardi 20, il fait mauvais temps; dans le pays ravagé par une fureur barbare, il ne reste point trace de chemins; ce ne sont que mares et fondrières; on avance moins et même peu; pourtant le contact est maintenu. Ce même jour 20 mars, notre cavalerie est près de Roupy, à sept kilomètres de Saint-Quentin, par la route de Ham. Au Nord-Est de Chauny, nous occupons l'importante gare de Tergnier (ligne de Bruxelles) et franchissons un obstacle difficile, le canal de Saint-Quentin, cependant que les Anglais, au Sud d'Arras, reprennent, par surcroît, quatorze villages. Le 21, nous avançons à l'Est de Ham, sur la route de Saint-Quentin, ainsi qu'au Nord et au Nord-Est de Soissons, à droite et à gauche de la route de Laon, et c'est par nous qu'une dizaine de villages sont repris. Nous tenons toujours le contact avec l'ennemi, entre Roupy et Saint-Quentin, à moins de sept kilomètres de la ville; nos patrouilles traversent Dallon, qui en est à trois kilomètres. A l'Est de Ham, nous forçons le passage du canal de la Somme, et nous en dégageons les rives. Mais il semble qu'à présent, et sur le canal Crozat comme sur l'Ailette,

les Allemands veuillent faire tête. Ils recommencent à opposer une résistance, même une « vive résistance. » Néanmoins nous progressons lentement au Nord de Tergnier, et plus rapidement, « sérieusement, » au Nord de Soissons. Nous sommes, le 22, à Artemps, le 23, à Grand-Seraucourt; nous approchons, le 24 et le 25, de Saint-Quentin et de La Fère. L'ennemi tente plus que de résister, il contre-attaque. Les dépêches officielles recommencent à dire : « la bataille. »

Tel est, pour le moment, fidèle, quoique tout sec, le tableau de la situation, qui ne pouvait être exactement tracé qu'en combinant les données de la carte et du calendrier, et que nous n'avons pas voulu, qu'il ne fallait pas charger en couleur. Mais quel spectacle dans la réalité ! La double centaine de villages que, les Anglais et nous, nous avons délivrés, sont-ce bien des villages ? Étaient-ce des hommes qui les habitaient, et sont-ce vraiment des hommes qui, les derniers, s'y sont terrés ? Devant cette misère, le style du communiqué, d'ordinaire impassible, s'émeut : « Partout, sur notre passage, nous avons pu constater les preuves d'un vandalisme systématique ; les destructions accomplies par l'ennemi n'ont la plupart du temps aucune utilité militaire. Cet après-midi même, nos aviateurs ont signalé que les ruines historiques du château de Coucy avaient été détruites par une explosion. » Les ruines elles-mêmes ! *Etiam periere ruinæ*. Nous retrouvons, avec son odeur forte, le mélange de grossièreté et de pédanterie qui sont le fond de l'âme allemande et de l'esprit allemand. Ce n'est pas assez de meurtrir la France vivante : comme à Louvain, comme à Reims, on se donne la joie perverse de blesser, en outre, et, si l'on le pouvait, d'humilier un illustre passé, qui n'est point un passé allemand, auprès duquel le passé allemand fait une basse et vulgaire figure de parvenu. Cette rage qui s'exerce contre les choses et qui se targue de faire souffrir même la terre et les pierres de chez nous, qui rase les vergers, scie les arbres des routes et empoisonne les puits, cette même rage s'aiguise et s'exaspère contre les personnes. Quand le communiqué a dit : « La plupart des villages en avant de nos lignes dans la région de Saint-Quentin sont en flammes, » ou : « La plupart des villages conquis sur le plateau de Soissons sont détruits, » il ajoute : « En évacuant Noyon, l'ennemi a emmené de force cinquante jeunes filles de quinze à vingt-cinq ans. » C'est d'une autre source que nous l'apprenons, mais on nous assure que, de Nesle, et des environs, non plus cinquante, mais cent soixante-quatre femmes ou jeunes filles, ont été aussi odieusement emmenées. Il y a bientôt un an que le gouverne-

ment de la République française, par une protestation solennelle, qu'il vient de renouveler, dénonça à la conscience de l'univers civilisé des faits du même genre, et de la même qualité, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Et, depuis un an, nous écoutons. Nous attendons que s'élève la voix qui peut parler aux peuples de leurs devoirs, juger les nations suivant leurs œuvres, et appeler les rois au tribunal de la divinité.

Les Allemands reculent à la mode des Huns, mais ils reculent, voilà le fait; le reste est une explication, une série d'explications confuses, compliquées, contradictoires. « Notre repli est élastique, » écrivent à qui mieux mieux les journaux allemands, à qui il faut rendre cet hommage qu'ils ont commencé à l'écrire, l'été dernier, dès le début de la bataille de la Somme. « Notre Hindenburg sait ce qu'il fait, appuient les critiques militaires, et s'il est seul à le savoir, si personne ne le comprend ou ne le devine, c'est précisément la marque du génie, dont les conceptions sont inaccessibles à la simple intelligence. » Nous, du point de vue français, méfions-nous, mais ne faisons pas le jeu. Sans doute Hindenburg est un vieux routier qui a plus d'un tour dans son sac, mais le génie est un bien gros mot, même et peut-être surtout pour un si gros homme. Sans doute le maréchal a remporté dans les premiers mois de la guerre la victoire de Tannenberg, qui a d'un coup décidé de sa fortune. Mais il a été moins heureux en Pologne ou en Galicie ; et quant à la campagne de Roumanie, si c'est lui qui en a dressé le plan, c'est Mackensen et Falkenhayn qui l'ont exécuté. Il y aurait de l'excès à prétendre qu'il soit incapable d'avoir deux idées, et que celle qu'il a toujours eue l'obsède ou l'épuise : on sait pourtant que, spécialiste de la Prusse orientale et monomane des Lacs masuriques, il a les yeux constamment tournés de préférence vers la frontière russe. Notez de plus que son cerveau de *junker* et d'impérialiste doit, dans les circonstances présentes, travailler étrangement. Il a sous la main ses chemins de fer, ses bons chemins de fer aux dix lignes transversales Est-Ouest, dont il se flatte avec raison de jouer en maître. Logiquement, on serait fondé à chercher là-dessous le secret de ses desseins. Raccourcir autant qu'il le faudra le front occidental, pour y ramasser de quoi constituer une masse de manœuvre, une quinzaine de divisions, de Soissons à Arras, une vingtaine, si l'on coupe aussi la fameuse hernie de Saint-Mihiel, qui seraient ensuite transportées dans le secteur Nord du front oriental et reprendraient, sous une étoile qu'on suppose meilleure, à la faveur d'événemens que les augures déclarent pro-

pices, la marche contre Petrograd, où l'on décrocherait la paix. Ou bien, autre hypothèse qui n'a rien non plus de déraisonnable, se servir de tout ou partie de ces quinze à vingt divisions ren lues disponibles pour encadrer, pour épauler la nouvelle offensive autrichienne prête à se déclencher du Trentin, sous la conduite du maréchal Conrad de Hœtzendorff. Ou bien, enfin, s'en faire comme un bélier, pour venir brusquement battre en un point choisi le front anglais ou le front français ; avec l'obstination têtue, la puissance de répétition allemande, se détourner et s'éloigner de Paris, pour se retourner et essayer de se rapprocher de Calais et de Dunkerque. Nous ne savons pas, et, puisqu'on nous dit que seul Hindenburg sait, veut et fait, nous verrons. Mais il y a cependant des choses que nous savons, ou n'ignorons pas tout à fait. Nous savons ce qu'il y a de troupes allemandes en Belgique, soit sur l'Yser, soit à l'intérieur, soit à la frontière hollandaise. Fort habilement, le grand état-major impérial s'est ingénié à allumer notre curiosité par de demi-descriptions de la « nouvelle ligne de Hindenburg » où l'on mettait tout juste assez de lumière pour nous piquer à percer l'ombre. Tant qu'elle était enveloppée, c'était un mystère, une énigme, et lorsqu'elle se découvrirait, ce serait une révélation, ce serait plus, ce serait une révolution dans l'art de la guerre. Articles, chroniques, radiotélégrammes la célébraient, en langage sibyllin, dans l'Empire et chez les neutres; mais, tout en nous en menaçant, on nous interdisait de la connaître. Eh bien! que le grand état-major soit satisfait; nous ne la connaissons pas plus qu'on ne connaît un paysage dont on a la photographie sur sa table. Et si, par hasard, il n'y avait point de « nouvelle ligne Hindenburg, » mais plutôt de nouvelles « positions » préparées pour une bataille, si réellement il s'agissait de revenir à la guerre de mouvement, si l'on avait médité de nous reprendre une seconde fois au piège de Charleroi, ou de nous tendre un traquenard analogue, on aurait tout de même quelque peine à nous y faire tomber. Après quoi, que toute l'armée allemande, avec la grâce qui la caractérise, et au pas de parade en arrière, exécute un repli élastique, nous n'y voyons pour nous qu'un avantage, et nous le marquons aujourd'hui, sans nous endormir, mais sans nous effrayer de demain.

Ce repli élastique a déjà ramené l'abominable invasion de la ligne Arras-Bapaume Péronne-Noyon, sur la ligne Lille-Douai-Cambrai-Saint-Quentin; dans quelques heures peut-être, il l'aura rejetée beaucoup plus à l'Est, car les gazettes d'outre-Rhin nous avertissent, et

avertissent d'abord leur public qui s'étonne un peu, si patient qu'il soit par nature, tradition et habitude, que le mouvement de retraite n'est nullement terminé, que l'on n'est pas au bout de la stratégie de Hindenburg. Tant mieux, réjouissons-nous-en. Ce sera encore autant de gagné. Si, au bout de cette stratégie, il doit y avoir une bataille, mieux vaut pour nous qu'elle se livre plus loin de la capitale, plus près de la frontière. Et si, comme certains déménagemens, auxquels on ne se serait guère attendu, pourraient le donner à penser (mais il convient d'être prudent), l'armée allemande se repliait élastiquement jusqu'au Rhin, sans que nos pertes eussent été sensibles, jamais nous n'aurions tant loué le génie du chef et l'assouplissement du soldat. Notre retraite, conclut la presse officieuse, en forçant la note, est par elle-même une grande victoire, dont l'Empereur a fait à Hindenburg son compliment. Qui sait? C'est peut-être vrai. Il est peut-être vrai que, pour les Allemands, ce soit maintenant une grande victoire que de pouvoir retourner en Allemagne: pour l'amour de Dieu, même du leur, qu'ils ne la laissent pas inachevée!

En somme, au trente-deuxième mois de la guerre, la situation militaire de l'Entente est bonne, sinon excellente. La prise de Bagdad par les troupes anglo-indiennes du général sir Stanley Maude, leur avance sur Mossoul, visé d'autre part par les troupes russes débouchant de Hamadan et de Kermanchah, ont fait ou font plus que de réparer le premier échec de Kout-el-Amara, et même plus que de désarticuler l'empire ottoman dont elles brisent l'épine dorsale; elles font s'écrouler le palais féerique du rêve allemand, et coupent, avant qu'elle ait été construite, la légendaire ligne Berlin-Bagdad, insolemment prolongée en Anvers-Bagdad. L'armée de Salonique, elle aussi s'affermit, se consolide, et l'armée d'Égypte s'assure, voit plus largement autour d'elle. C'est la situation politique, non point entre elles, mais en chacune d'elles, c'est la politique intérieure qui reste le point faible, le muscle flasque des Puissances de l'Entente. La Grande-Bretagne a la question irlandaise. Au Parlement italien, les socialistes, neutralistes ou pacifistes à outrance, n'ont pas renoncé à leurs intrigues. En France, nons avons eu une crise ministérielle. Bien que nous nous soyons imposé comme règle de négliger pendant la guerre ces sortes de sujets, nous ne pouvons pas nous taire absolument sur la raison au moins prochaine et apparente de celle-ci. Elle a été déterminée par une phrase prononcée, ou plutôt lue, ce que les puristes ont jugé singulièrement aggravant, par le ministre de la Guerre, M. le général Lyautey, à la suite du Comité secret de la

Chambre sur l'aviation. Ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de l'entendre, et qui se sont bornés à la lire à leur tour, ont le droit d'être surpris qu'elle ait pu non seulement faire un tel bruit, mais produire un tel effet. Faut-il en parler en toute franchise? A l'examiner comme il convient, comme un texte d'histoire, elle était peut-être inutile, mais elle était inoffensive. M. le général Lyautey y exprimait sans la moindre violence ni volonté d'agression la crainte que de pareils débats, même en Comité secret, eussent leurs inconvéniens, leurs risques ou leurs périls. Mais les Assemblées sont, elles aussi, des champs de bataille aménagés, tendus de fils de fer barbelés, semés de mines et de fougasses. Il est facile, le sol étant toujours saturé de poudre, d'y provoquer une explosion. M. le général Lyautey, heureusement pour lui et pour nous, n'avait pratiqué jusqu'ici que d'autres champs d'activité, où il a rendu au pays d'incomparables et d'inoubliables services. Accoutumé à d'autres besognes, à d'autres mœurs, et à d'autres méthodes, il s'est trompé sur le milieu. Il n'a pas été assez prévenu, en l'espèce, contre ce que Bentham appelait le « sophisme des fausses indignations. » Il est parti là-dessus, et c'est pitié. On ne peut que le déplorer, lorsqu'on songe qu'avec sa vue claire des choses, son sens de l'ordre, son don de commandement, son prestige, il avait déjà tant fait, il aurait fait bien plus encore. Le parlementarisme, qu'il n'a pas voulu attaquer, a cru, ou feint de croire nécessaire de se défendre; comme s'il ne comprenait pas qu'il n'a d'ennemi que lui-même, ses déformations, ses excès, ses abus. Mais le départ d'un des ministres ouvrait la brèche dans le ministère : peu à peu le Cabinet Briand, et M. Briand en personne, ont été portés à se retirer.

Au jour où il s'en va, il ne faudrait pas, en lui marchandant l'éloge, lui refuser la justice. Pendant quinze mois, qui pourraient compter triple, M. Aristide Briand, comme président du Conseil, a incarné, au dedans et au dehors, la France en guerre. Ses qualités, autant que ses défauts, ne lui eussent, en aucun cas, permis de n'avoir ni amis ni adversaires. Ce n'est pas une personnalité indifférente. Il n'en a pas paru depuis longtemps, dans le monde politique, de plus séduisante, de plus originale, et qui soit pour le psychologue plus intéressante à regarder vivre. Rien ne manque à M. Briand de ce qui ne s'acquiert pas; et tout ce qui lui manque, il lui aurait été aisé de l'acquérir. Il a reçu en abondance les dons naturels les plus riches. Nul ne pense à lui contester ni l'éloquence, ni le sens tactile des assemblées, ni l'adresse à les manier, ni la lucidité ou la plasticité de

l'intelligence, et ce qu'on a nommé chez un autre, à une autre époque « une chance verdoyante. » Mais la chance, à supposer qu'elle soit seule, quand elle persiste ou se renouvelle à ce point, est presque une vertu, car on n'est jamais constamment ni complètement heureux sans l'avoir un peu mérité. L'homme d'État français qui unit au plus grand talent et au plus vaste savoir la plus longue expérience, M. Alexandre Ribot, a été chargé de recueillir et de partager la succession. Il a eu le double mérite de réussir, et de réussir vite, en vingt-quatre heures. Les remplaçans, pris en partie à l'opposition de la veille, — et c'eût été le jeu classique, si le Cabinet Briand eût sûrement perdu la majorité, ce que ses partisans contestent, — ne se sont pas dérobés. A la première rencontre, sur sa déclaration, le ministère Ribot a groupé 440 voix, et ne s'est heurté mollement qu'à une quarantaine d'abstentions, et une centaine d'absences qui se prolongeront plus ou moins. La déclaration elle-même inviterait à des réserves, en ce qui touche par exemple les garanties de la future paix et la bien plus future encore « société des nations. » Nous sommes parfaitement résolus à ne point laisser, le moment venu, sacrifier à une idéologie nuageuse les leçons, les conditions et les principes d'une politique sagement et honnêtement réaliste. Nous entendons n'opérer alors que conformément au manuel d'une politique française positive. En attendant, qu'y a-t-il de changé? Il y a d'autres ministres, un autre ministère. Y a-t-il un gouvernement? Pour qu'il y en eût un, il faudrait qu'eût été nettement répudiée la maxime d'État, trop commode, du « n'importe qui, n'importe où. » Mais n'exagérons rien, espérons, et répétons-nous que, si les hommes conduisent les petits événemens, les grands événemens les conduisent. La France a le cœur et la tête aux armées : les Allemands ne sont tout de même plus à Noyon.

Tandis que se faisait chez nous ce changement superficiel, il s'opérait, en Russie, un bouleversement profond. Nous écrivions à cette place, le 1er février : « La Russie évolue très vite, si rien ne traverse son chemin, vers un césarisme de type classique, c'est-à-dire sollicité par la démagogie, sous le couvert de formes et de formules parlementaires. » Et nous remarquions : « Qu'est-ce en somme que la Russie? Hier, une autocratie-aristocratie-bureaucratie; aujourd'hui, une autocratie-bureaucratie-démocratie; demain, une autocratie-démocratie. » L'accouplement pouvait surprendre, bien que, théoriquement, les deux régimes ne soient pas inconciliables, et que, historiquement, ils se soient parfois conciliés. Mais, des deux termes de la

définition, il y en a un qui est déjà périmé, et c'est celui qu'on aurait cru, que quelques-uns croyaient inébranlable. La Révolution a tout à coup traversé le chemin, et, suivant sa pente, marché beaucoup plus vite que l'évolution. Nous n'entreprendrons point d'en faire le récit, qui serait nécessairement par trop incertain et par trop incomplet. Celui que les journaux en ont donné, comme ils l'ont pu, est plein d'obscurités et de lacunes, non pas même sur les causes, ce qui se conçoit, parce que c'est affaire d'opinion et matière livrée aux disputes des hommes, mais sur les faits eux-mêmes et sur leur enchaînement. « Un si grand intervalle, et que les circonstances font si difficile à combler, écrivions-nous encore, tire un voile et met du noir entre la Russie et nous. » Ce qui s'est passé depuis lors ne pouvait qu'épaissir les ténèbres. Commentant le rescrit du Tsar au prince Nicolas Galitzine, qui venait de prendre la présidence du Conseil, nous estimions possible d'en conclure, « si nous en avions le texte exact, » — ce « si » marquait clairement un doute, — que toutes les forces de la Russie devaient être, et allaient être, tendues et comme bandées vers la victoire. « Telle est la volonté commune de l'Empereur, du Conseil de l'Empire et de la Douma ; là et ainsi se frappent et s'allient, sous le terrible marteau de la guerre, l'autocratie et la démocratie ; et qu'elles cherchent d'un commun accord leur fusion dans la victoire, en en voulant les conditions, c'est l'essentiel. » Mais, si la volonté était commune, elle n'était sans doute pas égale, et par suite le commun accord ne pouvait être que fragile : le marteau de la guerre a rebondi et écrasé ce qui lui résistait.

Il semble que la révolution ait eu, à son début, trois ou quatre facteurs ou agens principaux : la Douma, l'union des *zemstvos* (qui sont des assemblées locales, correspondant tant bien que mal à nos conseils généraux ou d'arrondissement) et des municipalités, les associations ouvrières, l'armée enfin, ou du moins certains élémens militaires. Ce début, on peut le faire remonter à la séance de la Douma qui contraignit Nicolas II à renvoyer M. Sturmer. Les choses ne firent que s'aigrir durant le court ministère de M. Trépoff, et par la prorogation des séances de l'assemblée, qui refusa de se séparer, sous le dernier président du Conseil, le prince Galitzine. Le maintien de M. Protopopoff au ministère de l'Intérieur, l'accroissement de faveur que la Cour lui marquait, d'autres choix encore ou d'autres rappels, furent regardés comme un défi. Entre les *zemstvos* et les municipalités, d'une part, et, de l'autre, le gouvernement ou l'administration, — disons : la bureaucratie, car la bureaucratie détenait à la fois

l'administration et le gouvernement, — s'était exacerbé le conflit ancien. Les associations ouvrières s'agitaient, étant le plus souvent inquiètes, pour toute espèce de motifs, économiques et politiques, locaux et sociaux, nationaux et internationaux, de doctrine et de tarifs. Dans l'armée, les malheurs de l'année 1915, couverts ou effacés seulement à demi par le succès encore interrompu de l'offensive de Broussiloff, le nouveau malheur de la Dobroudja, des fautes trop évidentes, des défaillances notoires ou scandaleuses, de pires faiblesses peut-être, avaient suscité et entretenaient un mécontentement d'autant plus dangereux qu'il s'était longtemps comprimé. La haute aristocratie, les cercles mêmes de la Cour, et même la famille impériale, vivaient fiévreusement, respiraient mal dans l'atmosphère des palais assiégés par les menées allemandes. A la lumière des événemens, le meurtre de Raspoutine revêt son véritable caractère : on l'avait pris pour une exécution ; en réalité, c'était un signal.

L'opposition de la Douma, quoique ardente, violente, opiniâtre, était restée parlementaire, légale, constitutionnelle. Il y avait bien eu des cris, des injures, et des voies de fait, à l'occasion, mais toutes les Chambres du monde ont pu de temps à autre s'emporter à de semblables extrémités. Les *municipalités* et les *zemstvos* combattaient la bureaucratie, dans le domaine mixte, pour les deux partis, de l'administration et de la direction des œuvres auxiliaires de la guerre. Mais, dès le moment où intervinrent les associations ouvrières, avec l'intransigeance de leurs principes, l'âpreté de leurs revendications, la brutalité de leurs moyens, la Douma se vit débordée. Elle fut entraînée lorsqu'elle reçut une délégation de la garnison de Pétrograd. Nous avons appris, bribe par bribe, la défection des régimens de la Garde, et, à leur tête, de ce régiment Préobrajensky, dont Pierre-le-Grand avait voulu se faire comme une milice de janissaires plus sûrs, en lui donnant pour noyau une compagnie formée de cinquante de ses « jeunes domestiques, » et pour cadre un corps d'officiers choisis parmi les fils de ses boïards; la proclamation d'un gouvernement provisoire ; l'adhésion des grands-ducs à ce gouvernement ; l'abdication de l'Empereur ; son arrestation et la reclusion de l'Impératrice ; le transfert de la Douma au Palais d'Hiver, et l'installation au palais de Tauride d'une Commission de seize cents membres, sorte de réunion publique composée de représentans des associations ouvrières et de soldats élus par leurs camarades. C'est ici que se fait le saut dans l'inconnu.

En ce déroulement rapide d'incidens et d'à-coups qu'est toujours

une révolution, il y eut une minute où l'avenir eût pu être fixé : c'est quand le Tsar eut fait connaître qu'il désignait comme son héritier et successeur non son fils, mais son frère, le grand-duc Michel. L'Empereur désigné, rompant avec l'antique autocratie, eût pu, lui, pour un temps, accepter la couronne des mains de Nicolas II, former avec le ministère provisoire un pouvoir monarchique, mais constitutionnel, également provisoire, et réserver, dans le plus bref délai, la sanction ou l'investiture populaire, puisqu'il voulait tenir du peuple sa souveraineté. C'était alors 1830; la substitution de la branche cadette à la branche aînée : la révolution était arrêtée, et l'aventure limitée au plus près. Le grand-duc Michel ne s'est pas résolu, ou il n'a pas pu; lui-même peut-être s'est senti débordé. Et le fleuve coule, sans qu'on en aperçoive les rives. C'est 1848, par la candeur des sentimens et par la droiture des intentions. C'est 1789 par la générosité, la foi, l'élan, l'enthousiasme : on parle d'une Constituante et de la République. C'est 1792 par la flamme du patriotisme : on ramène le Tsar de Pskoff. Nous en sommes et nous souhaitons en demeurer là, dans nos souvenirs.

Mais une révolution est une révolution, jusqu'à ce qu'elle se rassoie en une organisation. Avant qu'une hiérarchie, ou, si le mot a vieilli, qu'un ordre se soit reconstitué, il serait téméraire de se montrer trop optimiste, surtout il serait naïf de s'imaginer que c'est une opération de quatre jours. En quatre jours, on ne fait point d'une autocratie une démocratie, ni d'un État oriental un État occidental Il est vrai que la Révolution russe de mars 1917 n'est que la reproduction, trait pour trait, mais cette fois pleinement réussie, de la révolution russe de décembre 1905, et qu'entre les deux, la reprise n'avait pas cessé d'être préparée dans le plus petit détail. Il est vrai aussi qu'il y a la guerre. L'entrée de la Russie dans le système des États modernes, constitutionnels et représentatifs, est certainement un fait dont on ne doit pas méconnaître la valeur; il enlève à l'hypocrisie de la social-démocratie allemande le plus perfide et le plus spécieux de ses argumens : il range, sans contestation sur ses titres, la nation russe parmi les défenseurs autorisés de la liberté et du droit. Mais, justement parce qu'il y a la guerre, nous mesurerons la force bienfaisante de la révolution de Pétrograd à l'augmentation de force militaire que l'Entente en retirera, et en intensité d'effort, et en durée. Les gouvernemens alliés, le nôtre, un des premiers, et le gouvernement britannique, se sont empressés d'adresser au gouvernement provisoire, présidé par le prince Lvoff, leurs vœux et leurs félicita-

tions. Le geste a été prompt, et devait l'être; mais il eût un peu manqué d'élégance, s'il n'eût été accompagné d'un éclatant hommage à la loyauté scrupuleuse avec laquelle l'Empereur déchu a, pendant tout son règne, gardé et observé l'alliance, malgré toutes les offres de paix séparée, et au milieu de combats intérieurs qui doublent encore envers lui notre dette de reconnaissance. Cet hommage lui a été dignement et noblement rendu; mais notre dette n'est pas payée. Nous n'en sommes pas quittes avec un salut. Si sa captivité devait être un signe, comme d'autres le furent en d'autres temps de révolution, les gouvernemens de l'Entente sont avertis. Ils se doivent à eux-mêmes, plus encore qu'ils ne doivent à celui qui fut Nicolas II, de veiller à ce que sa personne et son foyer soient respectés.

De grands événemens, avons-nous dit, et qui se chargent de conduire les hommes : si nombreux, si serrés, si pressans, si extraordinaires aussi, que chacun d'eux attire l'attention, sans qu'aucun doive l'absorber. Le regard s'attache à la Russie, sans se détacher du front français, du front italien, de la Macédoine, de la Mésopotamie, des États-Unis, de la Chine. Une partie énorme est en train de se lier à Washington, non moins considérable que celles qui se jouent à Pétrograd, à Bagdad ou à Saint-Quentin. La fatalité mûrit. Un cinquième navire américain a été torpillé traîtreusement; des biens « américains » ont été perdus, des « vies américaines » ont été sacrifiées. Le cas de légitime défense est posé, il est tranché. Il n'y a plus de débat que sur le caractère et sur les limites de l'intervention. Fera-t-on, en s'y joignant, la guerre européenne, une guerre universelle? Ou fera-t-on seulement comme une guerre de Monroe, une guerre américaine? Mais, sur la décision même et sur l'acte prochain, point de dissentiment, point d'hésitation. Le Congrès va se réunir le 2 avril. Il n'aura même pas à décréter l'état de guerre. Il n'aura qu'à le constater.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant.

RENÉ DOUMIC.

eu
m-
en-
les
ent
ge
as
ité
de
ent
II,

de
ra-
un
du
ie,
ier
à
in-
ns
ri-
lus
on.
ni-
ne
in,
le
ura